

Cahiers de Joséphologie

Volume IX, No 2

Juillet - Décembre 1961

CENTRE DE RECHERCHE ET DE DOCUMENTATION
ORATOIRE SAINT-JOSEPH
MONTRÉAL

CAHIERS DE JOSÉPHOLOGIE

revue semestrielle publiée par

LE CENTRE DE RECHERCHE ET DE DOCUMENTATION
Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, Montréal 26, Canada.

Tarif d'abonnement :

\$3.00 en dollars américains
ou canadiens ; ou l'équivalent
en monnaie de chaque pays.

*Des conditions spéciales sont consenties
aux prêtres européens sur demande.*

Adresse pour les abonnements :

de tous pays :

Centre de Recherche,
Oratoire Saint-Joseph,
Montréal 26, Canada.

de France (15 N.F.) :

Paroisse Notre-Dame de Sainte-Croix,
6, rue Notre-Dame,
Le Mans (Sarthe), France.

La collection complète des *CAHIERS DE JOSÉPHOLOGIE* : les dix premières années (vol. I à X, 1953-1962), avec un index, \$30.00 port compris.

*La publication d'un article ou d'une recension dans les Cahiers n'engage
que la responsabilité personnelle de l'auteur.*

Sommaire

Volume IX, no 2

<i>Lettre Apostolique de S.S. Jean XXIII sur saint Joseph</i>	159
James J. DAVIS, o.p. : <i>A Thomistic Josephology</i>	167
Max LIEBERMAN : <i>Lettre de Gerson au duc de Berry</i>	199
André BÉDARD, s.j. : <i>La joséphologie des Jésuites au XVII^e siècle :</i> <i>Moralès et de Barry</i>	267
<i>Chroniques sur le culte de saint Joseph</i>	283
<i>Introduction de la cause du Fr. André, c.s.c.</i>	297
<i>Comptes rendus bibliographiques : saint Joseph dans l'art</i>	307
M. BÉDARD : <i>Recension de revues</i>	319
G.-M. BERTRAND et G. PONTON, c.s.c. : <i>Textes patristiques sur saint Joseph : saint Pierre Chrysologue</i>	333
<i>Tables du Volume IX</i>	359

Digitized by the Internet Archive
in 2025

Cahiers de Joséphologie

Volume IX, No 2

Juillet - Décembre 1961

CENTRE DE RECHERCHE ET DE DOCUMENTATION
ORATOIRE SAINT-JOSEPH
MONTRÉAL

Nil obstat : Pierre-M. Poisson, c.s.c.
Montréal, le 8 février 1962

Imprimi potest : Germain-Marie Lalande, c.s.c.
Montréal, le 8 février 1962

Imprimatur : Avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal,
Montréal, le 8 février 1962, No 481.

Lettre apostolique du Saint-Père sur saint Joseph

Nous sommes heureux de reproduire ici la traduction française de la Lettre Apostolique du 19 mars 1961. — Dans ce document, le plus long jamais consacré à saint Joseph par un Pape, S.S. Jean XXIII résume d'abord les enseignements et actes de ses prédécesseurs, et proclame ensuite saint Joseph protecteur du futur Concile œcuménique.

Vénérables Frères et très chers fils !

Les voix qui, de tous les points de la terre parviennent jusqu'à Nous incitent Notre esprit à tirer profit des bonnes dispositions de tant de cœurs simples et sincères, qui attendent, joyeux, le IIème Concile Oecuménique du Vatican et font des vœux pour son heureuse issue. Ils tendent avec une aimable spontanéité à implorer l'aide du ciel. Ils se portent vers un accroissement de ferveur religieuse, vers une clarté qui oriente pratiquement dans le sens de tout le développement que la célébration du Concile suppose et promet, qu'il s'agisse de la vie intime et sociale de l'Eglise ou du renouvellement spirituel du monde.

Et voici que se présente à nous, apparition du printemps commençant de cette année, en marge de la sainte Liturgie pascale, la douce et aimable figure de saint Joseph, le digne époux de Marie, si intimement cher aux âmes les plus sensibles aux attraites de l'ascétique chrétienne, à ses expressions de religieuse piété, d'autant plus appréciées qu'elles sont réservées et modestes.

Dans le culte de la Sainte Eglise, Jésus, Verbe de Dieu fait homme, reçut dès le début l'adoration qui lui est due et qui est incommunicable, car il est la splendeur de la substance de son Père qui irradie dans la gloire des Saints. Marie, sa Mère, le suivit de près dès les premiers siècles, dans les images des catacombes et les basiliques, pieusement vénérée : *sancta Maria mater Dei*. Joseph, au contraire, à part quelques apparitions sporadiques qu'on trouve çà et là dans les écrits des Pères, demeura pendant des siècles et des siècles dans un effacement caractéristique, un peu comme une figure ornementale dans le tableau de la vie du Sauveur. Et il fallut du temps avant

que son culte ne pénétrât des yeux jusqu'au cœur des fidèles et n'en fit jaillir un mouvement spécial de prière et d'abandon confiant. Ces joies de la ferveur étaient réservées aux effusions de l'époque moderne : oh ! combien riches et imposantes. Et Nous sommes particulièrement heureux d'en recueillir tout de suite une manifestation très caractéristique et bien significative.

SAINT JOSEPH DANS LA VOIX DES PAPES DES CENT DERNIÈRES ANNÉES

Parmi les divers *postulata* que les Pères du Ier Concile du Vatican, à leur réunion à Rome (1869-1870), présentèrent à Pie IX, les deux premiers concernaient saint Joseph. Le premier demandait que son culte acquît un rang plus élevé dans la sainte Liturgie : il portait la signature de 153 évêques. L'autre, signé par 43 supérieurs généraux d'Ordres religieux, implorait la proclamation solennelle de saint Joseph comme Patron de l'Eglise universelle (*Acta et Decreta Sacrorum Conciliorum recentiorum* — Collectio Lacensis, tome VII, col. 896-897).

PIE IX

Pie IX accueillit l'un et l'autre avec joie. Dès le début de son pontificat (10 décembre 1847), il avait fixé la fête et la liturgie pour le patronage de saint Joseph au III^e dimanche après Pâques. Déjà en 1854, dans une vibrante et fervente allocution, il avait indiqué saint Joseph comme le plus sûr espoir de l'Eglise après la Sainte Vierge ; et le 8 décembre 1870, le Concile du Vatican, ayant été suspendu par les événements politiques, il choisit l'heureuse coïncidence de la fête de l'Immaculée Conception pour la proclamation officielle et plus solennelle de saint Joseph comme patron de l'Eglise universelle et pour l'élévation de la fête du 19 mars en célébration liturgique de rite double de première classe (Decr. *Quemadmodum Deus*, 8 déc. 1870 ; *Acta Pii IX P.M.*, t. 5, Rome 1873, p. 282).

Ce fut là — en ce 8 décembre 1870 — un bref mais cher et admirable Décret « *Urbi et Orbi* » vraiment digne de l'*Ad perpetuam rei memoriam*, qui ouvrit aux Successeurs de Pie IX une veine de très riches et précieuses inspirations.

LÉON XIII

En effet voici que l'immortel Léon XIII présente pour la fête de l'Assomption de 1889 la lettre « *Quamquam pluries* » (*Acta Leonis XIII P.M.*, Rome 1880, p. 175-180), le plus ample et copieux document qu'un Pape ait jamais publié en l'honneur du père putatif de Jésus, élevé dans sa lumière caractéristique de modèle des pères de famille et des travailleurs. C'est de là que vint la belle prière *A vous, ô Bienheureux Joseph*, qui remplit de tant de douceur Notre enfance.

SAINT PIE X

Aux expressions du Pape Léon, le saint Pontife Pie X ajouta bien d'autres témoignages de dévotion et d'amour pour saint Joseph : en accueil-

lant volontiers la dédicace qui lui avait été faite d'un traité qui en illustre le culte (Epit. au R.P. A. Lépiciér, O.S.M., 12 fév. 1908 ; *Acta Pii X P.M.*, Rome 1914, p. 168-169) ; en multipliant le trésor des Indulgences pour la récitation des Litanies, si chères et si douces à dire. Comme elles sont expressives les paroles employées pour cette concession ! *Sanctissimus Dominus Noster Pius X inclytum patriarcham S. Joseph, divini Redemptoris patrem putativum, Deiparæ Virginis sponsum purissimum et catholicæ Ecclesiæ potentem apud Deum Patronum* — et voyez quelle délicatesse de sentiment personnel — *cuius glorioso nomine et nativitate decoratur, peculiari atque constante religione ac pietate complectitur* (A.A.S., I (1909) p. 220). Et les autres paroles pour annoncer les motifs des nouvelles faveurs accordées : *ad augendum cultum erga S. Joseph, Ecclesiæ universalis Patronum* (Décr. S. Congr. Rit. 24 juil. 1911 ; A.A.S., III (1911) p. 351).

BENOÎT XV

Lorsqu'éclata la première grande guerre européenne, tandis que les yeux de saint Pie X se fermaient à la vie d'ici-bas, voici qu'apparaissait providentiellement le Pape Benoît XV qui traversa, comme un astre bienfaisant de consolation universelle, les douloureuses années de 1914 à 1918. Lui aussi tint bientôt à promouvoir le culte du Saint Patriarche. En effet, c'est à lui qu'on doit l'introduction de deux nouvelles préfaces au canon de la Sainte Messe : précisément celle de saint Joseph, et celle de la Messe des morts. Il associa heureusement l'une et l'autre dans deux décrets du même jour, 9 avril 1919 (A.A.S., XI (1919) p. 190-191), comme en rappel d'une concomitance et fusion de douleur et de réconfort entre les deux familles : la famille céleste de Nazareth, dont saint Joseph était le chef légal, et l'immense famille humaine affligée par une consternation universelle pour les innombrables victimes de la guerre dévastatrice. Quel rapprochement triste mais aussi suave et heureux : saint Joseph d'une part et de l'autre le *signifer sanctus Michael* : tous deux présentant les âmes des défunts au Seigneur *in lucem sanctam*.

L'année suivante — 25 juillet 1920 —, le Pape Benoît revint sur ce sujet pour le cinquantenaire, alors en préparation, de la proclamation — accomplie par Pie IX — de saint Joseph comme Patron de l'Eglise universelle ; et il y revenait dans une lumière de doctrine théologique avec le *Motu proprio « Bonum Sane »* (25 juil. 1920 ; A.A.S., XII (1920) p. 313), tout inspiré de tendresse et de singulière confiance. Oh ! qu'il ranime bien la douce et bienveillante figure du Saint ! Il le fait invoquer par le peuple chrétien pour la protection de l'Eglise militante, au moment même où reflue-rissent ses meilleures énergies, et pour la reconstruction spirituelle et même matérielle, après tant de calamités ; pour réconforter, enfin, tant de millions de victimes humaines, retenues au bord de l'agonie. Pour ces victimes le Pape Benoît voulut susciter, auprès des évêques et des nombreuses associations pieuses répandues dans le monde, l'intervention suppliante de la prière à saint Joseph, patron des mourants.

PIE XI et PIE XII

Cette recommandation de fervente dévotion envers le Saint Patriarche a inscrit une ligne que suivirent les deux derniers Papes, Pie XI et Pie XII, tous deux toujours de chère et vénérée mémoire. Ils se succédèrent en une vive et édifiante fidélité d'enseignement, d'exhortation et d'élévation.

Quatre fois au moins, Pie XI, en de solennelles allocutions relatives à la glorification de nouveaux Saints, et, souvent, pour les anniversaires du 19 mars — par exemple en 1928 (*Discorsi di Pio XI*, S.E.I. vol. I, 1922-1928, p. 779-80) puis encore en 1935 et encore en 1937 — saisit l'occasion pour exalter les différentes lumières qui ornent la physionomie spirituelle du Gardien de Jésus, du très chaste époux de Marie, du pieux et modeste ouvrier de Nazareth, et du patron de l'Eglise universelle, puissant bouclier de défense contre les efforts de l'athéisme mondial, qui vise à la désagrégation des nations chrétiennes.

Pie XII, également, emprunta à son prédécesseur la note maîtresse dans le même ton, lui aussi en de nombreuses allocutions toutes si belles, vibrantes et réussies. Comme le 10 avril 1940 (*Discorsi e Radiomessaggi di Pio XII*, vol. II, p. 65-69), quand il invitait les jeunes époux à se mettre sous le sûr et doux manteau de l'Epoux de Marie ; et en 1945 (*ib.* vol. VII, p. 5-10) quand il appelait les adhérents des Associations Chrétiennes de travailleurs à l'honorer comme haut exemple et comme défenseur invincible de leurs phalanges ; puis dix ans plus tard, en 1955 (*ib.* vol. XVII, p. 71-76) quand il annonçait l'institution de la fête annuelle de saint Joseph artisan. En réalité, cette fête d'institution toute récente, fixée au 1^{er} mai, vient supprimer celle du mercredi de la seconde semaine de Pâques, tandis que la fête traditionnelle du 19 mars marquera désormais la date la plus solennelle et définitive du Patronage de saint Joseph sur l'Eglise universelle.

Le même Saint-Père Pie XII se plut à orner comme d'une très précieuse couronne, le cœur de saint Joseph en proposant une fervente prière à la dévotion des prêtres et des fidèles du monde entier et en enrichissant sa récitation d'abondantes indulgences. Une prière de caractère éminemment professionnel et social, comme il convient pour ceux qui sont soumis à la loi du travail, qui est pour tous « une loi d'honneur, de vie pacifique et sainte, prélude de la félicité immortelle ». Elle dit entre autres : « Soyez avec nous, ô saint Joseph, dans nos moments de prospérité, quand tout nous invite à goûter honnêtement les fruits de notre labeur ; mais, surtout, soyez avec nous et soutenez-nous aux heures de la tristesse quand il semble que le ciel veuille se fermer au-dessus de nous et que les instruments de notre travail doivent eux-mêmes échapper de nos mains » (*ib.* vol. XX, p. 535).

LE 19 MARS : DATE DÉFINITIVE POUR LA FÊTE DU PATRONAGE

Vénérables Frères et très chers fils : il Nous a paru à Nous aussi opportun de proposer ces notes d'histoire et de piété religieuse à la fervente attention de vos âmes, éduquées à la délicatesse de la conception et de la vie chrétiennes et catholiques, précisément en cette date du 19 mars, où la fête de

saint Joseph coïncide avec le début du temps de la Passion et nous prépare à un intense contact avec les mystères les plus émouvants et les plus salutaires de la liturgie sacrée. Les dispositions qui imposent que les images de Jésus-Christ, de Marie et des Saints soient voilées durant les deux semaines qui préparent Pâques, sont une invitation à un recueillement intime et sacré qui entoure les communications avec le Seigneur à travers la prière ; celle-ci doit être une méditation et une supplication fréquente et ardente. Le Seigneur, la Vierge Bénie et les Saints sont dans l'attente de nos confidences ; et il est bien naturel que celles-ci portent sur ce qui correspond le mieux aux sollicitudes de l'Eglise catholique universelle.

LE CONCILE OECUMÉNIQUE

Au centre de ces sollicitudes et à une place prééminente se trouve sans doute le Concile Oecuménique du Vatican, attendu désormais par les cœurs de tous ceux qui croient en Jésus Rédempteur, qu'ils appartiennent à l'Eglise Catholique notre Mère ou à certaines des diverses confessions qui se sont séparées d'elle et chez lesquelles, cependant, beaucoup sont anxieux d'un retour à l'unité et à la paix, selon l'enseignement et la prière du Christ au Père Céleste. Il est bien naturel que ce rappel de la voix des Papes du dernier siècle vise entièrement à susciter la coopération du monde catholique pour le succès du grand dessein d'ordre, d'élévation spirituelle et de paix, auquel un Concile Oecuménique est appelé.

LE CONCILE AU SERVICE DE TOUTES LES ÂMES

Tout est grand et digne de considération dans l'Eglise, telle que Jésus l'a constituée. Dans la célébration d'un Concile se réunissent autour des Pères les personnalités les plus distinguées du monde ecclésiastique et les plus qualifiées en doctrine théologique et juridique, en capacités d'organisation, en esprit apostolique élevé. C'est là le Concile : le Pape au sommet et autour de lui et avec lui les cardinaux, les évêques de tous rites et de tout pays, les docteurs et les maîtres les plus compétents dans les divers degrés de leurs spécialisations.

Mais le Concile est fait pour tout le peuple chrétien qui y est intéressé pour une circulation plus parfaite de grâce, pour un courant de vitalité chrétienne, qui rende plus facile et rapide l'acquisition des biens vraiment précieux de la vie présente et assure les richesses des siècles éternels.

SAINT JOSEPH, PROTECTEUR DU CONCILE

Tout le monde est donc intéressé au Concile, ecclésiastiques et laïcs, grands et petits de toutes les parties du monde, de toutes classes, de toutes races, de toutes couleurs : et si un protecteur est indiqué pour obtenir du ciel, dans sa préparation et dans son déroulement, cette *virtus divina* par laquelle il semble destiné à marquer une époque dans l'histoire de l'Eglise contemporaine, à aucun des protecteurs célestes il ne saurait être mieux confié qu'à saint Joseph, chef auguste de la Famille de Nazareth et protecteur de la Sainte Eglise.

En écoutant de nouveau l'écho des voix des Papes de ce dernier siècle de notre histoire, comme cela Nous arrive, Notre cœur est encore touché, par les accents caractéristiques de Pie XI, en raison même de sa façon méditée et calme de s'exprimer. Notre oreille se rappelle un discours prononcé précisément le 19 mars 1928, avec une allusion qu'il ne sut ni ne voulut taire, en l'honneur de saint Joseph, du cher et béni saint Joseph comme il aimait à le saluer.

« Il est suggestif, disait-il, d'observer de près et pour ainsi dire de voir briller, l'une à côté de l'autre, deux magnifiques figures qui s'accompagnent aux débuts de l'Eglise : tout d'abord celle de saint Jean-Baptiste, qui surgit du désert, parfois avec une voix tonnante et parfois avec une paisible douceur ; parfois comme un lion qui rugit et d'autres fois comme l'ami qui se réjouit de la gloire de l'époux et offre face au monde la gloire merveilleuse de son martyr. Puis la figure si vigoureuse de Pierre qui écoute les magnifiques paroles du Maître Divin : « allez et prêchez à tout le monde » : et pour lui personnellement : « tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ». Grande mission, divinement fastueuse et retentissante ».

C'était là ce que disait Pie XI. Puis il poursuivait, si heureusement : « Entre ces grands personnages, entre ces deux missions, voici qu'apparaissent la personne et la mission de saint Joseph, qui passe cependant silencieux, comme inaperçu et inconnu dans l'humilité, dans le silence, un silence qui ne devait s'illuminer que plus tard, un silence auquel devaient succéder, vraiment éclatants, le cri, la voix, la gloire dans les siècles » (*Discorsi di Pio XI*, vol. I, p. 780).

Oh ! l'invocation, oh ! le culte de saint Joseph pour la protection du II^e Concile Oecuménique du Vatican.

LA PRÉPARATION DU CONCILE DEMANDE TRAVAIL ET PRIÈRE

Vénérables Frères et fils de Rome, Frères et fils bien-aimés du monde entier.

C'est à ce point que Nous désirions vous amener en vous envoyant cette Lettre apostolique le jour même du 19 mars, où, la célébration de saint Joseph, Patron de l'Eglise universelle, pouvait faire naître en vos âmes l'impulsion à une reprise extraordinaire de ferveur, pour participer avec une prière plus vive, ardente et continue aux sollicitudes de la sainte Eglise, maîtresse et mère, qui enseigne et qui dirige cet événement extraordinaire du XXI^e Concile Oecuménique, du II^e Concile Oecuménique du Vatican, dont toute la presse mondiale s'occupe avec un vif intérêt et une respectueuse attention.

Vous savez bien qu'une première phase de l'organisation du Concile s'accomplit tranquille, active et consolante. Par centaines, de très dignes prélats et ecclésiastiques, venus de toutes les régions du monde, se succèdent dans la Ville Eternelle, répartis en diverses sections, bien ordonnées. Chacune de ces sections s'applique à son noble travail, sur les traces de précieuses indications contenues dans une série d'imposants volumes, lesquels offrent

la pensée, l'expérience, les suggestions rassemblées par l'intelligence, la sagesse, la vibrante ferveur apostolique de ce qui constitue la vraie richesse de l'Eglise catholique du passé, du présent et de l'avenir. Le Concile Oecuménique ne demande pour sa réalisation et pour son succès que lumière de vérité et de grâce, discipline d'étude et de silence, paix sereine des esprits et des cœurs. Cela pour notre part humaine. Mais il y a aussi l'aide céleste que le peuple chrétien doit implorer dans un élan de prière commune, par un effort de vie exemplaire, qui soit une anticipation et un exemple. Car les fidèles devront être résolument disposés à observer ensuite les enseignements et les directives qui seront proclamés à la conclusion tant espérée du grand événement. Celui-ci, dès maintenant est déjà en cours, plein de promesses favorables.

LES SÉANCES SOLENNELLES DU CONCILE SE TIENDRONT PRÈS DE L'AUTEL DE SAINT JOSEPH

Vénérables Frères et très chers fils.

La pensée lumineuse du Pape Pie XI du 19 mars 1928 Nous poursuit encore. Ici, de Rome, la Cathédrale sainte et sacrée du Latran resplendit toujours dans la gloire de Jean-Baptiste. Mais dans la plus grande église de Saint-Pierre, où sont vénérés de précieux souvenirs de toute la Chrétienté, il y a aussi un autel pour saint Joseph : Nous entendons, — et Nous Nous le proposons en date d'aujourd'hui 19 mars 1961 — que l'autel de saint Joseph se revête d'une splendeur nouvelle, plus ample et plus solennelle ; et qu'il devienne un point d'attraction et de piété religieuse pour les âmes individuelles et pour les foules innombrables. C'est sous ces voûtes célestes de la basilique vaticane que se réuniront, autour du Chef de l'Eglise, les phalanges des membres du Collège Apostolique, venues de tous les points du globe, même les plus distants, pour le Concile Oecuménique.

O saint Joseph ! C'est ici, ici-même, que se trouve votre place de *Protector universalis Ecclesiae*. Nous avons voulu vous présenter, à travers les voix et les documents de Nos Prédécesseurs immédiats du dernier siècle — de Pie IX à Pie XII — une couronne d'honneur, en écho des témoignages d'affectueuse vénération, qui désormais s'élèvent de toutes les nations catholiques et de toutes les régions missionnaires. Soyez toujours un protecteur pour nous. Que votre esprit intime de paix, de silence, de bon travail et de prière, au service de la sainte Eglise, nous vivifie toujours et nous réjouisse, en union avec votre Epouse bénie, notre très douce Mère Immaculée, dans un amour très fort et suave de Jésus, le roi glorieux et immortel des siècles et des peuples. Ainsi soit-il.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 19 mars 1961, troisième année de Notre Pontificat.

IOANNES XXIII PP.

A THOMISTIC JOSEPHOLOGY*

P R E F A C E

In his book on the nature and historic development of the devotion to St. Joseph, the eminent American Josephologist, Fr. Francis L. Filas, S.J., writes :

Benedictines, Carmelites, Servites, Franciscans, Dominicans — all these religious families were instrumental in awakening the Catholic world to recognize St. Joseph's merits explicitly and publicly... the Servites and Carmelites were among the first to adopt the Feast of St. Joseph. The Franciscans seem to have been chiefly responsible for bringing about the appearance of the feast in the liturgy of the Church. The Dominicans played an important role, although their influence was more indirect. St. Joseph could never have received the full honors of the liturgy had not his dignity been solidly established by the Dominican theologians of the Church. Foremost in this number were St. Albertus Magnus and St. Thomas Aquinas, whose praises of Mary led them to expound the purity and the exalted vocation of her most chaste spouse.¹

The purpose of this work is to examine the teachings of St. Thomas Aquinas on St. Joseph, the husband of the Blessed Virgin Mary and the foster father of Jesus Christ. While St. Thomas did not write a special tract on St. Joseph, he did write many things about St. Joseph in his theological works and in his various New Testament commentaries. In addition to his explicit teachings on St. Joseph, St. Thomas established not a few principles which are applicable to the theology of St. Joseph. We intend to show the application of these principles, for a better understanding of the theology of St. Joseph.

* A Dissertation submitted to The Faculty of Theology of the University of Montreal in partial fulfillment of the requirements for the degree of Doctor of Sacred Theology.

1. FRANCIS L. FILAS, S.J., *The Man Nearest to Christ* [Milwaukee : Bruce, 1944], p. 152.

We believe that a work of this kind is valuable for theology at the present time, for there exists in the Church today not only a great devotion to the Patron of the Church, but also a growing theological interest. More and more articles and books are being written about St. Joseph, and more and more seminary courses include at least a few lectures on the theology of St. Joseph after the tract on Mary.²

We believe this work will be valuable from the Thomistic point of view, also. St. Thomas is the Common Doctor of the Church³, and his teaching, rightly applied, will contribute very much to a correct understanding of all aspects of the theology of St. Joseph, and this, in turn, will contribute, indirectly at least, to an increase of solid devotion to St. Joseph.

The plan of this work is to present first a brief life of St. Thomas and a chronology of his theological and scriptural works to be used in this dissertation; after that we will take each of the main points of the theology of St. Joseph and show St. Thomas' teachings on these points. We will follow a theological order, considering first of all the foundations of the theology of St. Joseph: his marriage, his paternal relationship to Jesus, his relation to the order of the hypostatic union and his cooperation in our redemption; secondly the theological consequences for St. Joseph: his dignity, holiness, virtues and privileges; thirdly, the consequences for us: the patronage of St. Joseph and the cult due to him; finally, our conclusions.

In the course of this work we plan to present the very words of St. Thomas as much as possible. Since St. Thomas wrote originally in Latin, we will make our own translation of the texts, and we will refer to them by what seem to be the accepted Latin title or Anglicized equivalents. Thus, *Summa Contra Gentiles* (also *Summa*

2. Cf. the periodicals *Estudios Josefinos*, published twice yearly since 1947 by the Carmelites at Valladolid, *passim*, and *Cahiers de Josephologie*, published twice yearly since 1953 by the Holy Cross Fathers at Montreal, *passim*. For a partial list of theological and mariological texts which contain a section on St. Joseph, see *Cahiers de Josephologie* 9 (1961), p. 109, n. 67. At the 1955 general chapter of the Order of Preachers the commission on studies recommended: "Commendamus ut quæstiones theologicæ de S. Joseph, Sponso B. M. Virginis, bene explicantur in scholis theologiæ dogmaticæ, et quidem in Tractatu de Mariologia." (*Acta*, n. 126).

3. Cf. *Codex Juris Canonici*, canons 580, par. 1, and 1366, par. 2; also the article of SANTIAGO RAMIREZ, O.P., "The Authority of St. Thomas Aquinas", in *The Thomist*, January 1952 (vol. XV, no. 1), pp. 1-109.

Contra Gentes, or *Contra Gentes*), and *Summa Theologiæ* (or simply the *Summa*) ; but the *Commentary on the Sentences*, *Commentary on Matthew*, or more briefly, *Commentary on Mt*, etc. We will also refer as far as possible to specific chapters and verses of Scripture in the text, but in the footnotes we will give the Latin reference to lectures, sections, etc. In the footnotes we will add in parentheses the numbered paragraphs or pages of the recently published Marietti manual editions of the scriptural and theological works of St. Thomas.

BIBLIOGRAPHY

It is obvious that the sole sources for this work are the writings of St. Thomas Aquinas. In the cases where other books or articles are cited the bibliographical data are given in footnotes. The acknowledged critical edition of the works of St. Thomas is

Omnia Opera Sancti Thomae

[editio "Leonina"] (Romae : S.C. de Propaganda Fide),

but this edition is far from complete at the present time. As a supplement, therefore, we have made use of the

Omnia Opera Sancti Thomae (Paris : Vivès, 1876).

Since the recent Marietti editions of the works of St. Thomas in manual form are perhaps more easily available now than other editions, we give references and citations from these. Although not critical editions, they are undoubtedly the best available at the present time. In alphabetical order, the works as they pertain to this dissertation are :

Catena Aurea in Quatuor Evangelia,

2 vol., editio nova cura P. Angelici Guarienti, O.P. (1953).

Lectura Super Epistolas S. Pauli,

2 vol., editio VIII cura P. Raphaelis Cai, O.P. (1953).

Lectura Super Evangelium S. Ioannis,

editio V, revisa cura P. Raphaelis Cai, O.P. (1952).

Lectura Super Evangelium S. Matthaei,

editio V, revisa cura P. Raphaelis Cai, O.P. (1951).

Opuscula Theologica,

vol. I cura et studio P. Raymundi A. Verardo, O.P., vol. II cura et studio P. Raymundi M. Spiazzi, O.P. et P.M. Calcaterra, O.P. (1954).

Quaestiones Disputatae,

2 vol., editio VIII revisa cura PP. Raymundi Spiazzi, O.P. et aliorum (1949).

CHAPTER I

INTRODUCTION

CHRONOLOGY OF THE LIFE AND WORKS OF ST. THOMAS

Thomas was born in Aquino in Italy, not far from Monte Cassino, in the year 1225. In due time he entered the recently founded Order of Preachers, and was ordained a priest at Cologne, around 1250. He died at the age of 49, in 1274. Besides teaching and preaching, he wrote many works in philosophy and theology (including his Scripture commentaries) during his last twenty years. So far as can be determined by historical scholarship, this is the chronology of his genuine scriptural and theological works which contain doctrine applicable to the theology of St. Joseph :

1254-1256. Bachelor at University of Paris :

Commentary on the Sentences of Peter Lombard (St. Thomas' teachings in this work were later used in the posthumous editing of the Supplement to the *Summa Theologiae*).

1256-1259. Master at University of Paris :

1256-59 : *Quaestiones Disputatae de Veritate*

1257-59 : Lectures on Matthew (*reportatio*)

1258-59 : *Summa Contra Gentiles*, Book I

1259-1261. At Anagni

1261-1265. At Orvieto

1265-1267. At Rome

1267-1268. At Viterbo

- 1259-63 : Lectures on the Epistles of St. Paul
- 1259-63 : Summa Contra Gentiles, II-IV
- 1263-68 : Expositio Continuata in Evangelia [Catena Aurea]
- 1265- ? : De Anima
- 1265-67 : Quodlibeta 7-11
- 1265-67 : Quaestiones Disputatae de Potentia
- 1266-69 : De Spiritualibus Creaturis
- 1267-68 : Summa Theologiae, I

1269-1272. At University of Paris :

- 1269-70 : Summa Theologiae, I-II
- 1269-72 : Quodlibeta 1-6, and 12
- 1269-72 : Quaestiones Disputatae de Virtute, de Caritate, de Unione Verbi, de Malo, de Virtutibus Cardinalibus, de Correctione Fraterna, de Spe.
- 1270-72 : Lectures on the Gospel of St. John
- 1271-72 : Summa Theologiae, II-II

1272-1273. At University of Naples :

- Summa Theologiae, III
- Lectures on the Psalms
- Exposition of the Epistles of St. Paul (Romans and 1 Cor 1-9)
- Sermons on the Hail Mary (Lent of 1273)

Needless to say, some of these dates are debated by critical historians,¹ but such discussions do not pertain to the essence of this work. We are primarily interested in what St. Thomas has taught.

1. On the chronology of the life and works of St. Thomas one may confer the following : PIERRE MANDONNET, O.P., *Des Écrits authentiques de S. Thomas d'Aquin* (2e ed., Fribourg, 1910) ; AMBROSIIUS BACIC, O.P., *Introductio Compendiosa in Opera S. Thomae Aquinatis* (Romae, apud "Angelicum", 1925) ; ANGELUS M. WALZ, O.P., *Delineatio Vitae S. Thomae de Aquino* (Romae, in Pont. Collegio Angelico, 1927) ; SANTIAGO RAMIREZ, O.P., in the introduction to the first volume of the *Summa Theologica* (Madrid, B.A.C., ed. 2, 1957), pages 1*-227*, but especially 62*-83*, *Opuscula Theologica S. Thomae Aquinatis* (Romae : Marietti, 1954), vol. I, pp. v-xvi. Also to be recommended is the *Introduction à l'Étude de Saint Thomas d'Aquin* by M.-D. CHENU, O.P. (2e ed., Montreal : Institut d'Études Médiévales, 1954).

Part 1

FUNDAMENTS OF THE THEOLOGY OF SAINT JOSEPH

CHAPTER II

VALIDITY OF TERMINOLOGY

Before discussing theological points about St. Joseph, we must note that it has been objected : since theology is a true science, and there can be no science of singular things, one should not, consequently, speak of a "theology of St. Joseph", or "Josephology" as it is often called.

St. Thomas provides a principle for the solution of this difficulty in the very first question of the *Summa*. He says that singular things are treated in sacred doctrine, not as principal points, but rather they are brought forward both as examples of life, as in the moral sciences, and to make known the authority of the men through whom divine revelation has come to us.¹ He also says that

theology does not treat equally of God and creatures, but principally of God, and then of creatures insofar as they have some relation to God, as principle or end.²

Again,

everything in theology is treated under the formality of God, either because it is God himself or because it has some relation to God as principle or end.³

1. *Summa Theol.* I, 1, 2, ad 2.

2. *Summa Theol.* I, 1, 3.

3. *Summa Theol.* I, 1, 7.

St. Thomas himself applies this doctrine most evidently in the third part of the *Summa*, where he treats of many singular details in the lives of Jesus and Mary ⁴.

In conformity with the principles and teachings of St. Thomas, therefore, it is certainly legitimate to speak of a theology of St. Joseph, or Josephology. Indeed, the term *theology of St. Joseph* would seem preferable from the stricter point of view, since it carries with it a reminder that St. Joseph's dignity and holiness exist only by reason of his relationship to God. It may be defined as a part of the science of theology which, from revealed principles, studies St. Joseph as husband of the Mother of God and nutrient father of the Incarnate Redeemer, with all the graces and privileges which are derived from this ministry. ⁵

4. One need only read the long and detailed prologue to q. 27 of part III of the *Summa* as evidence of this.

5. Cf. *Teología de San José*, by the late BONIFACIO LLAMERA, O.P. (Madrid : B.A.C., 1953), p. 9.

CHAPTER III

THE MARRIAGE OF MARY AND JOSEPH

It is of faith for Catholics that Mary and Joseph never had intercourse. This has led some to say that theirs was not a true and valid marriage. The apocryphal works of the early centuries taught that St. Joseph was an aged widower when he was persuaded by the Jewish priests to be the "guardian" of Mary. Among theologians and canonists prior to the time of St. Thomas, some maintained that intercourse was necessary for the essence of marriage, and these proponents of the "copula theory" would logically claim that Mary and Joseph were not truly married.¹

It is in the light of these doctrines that we must consider first of all the teaching of St. Thomas on marriage in general, then his explicit teaching on the marriage of Mary and Joseph, and then certain other aspects of this marriage.

1. BENEDICTUS HENRICUS MERKELBACH, O.P., *Summa Theologiae Moralis*, tomus tertius (Brussels: Desclée, ed. quinta, 1947), no. 772: "...circa matrimonium in fieri putaverunt olim plures ad eius essentiam requiri copulam carnalem, dicentes matrimonium inchoari in desponsatione seu consensu, nondum tamen perfectum existere nisi reali traditione in copula exercita. Unde nomen: *copulatheoria*."

"Ita Iulianus pelagianus, Hincmarus Rhemensis, Ivo Carnotensis, Algerus Leodien-sis, Gratianus et multi canonistæ præsertim scholæ Bononiensis, inter quos magister Rolandus; contra S. Petrum Damianum, et theologos, præsertim scholæ Parisiensis cum Petro Lombardo, qui docebant matrimonium constitui solo mutuo consensu. At Rolandus, pontifex creatus sub nomine Alexandri III, quoad substantiam sancivit doctrinam scholæ Parisiensis; sed secundum opinionem Bononiensem statuit matrimonium ratum et non consummatum non esse perfecte indissolubile.

"Alii noluerunt vocari contractum, vel ad hoc affirmandum hæsitantes inventi sunt, tum inter veteres, tempore quod nondum efformata erat definitiva doctrina iuridica et scholastica de matrimonio, tum etiam inter recentes, imo "nonnulli recentiores scriptores... a voce contractus veluti abhorrent, quasi tale nomen aut matrimonium dedecet, aut matrimonii conceptum minus rectum ingerat" [Gasparrì, *de Matrimonio*, n. 3].

"Finis immediatus, aiunt, actus ineundi matrimonium non est obligatio, sed consortium vitæ cuius obligationes non voluntate contrahentium sed ipso iure determinantur. Ex eo enim quod contractum dixerint, nonnulli falso deduxerunt matrimonium esse voluntate contrahentium dissolubile atque regi potestate civili, ad modum aliorum contractuum. Unde non est contractus, nec realis nec mere consensualis, sed status, institutio, societas.

"Ius romanum nunquam utitur voce contractus; S. Thomas qui hæsitanter dixerat contractum in Commentario super Sententias, in Summa contra Gentiles id non am-

A. *The Doctrine of St. Thomas on Marriage in General.*

In the Commentary on the Sentences, one of his earliest works, St. Thomas teaches that marriage is natural :

A thing is said to be natural in two ways. One way, as caused by necessity from the principles of nature, as to move upward is natural to fire, etc. In this way matrimony is not natural ; nor is anything natural in this way which is accomplished through the medium of free will.

In another way a thing is said to be natural when nature inclines toward it, but requires the medium of free will to be completed ; in this way the acts of the virtues are called natural. In this way, too, matrimony is natural, because natural reason inclines toward it in two ways.

First of all, as to its principal end, which is the good of offspring. For nature does not intend merely the generation of offspring, but also the development and advancement to the perfect state of man, as man, which is the state of virtue. Thus, according to the Philosopher, we have three things from our parents : being, nourishment and discipline. A child cannot be educated and instructed by the parent unless he has determined and certain parents ; and this would not be unless there were some obligation of a man toward a determinate woman, which makes matrimony.

Secondly, as to the secondary end of matrimony, which is the mutual help given to each other by the married pair in domestic affairs. For just as natural reason dictates that men should live together, because one is not self-sufficient in all things pertaining to life — by reason of which man is said to be *naturally political* — so also, in the things which are necessary to human life, some of the works can be accomplished by men, others by women. Thus nature advises that there be a certain association of man to woman, which includes matrimony...²

It will be seen that this is mentioned as one of the reasons for the marriage of Mary and Joseph.

St. Thomas places matrimony in the genus of conjunction or joining, since it is ordered ordinarily to one thing, the generation and education of the offspring. He adds that as a consequence of marriage there is a joining of bodies or of souls³.

plus dicit, sed simpliciter ait esse coniunctionem. Et licet de contractu loquantur documenta ecclesiastica, sumunt ista contractum in sensu latiore ; at in sensu omnino proprio, et melius, non dicitur contractus [cf. e.g. Delos in *Bull. Thom.*, 1930-33].

"Doctrina autem catholica tenet matrimonium a) negative : non consistere in copula carnali, sed b) positive : consensu mutuo externe manifestato. Unde non est contractus realis, sed consensualis."

— One may also confer the DTC, art. *Marriage* ; for the doctrine of St. Thomas especially cols. 2165-66 ; 2183 ; 2188.

2. 4 *Sent.* d. 26, q. 1, a. 1. The same text may be more conveniently found in *Suppl.* 41, 1. See also *Summa Theol.* II-II, 154, 2 ; and *Contra Gentiles* III, 122.

3. 4 *Sent.* d. 27, q. 1, a. 1. q1a. 1. The same is found in *Suppl.* 44, 1. See also *Suppl.* 48, 2, ad 2 ; and *Summa Theol.* III, 29, 2.

Very important for an understanding of the marriage of St. Joseph is St. Thomas' teaching that the efficient cause of matrimony is consent ⁴, externally manifested ⁵. The object of this consent is consent to marriage, for it is the thing willed :

The consent which makes a marriage is the consent to the marriage, because the proper effect of the will is the thing willed. Wherefore, inasmuch as carnal intercourse is in relation to marriage, so the consent which causes marriage is a consent to carnal union. Matrimony, however, is not essentially the actual carnal union ; rather it is a certain association of a husband and wife ordered to carnal copulation and the other things which pertain to the husband and wife as a consequence, in that there is given to each other the power with respect to carnal intercourse. And this association is called the *conjugal bond*. Thus it is clear that they were correct who said that the consent to marriage is a consent to carnal intercourse implicitly, not explicitly. For it should be understood only as an effect is implicitly contained in the cause : because the power of carnal intercourse to which consent is given is the cause of the intercourse, just as the power of using a thing that is one's own is the cause of the use. ⁶

Finally, it should be noted that St. Thomas teaches that not every conditional consent invalidates a marriage contract ⁷.

B. *The Marriage of Mary and Joseph Was a True and Perfect Marriage*

In the *Summa*, St. Thomas devotes a special article to the consideration of the validity of the marriage of Mary and Joseph. To be sure, he considers it from the point of view of Mary, especially her espousal, but what he says is very important to the doctrine on St. Joseph, both from a historical and from a doctrinal point of view :

Matrimony or wedlock is said to be true from the fact that it attains its perfection. But the perfection of a thing is twofold : first and second. The first perfection consists in the very form of the thing, from which it gets its species ; the second perfection consists in the operation of the thing, through which the thing in some way attains its end.

Now the form of matrimony consists in a certain indivisible conjoining of souls [or minds], through which one of the married persons is bound to keep faith undividedly with the other. The end of matrimony

4. 4 *Sent.* d. 27, q. 1, a. 2, q1a. 1. The same is found in *Suppl.* 45, 1. See also *Suppl.* 47, 3, ad 1.

5. 4 *Sent.* d. 27, q. 1, a. 2, q1a. 2. The same is found in *Suppl.* 45, 2.

6. 4 *Sent.* d. 28, a. 4. The same is found in *Suppl.* 48, 1.

7. 4 *Sent.* 4. 29, a. 3, q1a. 3. The same is found in *Suppl.* 47, 5.

is the offspring to be generated and educated ; the first of which [that is, generation] is accomplished through conjugal intercourse ; the other is achieved by other activities of the husband and wife, by which they mutually assist each other in nourishing the offspring.

Therefore, it must be said that, as to the first perfection, there was certainly a true marriage between the Virgin Mother of God and Joseph ; for both of them consented to the conjugal bond, but not, however, to carnal intercourse except on the condition that *it would be pleasing to God*. Thus it is that the Angel calls Mary the wife of Joseph, saying to Joseph, Matth. 1, [20] : *Do not be afraid to accept Mary as your wife*. Augustine explains this in his book *de Nuptiis et Concupiscentia* : *She is called wife by reason of the first promise of espousal, whom he did not know by intercourse nor was he to know*.

As to the second perfection, which is through the act of marriage, if this refer to the carnal intercourse by which the offspring is generated, this marriage was not consummated. Whence Ambrose says, *super Luc.* : *Do not be surprised that the Scripture calls Mary a wife. The celebration of the nuptials is proclaimed not by the destruction of virginity but the attestation of the bond*. — Nevertheless, that marriage did have the second perfection also, as regards the upbringing of the offspring. Whence Augustine says, in the book *de Nuptiis et Concupiscentia* : *Every good of marriage was found in those parents of Christ : offspring, faith and sacrament. The offspring we recognize as the Lord Jesus himself ; faith, because there was no adultery ; sacrament, because no divorce. The only thing not present there was marital intercourse*.⁸

8. *Summa Theol.* III, 29, 2 : "Respondeo dicendum quod matrimonium sive coniugium dicitur verum ex hoc quod suam perfectionem attingit. Duplex est autem rei perfectio : prima et secunda. Prima quidem perfectio in ipsa forma rei consistit, ex qua speciem sortitur : secunda vero perfectio consistit in operatione rei, per quam res aliquid suum finem attingit. Forma autem matrimonii consistit in quadam indivisibili coniunctione animorum, per quam unus coniugum indivisibiliter alteri fidem servare tenetur. Finis autem matrimonii est proles generanda et educanda : ad quorum primum pervenitur per concubitum coniugalem ; ad secundum, per alia opera viri et uxoris, quibus sibi invicem obsequuntur ad prolem nutriendam.

"Sic igitur dicendum est quod, quantum ad primam perfectionem, omnino verum fuit matrimonium Virginis Matris Dei et Ioseph : quia uterque consensit in copulam coniugalem ; non autem expresse in copulam carnalem, nisi sub conditione, *si Deo placeret*. Unde et Angelus vocat Mariam coniugem Ioseph, dicens ad Ioseph, Matth. 1, [20] : *Noli timere accipere Mariam coniugem tuam*. Quod exponens Augustinus, in libro *de Nuptiis et Concupiscentia* [I. I, c. 11], dicit : *Coniux vocatur ex prima desponsationis fide, quam concubitu nec cognoverat, nec fuerat cogniturus*.

"Quantum vero ad secundam perfectionem, quæ est per actum matrimonii, si hoc referatur ad carnalem concubitum, per quem proles generatur, non fuit illud matrimonium consummatum. Unde Ambrosius dicit, *super Luc.* [Expos. I, II, ad c. 1, v. 26-27] : *Non te moveat quod Mariam Scriptura coniugem vocat. Non enim virginittis ereptio, sed coniugii testificatio nuptiarum celebratio declaratur*.

"Habuit tamen illud matrimonium etiam secundam perfectionem quantum ad prolis educationem. Unde Augustinus dicit, in libro *de Nuptiis et Concupiscentia* [I. I, c. 11, 12] : *Omne nuptiarum bonum impletum est in illis parentibus Christi* :

This text is important in several ways. First of all, it is to be noted that St. Thomas says here that the form of marriage consists in an indivisible union of souls or minds, and he says nothing about a union of bodies, as he had done previously⁹. Secondly, he states that intercourse does not pertain to the essence of marriage.

A third feature of this article is that he uses the terms *husband* and *wife*, and not *spouse*, which is an ambiguous term, in modern English at least. A more frequent use of these terms would be very effective in making faithful Christians realize that Joseph and Mary were truly married. We may note here that St. Thomas in several places indicates his awareness of the difference between the two, and his apparent preference for the more accurate term *husband* when the text seemed to indicate it. Thus, in his Commentary on Mt 1:19, he writes that Joseph is commended in the fact that he is the "spouse, or husband, and therefore would not tolerate any crime in her."¹⁰ In the Catena on Mt 1:16, he cites the reminder of St. Jerome that it is the custom of the Scriptures to call spouses wives and husbands.¹¹

Fourthly, with regard to the functions of St. Joseph, it should be noted that St. Thomas implies that he had at least an integral if not an essential part in the upbringing of Jesus; this text will be important when we consider St. Joseph's relationship to the

proles, fides et sacramentum. Prolem cognoscimus ipsum Dominum Iesum; fidem, quia nullum adulterium; sacramentum, quia nullum divortium. Solus ibi nuptialis concubitus non fuit." Cf. also 4 *Sent.* d. 30, q. 2, a. 2.

9. 4 *Sent.* d. 27, q. 1, a. 1, q1a. 1: "...cum per matrimonium ordinentur aliqui ad unam generationem et educationem prolis; et iterum ad unam vitam domesticam; constat quod in matrimonio est aliqua coniunctio secundum quam dicitur maritus et uxor. Et talis coniunctio ex hoc quod ordinatur ad aliquod unum, est matrimonium. Coniunctio autem corporum vel animorum ad matrimonium consequitur."

10. *Comm. in Mt* 1:19 (IV, n. 115): "Persona autem, cui fit revelatio, commendatur ex duobus, scilicet ex hoc quod est iustus, et ideo non mentiretur; secundo ex hoc quod sponsus, sive vir, et ideo crimen in ea non pateretur."

11. *Catena in Mt* 1:16 (7, p. 20a): "HIERONYMUS. Cum autem virum audieris, tibi suspicio non subeat nuptiarum; sed recordare consuetudinis Scripturarum, quod sponsæ uxores et sponsi viri vocantur."

This same text of Jerome is again quoted on Mt 1:20 (11, p. 25b), more at length: "HIERONYMUS. *Contra Helvidium*. Non tamen est putandum quod ex eo quod uxor est appellata, sponsa esse desierit, cum hanc esse consuetudinem Scripturæ noverimus, quod sponso viros et sponsas appellet uxores, sicut Deuteronomii (22) testimonio approbatur: Si quis (inquit) invenerit virginem desponsatam viro in campo et vim faciens dormierit cum ea, moriatur, quia humiliavit uxorem proximi sui."

hypostatic order and his cooperation in our redemption. At these places we shall discuss the implications of the Thomistic words "nourishment"¹² and "upbringing".¹³

In his Scripture commentaries St. Thomas also consistently teaches that the marriage of Joseph and Mary was a true marriage. For instance, on the text of Mt 1:16 [the husband of Mary], he says it was a true marriage because there were there the three goods of marriage: "offspring, God himself; faith, because no adultery; sacrament, because an indivisible joining of souls [or minds]".¹⁴ He also answers the objection that a vow of virginity is a diriment impediment to a valid marriage, but we shall reserve treatment of this to the chapter on the virginity of St. Joseph.

C. *The Reasons for the Marriage.*

St. Thomas gives various reasons why Mary and Joseph were married, almost, always from the Fathers and Doctors, and usually from the point of view of Mary.

We have already seen that St. Thomas taught that one of the functions or purposes of marriage is to generate and rear children. In the same Commentary on the Sentences he wrote very beautifully that the marriage of Mary and Joseph was specifically ordered to taking care of Jesus:

Offspring is said to be a blessing of marriage not only because it is generated by marriage, but also because it is received and educated in marriage; and thus that offspring was a blessing of this marriage, and not in the first way. Nevertheless, a child who is born of adultery, or an adopted child who is raised within a marriage, is not a blessing of the marriage, because marriage is not ordered to the upbringing of those

12. Nutrimentum.

13. Educatio.

14. *Comm. in Mt* 1:16 (IV, n. 92): "HIERONYMUS: Cum audieris virum, suspicio non oriatur nuptiarum.

"Contra. Nonne fuit verum matrimonium? Dicendum quod sic, quia ibi fuerunt tria bona matrimonii: proles, ipse Deus; fides, quia nullum adulterium; et sacramentum, quia indivisibilis coniunctio animarum.

"Quid ergo dicendum? Hoc intelligitur quantum ad nuptiarum complementum, quod est per carnalem copulam. Ideo autem, ut dicit Augustinus, nominatur vir Mariæ, ut ostendatur matrimonium esse inter pari voto continentes."

children, as this marriage was specially intended to receive that offspring and to bring it up within it.¹⁵

This may explain his quotation from Ambrose about Elizabeth, that it is a shame for women not to have the recompense of the nuptials, since this is the only reason that they marry.¹⁶

In his Commentary on Mt 1:18 he gives three reasons from St. Jerome, somewhat in detail :

Here a question immediately arises. If Christ wished to be born of a virgin, why did he will that his mother should be given in marriage ?

The reason, according to Jerome, is threefold. The first is that the testimony of her virginity might be more credible. For if she had not been given in marriage and claimed she was a virgin when she was pregnant, it would appear that she was saying this merely to conceal the crime of adultery. But since she was married, she had no need to lie. And therefore she should all the more be believed... — Another reason is that she might have the protection of a husband, both on the flight into Egypt and when she was returning from there. — The third was, that her childbirth might be hidden from the devil ; that is to say, lest he should impede his passion and the fruit of our redemption if he should know about it ; I Cor 2:8 : *For if they had known, they would never have crucified the Lord of glory*, which is explained of the devil, that is, he would not have permitted the Lord to be crucified.¹⁷

At this particular place in his Commentary, St. Thomas answers the question that would come to any theologian's mind : how could

15. 4 *Sent.* d. 30, q. 2, a. 2, ad 4 : "Proles non dicitur bonum matrimonii solum inquantum per matrimonium generatur, sed inquantum in matrimonio suscipitur et educatur ; et sic bonum illius matrimonii fuit proles illa, et non primo modo. Nec tamen de adulterio natus, nec filius adoptivus qui in matrimonio educatur, est bonum matrimonii : quia matrimonium non ordinatur ad educationem illorum, sicut hoc matrimonium fuit ad hoc ordinatum specialiter quod proles illa susciperetur in eo, et educaretur."

16. *Catena in Lc* 1:25 (7, p. 12b) : "AMBROSIUS. Pudor enim est feminis nuptiarum præmia non habere, quibus hæc sola est causa nubendi."

17. *Comm. in Mt* 1:18 (IV, n. 105) : "Sed hic statim oritur quæstio. Cum Christus voluerit nasci de virgine, quare voluit matrem suam desponsari ?

"Ratio, secundum Hieronymum, triplex assignatur. Prima est ut credibilius esset testimonium virginitatis eius. Si enim non fuisset desponsata, et diceret se esse virginem, cum esset imprægnata, non videretur ob aliud dicere, nisi ut celaret crimen adulterii. Sed cum desponsata erat, non habebat necesse mentiri. Et ideo magis esset credendum ei ; Ps. 102, 5 : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*. — Alia ratio est ut haberet præsidium viri, sive cum fugeret in Aegyptum, sive cum inde rediret. — Tertia fuit, ut partus eius diabolo celaretur, ne scilicet si ipse sciret, impediret passionem eius, et fructum nostræ redemptionis ; 1 Cor 2:8 : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* ; exponitur de dæmone, idest non crucifigi permisisset."

the fact of Mary's virginity be hidden from the devil? He replies that St. Ambrose, who also gave this as one of the reasons for the marriage, answered that, while it is true that the devil could know that Mary's flesh was in no way corrupted, such knowledge is subject to divine permission, and in this particular case the devil was divinely prevented from discovering the fact of her virginity.¹⁸ He takes up this problem in the *Summa*, too, and gives a more detailed reply, although in substance it is the same.¹⁹

Having given the three reasons for the marriage from St. Jerome, and answered the problem about the devil's knowledge, St. Thomas then gives three reasons from St. Ambrose:

The first is to preserve the honor of the mother of the Lord. The Lord did not want people to have any doubts either about his own origin or about the chastity of his mother, and so he willed her to be given in marriage, to remove the suspicion of adultery; for he himself came to fulfill the law, not to break it... — Another reason is that virgins censured for adultery might be deprived of any excuse; for if the Lord's mother

18. *Comm. in Mt* 1:18 (IV, n. 106): "Sed contra. Diabolus numquid non cognoscit an ista est virgo? Virginitas enim eius erat in carne non corrupta. Ergo diabolus potuit scire eam esse virginem."

"Sed dicendum, secundum Ambrosium, qui etiam istam rationem assignat, quod diaboli possunt aliqua subtilitate naturæ, quæ tamen non possunt nisi divina permissione. Unde diabolus eius virginitatem cognosceret, nisi a diligenti consideratione divinitus fuisset prohibitus."

St. Ambrose is again cited in the *Catena in Lc* 1:26 (8, p. 13b): "Causam autem mentendi desponsata non habuit, cum coniugii præmium et gratia nuptiarum partus sit feminarum. Non mediocris quoque cause est ut virginitas Mariæ falleret principem mundi, qui cum desponsatam viro cerneret, partum non potuit habere suspectum."

19. *Summa Theol.* III, 29, 1, ad 3: "Dicendum quod, sicut Augustinus dicit, in III de Trin. [c. 9], diabolus multa potest virtute suæ naturæ, a quibus tamen prohibetur virtute divina. Et hoc modo potest dici quod virtute suæ naturæ diabolus cognoscere poterat Matrem Dei non fuisse corruptam, sed virginem: prohibebatur tamen a Deo cognoscere modum partus divini."

"Quod autem postmodum eum aliqualer cognovit diabolus esse Filium Dei, non obstat: quia iam tempus erat ut Christus suam virtutem contra diabolum ostenderet, et persecutionem ab eo concitatum pateretur. Sed in infantia oportebat impediri malitiam diaboli, ne eum acrius persequeretur: quando Christus nec pati disposuerat, nec virtutem ostendere, sed in omnibus aliis infantibus se similem exhibebat. Unde Leo Papa, in Sermone de Epiphania [Serm. 34 (vel 33), c. 3; de Epiph. 4], dicit quod *Magi invenerunt puerum Iesum quantitate parvum, alienæ opis indigentem, fandi impotentem, et in nullo ab humanæ infantie generalitate discretum.*

"Ambrosius tamen, super Luc. [Exposit. 1. II, c. 1, v. 26-27] videtur magis referre ad membra diaboli. Præmissa enim hac ratione, scilicet de fallendo principem mundi, subdit: *Sed tamen magis fefellit principes sæculi. Dæmonum enim malitia facile etiam occulta deprehendit: at vero qui sæcularibus vanitatibus occupantur, scire divina non possunt.*"

had not been married and became pregnant, they could excuse themselves similarly by pointing to her... — A third reason is that Christ espoused to himself the Church, which is a virgin... And therefore he willed to be born of an espoused virgin as a sign that he espoused the Church to himself.²⁰

In his *Catena Aurea* on Mt 1:16, St. Thomas quotes St. John Chrysostom, among others, as holding that the reason for the marriage was that the genealogy of Christ might be drawn through Joseph.²¹ As we shall see, this seems to be the reason why St. Thomas inclines to the opinion that Mary and Joseph were of the same tribe, namely, that the genealogy of Christ could be drawn through Joseph, and it would thus be the same genealogy for Mary.

In the *Catena* on Mt 1:18, he presents a summary of the reasons of St. Jerome: first, that through the generation of Joseph the origin of Mary might be made known; second, lest she be stoned by the Jews as an adulteress; third, that during the flight into Egypt she might have the solace of a husband; and the martyr Ignatius adds a fourth reason, namely, that the birth of Christ might be hidden from the devil, since he would think that Christ was born of a married woman and not of a virgin.²²

In the *Catena* on Mt 2:20, he again quotes Chrysostom, for another reason:

20. *Comm. in Mt* 1:18 (IV, n. 106): "Secundum Ambrosium assignatur triplex ratio. Prima est propter honorem matris Domini conservandum: 'Maluit Dominus de ortu suo homines dubitare, quam de pudicitia matris. Et ideo voluit eam desponsari, ut tolleretur suspicio adulterii: ipse enim venerat legem adimplere, non solvere'; Matth. 5:17: *Non veni solvere, sed adimplere*; Ex. 20:12 dicitur *Honora patrem tuum et matrem tuam*. — Alia ratio est, ut virginibus notatis de adulterio auferretur excusatio: si enim mater Domini non fuisset desponsata, et tamen gravida, possent similiter se per eam excusare; Ps. 140:4: *Non declines cor meum in verba malitiæ, ad excusandas excusationes in peccatis*. — Tertia ratio, quia Christus Ecclesiam sibi desponsavit, quæ virgo est; 2 Cor 11:2: *Despondi enim vos*. Et ideo de virgine desponsata nasci voluit, in signum quod Ecclesiam sibi desponsavit."

21. *Catena in Mt* 1:16 (7, p. 20a): "CHRYSTOSTOMUS. In Matth. (hom. 4). Positis igitur progenitoribus universis et finiens in Ioseph, addit *Virum Mariæ*, monstrans quod propter illam et hunc in genealogia posuit."

22. *Catena in Mt* 1:18 (9, p. 22b): "HIERONYMUS. Sed quare non de simplici virgine, sed de desponsata concipitur? Primum, ut per generationem Ioseph origo Mariæ monstraretur; secundo, ne lapidaretur a Iudæis ut adultera; tertio, ut in Ægyptum fugiens haberet solatium mariti. Martyr etiam Ignatius quartam addidit causam: ut partus, inquiens, eius celaretur diabolo, dum eum putat non de virgine, sed de uxore generatum."

You see that Joseph was chosen to minister to Mary, for in going to Egypt and returning who would perform so many necessary services for her if she had not been given in marriage ? ²³

The most complete listing of reasons is later presented in the Summa, where St. Thomas has one article on the birth of Christ from an espoused virgin :

It was fitting for Christ to be born of an espoused virgin, not only for his own sake, but also for the sake of the virgin mother and also for us.

For the sake of Christ himself, for four reasons. First, lest he be rejected by infidels as being born illegitimate... — Second, in order that his genealogy might be written in the usual way, that is, through the husband... — Third, for the safety of the newborn child : lest the devil more vehemently attempt to bring harm to him. And so Ignatius says that she was espoused *in order that his birth might be hidden from the devil*. — Fourth, that he might be nourished by Joseph. Whence he is said to be his *father*, as it were, the provider.

It was fitting also from the point of view of the Virgin. First of all, because in this way she was rendered immune from punishment ; *lest she be stoned as an adulteress*, as Jerome says. — Secondly, in order that she might be free from a bad reputation. — Thirdly, in order that she might be given service by Joseph, as Jerome says.

From our point of view, too, it was fitting. First, because the fact that Christ was born of a virgin is corroborated by the testimony of Joseph... — Second, because the words of the Virgin herself are rendered more credible when she maintains her own virginity... and these two reasons pertain to the strengthening of our faith. — Third, to eliminate an excuse from virgins who, through lack of caution, lose their good reputation... — Fourth, because by this is signified the whole Church, which, *being a virgin, is nevertheless espoused to one man, Christ*, as Augustine says in the book *de Sancta Virginitate*. — A fifth reason may be seen in the fact that, because the Mother of the Lord was both married and a virgin, both virginity and marriage are honored in her own person ; contrary to those heretics who calumniate the one or the other. ²⁴

23. *Catena in Mt 2:20* (10, p. 42b, 43a) : "CHRYSTOMUS. Super Matth. (Op. imperf., hom. 2). Vides enim quia Ioseph ad ministerium Mariæ erat electus : eunte enim illa in Ægyptum et redeunte, quis ministerium ei tantæ necessitatis impleret nisi desponsata fuisset ? Nam prima quidem facie Maria puerum nutriebat et Ioseph conservabat ; reverse autem puer et matrem nutriebat et Ioseph tuebatur."

24. *Summa Theol.* III, 29, 1 : "Respondeo dicendum quod conveniens fuit Christum de desponsata virgine nasci, tum propter ipsum ; tum propter matrem ; tum etiam propter nos. Propter ipsum quidem Christum, quadruplici ratione. Primo quidem, ne ab infidelibus tamquam illegitime natus abiiceretur. Unde Ambrosius dicit, super Luc.: *Quid Iudæis, quid Herodi posset adscribi, si natum viderentur ex adulterio persecuti ?* — Secundo, ut consueto modo eius genealogia per virum describeretur. Unde dicit Ambrosius, super Luc.: *Quid in sæculum venit, sæculi debuit more describi. Viri autem persona quæritur, qui in senatu et reliquis curiis civitatum*

It should be noted here that St. Joseph is mentioned in all three categories : with regard to *Christ*, he is the nourishing father ; he is the helper of *Mary* ; he corroborates *our faith*.

The importance of St. Joseph in the divine plan can be seen in the reasons which St. Thomas finds in his predecessors. St. Joseph was chosen by God for a vital part in the life of Christ and the life of Mary, and also for our lives. Here, too, incidentally, we can see the beauty of the Summa, for in his scriptural commentaries he gives only a few reasons in each place, but in his major theological work he collected and rearranged them all in a logical order.

D. Other Aspects of the Marriage of Joseph and Mary.

1) Joseph and Mary Belonged to the Same Tribe

St. Thomas mentions other aspects of the marriage of St. Joseph, usually in passing. First of all, it seems to be the teaching of St. Thomas that Joseph and Mary belonged to the same tribe. Perhaps the best explanation is given in his Commentary on Mt 1:16, where he discusses the problem somewhat in detail :

generis asserit dignitatem. Consuetudo etiam nos instruit Scripturarum, quæ semper viri originem quærit. — Tertio, ad tutelam pueri nati: ne diabolus contra eum vehementius nocumenta procurasset. Et ideo Ignatius dicit ipsam fuisse desponsatam ut partus eius diabolo celaretur. — Quarto, ut a Ioseph nutriretur. Unde et pater eius dictus est, quasi nutritius.

"Fuit etiam conveniens ex parte Virginis. Primo quidem, quia per hoc redditur immunis a pœna: *ne scilicet lapidaretur a Iudæis tamquam adultera*, ut Hieronymus dicit. — Secundo, ut per hoc ab infamia liberaretur. Unde dicit Ambrosius, super Luc., quod *desponsata est ne temerata virginittatis adurgeretur infamia, cui gravis alvus corruptelæ videretur insigne præferre*. — Tertio, ut ei a Ioseph ministerium exhiberetur: ut Hieronymus dicit.

"Ex parte etiam nostra hoc fuit conveniens. Primo quidem, quia testimonio Ioseph comprobatum est Christum ex virgine natum. Unde Ambrosius dicit, super Luc.: *Locupletior testis pudoris maritus adhibetur, qui posset et dolere iniuriam et vindicare opprobrium, si non agnosceret sacramentum*. — Secundo, quia ipsa verba Virginis matris credibilia redduntur, suam virginittatem asserentis. Unde Ambrosius dicit, super Luc.: *Fides Mariæ verbis magis asseritur, et mendacii causa removetur. Videtur enim culpam obumbrare voluisse mendacio innupta prægnans: causam autem mentiendi desponsata non habuit, cum coniugii præmium et gratia nuptiarum partus sit feminarum*. Quæ quidem duo pertinent ad firmitatem fidei nostræ. — Tertio, ut tolleretur excusatio virginibus quæ, propter incautelam suam, non vitant infamiam. Unde Ambrosius dicit: *Non decuit virginibus sinistra opinione viventibus velamen excusationis relinquere, quod infamia Mater quoque Domini ureretur*. — Quarto, quia per hoc significatur universa Ecclesia, quæ *cum virgo sit, desponsata tamen est uni viro Christo*: ut Augustinus dicit, in libro de Sancta Virginittate. — potest etiam quinta ratio esse quia, quod Mater Domini fuit desponsata et virgo, in persona ipsius et virginittas et matrimonium honoratur: contra hæreticos alteri horum detrahentes."

A second question arises : Matthew intended to write the generation of Christ. Since, therefore, Christ was not the son of Joseph, but only of Mary, why did he have to draw the generation of Christ from Abraham down to Joseph ?

The answer to this is that it was the custom among the Jews, and still is today, to take a wife from one's own tribe ; whence it is said in Num 37:7 that each one should take a wife from his own tribe and kindred. And although this was not necessarily observed, it was customarily observed. Thus Joseph married Mary as one closest to him. And therefore, because they were of the same descent, the fact that Joseph is shown to have descended from David is also a proof that Mary and Christ were of the seed of David.

But where can we find that Joseph and Mary were of the same tribe ?

It is clear from Luke 2:4, for when the census had to be made Joseph himself and Mary went up to the city of David which is Bethlehem. Thus, from the fact that he brought her with him it is clear that they were of the same family.

But it may be asked, why does he not show the generation of Christ from David through Mary ?

We must say that it is not the custom among the Hebrews, nor even among Gentiles, to draw the genealogy through the female line. And so Christ, who came for the salvation of men, willed to imitate or observe the human customs in this matter ; and thus his genealogy is not described by the women, especially since his genealogy could be known through the male line without any danger to truth.²⁵

In the *Catena* on Mt 1:16 St. Thomas quotes St. Jerome's question concerning the reason for tracing the genealogy to Joseph, since he is not the father of the Saviour. Jerome replies that, first of all, it is not the custom of the Scriptures to mention women in the lists

25. *Comm. in Mt* 1:16 (IV, nn. 89, 90, 91) : "Secunda quæstio est : Matthæus intendit scribere generationem Christi. Cum ergo Christus non fuerit filius Ioseph, sed solum Mariæ, ad quid necesse fuit protendere generationem Christi ab Abraham usque ad Ioseph ?

"Ad quod dicendum, quod consuetum fuit apud Iudæos, et est usque hodie, accipere uxorem de tribu sua, unde Num 36:7 dicitur quod accipiat uxorem quisque de tribu et cognatione sua. Et quamvis hoc non necessario observaretur, tamen ex consuetudine observabatur. Unde Ioseph Mariam tamquam sibi propinquissimam duxit uxorem. Et ideo quia erant de eodem genere, per hoc quod ostenditur Ioseph a David descendisse, ostenditur etiam Mariam et Christum de semine David fuisse.

"Sed unde potest haberi hoc quod Ioseph et Maria fuerint de eadem tribu ?

"Patet ex hoc quod habetur Luc. 2:4, quod cum debuisset fieri descriptio, ascendit ipse Ioseph et Maria in civitatem David, quæ est Bethlehem. Unde per hoc quod eam duxit secum, patet quod de eadem erant familia.

"Sed quæritur quare per Mariam non ostendit Christi generationem ex David.

"Dicendum quod non est consuetum apud Hebræos, nec etiam gentiles, genealogiam texere per mulieres ; unde Christus, qui venerat pro salute hominum, voluit in hoc imitari, vel observare mores hominum ; et sic non per feminas eius genealogia describitur, præcipue cum sine periculo veritatis posset per viros eius genealogia cognosci."

of generations, and besides, Joseph and Mary were of the same tribe. St. Thomas then adds a statement of St. Augustine to the effect that Mary was of the seed of David.²⁶

In the *Catena* on Mt 1:18, as we have seen, St. Thomas gives four reasons from St. Jerome why Mary was married, the first reason being that through the generation of Joseph Mary's ancestry might be made known.²⁷

In the *Catena* on Mt 9:27 he quotes Remy or Remigius, who says that the two blind men correctly addressed Jesus as "son of David," because the Virgin Mary was a descendant of David.²⁸

Jerome is again quoted in the *Catena* on Mt 17:23, saying that Judea was made tributary, after Caesar Augustus and all were obliged to the census, "and so it was that Joseph was registered at Bethlehem with Mary, who was related to him."²⁹

In the *Catena* on Lk 1:5-7 he cites Theophylact who says, referring primarily to the marriage of Zachary and Elizabeth, that it was not permitted to take a wife from another tribe.³⁰

On the words of Luke that Joseph was "of the house of David" [Lk 1:26], St. Bede wrote that this referred not only to Joseph but also to Mary, "for it was a precept of the Law that each one should take a wife from his own tribe or family."³¹

26. *Catena in Mt* 1:16 (7, p. 20b): "HIERONYMUS. Quærat autem diligens lector, et dicat: Cum Ioseph non sit pater Domini Salvatoris, quid pertinet ad Dominum generationis ordo deductus usque ad Ioseph? Cui respondebimus primo, non esse consuetudinis Scripturarum ut mulierum in generationibus ordo texatur; deinde ex una tribu fuisse Ioseph et Mariam, unde ex lege eam accipere cogeatur ut propinquam, et quod simul censentur in Bethlehem, ut de una videlicet stirpe generati. AUGUSTINUS *De nupt. et conc.* (1, 11). Fuit et series generationis usque ad Ioseph producenda ne in illo coniugio virili sexui, utique potiori, fieret iniuria, cum veritati nihil deperiret quia ex semine David erat Maria." A further explanation of Jerome's statement can be found in *Summa Theol.* III, 31, 3 ad 5.

27. *Catena in Mt* 1:18 (9, p. 22b). See note 22 above.

28. *Catena in Mt* 9:27 (6, p. 157b): "REMIGIUS. Recte ergo filium David vocant, quia Virgo Maria de stirpe David originem duxit."

29. *Catena in Mt* 17:23 (7, p. 265b): "HIERONYMUS. Vel aliter. Post Augustum Cæsarem Iudæa facta est tributaria, omnes censi capite ferebantur: unde et Ioseph cum Maria cognata sua professus est in Bethlehem."

30. *Catena in Lc* 1:5-7 (2, p. 8b): "THEOPHYLACTUS. Volens etiam ostendere quod ab utroque parente legaliter ex sacerdotali genere erat, subdit *Et uxor illius de filiabus Aaron, et nomen eius Elisabeth.* Non enim permittebatur de alia tribu uxorem accipere, sed de sua..."

31. *Catena in Lc* 1:26 (8, p. 14a): "BEDA (hom. super *Ad virginem desponsatam*). Quod non tantum ad Ioseph, sed etiam pertinet ad Mariam. Legis namque erat præceptum ut de sua quisque tribu aut familia acciperet uxorem."

Again, St. Cyril, in the *Catena* on Lk 1:32, writes that David is the father of Jesus, not, however, because the body of Christ came from Joseph, but rather because "Joseph and the Virgin descended in one line of relationship, and it was from her that the Only-Begotten assumed the form of humanity."³²

In the *Catena* on Lk 1:36, St. Thomas presents a quotation from St. Gregory Nazianzen to show Mary could be a relative of Elizabeth, who was married to Zachary, a priest :

Someone may ask : how is Christ traced back to David ? Mary came from the blood of Aaron, since the Angel asserted that Elizabeth was a relative of hers. But by the will of God it happened that the royal line was united to the priestly class, in order that Christ, who is both king and priest, might be born from both, according to the flesh. We also read in Exodus that Aaron, the first priest under the Law, took as his wife Elizabeth the daughter of Aminadab, of the tribe of Juda. Notice also the most holy directing of the Spirit : he decreed that this wife of Zachary should be called Elizabeth, bringing us back to that Elizabeth whom Aaron married.³³

A certain "Graecus" is quoted in the *Catena* on Lk 2:4, and marks a return to the previous interpretation :

Because of the fact that Joseph was a relative of David, the Evangelist was content to proclaim that the Virgin, too, was a relative of David, since the divine law prescribed that marriages should be contracted from the same lineage.³⁴

In the *Catena* on Lk 3:23, St. Ambrose is again quoted, and the usual two reasons are given, namely, "the custom of the Scrip-

32. *Catena in Lc* 1:32 (10, p. 15b) : "CYRILLUS. Non tamen ex Ioseph est editum corpus Christi mundissimum ; secundum enim unam lineam cognationis profluxerant Ioseph et Virgo, ex qua formam humanitatis Unigenitus sumpsit."

33. *Catena in Lc* 1:36 (12, p. 17a) : "GREGORIUS NAZIANZENUS. Sed quæret aliquis : Qualiter ad David Christus refertur ? Siquidem Maria de sanguine manavit Aaron, cuius cognatam Angelus Elisabeth asseruit. Sed hoc nutu superno contingit ut regium genus sacerdotali stirpi iungeretur, ut Christus qui rex est et sacerdos, ab utrisque secundum carnem nasceretur. Legitur etiam in Exodo, quoniam Aaron primus secundum legem sacerdos duxit ex tribu Iudæ coniugem Elisabeth filiam Aminadab ; et attende sacratissimam Spiritus administrationem, dum et hanc Zachariæ coniugem statuit Elisabeth vocari, reducens nos ad illam Elisabeth quam duxerat Aaron."

34. *Catena in Lc* 2:4 (1, p. 29b) : "GRÆCUS... Per hoc autem quod Ioseph erat de cognatione David, contentus fuit Evangelista ipsam quoque Virginem de cognatione David promulgare, cum lex divina præciperet conjugales copulas ex eadem progenie contrahi : unde sequitur *Cum Maria desponsata sibi uxore prægnante.*"

tures" which always inquires for the origin of the man, and "especially since Mary's origin is in Joseph's origin : for, since Joseph was a just man, he certainly took his wife from his own tribe and his own native land." An indication of this is in the fact that they both went to Bethlehem to be enrolled.³⁵

In his Commentary on Jn 1:45, he writes that Philip speaks of the ancestry of Christ, "from whence he took his human origin." He does this "when he says *son of Joseph*, who was of the house and family of David. And although Christ did not take his origin from him, nevertheless he did take it from the Virgin, who was of the same ancestry as Joseph."³⁶

The last mention of this in his Scripture commentaries seems to be made by St. Thomas in his Commentary on Heb 7:14, on the words "For it is evident that our Lord has sprung out of Juda, and Moses spoke nothing at all about priests when referring to this tribe" :

He says therefore : it was stated that the priesthood has been transferred, because the one to whom the Prophet said *You are a priest* is from another tribe, namely, from Juda, and not from Levi, as is clear from Mt 1. *From which* tribe of Juda *no one has ever done service at the altar*, that is, by the ministry of the altar.

But on the contrary, King Ozias entered the Temple to burn incense (2 Par 26:16).

To this it must be replied that no one has ever done service at the altar licitly, or even, with impunity. For Ozias himself was severely punished, being a leper until his death.

And if you say that contrary to the *no one* is the fact that the Blessed Virgin was of the tribe and offspring of Aaron, on account of the fact

35. *Catena in Lc 3:23* (8, pp. 55b-56a) : "AMBROSIUS. In Lucam (lib. 3). Bene ut putabatur, qui vere non erat ; sed ideo putabatur, quia eum Maria, quæ Ioseph viro suo erat desponsata, genuerat. Cur autem Ioseph magis quam Mariæ generatio describitur, cum Maria de Spiritu sancto genuerit Christum, et Ioseph a generatione Domini videatur alienus, dubitare possemus, nisi consuetudo nos instrueret Scripturarum, quæ semper viri originem quærit : maxime cum in Ioseph origine etiam origo sit Mariæ : nam cum vir iustus fuerit Ioseph, utique ex tribu sua et ex patria sua accepit uxorem : itaque et census tempore ascendit Ioseph de domo et de patria David, ut profiteretur cum Maria uxore sua. Quæ ex eadem domo et ex eadem patria professionem defert, utique eiusdem tribus et eiusdem patriæ se esse designat."

36. *Comm. in Jn 1:45* (lect. 16, II, n. 317) : "Secundo vero [Philippus dicit] genus, unde duxit originem humanam, cum dicit *filius Ioseph*, scilicet qui erat de domo David et familia. Et quamvis ex eo Christus originem non duxerit, tamen ex Virgine duxit, quæ erat de eadem progenie cum Ioseph."

that she was a relative of Elizabeth, who was of the daughters of Aaron (Lk 1:5), I answer that of all the descendants the priestly and royal were the more outstanding, and so they were frequently united in marriage, as is evident in the case of the first high priest, who took as his wife a daughter of Aminadab, the sister of Naasson, who was a leader in the tribe of Juda (Ex 6:23). Also in 4 Kings 11:2 and 2 Par 22:11 Joiada the priest married Josabeth the daughter of King Joram. Thus in some way Elizabeth could have been of the tribe of Juda.³⁷

In the Summa, St. Thomas at least twice mentions the possibility that Mary might have been a descendant of Aaron. In the question on Mary's marriage, he presents an objection that there was no need for Mary to be married, and St. Jerome's argument, that if she had not been espoused she would not have been stoned as an adulteress, is useless, for if she had not been given in marriage she would not have been liable to condemnation for adultery. St. Thomas replies that in the law not only was an espoused or married woman stoned when guilty of adultery, but also a woman who was to be married at some future time but who was still living in the home and under the guardianship of her father. He cites Dt 22:20-21 in support of this. He then continues :

Or it may be said, according to some, that the Blessed Virgin was of the race or ancestry of Aaron, and thus she was related to Elizabeth, as is said in Lk 1:36. And a virgin of the priestly descendants was to be killed for any debauchery ; for we read in Lev' 21:9 : *If the daughter of a priest be taken in whoredom, and dishonor the name of her father, she shall be burned with fire.* Some also refer the statement of Jerome to the stoning of disgrace.³⁸

37. *Comm. in Heb* 7:14 (lect. 3, n. 356) : "Dicit ergo : Dictum est, quod translatum est sacerdotium, quia ille cui dixit Propheta *Tu es sacerdos*, est de alia tribu, scilicet de Iuda, non de Levi ; sicut patet Matth. 1. *De qua tribu nullus præsto fuit altari*, id est, altaris ministerio, scilicet de Iuda.

"Sed contra : Rex Ozias ingressus est templum, ut poneret incensum, 2 Par 26:16.

"Respondeo. Dicendum est, quod licite nullus præsto fuit altari, vel etiam nullus impune. Ipse enim Ozias gravior fuit punitus, quia usque ad mortem fuit leprosus.

"Et si dicas contra illud quod dicitur *nullus*, quod beata Virgo fuit de tribu et stirpe Aaron, quia erat cognata Elisabeth, quæ fuit de filiabus Aaron, Lc 1:5, respondeo : dicendum est quod inter stirpes, sacerdotales et regia erant præclariiores, unde et frequenter coniunctæ fuerunt per matrimonium, sicut patet de primo summo sacerdote, qui accepit uxorem filiam Aminadab sororem Naasson, qui fuit dux in tribu Iuda, Ex 6:23. Et etiam 4 Reg 11:2 et 2 Par 22:11, Ioiada sacerdos duxit in uxorem Iosabeth filiam regis Ioram. Unde potuit esse, quod aliqua parte Elisabeth esset de tribu Iuda."

38. *Summa Theol.* III, 29, 1, ad 4 : "Ad quartam dicendum quod iudicio adulterorum lapidabatur secundum legem non solum illa quæ iam erat desponsata vel nupta,

Later, in the question on the material from which the Saviour's body was conceived, he considers the fact that Christ is believed to have taken flesh from the seed of David. He presents a difficulty :

Aaron was of the tribe of Levi, as is clear from Ex. 6:16. But Mary the Mother of Christ is said to have been a *relative* of Elizabeth, who is a *daughter of Aaron*, as is clear from Lk 1:5, 36. Therefore, since David was of the tribe of Juda (Mt 1:3 ff), it seems that Christ was not descended from the seed of David.³⁹

To this St. Thomas replies by showing several possibilities, one of which, from St. Gregory Nazianzen, we have already seen in the Catena on Lk 1:36 :

To this objection Gregory Nazianzen replies that by the will of God it happened that the royal line was united to the priestly class in order that Christ, who is both king and priest, might be born from both, according to the flesh. Thus it was that Aaron, who was the first priest under the Law, took as wife Elizabeth the daughter of Aminadab, of the tribe of Juda. Thus it could have been that Elizabeth's father took as his wife some woman who was a descendant of David, and by reason of this the Blessed Virgin Mary, who was a descendant of David, would be a relative of Elizabeth.

Or preferably it was the opposite : the father of the Blessed Mary, being a descendant of David, married a woman who was a descendant of Aaron.

Or, as Augustine says,... if Joachim, Mary's father, was a descendant of Aaron (as the heretic Faustus asserted in some apocryphal writings), it should be believed that Joachim's mother, or even his wife, was a descendant of David, so that in some way we may say that Mary was of the race of David.⁴⁰

sed etiam illa quæ in domo patris custodiebatur ut virgo quandoque nuptura. Unde dicitur Deut. 22 [20-21] : *Si non est in puella inventa virginitas, lapidibus obruent eam viri civitatis illius, et morietur : quia fecit nefas in Israel, ut fornicaretur in domo patris sui.*

"Vel potest dici, secundum quosdam, quod Beata Virgo erat de stirpe sive parentela Aaron : unde erat cognata Elisabeth, ut dicitur Luc. 1 [36]. Virgo autem de genere sacerdotali propter stuprum occidebatur : legitur enim Levit. 21 [9] : *Sacerdotis filia, si deprehensa fuerit in stupro, et violaverit nomen patris sui, flammis exuretur.*

"Quidam referunt verbum Hieronymi ad lapidationem infamiae."

39. *Summa Theol.* III, 31, 2, obj. 2 : "Præterea, Aaron fuit de tribu Levi, ut patet Exod. 6 [16 sqq.]. Maria autem, mater Christi, *cognata* dicitur Elisabeth, quæ est *filia Aaron*, ut patet Luc. 1 [5, 36]. Cum ergo David de tribu Iuda fuerit, ut patet Matth. 1 [3 sqq.], videtur quod Christus de semine Davide non descenderit."

40. *Ibid.*, ad 2 : "Ad secundum dicendum quod huic obiectioni Gregorius Nazianzenus respondet dicens quod hoc nutu superno contigit, ut regium genus sacer-

This does not contradict what St. Thomas had said previously, that Joseph and Mary were of the same tribe. It is a good instance of his prudent exegesis, and we shall see not a few times in the course of this work that where there is reasonable diversity of opinion regarding some interpretation, he will at least allow the possibility of interpretations other than the one he favors. Often, in more difficult passages, he will simply present all the various interpretations and let the reader choose for himself. In this particular case, because of his great reverence for St. Augustine, he is reluctant to reject the interpretation outright, but it seems safe to say that the mind of St. Thomas is that Joseph and Mary were of the same tribe.

2) *St. Joseph Was not Present at the Annunciation*

Apparently the first mention of this circumstance is made in passing in the Commentary on Mt 1:19, where St. Thomas writes, "Augustine would have it that Joseph was not present at the angelic Annunciation, but when he returned and found her pregnant he suspected her of adultery."⁴¹ For St. Thomas this is the basis for a discussion of St. Joseph's justice, which we shall consider later. It might be mentioned here that St. Augustine's statement appears to be based on chapter 13 of the apocryphal *Protoevangelium of James*.

In the *Catena* on Mt 1:18, St. Thomas attributes to Chrysostom the opinion that Joseph was not present at the Annunciation :

CHRYSTOSTOM. Super Matth. (Op. imperf., hom 1). As a not incredible account teaches, Joseph was absent when the things which Luke relates happened ; for it is hardly thinkable that if Joseph were present

dotali stirpi iungeretur, ut Christus, qui rex est et sacerdos, ab utrisque nasceretur secundum carnem. Unde et Aaron, qui fuit primus sacerdos secundum legem, duxit ex tribu Iudæ coniugem Elisabeth, filiam Aminadab. Sic ergo potuit fieri ut pater Elisabeth aliquam uxorem habuerit de stirpe David, ratione cuius Beata Virgo Maria, quæ fuit de stirpe David, esset Elisabeth cognata. Vel potius e converso quod pater Beatæ Mariæ, de stirpe David existens, uxorem habuerit de stirpe Aaron.

"Vel, sicut Augustinus dicit, 23 *contra Faustum*, si Ioachim, pater Mariæ, de stirpe Aaron fuit (ut Faustus hæreticus per quasdam scripturas apocryphas asserebat), credendum est quod mater Ioachim fuerit de stirpe David, vel etiam uxor eius : ita quod per aliquem modum dicamus Mariam fuisse de progenie David." See also art. 3 ad 2.

41. *Comm. in Mt* 1:19 (IV, n. 116) : "Augustinus enim vult quod Ioseph, qui non erat præsens quando facta est annuntiatio angelica, rediens, et inveniens eam gravidam, habuit suspicionem adulterii."

the Angel would have entered and said to Mary the things that he did say, and that Mary would have answered as she did. And if we believe that the Angel could enter and speak to her, it is quite possible that Joseph was not present when Mary went to the mountain region and stayed three months with Elizabeth, because there had to be reasons for her absence and long stay. When she returned home after so many months, he found her obviously pregnant.⁴²

These seem to be the only references St. Thomas makes to this aspect of the marriage of Joseph and Mary. It is not mentioned at all in q. 30 of the Third Part of the Summa, which treats of the Annunciation.

3) *Mary Was Living in Joseph's Home at the Time of the Annunciation*

There is another aspect of the Annunciation and marriage which at first seems rather surprising, since it is quite different from the usual interpretation : for St. Thomas apparently was of the opinion that Mary was actually living in the home of Joseph at the time of the Annunciation. It seems to be rather vague in the Commentary on Mt 1:20, where he writes :

After the apparition made to Joseph he is immediately consoled. He was doubly fearful, namely of God, and also of sin, lest he, by living together with Mary, should commit sin, as one conscious of a sin ; and so there is added *Do not be afraid*, that is, by the fear of sin, *to accept Mary your wife*.

Note that she is called a wife, not because of marriage, but because of the espousal : for it is the custom of Scripture to call spouses wives and wives spouses.

But, it may be asked, how could [God] command him to accept her when he had not yet dismissed her ?

It must be said that although he had not dismissed her physically, he had nevertheless done so in mind ; and so he was commanded to take

42. *Catena in Mt* 1:18 (9, p. 23b) : "CHRYSTOMUS Super Matth. (Op. imperf., hom. 1). Nam, sicut historia non incredibilis docet, quando gesta sunt quæ refert Lucas, Ioseph absens erat ; nec enim conveniens est putare præsentem Ioseph introisse Angelum ad Mariam et dixisse quæ dixit, et Mariam respondisse quæcumque respondit. Et si credamus Angelum potuisse intrare ad eam et loqui, plane tamen Mariam abiisse in montana et mansisse cum Elisabeth mensibus tribus possibile non fuit præsentem Ioseph, quia necesse erat ut absentationis eius et mansionis diutinae requireret causas. Postquam autem rediit peregre post tot menses, invenit eam gravidam manifeste."

her back. Or *do not be afraid to take* regarding the solemnity and the celebration of the nuptials.⁴³

In the Commentary on Mt 1:24, St. Thomas' position is a little more clearly stated :

The angel commanded Joseph *Do not be afraid to accept Mary your wife*. And Joseph *did as commanded*, etc. Whence it is evident that he found a good woman [cf. Prov 12:4 ; 14:1 ; 31:10].

But did he not have her then in the house ? Why then does it say *Rising up... he accepted* ?

Chrysostom replies : "Because he had not put her out of the house, but out of his heart." Or because she had been brought into his home previously, but afterward the nuptials were to be celebrated, and then she is called, and is, the wife.⁴⁴

In the Catena on Mt 1:18 Chrysostom is again cited :

CHRYSTOSTOM. Super Matth. (Op. imperf., hom. 1.) Thus she was both espoused and living in the home for just as natural conception is understood to have taken place when a woman conceives in her husband's house, so when one has conceived while living outside the house there is a suspected union.⁴⁵

The same Doctor is again quoted later on in the same verse :

CHRYSTOSTOM. In Matth. (hom. 4). It says *Before they came together*, and not : Before she was brought into the home of her spouse,

43. *Comm. in Mt 1:20* (IV, nn. 129-130) : "Unde post apparitionem factam Ioseph statim subditur consolatio. Duplicem habebat iste timorem, scilicet Dei, et etiam peccati, ne scilicet Mariæ cohabitando peccaret tamquam conscius peccati, et ideo *Ne timeas* subditur, scilicet metu peccati, *accipere Mariam coniugem tuam*."

"Nota quod coniux dicitur, non propter matrimonium, sed propter desponsationem : consuetudo enim est Scripturæ et sponsas vocare coniuges, et coniuges sponsas."

"Sed quæritur, quomodo iubet eam accipere, cum eam nondum dimisisset."

"Et dicendum quod licet eam corporaliter non dimisisset, tamen in animo eam dimiserat : et ideo iubetur eam accipere. Vel *ne timeas accipere* quantum ad solemnitatem, et nuptiarum celebrationem."

44. *Comm. in Mt 1:24* (VI, n. 154) : "Angelus præcepit Ioseph *Noli timere accipere Mariam coniugem tuam*. Et fecit Ioseph *sicut præcepit* etc. Ubi patet quod invenit mulierem bonam."

"Sed numquid non habebat eam in domo ? Quare ergo dicit, *Exurgens... accepit* ?

"Respondet Chrysostomus : 'Quia eam non eiecerat a domo, sed a corde.' Vel quia primo ducebatur, sed postea celebrandæ sunt nuptiæ, et tunc dicitur, et est coniux."

45. *Catena in Mt 1:18* (9, p. 22b) : "CHRYSTOSTOMUS Super Matth. (Op. imperf., hom. 1). Ideo autem et desponsata et domi habita : nam quemadmodum in ea quæ in domo viri concipit, intelligitur conceptio naturalis, ita in ea quæ extra domum concepit, est suspecta coniunctio."

because she was already there. For it was often the custom among the ancients to have the espoused in the house, and this is observed even now. The sons-in-law of Lot were dwelling with him. ⁴⁶ [Cf. Gen 19:14]

Later, in the Catena on Mt 1:24, St. Thomas recalls the interpretation of St. John Chrysostom which he had previously given, but he also adds another possible interpretation :

CHRYSOSTOM Super Matth. (Op. imperf., hom. 1.). He did not take her into his home, for he had not yet at this point put her out from his house, but he had renounced her in his mind, and he took her back again into his mind. REMIGIUS. Or he accepted her by celebrating the nuptials in order that she might be called his wife, but not, however, in order to have intercourse with her, since it says afterwards *And he did not know her.* ⁴⁷

In the Summa, however, there is no doubt about the mind of St. Thomas on this matter. He presents an objection that it was not a true marriage, namely, Remigius' interpretation of Mt 1:19 that Joseph did not wish to bring her ⁴⁸, that is, into his own home to live permanently, but he wished to put her away privately, that is, to change the time of the nuptials. ⁴⁹ To this St. Thomas answers :

As Chrysostom says, *super Matth.*, the Blessed Virgin was espoused to Joseph in such a way that she would also be living in the home. *For just as marital conception is understood to take place in her who conceives in the husband's house, so also in one who conceives outside the home there is a suspected union.* And thus there would not have been sufficient provision for the good name of the Blessed Virgin simply in being engaged, unless she were also dwelling in the house. Therefore

46. *Catena in Mt 1:18* (9, p. 23ab) : "CHRYSOSTOMUS In Matth. (hom. 4). Quod autem sequitur *Antequam convenirent*, non dicitur *Antequam duceretur in domum sponsi*; etenim iam intus erat. Consuetudo enim multoties veteribus erat in domo desponsatas habere, quod et nunc quoque fieri videtur. Et generi Lot intus cum ipso erant."

47. *Catena in Mt 1:24* (14, p. 29a) : "CHRYSOSTOMUS Super Matth. (Op. imperf. hom. 1). Non in domum accepit eam, nec enim adhuc dimiserat eam de domo, sed de animo suo deposuerat eam, et iterum in animum suum eam recepit. REMIGIUS. Vel accepit celebratis nuptiis ut coniux vocaretur, non tamen ut concumberet, quia sequitur *Et non cognoscebat eam.*"

48. The Latin word in the text is *traducere*.

49. *Summa Theol.* III, 29, 2, obj. 3 : "Præterea, Matth. 1 [19] dicitur : '*Ioseph, vir eius, cum esset iustus, et nolle eam traducere*,' idest, *in domum suam ad cohabitationem assiduam*, '*voluit eam occulte dimittere*,' idest, *tempus nuptiarum mutare*, ut Remigius exponit. Ergo videtur quod, nondum nuptiis celebratis, nondum esset verum matrimonium : præsertim cum, post matrimonium contractum, non liceat alicui sponsam dimittere."

the words *nollet eam traducere* [he did not wish to bring her, or hand her over] are better understood as meaning *he did not wish to disgrace her publicly* rather than of the bringing into the home. And thus the Evangelist adds that *he wished to put her away privately*. Nevertheless, although she was living in his home by reason of the first promise of engagement, the solemn celebration of the nuptials had not yet taken place; and for this reason also they had not yet come together in intercourse. Thus it is, as Chrysostom says, *the Evangelist does not say "before she was brought into the home of her spouse", for she was already in his home. For it was often the custom among the ancients for espoused women to be living in the home. And therefore, also, the Angel says to Joseph: Do not be afraid to take Mary your wife, that is: Do not be afraid to have the solemn celebration of her nuptials.* — However, there are others who say that she had not yet been brought into the home, but only engaged. The first, however, is more in harmony with the Gospel.⁵⁰

From these texts, then, we may conclude that St. Thomas himself was of the opinion that Mary was living in the home of Joseph at the time of the Annunciation, and he believed it is more in harmony with the correct interpretation of the Gospel texts. However, since the opposite is held by reputable authorities, he would certainly not condemn it.

Today, the greater weight of authorities is opposed to this interpretation of St. Thomas. Fr. Urban Holzmeister, S.J., mentions only De-Vit and Palmieri as favoring it, and he cites Perella and Sales as opposed to it.⁵¹ Fr. Bonifacio Llamera, O.P., also quotes Perella,

50. *Summa Theol.* III, 29, 2, ad 3: "Ad tertium dicendum quod, sicut Chrysostomus dicit, super Matth., Beata Virgo sic fuit desponsata Ioseph quod etiam esset domi habita. Nam sicut in ea quæ in domo viri concipit intelligitur conceptio maritalis, sic in ea quæ extra domum concipit est suspecta coniunctio. Et ita non esset sufficienter provisum famæ Beatæ Virginis per hoc quod fuit desponsata, nisi etiam fuisset domi habita. Unde quod dicit, *et nollet eam traducere*, melius intelligitur, id est, *nollet eam diffamare in publicum*, quam quod intelligatur de traductione in domum. Unde et Evangelista subdit quod *voluit occulte dimittere eam*. Quamvis tamen esset domi habita propter primam desponsationis fidem, nondum tamen intervenerat sollemnis celebratio nuptiarum: propter quod etiam nondum carnaliter convenerant. Unde, sicut Chrysostomus dicit, *non dicit Evangelista 'antequam duceretur in domum sponsi': etenim intus erat in domo. Consuetudo enim erat veteribus mulieres in domo desponsatas habere*. Et ideo etiam Angelus dicit Ioseph: *Ne timeas accipere Mariam coniugem tuam: idest, Ne timeas nuptias eius solemniter celebrare*. — Licet alii dicant quod nondum erat in domum introducta, sed solum desponsata. Primum tamen magis consonat Evangelio." It is my intention deliberately, to vary the translation of *desponsata* as "espoused," "engaged," or "given in marriage," according to what seem to be the various nuances of the contexts.

51. URBANUS HOLZMEISTER, S.J., *De Sancto Ioseph Questiones Biblicæ* (Romæ: E Pontificio Instituto Biblico, 1945), p. 77, nn. 2-3.

and adds the testimony of Fr. Voste.⁵² The problem is by no means easy, and undoubtedly will never be settled to the satisfaction of all, saving, of course, a definitive interpretation by the Church. The question was raised recently again by Fr. Frangipane, who argued for a return to the ancient interpretation that Mary was already living in Joseph's house as his wife when the angel appeared to her.⁵³ Fr. Holzmeister argued against this, but he admitted that there were divergent opinions as to where Mary was living at the time.⁵⁴ St. Thomas, be it noted, based his interpretation on the authority of St. John Chrysostom and what seemed to him a more harmonious sense of the Scriptures.

James J. DAVIS, O.P.
Dominican House of Studies
Washington 17, D.C.

[to be continued]

52. BONIFACIO LLAMERA, O.P., *Teologia de San José* (Madrid : B.A.C., 1953), p. 51-52.

53. D. FRANGIPANE, "Utrum B. V. Maria ab Angelo salutata iam in domo Ioseph coniux fuerit," in *Verbum Domini* 25 (1947), pp. 99-111. On p. 100 he writes: "Cum autem alia tentamina, ad difficultatem solvendam proposita, longe petita videantur, operare pretium est instituere tentamen redeundi ad antiquam sententiam, iam a Patribus et exegetis defensam, secundum quam Beata Virgo Maria in domo Ioseph uti coniux iam versabatur, cum ab angelo Gabriele salutaretur".

54. U. HOLZMEISTER, S.J., "De nuptiis S. Ioseph", in *Verbum Domini*, 25 (1947), p. 145-149. His last paragraph is: "Et ita fere dixerim, vix quemquam in antiquitate fuisse, qui certo nuptias ante dubium posuerit, licet de quaestione secundaria, ubi Maria tunc habitaverit, diversae vigerint sententiae".

Another article on this subject, by CLEM. M. HENZE, C.Ss.R., was published in *Divus Thomas* (Piacenza), series 3, annus 25 (1948) p. 46-58, under the title, "Beatissima Virgo, cum caelestem exceperit nuntium, S. Ioseph non solis sponsalibus, sed nuptiis iuncta erat et cum eo cohabitabat."

LETTRE DE GERSON AU DUC DE BERRY

ON RECONNAÎT généralement, et ceci depuis longtemps, que le célèbre Jean Gerson (1363-1429), chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris, a joué un rôle prépondérant dans la promotion du culte de saint Joseph. On sait également que parmi ses contemporains il y avait quelques autres âmes d'élite qui tenaient en honneur particulier le père nourricier du Christ. Gerson lui-même les a nommées, comme on le verra plus loin : le pape Clément VII ; le cardinal Pierre d'Ailly, son prédécesseur dans la chancellerie de l'Université et son ancien professeur ; le Célestin Pierre Bourguignon ; Henri Chiquot, maître en théologie et chanoine de l'église cathédrale de Chartres ; et Dominique Petit, docteur en théologie et chantre de l'église de Chartres. Ajoutons le nonce, cardinal Alamanno Adimari qui, le 29 juillet 1414, autorisa dans les provinces de sa légation (Sens, Reims et Rouen) la célébration de deux fêtes en l'honneur de saint Joseph pour commémorer l'une sa mort, l'autre ses épousailles, et Jean de Harleville qui, conjointement avec Henri Chiquot, avait légué une somme à la cathédrale de Chartres pour l'institution d'une commémoraison du mariage de la sainte Vierge et de Joseph.¹ On sait aussi que Gerson essaya d'associer le duc de Berry à son pieux projet, mais on ignore si le duc donna suite à ses exhortations.

On ignore également, à part les compositions de Gerson et le *Traité des douze gloires* de Pierre d'Ailly, ce qu'a écrit chaque collaborateur pour promouvoir le culte du saint patriarche. Pourtant Gerson dit que « tous ceulx icy (se référant à Pierre d'Ailly, Pierre Bourguignon et Henri Chiquot) en ont fait escriptures plainnes de

1. Pour Jean de Harleville voir Y. D(ELAPORTE), *Les fiançailles et le mariage de Notre Dame dans l'art chartrain et la liturgie chartraine*, dans *La voix de Notre-Dame de Chartres*, 81^e année, mars 1937, p. 63.

science et de devocion », ² et que Chiquot avait écrit un livre plein de science et de sagesse sur le mariage de saint Joseph avec la Vierge. ³ De plus, les historiens ne sont pas d'accord sur l'initiateur de ce renouveau de dévotion à saint Joseph. Les uns revendiquent la priorité pour d'Ailly ; les autres considèrent Gerson comme le premier promoteur de ce culte. Mais les raisons sur lesquelles ils basent leur préférence sont trop nébuleuses et relèvent souvent d'opinions exprimées par leurs prédécesseurs. « De toute façon, conclut un juge réputé, la discussion reste encore ouverte et il appartient aux spécialistes de se prononcer. » ⁴ Peut-être trouvera-t-on que l'élan ne fut donné ni par Gerson ni par d'Ailly.

Il y a encore une question à laquelle on n'a pas répondu : Pourquoi, après tant de démarches, Gerson n'a-t-il pas réussi à établir, pendant sa vie, une solennité en l'honneur de saint Joseph en France ou dans les autres pays ? Rappelons qu'à ce sujet il adressa, le 17 août 1413, une sorte d'encyclique « à toutes les églises, spécialement à celles qui sont dédiées à la vierge Marie » ; ⁵ et, le 26 septembre de la même année, il écrivit « une briefve epistre qui s'adresse à sainte Eglise », sa *Bonne exhortacion generale pour la feste de la Desponsacion Nostre Dame*. ⁶ Et ce qui aurait dû donner la plus grande diffusion à son projet, c'est que le 8 septembre 1416, en plein concile général réuni à Constance pour mettre fin au schisme, il prononça son célèbre sermon *Jacob autem genuit Joseph*, dans lequel il supplia l'Eglise entière d'instituer une fête de saint Joseph, soit en l'honneur de son mariage, soit en mémoire de sa bienheureuse mort. Si l'on demande, dit-il dans ce sermon, pourquoi encore une fête ? comme s'il n'y en avait pas déjà assez, c'est, répond-il, afin que par les mérites de Marie et par l'intercession du grand et puissant saint Joseph auprès de son Épouse « de qui naquit Jésus, qui est appelé le Christ », l'Eglise soit rendue à son unique et véritable

2. Voir plus loin la fin de sa lettre au duc de Berry.

3. « In vita sua scripserat diserte et sapienter in uno volumine super hac materia » (*Lettre* à Dominique Petit, 7 septembre 1416, Du PIN, IV, col. 731B). — Sauf indication contraire nos renvois aux œuvres de Gerson se rapportent à l'édition de Louis Ellies Du PIN, de 1706, qui porte l'estampille d'Anvers, *Joannis Gersonii opera omnia*.

4. Roland GAUTHIER, c.s.c., dans l'introduction de sa réédition des *Douze gloires de saint Joseph* par Pierre d'Ailly, dans *Cahiers de Joséphologie*, janvier 1953, p. 149.

5. Du PIN, IV, 732D : « Ecclesiis universis, præsertim dedicatis in memoria beatissimæ et gloriosæ Virginis Mariæ ».

6. Ms. Bibl. nat. fr. 24841, fol. 234v-239 (inédit). Cf. Du PIN, III, 864B.

époux, le pape, qui tient auprès de l'Église la place du Christ.⁷ Il semble que de telles paroles auraient dû fortement impressionner ses augustes auditeurs. Pourquoi donc Gerson, une des plus grandes lumières de l'Église de son temps, n'a-t-il pas vu ses efforts couronnés de succès ?

Il est évident qu'il reste encore à compléter l'historique de ce mouvement qui eut lieu en France vers la fin du XIV^e ou le commencement du XV^e siècle, mouvement qui, à vrai dire, est à la base de la dévotion actuelle à saint Joseph. Pour cela il faut reprendre le sujet et soumettre les documents à un nouvel examen. Pourtant il ne suffit pas de se cantonner dans ce qu'ont écrit Gerson et d'Ailly, ni de suivre les synthèses de nos devanciers sans contrôler leurs assertions. Un mouvement d'une telle ampleur ne naît pas sans une influence extérieure. « Et comme ces phénomènes spirituels ne se développent avec plus d'intensité à certaines époques, que parce qu'ils ont une corrélation avec les faits extérieurs, avec les besoins et les souffrances du temps », ⁸ il faut essayer de situer ce nouvel essor de dévotion à saint Joseph dans son atmosphère lourde de troubles moraux, politiques et ecclésiastiques. Ce n'est qu'en utilisant le plus de sources historiques possible qu'on peut espérer deviner l'origine de cette renaissance de dévotion à saint Joseph, en tracer le développement, préciser la contribution de chaque propagateur zélé et comprendre l'échec subi par un personnage aussi dynamique que Gerson.

On nous accordera que le sujet est vaste. Pour le moment nous proposons de nous limiter à un seul écrit de Gerson, document de date et d'authenticité indiscutables : la lettre qu'il a adressée au duc de Berry le 23 novembre 1413, le priant de faire commémorer à Notre-Dame de Paris le mariage de Joseph avec la bienheureuse Vierge Marie. Nous ne prétendons nullement présenter cette lettre comme une pièce arrachée à un oubli complet. Au contraire, cette

7. « De celebritate virginalis conjugii Joseph cum Maria, vel de ipsius felici transitu fieri Solemnitatem exoptamus. Ad quid iste? Quatenus ita Mariæ meritis, et intercessionem tanti, tamque potentis, et imperiosi quodammodo patroni, apud sponsam suam, *de quo natus est Jesus, qui vocatur Christus*, reddatur Ecclesia unico vero et certo, summo Pontifici sponso suo vice Christi » (DU PIN, III, 1358D-1359A).

8. Mgr PIE, *Instruction pastorale et mandement portant promulgation d'un décret apostolique qui attribue à saint Joseph le titre de Patron de l'Église universelle*, 4 mars 1871, dans *Oeuvres de Monseigneur l'Évêque de Poitiers*, Paris, 9^e édition, 1887, t. VII, p. 115.

épître est déjà bien connue par l'intermédiaire d'une traduction latine faite pour l'édition de Strasbourg, 1502, des œuvres de Gerson (alph. LXX, lit. P à R), et réimprimée dans toutes les éditions suivantes.⁹ Pourtant la traduction s'écarte parfois de l'original, celui-ci en français. C'est cette lettre que nous imprimons ici en reproduisant le texte intégral qui se lit dans le manuscrit Bibliothèque nationale (Paris), fonds français, 24841, fol. 204r-207r, seul à nous la conserver. Le volume appartenait autrefois à la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, manuscrit que l'éditeur Du Pin a désigné par une de ses anciennes cotes : « *Gallicè in MS. Cod. Vict. 138* ». ¹⁰

Exhortacio ad ducem Biturie directa. 1413. ut sollempnizetur festum sancti Joseph virginalis sponsi beate Marie. ¹¹

[E]n considerant moult et souvent, et en escripvant de l'excellence et dignité de saint Joseph, filz de David, loial et virginal espous de la vierge pucelle, Nostre Dame sainte Marie, selon le tesmoignage des Euvangiles, et en pensant quant et comment ce mariage saint et sacré pourroit estre plus souvent remambré, honoré et celebré en sainte Eglise, est venus nagueres devant les yeulz de ma dicte consideracion, ainsi l'a

9. Voir DU PIN, I, p. LVII ; Jacques LENFANT, *Histoire du concile de Pise*, Amsterdam, 1724, t. II, p. 202-203 ; Paul LUCOT, *Saint Joseph, étude historique sur son culte*, Paris, 1875, p. 32-33 ; Anne-Louise MASSON, *Jean Gerson*, Lyon, 1894, p. 292 ; D. C. A., *Le développement historique du culte de saint Joseph*, dans la *Revue bénédictine*, XIV (1897), p. 145 ; L. GARRIGUET, *Mois de saint Joseph*, Paris, 1917, p. 40-41 ; James L. CONNOLLY, *John Gerson*, Louvain, 1928, p. 135 ; Y. D(ELAPORTE), *Les fiançailles...*, dans *La voix de Notre-Dame de Chartres*, 81^e année (1937), p. 39-40 ; Henri RONDET, s.j., *Saint Joseph*, dans la *Nouvelle revue théologique*, février 1953, p. 125 ; Henri RONDET, s.j., *Saint Joseph*, Paris, 1954, p. 33 ; Joseph DUSSERRE, *Les origines de la dévotion à saint Joseph*, dans *Cahiers de Joséphologie*, II (1954), p. 62 ; Félix BOISSET, *Le patronage de saint Joseph en France*, dans *Le patronage de saint Joseph*, (Actes du Congrès d'études tenu à l'Oratoire Saint-Joseph, Montréal, 1955), Montréal et Paris, 1956, p. 139-140 ; P. Joachim Noboru MAEGAWA, *La doctrine de Jean Gerson sur saint Joseph*, dans *Cahiers de Joséphologie*, VII (1959), p. 186. — Nous ne faisons mention ici que des ouvrages que nous avons pu consulter.

10. Voir notre *Table de concordance des cotes des manuscrits de Gerson*, dans *Romania*, LVI (1930), p. 431. — Pour une description du volume, voir David Hobart CARNAHAN, *The « Ad Deum vadit » of Jean Gerson*, Urbana, Illinois, 1917, p. 34-36.

11. Titre emprunté de la table des matières, feuillet de garde C. — Les éditeurs des *Opera Gersonii* ont repris le même titre, DU PIN (IV, 729A-731A) compris. Celui-ci, dans *Gersoniana*, t. I, p. LVII, désigne le destinataire comme « Ducem Burgundiæ » et « Regem Burgundiæ ». A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, Chartres, 1895, p. 447, a traduit *ducem Bituriæ* par « duc de Béziers » !

Dieu voulu, ce tiens je, que vous, très noble, puissant et très chrestien prince, filz de roy et oncle de roy, monseigneur de Berry, estiés celuy seigneur entre les aultres, sans flaterie le dy je, qui pourriés et vauriés promouvoir, essaucier et executer ceste besoingne tant digne, tant honorable, tant precieuse, sainte et religieuse.

Les causes et raisons qui ad se me meuvent sont assés cogneues par-tout, par la devocion que vous avez à orner richement d'or et de pierres precieuses saintes reliques et les donner en maintes et diverses eglises avecque vestemens et ornemens très riches et de grant pris. Que dirons nous des fondacions et dotacions que vous avez [fol. 204v] faictes en plusieurs lieux pour l'augmentacion du divin service, tant en vostre bonne cité de Bourges très excellemment, comme aillieurs ! Et en especial nous veons comment en la très solennelle eglise de Nostre Dame de Paris vous avez donné le chief saint Philippe, envaiselé si richement que je ne sçay où le pareil seroit trouvé. Et depuis, nagueres vous y avez donné ung aultre reliquiaire très digne et precieulx où sont maintes reliques. On voit à l'ueil en celle eglise les belles orgues qui sont de vostre don. On voit les chappes, chasules, dalmatiques et telz habis d'eglise, presque tous de filz d'or. On y voit une grant porcion de la vraye croix très richement envaiselée. On y voit une paix d'or et aultres telx joyaulx plusieurs que vostre liberalité y a donnés. Et pour recongnoistre ceste vostre religieuse magnificence, vos humbles chapelains et orateurs, les doyen et chanoines d'icelle eglise de Paris, vous ont ottroyé à perpetuité quatre services solempn(ell)es chascun an ès quatre temps.

Or est ainsy, o très noble et très chrestien prince, que, selon ce que [fol. 205] aillieurs j'ay declairé, la commemoracion ou remembrance du mariage saint et sacré de Nostre Dame et de Joseph se puet moult convenablement faire le jeudi des iiij temps devant Noël, en chantant ceste euvangile : *Exurgens autem Joseph a sompno* etc.; comme le mercredi on chante moult solennelment ceste euvangile : *Missus est angelus* etc., et le vendredi ceste euvangile : *Exurgens autem Maria* etc. Sy me suy advisé, comme l'a voulu Dieu, ce croy je religieusement, que je denunceroye ceste chose à vostre devote magnificence, affin qu'elle eust consideracion du hault mistere dessusdit qui fust du virginal mariage de saint Joseph et Nostre Dame, et que le service qui vous est octroyé à faire ce jour là en sa ditte eglise de Paris, où sont les anneaulx du mariage Nostre Dame et sa çainture, fust fait solennelment en la digne commemoracion du dit saint mariage du juste Joseph et Nostre Dame, selon la maniere d'ung service qui est ja composé, et qui se pourra faire sans empeschement du service principal de l'Eglise, et sans vaine supersticion ou fole presumption.

Si vous signifie fiablement, très noble et devot prince [fol. 205v] en vous enhortant selon mon petit sens, et enhorte en suppliant par icelles grans graces que Dieu vous a faictes depuis vostre regeneracion ès sains fons de baptesme jusque à au jour d'uy très habundenment ès dons de nature et de fortune et aultres biens, tant temporelz comme espirituelz, et moult especialment et clerement en la mutacion de teles et si grandes adversités en tele exultacion et prosperité où, grace à Dieu, vous estes presentement. Je vous enhorte aussi par icelle vierge mere pucelle Nostre Dame la quelle, comme on dit de vous, vous avés souventefois reclamée en vos necessités, perilz et enfermetés, et non mie pour neant, ne sans appercevoir son ayde et secours. Et quele merveille ? car c'est celle à vray dire qui oncques ne faillit à creature humaine qui de bon cueur la requist.

En surplus, vous enhorte par icelluy doulz et bening enfant Jhesus qui, en ce mariage sacré de Nostre Dame et saint Joseph, vot estre nez et nourris. Et par iceluy juste et saint Joseph très noble, et parent de saint Jehan Baptiste vostre parrin, et vierge espous et garde très loyal de la Vierge [fol. 206r] des vierges, qui feust gouverneur dudit enfant Jhesus, le porta souvent, le baisa souvent, l'araisonna souvent, plus familièrement qu'aultre homme quelconques. Et ainsi vous soient en aide et secours en tous vos affaires et au darrien besoing de vostre jugement, la souvent reclamée Royne de misericorde, Mere de grace, Advocate des pecheurs, avec son très honnoré et très amé espous Joseph, envers le très bening Jhesus, nostre sauveur et juge, qui daigna estre leur filz appellé, estre subget à eulx et les servir.

Vueilliés, très noble et devot prince, vueilliés entendre religieusement à ceste besoingne moult legiere à vous, qui non pourquant sera de très grant merite envers Dieu, de grant honneur à sainte Eglise, de grant devocion et bel exemple à toutes devotes personnes, et de glorieuse memoire et renommée de vostre manificence. Plus beau sepulcre presques, ce me samble, ou obit plus plaisant à Dieu ne poués faire ou fonder. Prenés, sire, doncques, et acquerés en ce faisant, à la partfin, vostre especial protecteur, bon amy, puissant intercesseur, saint Joseph, envers Nostre [fol. 206v] Dame et son filz Jhesus pour parvenir de ce mortel et brief pelerinage en la cité de pardurable gloire. Amen.

Esript l'an de grace mil CCCC et treze, le jour de saint Clement pape, auquel succeda vostre grant et bon amy, feu pape Clement VII^e de sainte memoire, le quel, selon ce que je sçay par relacion digne de foy, avoit en veneracion et devocion singuliere saint Joseph. Comme aussi de nostre temps plusieurs de grant science et preudomie l'ont eu et ont, comme le cardinal de Cambray, mon precepteur, et feu frere

Pierre Bourguignon Celestin au quel, comme il souloit dire, saint Joseph estoit especial patron et refuge, et avoit souvent esprouvé son secours es necessités de soy et d'aultruy comme par miracle ; et darreinement maistre Henry Chiquot, moult renommé et ancien clerc en l'Université de Paris et maistre en theologie, naguaires en son trespas et darrienne voulenté a laissé rentes à l'esglise de Chartres pour faire chascun an ou lieu de son obit la ditte commemoracion de saint Joseph en tel jour comme je diroye ; car en son vivant nous en avions souvent parlé. Et tous [fol. 207r] ceulx icy en ont fait escriptures plainnes de science et de devocion.

Vostre humble chapelain et orateur, Jehan Gerson, chancelier de Paris indigne.

Ce texte n'appelle aucun commentaire ; cependant, pour en apprécier la valeur du point de vue historique, il faut nous rapporter, croyons-nous, aux événements politiques qui l'ont précédé, événements qui ont profondément marqué la vie intime de Gerson. C'était une triste et sombre période : la maison de Dieu était scindée par le schisme et la maison de France par des discordes intestines. Nous n'avons pas à nous attarder sur les démêlés du roi et des princes avec les contendants à la papauté ; mais il est nécessaire de rappeler, si succinctement que ce soit, la situation politique qui a préludé à la lettre au duc de Berry.¹²

Charles VI accéda au trône en 1380, quand Gerson, son aîné de cinq ans, était dans sa troisième année au collège de Navarre. Pendant tout son règne, à l'exception d'un court intervalle quand il se laissait conduire par les conseillers de son père, les Marmousets (1388-1392), ce furent ses oncles et plus tard ses neveux qui se disputaient le gouvernement que lui, le roi, était incapable d'administrer. D'où des alliances entre les princes et leurs partisans d'un côté et de l'autre, des crises fréquentes, des traités qui semblaient momentanément rétablir une paix relative, et puis de nouvelles crises. Par exemple, en 1401, Louis d'Orléans, frère du roi, fit une alliance avec le duc de Gueldre d'Allemagne, qu'il amena à Paris. La réaction de ses oncles ne se fit pas attendre. Nous laissons la parole au chroniqueur Jean Jouvenel des Ursins :

12. Nous réclamons l'indulgence de ceux parmi nos lecteurs qui pourraient se passer de ce sommaire.

Et pour ce qu'il n'en avoit parlé à ses parens les ducs de Berry et de Bourgogne, ils en furent très mal contents. Et dès lors y eut grands grommelis, et manieres tenues entre eux bien estranges, tellement qu'on appercevoit evidemment qu'il y avoit haines mortelles. Et toute la principale cause estoit pour avoir le gouvernement du royaume, et mesmement des finances. Et manderent chacun desdits d'Orleans et de Bourgogne gens d'armes à foison, lesquels vinrent autour de Paris et firent des maux beaucoup. Et finalement le duc de Berry s'entremet de faire la paix. Et de fait les requit de venir à son hostel à Nesle. Laquelle chose ils firent, et là furent d'accord le 14^e jour de janvier (1402), se baisèrent l'un l'autre et firent promesses d'amour et alliances ensemble, lesquelles ne durerent gueres.¹³

Effectivement la paix fut de très courte durée car une nouvelle crise éclata bientôt. Cette crise, comme toutes les autres, suivit le même processus : lutte pour la place prépondérante auprès du roi, c'est-à-dire, en fait, la direction des finances, car il fallait énormément d'argent aux princes pour satisfaire leurs goûts et dépenses démesurés ; puis, menace de guerre et prise d'armes des deux côtés ; ensuite, intervention du duc de Berry qu'on a souvent, à plus ou moins juste titre, considéré comme un grand conciliateur, mais qui en réalité était aussi un grand provocateur, car, après avoir attisé le feu de la conflagration, il arrivait avec les pompiers pour l'éteindre, ou plutôt pour le calmer.¹⁴ Et c'est toujours le menu peuple, déjà excessivement grevé par des tailles, qui payait tous les frais, même pour le maintien des troupes qui saccageaient et dévastaient ses terres.

Ainsi, à la mort de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (27 avril 1404), à qui une ordonnance de 1403 avait confié la tutelle du roi, le pouvoir passa entre les mains de Louis duc d'Orléans et de la reine Isabeau qui subissait volontiers ses charmes. Jean, duc de Bourgogne, décidé à reprendre la première place qu'avait occupée son père, trouva une excuse pour rentrer en scène à l'occasion d'une nouvelle taille décrétée le 5 mars 1405. Il se fait le défenseur du

13. Denys GODEFROY, *Histoire de Charles VI de Jean Juvenal des Ursins*, Paris, 1653, p. 148.

14. Louis RAYNAL, *Histoire du Berry*, Bourges, 1847, t. II, p. 456 : « Vainement le duc de Berry s'efforça à plusieurs reprises de les réconcilier » ; Jacques D'AVOUT, *La querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, Paris, 1943, p. 129-132 ; Édouard PERROY, *La guerre de Cent Ans*, Paris, 1945, p. 197 : « vieillard pacifique » ; *Nouveau Larousse illustré*, article *Berry* (Jean de France, duc de).

peuple et de tous ceux qui demandent une explication sur la disparition de l'argent récolté l'année précédente. À la nouvelle qu'il a quitté Arras avec une armée, Louis d'Orléans, la reine et ses enfants abandonnent Paris précipitamment. Le 19 juin Jean de Bourgogne y arrive, acclamé par la population, et il fait aussitôt revenir le dauphin, son gendre. Un conflit rangé semble inévitable. Les négociations commencent et aboutissent finalement à un accord par lequel Bourgogne et Orléans jurent d'oublier leur différend pour vivre désormais en paix. « Et après leurs sermens faiz ès mains de Monsieur Jehan de Montagu adonq évesque de Chartres sur les saints canons et la croiz par eulx touchez, usèrent le corps de Nostre Seigneur parti en deux ; souvent, d'illec en avant, burent, mangèrent et couchèrent ensemble tenans toutes manières d'amour et bienveillance. »¹⁵

C'est alors, le 7 novembre 1405, que Gerson prononça son célèbre discours *Vivat rex !* devant les princes du sang et les conseillers royaux. Il y souligne l'obligation du serment, c'est-à-dire, la paix récemment jurée, et, sans se montrer ouvertement pro-bourguignon, il critique vertement les procédés de la reine et du duc d'Orléans et propose des remèdes aux désordres qui désolent le royaume.¹⁶ « Et, dit Jouvenel des Ursins, si on eust voulu garder le contenu en icelle (proposition), en bonne police et gouvernement du royaume, les choses eussent bien esté. Mais on avoit beau prescher, car les seigneurs et ceux qui estoient entour eux n'en tenoient compte, et ne pensoient qu'à leurs profits particuliers. »¹⁷

Moins d'un mois après, le duc de Berry, inquiet des succès du duc de Bourgogne, conclut une alliance secrète avec le duc d'Orléans et la reine,¹⁸ ce qui n'empêche pas le duc de Bourgogne de se faire conférer la tutelle du roi. Puis les relations entre les maisons rivales empirent à un tel point qu'à la fin de l'été 1407, les hostilités sont prêtes à éclater de nouveau. Mais les bons offices du duc de Berry écartent le danger.

15. Guillaume COUSINOT, *Geste des nobles*, éd. Vallet de Viriville, Paris, 1859, p. 112.

16. Voir Louis MOURIN, *Jean Gerson, prédicateur français*, Brugge, 1952, p. 169-175.

17. *Chronique de Jouvenel des Ursins*, éd. GODEFROY, p. 176.

18. DOUËT D'ARCQ, *Choix de pièces du règne de Charles VI*, Paris, 1865, t. I, p. 283.

Le dimanche vingtiesme jour de novembre (1407), Monseigneur de Berry assembla les ducs d'Orléans et de Bourgogne en son hostel de Neelle à Paris, pour mettre en bonne amour et concorde les dits princes ; ce qu'il fit de sorte que ces trois princes allèrent ouïr ensemble la messe aux Augustins, à laquelle les dits ducs d'Orléans et de Bourgogne reçurent le corps Nostre-Seigneur ensemble, après avoir juré solennellement bonne amour et fraternité. En assurance de quoy, à l'issue du disner fait en l'hostel de Nesle, le duc de Bourgogne reçut l'ordre du Porc-espics du duc d'Orléans qui le lui mit au col, en se baisants l'un l'autre et Monseigneur de Berry, avec larmes de joye.¹⁹

Le surlendemain, 22 novembre, ils assistèrent à la réunion du conseil du roi à l'hôtel Saint-Pol et se séparèrent très amicalement.

Le lendemain, entre huit et neuf heures du soir, à quelques pas de l'hôtel Barbette où il venait de passer la soirée avec la reine. Louis d'Orléans fut attiré dans un guet-apens et assassiné par des spadassins postés dans la rue Vieille-du-Temple. Le duc de Bourgogne assista aux funérailles, portant un coin du drap qui recouvrait le cercueil et feignant une profonde tristesse. On ignorait tout d'abord l'auteur de ce cruel massacre. Mais le surlendemain du meurtre, le 25 novembre, se rendant compte que le prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, était sur la piste de l'instigateur du crime, le duc de Bourgogne avoua au roi de Sicile et au duc de Berry que c'était lui qui l'avait perpétré. Le lendemain, voyant qu'on lui interdisait l'accès du conseil qui se tenait dans l'hôtel de Nesle, il prit la fuite, ne s'arrêtant qu'à Lille où il fut rejoint par ses complices.

Ce n'est pas à nous de raconter ici en détail la suite des événements.²⁰ Rappelons seulement ceux qui concernent Gerson et le destinataire de sa lettre. Le duc de Berry, se trouvant pratiquement régent du royaume, commença, suivant sa manière, à louvoyer entre les deux factions. Accompagné de son neveu le roi de Sicile, ils rencontrèrent le duc de Bourgogne à Amiens, le 19 janvier 1408. Ils s'attendaient à se trouver devant un pénitent prêt à exprimer son regret et à demander pardon. Ils affrontèrent, au contraire, un duc

19. *Chronique de Hannonin de Clairiaux*, citée par VALLET DE VIRVILLE, éd. *Geste des nobles*, p. 115, note.

20. Pour des études sur cette période, voir Alfred COVILLE, *Les Cabochiens et l'Ordonnance de 1413*, Paris, 1888 ; Alfred COVILLE, *Jean Petit, la question du tyrannicide au commencement du XV^e siècle*, Paris, 1832, p. 86-115 ; Jacques D'AVOUT, *La querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, Paris, 1943, p. 56-104.

de Bourgogne, plus outrecuidant que jamais, qui posait ses conditions de paix : retourner à Paris et se justifier à tout prix. Effectivement, le 28 février, il fit son entrée dans la capitale, bien encadré de troupes et accueilli d'ailleurs en libérateur par la population dont la majorité avait toujours considéré Louis d'Orléans comme responsable des impôts écrasants. Le 8 mars 1408, à l'hôtel Saint-Pol, devant un auditoire choisi par le duc de Bourgogne, où se trouvaient le duc de Guyenne, le cardinal de Bar, le roi de Sicile, les ducs de Berry, de Lorraine, de Bretagne et « aultres royaux », des bourgeois et une députation de l'Université, Jean Petit, avocat à la solde de Jean de Bourgogne, prononça pendant quatre heures l'apologie du meurtre de Louis d'Orléans, la *Justification du duc de Bourgogne*. L'orateur présenta la « liquidation » du duc d'Orléans comme une œuvre d'épuration de la chose publique, et Jean de Bourgogne comme le défenseur de la couronne et des habitants du royaume. Il essaya de prouver en même temps que la morale chrétienne, les exemples de l'Écriture Sainte et l'autorité des Pères de l'Église admettent le tyrannicide. « Il est licite, dit-il, à chacun sujet, sans quelque mandement, selon les loix morale, naturelle et divine d'occire ou de faire occire iceluy traistre desloyal et tyran. » Donc en faisant tuer Louis d'Orléans, le duc de Bourgogne aurait accompli œuvre « non pas tant seulement licite, mais honorable et meritoire ». Fort de sa démonstration syllogistique, l'apologiste termine ainsi son plaidoyer :

S'ensuit clèrement que mondit seigneur de Bourgogne ne veult et ne doit en riens estre blasmé, ne reprins, dudit cas advenu en la personne dudit criminel duc d'Orléans. Et que le Roy nostre sire ne doit pas tant seulement estre content, mais doit avoir mondit seigneur de Bourgogne et son fait pour agréable et le auctorizer en tant que mestier seroit. Et avec ce le doit guerdonner et rémunérer en trois choses : c'est assavoir, en amour, en honneur et en richesses.²¹

Craint par les uns, aimé par les autres, le lendemain, le duc de Bourgogne obtint du roi des lettres de rémission et de remerciements. Personne n'osait lui montrer son hostilité, pas même Gerson. Celui-ci, il est vrai, avait des obligations qui le liaient à la maison de Bourgogne : Philippe le Hardi se l'était attaché en 1393 au titre

21. *Chroniques d'Enguerran de Monstrelet*, éd. DOUËT D'ARCO, I, 242.

de premier aumônier ; puis lui avait offert le doyenné de l'église de Saint-Donatien à Bruges en 1393 ou 1394 ;²² et finalement, en 1395, c'est grâce à la faveur du duc qu'il avait obtenu la chancellerie de l'Université. Gerson reconnaissait lui devoir tout ce qu'il était.²³ Il lui était difficile d'attaquer le fils de son protecteur et de dénoncer la justification honteuse que Jean Petit avait faite de ce crime. D'ailleurs, c'est du fils qu'il tenait alors le doyenné de Saint-Donatien, et, comme Gerson venait d'y avoir des difficultés avec le chapitre, il pouvait avoir besoin du soutien du jeune duc de Bourgogne.²⁴

Par contre, il n'y avait rien dans ses rapports personnels avec Louis d'Orléans pour que Gerson se sentît obligé d'entreprendre sa réhabilitation. À plusieurs reprises les deux hommes avaient eu des démêlés dont nous n'avons pas à parler ici. Rappelons simplement que Louis d'Orléans lui avait témoigné son mécontentement non seulement à l'occasion de ses propos, mais de ce qu'il considérait comme l'ingérence de l'Université dans les affaires du gouvernement et du schisme. Gerson aurait pu facilement se résigner à le voir disparaître de la scène politique, sans pour cela approuver du tout la façon dont le duc de Bourgogne s'était débarrassé de son rival. Mais il n'est pas besoin d'aller si loin pour expliquer le silence de Gerson, non encore prêt sans doute à devenir le martyr d'une cause, et craignant probablement, comme autrefois, d'être appelé par dérision « un troisième Caton tombé du Ciel ». ²⁵ Pourtant, si en d'autres occasions il s'était montré un censeur sévère, le fait demeure, néanmoins, qu'en cette situation, pour le moins troublante, il est resté silencieux. Quand Louis d'Orléans tomba sous les coups de ses meurtriers, Gerson n'était pas à Paris. Il avait quitté la capitale au mois d'avril 1407 avec l'ambassade envoyée par Charles VI et l'Église de France aux deux papes rivaux, pour obtenir d'eux des bulles confirmant leur assentiment à la cession en vue de ter-

22. E. VANSTEENBERGHE, *Gerson à Bruges*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXI (1935), p. 8 et note 7, où il y a désaccord entre le texte et la note quant à l'année.

23. « ... illo cui post Deum me et omnes operas meas debeo, Dominum meum, Dominum Burgundiæ loquor » (DU PIN, IV, 723B).

24. Voir E. VANSTEENBERGHE, *o.c.*, p. 29-34 et 49.

25. « Quod si quis etiam prælatorum obniti voluerit, mox irridebitur, exhibabitur, impugnabitur. Ecce, inquit, tertius e cælis cecidit Cato » (DU PIN, I, 121C).

miner le schisme. Au moment de l'assassinat il devait se trouver en Italie, à Gênes, avec les quelques ambassadeurs qui attendaient encore, avec patience, la réponse de Grégoire XII. Il est fort probable, pourtant, qu'il retourna à Paris dans le courant du mois de février 1408.²⁶ Il a donc pu assister à la réunion solennelle où Jean Petit présenta la *Justification du duc de Bourgogne*. Mais ses œuvres ne nous ont conservé aucune réaction immédiate de sa part, soit au crime, soit à la plaidoirie de Jean Petit.

Néanmoins Gerson se montra assez actif à ce moment-là dans une autre affaire dont le fond avait un certain rapport d'analogie avec le meurtre du duc d'Orléans. Le 26 octobre 1407, le prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, fit pendre deux écoliers « de très orde et deshonneste vie, lesquels avoient commis plusieurs delicts, crimes et malefices ». ²⁷ Mais comme ils étaient clerks tonsurés, l'un bachelier et l'autre maître ès arts, il s'ensuivit un conflit entre le prévôt et l'Université ; car celle-ci, ayant son propre tribunal qui seul avait le droit de juger les universitaires, trouva ses privilèges violés. Ne pouvant obtenir satisfaction, l'évêque de Paris excommunia le prévôt et l'Université suspendit ses leçons. C'est alors, entre le 6 avril et le 4 mai 1408, que Gerson prononça un discours au nom de l'Université devant le Parlement, « devant ce siege royal de justice, dit-il, devant vous, mes seigneurs de très haulte et clere prudence où repose et est représentée l'auctorité royalle de France », prenant pour son thème *Diligite justitiam, qui judicatis terram* (Sap., I, 1), qu'il traduisit, à la manière des orateurs du moyen âge, par des vers rimés :

Amés justice et la gardés,
Seigneurs qui la terre jugés.²⁸

Tel un conférencier de la Faculté de droit, il y retrace magistralement la théorie de la justice et les applications qui en découlent, « plus par manière de doctrine et de leçon que de curieuse oracion »,

26. Voir *Romania*, t. LXXVIII (1957), p. 438, note 3 ; aussi André COMBES, *Sur la date des sermons universitaires de Gerson pour la fête du Jeudi-Saint*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. XV, 1942 (pour 1946), p. 395 et note 8.

27. JOUVENEL DES URSINS, p. 189.

28. MSS B. N. fr. 24841, fol. 340v-358 ; B. N. fr. 25552, fol. 37-42 ; Arsenal 2076, fol. 110-116 (fragment ayant appartenu au manuscrit précédent) ; traduction latine, Du PIN, IV, 642C-654B. Cf. Louis MOURIN, *Jean Gerson...*, p. 181-187.

dit-il. Son point de départ est la première phrase des *Institutions* de Justinien. Puis il démontre comment la justice originelle d'avant la chute d'Adam s'est transformée et partagée en justice naturelle, divine ou évangélique, canonique et civile, chaque division ayant ses juges appropriés. Mais, comme « ung masson ou orfevre ou procureur se moqueroit d'un theologien s'il se vouloit entremettre de son mestier ou de le corriger » (fol. 342v), et comme on n'accepterait pas la décision « d'un prevost qui vouldra jugier ung faulx monnoyer au regart de l'orfevre, pareillement est des juges au regart des pechés et crimes qui touchent la loy divine et sa justice, soient here-sies, blasphemés ou sorceries ou mesprisemens des sains sacremens où generalmente soyent transgressions de nostre religion » (fol. 343). Bien plus, continue Gerson, ce n'est pas du ressort d'un juge civil de juger une personne dédiée au service de Dieu. Donc, en condamnant les deux clercs à mort, Guillaume de Tignonville, que Gerson ne nomme pas, a outrepassé les termes de sa juridiction et violé les privilèges de l'Université, se rendant par cela, dit Gerson, coupable d'homicide, de sacrilège, de parjure, de trahison, d'obstination en mal et d'hérésie en attaquant l'honneur de l'Église.

Ce qui nous intéresse particulièrement dans ce discours remarquable, c'est un passage qui pourrait avec très peu de modification s'appliquer au crime du duc de Bourgogne et à la *Justification* de Jean Petit :

Justice se doit faire et exercer par amour bonne et bien reuylée, non mie par hayne, non mie par ire, non mie par orgueil, non mie par ambition, non mie par cruauté. Car justice par ainsy se convertiroit en injustice pour (fol. 354) la maniere et la fin de la faire. Pour ce dit la loy ancienne : *Quod justum est, juste exequeris*.²⁹ « Tu exequeras justement ce qui est juste. » Appart doncques que ceste consequence ne vault riens : cest homme ha bien desservi la mort par justice ; celui doncques qui l'occit ne peche point et n'est point à punir. [Ce qui est justement l'argument principal de Jean Petit.] Car l'occiseur peut faillir an maintes manieres : ou par ce qu'il n'est point constitué juge, mais est privée personne, ou son office de juge ne s'estent point à ceste personne pource qu'elle est d'autre païs ou d'autre juridicion. Appart en oultre que ou cas dessus dit, l'occiseur fait contre la loi divine, *que dicit : Non occides*. « Tu n'occiras point ». Et notés que ceste loy est immuable, se non par l'auctorité de Dieu qui le donne, et se on ne treuve que lui mesmez en aist fait l'exception, comme nous le trouvons en plusieurs cas en l'ancienne loy, comme

29. *Deut.*, XVI, 20 : *Juste quod justum est persequeris*.

des murt(r)iers, des adulteres, des herites, des sorciers. Mais on ne treuve point, comme argüe ung docteur theologien, *Scotus in 4°*, que pour ung simple larresin Dieu aist fait excepcion que on l'en doye mourir. *Nota quid infert Jude*. On ne treuve point aussi que ung qui n'est point juge d'un aultre le puisse occire, supposé qu'il soit digne de mourir par justice. Mais est deffendu pource que autrement s'ensuiroit perturbacion en la police et confusion, et vouldroit estre chascun juge sur chascun. *Que autem a Deo sunt, ordinata sunt.*³⁰

Ce sont, écrit Coville, « des paroles que l'on peut croire à double entente... Évidemment, c'est au prévôt de Paris, pour avoir fait exécuter deux suppôts de l'Université, que s'en prend d'une façon directe Gerson dans ce discours. Mais il y parlait aussi de la justice en général, et ce qu'il en disait ne s'appliquait-il pas aussi bien au cas du duc de Bourgogne et à la proposition de Jean Petit ? »³¹ Il paraît en effet difficile de croire que Gerson ait pu prononcer le *Diligite justitiam* pour démontrer la culpabilité de Guillaume de Tignonville, sans en même temps penser à celui qui avait avoué l'assassinat de Louis d'Orléans.³² Notons qu'en énumérant les principes fondamentaux de la justice naturelle, Gerson dit :

On ne doit point faire à aultruy ce que on ne vauroit mye que on luy fist. On doit amer ses bienfaiteurs. On doit honnorer ses parens. On ne doit point occire injustement. Et ainsy des aultres commendemens qui furent repetés en la loy ancienne par Moyse (fol. 349v).

Or, dans les Commandements il n'est pas question d'aimer ses bienfaiteurs et il n'est pas fait de différence entre tuer justement et injustement. Pourrait-on voir dans ces paroles de Gerson une explication indirecte et subconsciente de son silence vis-à-vis du meurtre de Louis d'Orléans ? Comment pouvait-il désavouer l'acte du duc de Bourgogne ou critiquer la proposition de Jean Petit sans se montrer ingrat envers ses bienfaiteurs ? Et faut-il conclure qu'il croyait que le duc d'Orléans avait été tué justement ? Pourtant, même si

30. *Ad Rom.*, XIII, 1 : *Quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt.* — Ms. B. N. fr. 24841, fol. 353v-354 ; Du PIN, IV, 651A-C.

31. Alfred COVILLE, *Jean Petit...*, p. 426-427.

32. Pour Guillaume COUSINOT la condamnation du prévôt fut une affaire politique : « Si furent en l'Université aucuns normans estudians favorables aux faiz du duc de Bourgogne, qui bien savoient que ledit duc désiroit désappointer ledit prévost pour autre y mettre à lui favorable » (*Geste des nobles*, éd. VALLET DE VIRVILLE, p. 120). Rappelons que ce fut le résultat de l'enquête menée par Guillaume de Tignonville qui fit fuir le duc de Bourgogne trois jours après le meurtre de Louis d'Orléans.

Louis d'Orléans avait « desservi la mort par justice », le duc de Bourgogne était « privée personne » et ne pouvait aucunement se constituer juge. « On ne treuve point, dit Gerson, que ung qui n'est point juge d'un aultre le puisse occire, supposé qu'il soit digne de mourir par justice. »

Le 5 juillet 1408, le duc de Bourgogne quitta Paris pour porter secours à son beau-frère, Jean de Bavière, évêque de Liège, assiégé dans Maëstricht par ses sujets révoltés. Les ennemis du duc, fatigués de son ascendance et intimidés par sa toute-puissance, profitèrent de son absence pour sortir des lettres royaux annulant l'absolution à lui accordée le 9 mars précédent. Le 26 août, la reine Isabeau, qui s'est retirée à Melun avec le dauphin peu de jours après le plaidoyer de Jean Petit, revient à Paris et reprend le gouvernement en main. Le 28 août, Valentine Visconti, duchesse douairière d'Orléans, y arrive et renouvelle sa demande, à savoir qu'on venge l'assassinat de son époux. Le 4 septembre, les princes réclament justice pour elle et demandent qu'il puisse être fait réponse à la *Justification du duc de Bourgogne*, ce qui est accordé. Le 9 septembre arrive à son tour le jeune Charles, duc d'Orléans, et le duc de Berry et d'autres princes vont à sa rencontre. Le 11 septembre, devant le duc de Guyenne qui tient la place du roi, et devant la plupart des auditeurs qui ont écouté Jean Petit, Thomas du Bourg, abbé de Cérisy, riposte à la *Justification* au nom de Valentine Visconti et ses enfants. L'orateur demande une justice rapide, discute les autorités invoquées par Jean Petit en faveur du tyrannicide et réfute les accusations portées contre Louis d'Orléans pour justifier son assassinat. Puis l'avocat de Valentine, Guillaume Cousinot, propose une sentence très sévère contre le duc de Bourgogne et demande que le procureur entame contre lui une action en criminel. Les rois de Sicile, de Navarre, les ducs de Berry, de Bourbon et de Bretagne se déclarent « parties formelles contre le duc de Bourgogne ». ³³

Cependant, le duc de Bourgogne, se sachant toujours très populaire parmi les Parisiens et les universitaires, s'inquiétait fort peu de ce qui se passait à Paris. Il connaissait les Orléanistes et considérait leur courage en actes bien au-dessous de leur bravoure en paro-

33. JOUVENEL DES URSINS, p. 195.

les, opinion qui fut confirmée par l'arrivée d'une ambassade qui, au lieu de lui présenter la punition exemplaire demandée par l'avocat Cousinot, lui communiqua une sommation très adoucie, l'invitant à soumettre au roi son conflit avec les Liégeois et lui disant que le roi ne pouvait rester insensible aux demandes de Valentine Visconti pour que justice fût faite. Dans sa réponse, si ambiguë qu'elle fût, le duc de Bourgogne se déclara capable de s'occuper lui-même de ses affaires et dit qu'il reviendrait à Paris quand il les aurait terminées. Le 23 septembre il remporta une sanglante victoire sur les Liégeois, leur imposa une paix sévère et rétablit Jean de Bavière dans son évêché. Puis, vers la fin octobre, après des préparatifs en vue de faire face à toute éventualité, il se dirigea vers Paris par petites étapes. La nouvelle de son départ jeta la consternation dans le camp des Orléanais. On lui défendit de s'approcher de Paris accompagné de gens autres que ceux de son hôtel ; mais il répondit « que tout ainsi que bon lui sembleroit, il yroit. » Les Orléanais, connaissant la faveur dont il jouissait auprès des Parisiens et des habitants d'autres villes, s'avisèrent d'évacuer le roi. Le 2 et 3 novembre, à l'insu de la population parisienne, le roi, la reine et leurs enfants quittèrent Paris sous la conduite de « haulx seigneurs » qui les menèrent à Melun où ils furent rejoints par leurs domestiques, des membres du Conseil et par les ducs de Berry et de Bourbon qui les accompagnèrent jusqu'à Tours où s'établit la cour.³⁴

Parmi les sermons français de Gerson il y en a un sur le thème *Veniat pax* (Isaïe, LVII, 2) que ses derniers historiens ont daté du 4 novembre 1408.³⁵ Mais nous ne sommes pas certain qu'il l'ait jamais prononcé. D'après les *Registres capitulaires de Notre-Dame*, le chapitre décida, le 31 octobre, de faire une procession pour l'union de l'Église, le dimanche prochain, 4 novembre,³⁶ à la suite de laquelle Gerson devait prendre la parole « devant le trône de l'auc-

34. Guillaume COUSINOT, *Geste des nobles*, p. 123-124.

35. DU PIN, IV, 625C-642B, en a réimprimé la traduction latine faite pour l'édition de Strasbourg, 1502. L'original se lit dans le ms. B. N. lat. 14582, fol. 36a-45d. Voir P. GLORIEUX, *La vie et les œuvres de Gerson*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. XVIII (1951), p. 173, n° 199 ; Louis MOURIN, *Jean Gerson*, p. 187-196 ; Alfred COVILLE, *Jean Petit*, p. 427-429, et *Les Cabochiens...*, p. 133-134.

36. Noël VALOIS, *La France et le Grand Schisme d'Occident*, t. IV, p. 39, note 4 ; Louis MOURIN, *o.c.*, p. 188, note 8.

torité royale ». ³⁷ Or, nous venons de voir que le 2 et 3 novembre toute la famille royale quitta Paris pour se rendre à Melun et de là à Tours. ³⁸ Pourtant, dans son discours Gerson dit : « Or pansés doncques, très nobles et très puissans roys, ducs, princes et seigneurs esquieulx est representée l'auctorité royale de France en l'absence du roy, en vous par especial, nostre très redoubté seigneur, monseigneur de Guienne... ». ³⁹ D'où il est évident qu'en préparant son discours — il ne disposait que de trois ou quatre jours ⁴⁰ — Gerson pouvait s'attendre à l'absence du roi, si souvent retenu par sa maladie ; mais il ne comptait pas sur le départ inattendu de toute la famille royale et des seigneurs qui l'accompagnaient, ce qui le privait de la partie la plus éminente de son auditoire. Nous ignorons si le chapitre de Notre-Dame a annulé son projet de procession pour le 4 novembre à cause de cet exode imprévu ; mais Gerson ne pouvait en aucun cas prononcer son discours *Veniat pax* tel qu'il nous est parvenu. Il est extrêmement probable — pour ne pas dire certain — qu'il ne l'a jamais prononcé.

Que Gerson ait ou n'ait pas prononcé le *Veniat pax*, l'important pour nous, c'est que nous sommes en présence d'un discours authentique dont les paroles doivent être considérées comme le reflet exact de son état d'esprit au commencement du mois de novembre 1408. S'il s'est tu jusqu'alors sur le crime du duc de Bourgogne et la *Justification* de Jean Petit, soit par antipathie à l'égard de Louis d'Orléans, soit par désir de ne pas se montrer ingrat envers ses bienfaiteurs, soit pour toute autre raison, le *Veniat pax* nous révèle un Gerson décidé à ne pas chercher la condamnation de l'assassin ou de son apologiste ; ce qui ne veut pas dire, pourtant, qu'il absolvait l'un de son délit ou qu'il approuvait la doctrine de l'autre. Gerson n'avait alors qu'un seul désir : « *Veniat pax !* Revienigne paix..., paix espirituelle en sainte Eglise contre sismatique division, et paix temporelle ou noble royaume de France contre douteuse affliction » (fol. 36a). Et il cite la promesse de Dieu rapportée par

37. *Veniat pax*, ms. B. N. lat. 14582, fol. 36b.

38. La date de ce départ a été discutée ; voir A. COVILLE, *Jean Petit*, p. 255, notes 18 et 19. Nous comptons revenir ailleurs sur cette question.

39. Ms. B. N. lat. 14582, fol. 36b.

40. « Et jamés ne me fusse enhardis ne consenti, moy de très petite et pauvre condicion, et en si petit temps comme de trois ou de quatre jours, que je eusse osé telle charge entreprendre... » (B. N. lat. 14582, fol. 36d).

Jérémie (XXIX, 11-14) dans sa lettre au peuple de Juda : « *Ecce, cogito cogitationes pacis et non afflictionis. Invocabitis me* etc. Vous dictes, Sire, je pense les pensées de paix et non d'affliction ; vous m'appellerés, dictes vous, et je vous essaucерay. De quelcunque tribulacion mon pueuple huchera à moy, je l'en deliveray et ramenray sa captivité ou son exil de toutes (nations et de tous) païs » (fol. 36c).

Mais Gerson se trouvait dans un dilemme : « Se je estoie fort troublé, fort esbaïs et plain d'angoisse de toutes pars, ne le fault demander. Diverses cogitacions s'entremelloyent ensemble, cogitacions de paix et cogitacions d'affliction » (fol. 39b). Il introduit une « locution figurative » qui se passe dans le « secret parlement » de son âme, où « cogitation d'affliction » demande que justice soit faite pour un crime qui reste impuni, crime que Gerson se garde bien de nommer devant un auditoire qui devait comporter pas mal de partisans bourguignons. D'ailleurs, à l'annonce de la prochaine arrivée du duc de Bougogne, « plusieurs qui paravant avoient esté fort enclins et volentifz de eulx monstrier en rigueur au dessus-dit duc de Bourgongne, commencèrent à baisser les testes et estre d'opinion contraire que paravant avoient esté ». ⁴¹ De plus, le chancelier de l'Université avait reçu l'ordre formel de prêcher la réconciliation :

Las ! mes seigneurs, s'écrie-t-il, et que pourroye je faire ? Je vouloye tant seullement penser cogitation de paix, et non d'affliction, selon la charge aussy qui m'estoit enjointe (fol. 39b)... Si te prions et requeron(s), o riguerouse Affliction, que tu me laisses penser à paix, pour parler de paix tant seulement, selon la charge et l'entencion qui m'est commise. Et se tu cuide avoir droit ou action encontre paix pour ta dame Justice-afflictive, va poursuir ailleurs se droit, ou en aultre saison faiz tes allegations devant qui voudras ; car de les oyr, ne d'y respondre, par consentement ou dissentiment, je n'en ay cure. Je n'ay à parler pour Justice-afflictive, ou contre elle. Pour le present je panse seule cogitation de paix et non d'affliction, et dy *Veniat pax* » (fol. 39d).

Dans un autre passage il maintient que Louis d'Orléans lui-même aurait pardonné à son meurtrier :

Notés comme le jour de la commemoracion des mors vindrent au devant de ma consideracion les seigneurs de France en especial, qui tant

41. MONSTRELET, *Chroniques*, I, 389 ; JOUVENEL DES URSINS, p. 196.

ont amé le bien et la paix du royaulme qui encore (par) leur noble generacion vivent sur terre : comme les ames feu roy Charles, feu monseigneur de Bourgongne, feu monseigneur d'Orleans, que toutes demandent paix en quelque estat elles soyent ; et elles sont, se Dieu plaist, en estat de salvacion. Du darrain nommé je sçay par tesmoings dignez de foy que, quant en sa vie aucuns eurent coniuré et il vint à sa congnoissance, il s'en plaingnoit à ung religieux frere Pierre Bourgoignon, ⁴² le quel li respondi : « C'est argent, Sire, qui vous vient pour paier vos debtes envers Dieu ». Lors, sans deliberer, respondi : « Et puis que ainsi est, je pardonne tout de bon cuer, comme je attens pardon de Dieu ». Et depuis, près de la fin de ses jours, avoit prié à Dieu que Dieu le pugnist en ce monde, non pas en l'autre ; comme on list aussy de l'empereur Maurice. *Notentur hystorie*. ⁴³ Et par ces choses et semblables se conferme ce que nous avons par avant dit de non querir vengeance, de pardonner tout pour recevoir pardon de Dieu, de prendre en gré la punicion transitoire pour eschever l'autre plus grieve. Toutefois, ce cy s'entend sauve touiours l'auctorité royale et sa sage ordonnance, et que par ce ne soit enclose ou forclose justice, comme nous avons protesté. Mais mon fait n'est fors d'encliner et enhorter que paix se face. *Veniat pax ! Reviengne paix !* ⁴⁴

On a critiqué la prudence de Gerson, sa réserve et son désir de tout concilier dans ce discours. ⁴⁵ Il est, en effet, inutile de nier qu'il préférerait maintenir ce qui ressemblait à une prudente neutralité plutôt que de risquer une lutte entre les princes. On pourrait même l'accuser d'avoir espéré trouver la paix dans la politique de Jean sans Peur, se montrant en ceci solidaire avec les universitaires et la plupart des Parisiens. Ce n'est pas le docteur contemplatif qui parle ici ; c'est le diplomate de la vie active qui comprend qu'en infligeant un châtiment à Jean sans Peur, le royaume de France risquait de tout perdre. En matière de politique civile Gerson se montre réaliste, c'est-à-dire, pro-bourguignon dans cette conjoncture. Il se rendait compte que seule la paix pouvait sauver la situation et éviter une catastrophe ; et que pour ramener la paix il fallait une réconciliation entre les princes, mais surtout une réconciliation entre Charles VI et le Bourguignon qui était en état d'imposer sa volonté d'un moment à l'autre. Néanmoins, tout en prônant les avantages et la

42. C'est le Célestin dont Gerson fait mention vers la fin de sa lettre au duc de Berry.

43. *Ms. : Notatur hystorie*.

44. *Ms. B. N. lat. 14582, fol. 41c ; Du PIN, IV, 634D-635B.*

45. Alfred COVILLE, *Jean Petit*, p. 428 ; H. DENIFLE et E. CHATELAIN, *Chartularium universitatis parisiensis*, t. IV (1897), n° 1861, p. 160-161.

nécessité urgente d'une réconciliation, Gerson prévoyait les dangers qui en pourraient résulter. Avec beaucoup de courage il fit comprendre au duc de Bourgogne ce qu'on attendait de lui. Bien entendu, il ne le nomme pas ; mais qui pourrait s'y méprendre quand il disait :

Nul, de quelque estat qu'il soit, ne pourra esmouvoir sedicion contre le roy, qui n'en soit par le juste jugement de Dieu gasté et destruit, tant semble grant en puissance, en multitude ou quelque aliencie. Si s'en garde chascun qui sera sage en doubtant Dieu. Ung tel pourra estre par aventure la verge d'affliction pour punir les aultres, mais à la parfin sera destruite et mise (*sic*) ou feu » (fol. 45a).

Paroles prophétiques ! Le 10 septembre 1419, sur le pont de Monttereau, Jean sans Peur tombait sous les coups des gens du dauphin Charles.

La mort de Valentine Visconti, duchesse douairière d'Orléans (4 décembre 1408), facilita le règlement d'une trêve qu'on appela la « paix » de Chartres (9 mars 1409). Mais les discordes ne tardèrent pas à renaître : quelques actes arbitraires de l'impérieux Jean sans Peur suffirent pour créer une nouvelle crise. La ligue de Gien (15 avril 1410) réunit contre lui, dans une commune résistance, les ducs de Berry et de Betagne, et les comtes d'Alençon, d'Armagnac et de Clermont. Puis, la guerre civile, vainement retardée par la paix de Bicêtre (2 novembre 1410), éclata pour de bon dans le courant de l'été de 1411. Le prélude, comme dans les conflits précédents, était toujours l'affaire de l'assassinat de Louis d'Orléans, son fils Charles demandant à l'Université de Paris de condamner la proposition de Jean Petit, et au roi la destitution et le jugement de certains de son entourage que le jeune duc d'Orléans rendait responsables de la mort de son père.

Au mois d'avril 1411, le duc de Berry était capitaine de Paris, ayant été naguère délégué à cet effet avec le consentement de tous les princes du sang. Puis, à mesure qu'on s'approchait de la reprise des hostilités, Valéran de Luxembourg, comte de Saint-Pol, partisan de Jean sans Peur, recherchait le commandement de la ville, mais les principaux bourgeois répondirent qu'ils ne voulaient d'autre capitaine que le duc de Berry.⁴⁶ L'oncle jouissait aussi de la con-

46. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, éd. et traduction L. BELLAGUET, t. IV, 403. — Berry avait déjà eu la capitainerie en 1405 (JOUVENEL DES URSINS, p. 167).

fiance de son neveu Charles VI, de sorte que, quand la querelle entre Bourgogne et Orléans éclata de nouveau, le roi confia à lui et à la reine le soin de calmer les différends.⁴⁷ Mais les négociations entamées par eux n'aboutirent à aucun résultat. Au lieu de ramener la paix, Berry, qui jusqu'alors avait conservé la faveur des Parisiens, la perdit au mois de juillet, parce qu'il trouvait injuste, disait-on, que l'on empêchât le duc d'Orléans de voir le roi afin de lui demander que justice fût faite pour le meurtre de son père. C'est alors que les conseillers du roi, d'accord avec les bourgeois de Paris, nommèrent capitaine de la ville, à la place du duc de Berry, le comte de Saint-Pol.⁴⁸

Le comte constitua immédiatement un conseil composé en grande partie des gens de la plus basse classe parmi les bouchers de Paris, dont un, écorcheur de bêtes, appelé Caboche, donna son nom à toute la bande, les *Cabochiens*. Et comme Bernard VII, comte d'Armagnac, qui, en 1410, maria sa fille au jeune duc d'Orléans, était le véritable chef des alliés de la maison d'Orléans, on les surnommait *Armagnacs*. Les Cabochiens devinrent très vite la terreur de Paris, parcourant les rues les armes à la main, commettant d'étranges excès, tuant ou emprisonnant quiconque osait s'opposer à leur volonté, confisquant et pillant les demeures de ceux qu'il leur plaisait de regarder comme Armagnacs.

Au mois de juillet, Gerson se heurta violemment au nouveau régime qui voulait imposer un subside sur tous les habitants, y compris les ecclésiastiques.⁴⁹ De plus, il venait de se passer à Bruges des événements qui le détournèrent complètement du duc de Bourgogne : on venait de l'évincer de son doyenné de Saint-Donatien et de conférer le décanat, le canoniat et la prébende occupés jusques là par lui, à un certain Amand de Bremmont, professeur en théologie. Déjà, à plusieurs reprises, il avait eu des difficultés avec le chapitre de Saint-Donatien et chaque fois il croyait parvenir à apaiser les chanoines. En 1409 il avait entendu des rumeurs qui prétendaient qu'une mésintelligence existait entre lui et le duc de Bourgogne ; mais il ne voulut pas y croire. Pourtant la suite des

47. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 409 ; JOUVENEL DES URSINS, 222.

48. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 443-445.

49. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 415-419 ; *Journal de Nicolas de Baye*, éd. A. TUETÉY, Paris, t. II (1888), p. 17.

événements lui décilla les yeux. Le 30 juin 1411, les chanoines entendirent la lecture d'un jugement en date du 27 mars, émanant de la curie romaine et déclarant que le doyenné ne lui appartenait pas et ne lui avait jamais appartenu légitimement et l'adjugeant à Amand de Bremmont. Le changement se fit « sans nul doute du consentement, sinon sur la demande de Jean sans Peur... On peut affirmer sans crainte de se tromper que Gerson, en perdant son bénéfice flamand, fut victime avant tout des vicissitudes de la politique ». ⁵⁰

Bientôt le duc de Berry que nous avons laissé à Corbeil avec la reine, où ils ne purent arriver à établir une entente entre les factions, commença, lui aussi, à souffrir des rigueurs du règne des Cabochiens. Il demande à ceux qui gouvernaient le roi qu'il lui fût permis de réintégrer son hôtel de Nesle, « attendu qu'il ne se vouloit entremectre de la guerre d'un costé ne d'autre d'entre les deux ducs d'Orléans et de Bourgongne. Laquelle requeste ne lui fut point accordée, principalement par les bouchers de Paris et autres de la communauté qui avoient grant audience. Mais, tout au contraire, afin qu'il n'eust espérance de y plus venir, rompirent tous les huis et fenestres de sondit hostel de Neele, et y firent plusieurs desroys ». ⁵¹ Et comme les dépendances de l'hôtel descendaient jusqu'aux bords de la Seine, ils en abattirent les murs afin de pouvoir faire la ronde de la ville pendant la nuit. ⁵² Ceci se passa peu après le 26 août et avant le 1^{er} septembre. Vers le même temps le duc de Berry fut dépossédé du gouvernement de la province de Guyenne. ⁵³ Puis les Cabochiens se dirigèrent vers Bicêtre, à deux lieues de Paris,

50. E. VANSTEENBERGHE, *Gerson à Bruges*, p. 34-41. — L'hypothèse de Vansteenberghe est confirmée par une pièce publiée par DU PIN, V, 658C (Ms. B. N. lat. 1485², anc. f. 406) : *Instructions pour les ambassadeurs que Monsieur (de Bourgogne) envoie à Constance*. Parmi ces ambassadeurs se trouvait un « Maître Aman Donast, de Bruges, Docteur en Theologie », c'est-à-dire, le successeur de Gerson, Amand de Bremmont, ainsi que le prouve l'une des *Instructions* : « Item, semble expedient que le Doyen de saint Donas de Bruges soit pourveu de faire une Collation, en la presence du saint Concile, en remontrant la cause de leur venue superficiallement et en termes generaux » (DU PIN, V, 660A). Aussi, le 5 septembre 1416, Jean sans Peur nomma « Amandum de Brevimonte, Ecclesiæ sancti Donaciani Brugensis Decanum, in sacra Pagina Magistrum » parmi ses « procuratores ac nuncios speciales » (DU PIN, V, 649D ; ms. B. N. lat. 1485², anc. f. 405).

51. MONSTRELET, *Chroniques*, II, 168-169.

52. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 449 ; JOUVENEL DES URSINS, 230.

53. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 465-467 et 571.

où ils mirent le feu à son hôtel. Cette habitation qui, de l'avis des artistes experts de l'époque, contenait la plus riche et la plus précieuse collection de tableaux du royaume, fut presque entièrement dévorée par les flammes. « Il ne demeura, écrit Jouvenel des Ursins, que les parois. Et avant la démolition, le peuple ostoit les beaux huis et les beaux chassis de verres, et les emportoient. »⁵⁴

Ce n'était que le commencement des ennuis du duc de Berry. Le 23 novembre 1411, le roi, les ducs de Guyenne et de Bourgogne et le comte d'Arundel avec ses troupes anglaises partirent de Paris pour mettre le siège à sa ville d'Étampes, ce qui pour le duc de Guyenne, récemment armé chevalier, était l'occasion de faire ses premières armes. Après une vigoureuse et vaillante résistance, la ville fut obligée de se rendre, le 15 décembre.⁵⁵ Puis une armée bourguignonne se mit en route pour Bourges, « si noble cité, et qui estoit la supellative de toute la région d'Auvergne et de Berry, de laquelle il (le dauphin, duc de Guyenne) devoit estre hoir ». ⁵⁶ Chemin faisant, le roi fut accidentellement mais grièvement blessé à la jambe par un cheval, ce qui n'empêcha pas les ducs de Guyenne et de Bourgogne de traîner le souverain qui souffrait aussi de sa maladie habituelle jusqu'à la capitale du duc de Berry. Le 11 juin 1412, Bourges fut assiégé,⁵⁷ et après un mois de combats inutiles le siège fut levé. Il y avait beaucoup de blessés, on manquait d'argent et de vivres dans les deux camps et une épidémie de dysenterie s'était répandue. Le 12 juillet un projet d'accord fut proposé, et décidé le 14. Le 22 août 1412, par le traité d'Auxerre, tout fut pardonné d'un côté et de l'autre. La main sur les saints Évangiles, sur un morceau de la vraie croix et sur les autres reliques de l'église cathédrale qu'on y avait rassemblées, le duc de Bourgogne, le duc d'Orléans et ses frères jurèrent de respecter tous les termes du trai-

54. JOUVENEL DES URSINS, p. 230 et 236 ; RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 521-523 ; MONSTRELET, II, 196-197.

55. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 573 ; JOUVENEL DES URSINS, 234 ; MONSTRELET, II, 223 ; *Chronique normande de P. Cochon*, éd. VALLET DE VIRIVILLE, 415 ; *Chronique de Gilles le Bouvier, dit le héraut de Berry*, éd. D. GODEFROY, 423 ; etc.

56. MONSTRELET, II, 282.

57. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 637, 663 ; JOUVENEL DES URSINS, 240 ; MONSTRELET, II, 270 ; *Chronique normande*, 417 ; *Geste des nobles*, 142 ; *Héraut de Berry*, 424 ; etc.

té.⁵⁸ Le 6 septembre Jean sans Peur dîna à Melun avec son oncle et parrain, le duc de Berry. Vers la fin du mois celui-ci fit son entrée à Paris et on le conduisit « avec honneur jusqu'à son hôtel de Nesle. Le lendemain, le roi l'accueillit affectueusement, lui donna le baiser de la paix, et le pria de rester auprès de lui, parce qu'il avait l'intention de s'éclairer de ses conseils dans le gouvernement du royaume ». ⁵⁹

Au moment où l'on aurait pu se mettre à réparer les dégâts causés par la guerre civile des princes, d'autres difficultés surgirent. Après le traité d'Auxerre on n'avait plus besoin des Anglais arrivés sur le continent vers la mi-juillet à l'instance des Armagnacs ; mais ils refusèrent de quitter le royaume à moins d'être dédommagés de leurs frais. Un accord fut conclu : ils devaient se retirer moyennant paiement d'une forte somme dont le roi fournirait une moitié, les ducs de Berry et d'Orléans l'autre.⁶⁰ Charles d'Orléans leur donna tout l'argent qu'il pouvait et, pour garantir le reste de la somme convenue, on leur remit sept ôtages parmi lesquels son frère, le comte d'Angoulême.⁶¹ Mais on ne se débarrassa pas si facilement de ces alliés de la veille. Ils continuèrent à ravager les frontières de la Guyenne.

Pour monter une campagne contre eux, il fallait de l'argent. Or, les ressources du roi étant épuisées, ses sujets ruinés et les princes très appauvris, on se décida de convoquer les États généraux pour leur demander de contribuer à la défense du pays. Les délibérations commencèrent le 30 janvier 1413, en présence du duc de Guyenne, du duc de Bourgogne et d'un grand nombre de comtes, de barons et de prélats des diverses provinces. On remarquait l'absence du duc d'Orléans qui était dans ses terres à Blois, et du duc de Berry alors gravement malade dans son hôtel de Nesle, encore habitable, semble-t-il, où était venue sa fille, la duchesse Marie de Bourbon, pour le soigner.⁶² Les orateurs des États se perdaient dans des

58. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 709, 719 ; JOUVENEL DES URSINS, 245 ; *Héraut de Berry*, 425 ; GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, 728, n° 6.

59. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 729. — D'après la *Chronique normande*, p. 418, le roi retourna à Paris le 25 octobre et le duc de Berry y fit sa rentrée le 28 novembre.

60. *Geste des nobles*, 144.

61. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 721 ; A. COVILLE, *Les Cabochiens*, 157.

62. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 737 ; MONSTRELET, II, 305-306. À partir du 9 mai le duc de Berry reparaît dans le Conseil du roi (MONSTRELET, II, 348).

généralités, faisant l'éloge de la paix et de l'union, et insistant sur la nécessité de réformes. Quant à l'argent nécessaire pour la défense, s'il n'y en avait pas dans le trésor, disaient-ils, c'était à cause des dilapidations dans les finances ; il fallait en chercher chez les gens qui s'étaient enrichis dans les administrations royales et non pas en imposant des charges nouvelles au peuple. L'Université et les bourgeois de Paris, trouvant que leur orateur n'avait pas suivi ses instructions, demandèrent une seconde audience qui leur fut accordée et où ils se firent représenter par un prédicateur célèbre, le carme Eustache de Pavilly. Celui-ci, après avoir taxé son prédécesseur de pusillanimité, fit lire devant une très nombreuse assemblée un réquisitoire qui dénombrait les pensions excessives de tous les serviteurs du roi, depuis le chancelier jusqu'au dernier officier de la cour, et demandait des réformes dans toutes les branches de l'administration ainsi que la destitution des officiers actuels, tout en spécifiant que les nouveaux officiers ne devaient pas avoir appartenu à l'administration précédente. Ces réclamations donnèrent des résultats presque immédiats : suspension de beaucoup d'officiers, nomination d'une commission d'enquête et de réforme, pouvoirs exceptionnels donnés au duc de Bourgogne.

C'était un triomphe pour le parti bourgeois, universitaire et bourguignon. Mais ce n'était pas assez pour les Cabochiens. Le 27 avril 1413, éclata la révolte de la population parisienne, menée par les bouchers de la ville. Soutenus par les agents de Jean sans Peur, les insurgés se livrèrent à toutes sortes d'excès, procédant souvent à des exécutions. Le duc de Guyenne lui-même n'était pas à l'abri de leur fureur : par la volonté et avec l'assentiment du duc de Bourgogne, ils entrèrent de force dans son hôtel et emmenèrent des prisonniers nobles, parmi lesquels une douzaine de dames de la cour. La situation empirait de jour en jour. Jean sans Peur, comme l'*Apprenti Sorcier*, ne pouvait plus retenir les flots, même s'il le voulait.

Son gouvernement, comme tous les gouvernements, avait besoin d'argent. Pour en trouver on désigna des commissaires qui décidèrent un « emprunt » prélevé sur les principaux bourgeois de Paris d'après l'appréciation de leurs ressources. Pour faire la collecte on choisit quatre Cabochiens influents. D'après le *Religieux de Saint-Denys* :

Ceux-ci, se voyant investis d'une telle autorité et voulant mettre à profit l'occasion de s'enrichir, déployèrent tant de rigueur, même contre

les avocats et les officiers du roi, qu'ils en firent emprisonner plusieurs qui avaient refusé de payer leur taxe ou demandé qu'elle fût diminuée. Ils soumièrent à cet emprunt forcé les prélats et les ecclésiastiques. Ils voulurent aussi imposer la même charge aux suppôts de l'Université de Paris ; et comme maître Jean Gerson, chancelier de l'église de Paris, et fameux docteur en Théologie, qu'ils tenaient pour un des fauteurs de la faction des Armagnacs, refusait de payer, ils entrèrent de force dans sa maison, comme des forcenés, la pillèrent et emportèrent le mobilier.⁶³

Jean Jouvenel des Ursins, d'accord avec le *Religieux* sur le fond de cet incident, le rapporte avec des détails complémentaires :

Il y avoit, écrit-il, un notable Docteur en Theologie, et de grande reputation, nommé Maistre Iean Iarson, lequel estoit Chancelier de Nostre-Dame de Paris, et Curé de Saint Iean en Greve, qui avoit accoustumé de s'acquitter loyaument. Et pource que en compagnée où il estoit, il deut dire, que les manieres qu'on tenoit n'estoient pas bien honnestes, ne selon Dieu, et le disoit d'un bon amour et affection, on le voulut prendre, mais il se mit ès hautes voûtes de Nostre-Dame de Paris, et fut son Hostel tout pillé et desrobé.

Jean Jouvenel des Ursins tenait ces précisions de son père, Jean Jouvenel, seigneur de Traignel, conseiller et avocat général du roi au Parlement, qui, lui aussi, avait été emprisonné pour avoir discuté la somme que lui demandaient les commissaires de l'emprunt forcé, puis libéré sur paiement d'une partie et sur promesse d'acquitter le reste plus tard.⁶⁴

Rappelons qu'à l'époque la cathédrale de Paris était une église fortifiée. Durant les périodes de trouble on fermait les portes et les plates-formes des tours étaient garnies de pierres destinées, en cas d'attaque, à repousser les assaillants.⁶⁵ Pendant que Gerson jouissait de la protection que lui offrait l'enceinte de Notre-Dame, un autre personnage de marque, comme nous verrons bientôt, lui aussi y chercha refuge contre les fureurs de la meute cabochienne.

Cependant une résistance commença à se former, dans laquelle le seigneur de Traignel joua un rôle important. Le duc de Guyenne, ayant enfin décidé de se soustraire à la tutelle de son beau-père Jean sans Peur, brigua l'appui des Orléanais. Aussi une partie mo-

63. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 63.

64. D. GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, p. 255 et note à la page 661.

65. Le 16 novembre 1411 on désigna Jean Roland, Jean Durand, Jean Girardon et Henri de Savoisy pour surveiller les travaux de fortification (E. COYECQUE, *L'Hôtel-Dieu de Paris*, Paris, 1889, t. I, p. 148, note 1).

dérée des bourgeois, déçue par la tournure qu'avait prise la révolte populaire, et fatiguée de l'anarchie qu'exploitait pour ses propres fins le duc de Bourgogne, souhaitait ardemment la fin des désordres et le retour de la paix. Le 10 juillet, le roi, ayant recouvré la santé et appris que les princes orléanais avaient envoyé des députés pour lui témoigner leur désir de paix, résolut de faire partir des ambassadeurs à leur rencontre. Ils rapportèrent, le 12 juillet, que les Orléanais n'aspiraient qu'à la paix et à l'union. Pour annoncer la nouvelle, le roi envoya une députation à l'hôtel de ville où on était en train de délibérer sur les affaires publiques. Mais les meneurs des Cabochiens, accompagnés d'une centaine de leurs complices armés de toutes pièces, survinrent et se ruèrent au milieu de l'assemblée, s'écriant avec fureur : « Notre avis est qu'il faut rejeter cette paix fourrée ! » ⁶⁶ Le 15 juillet, les Cabochiens publièrent dans les carrefours de Paris que le sénéchal du duc de Berry, Louis Boisredon, et Clignet de Brabant qui s'attribuait le titre d'amiral de France, étaient à Étampes avec une armée prête à piller le pays et ruiner les sujets du roi. ⁶⁷

Or, dès le début du mois de mai 1413, les chefs de la sédition parisienne eurent l'idée ingénieuse d'imposer à leurs partisans un article de vêtement qui leur permettait de se reconnaître : un chaperon blanc. ⁶⁸ Le duc de Berry, lui aussi, comme beaucoup d'autres seigneurs et même le roi, portait ce chaperon blanc devenu obligatoire ; ce qui ne le protégea pas contre les violences des Cabochiens en cette occurrence. Deux ans auparavant, en 1411, d'après Jacques le Bouvier, surnommé le Héraut de Berry, « estoit le Duc de Berry en son Hostel de Neelle à Paris, lequel eut grande peur et frayeur d'iceux bouchers, qui faisoient plusieurs cruantez à ceux qui tenoient le party de Monseigneur le Duc d'Orléans. (...) Or partit de Paris le Duc de Berry, pour la peur qu'il avoit d'iceux bouchers, et alla demeurer à Melun ». ⁶⁹ Mais en juillet 1413, quand les Cabochiens apprirent que les troupes du duc s'approchaient de Paris, malgré son

66. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 81-83 ; JOUVENEL DES URSINS, 257 ; MONSTRELET, II, 376.

67. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 64, 84 et 93 ; JOUVENEL DES URSINS, 258 ; MONSTRELET, II, 391. — Clignet de Brabant avait été destitué en 1408.

68. MONSTRELET, II, 349 ; cf. *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. A. Tuetey, p. 65, et A. COVILLE, *Les Cabochiens*, p. 193.

69. DENYS GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, p. 422.

chaperon blanc, ils pillèrent son hôtel de Nesle et enlevèrent les meubles et ustensiles.⁷⁰ Le duc alla demeurer ailleurs, mais toujours dans Paris, car il ne pouvait sortir de la capitale. Seul le chroniqueur Jean Jouvenel des Ursins nous parle de ce déplacement : encore un renseignement qu'il devait sans doute à son père, le seigneur de Traignel.

Or estoit le duc de Berry, à tout son chapperon blanc, logé au cloistre de Nostre-Dame, en l'Hostel d'un Docteur en Medecine, nommé Maistre Simon Allegret, qui estoit son Physicien. Et presque tous les iours il vouloit que ledit feu Maistre Jean Iuvenal des Ursins, Seigneur de Traignel, allast devers luy. Ils coniferoient ensemble du temps qui couroit, et des choses qu'on faisoit et disoit. Ledit Seigneur dit audit Iuvenal : « Serons-nous tousiours en ce point, que ces meschantes gens ayent auctorité et domination ? » Auquel le Seigneur de Traignel respondit : « Ayez esperance en Dieu, car en brief temps vous les verrez destruits, et venus en grande confusion. »⁷¹

Voilà donc nos deux protagonistes, Jean Gerson et le destinataire de sa lettre, le duc de Berry, tous deux réfugiés, et en même temps, dans l'enceinte de Notre-Dame, pour s'abriter contre la fureur d'une populace en délire.⁷²

Les Cabochiens ne purent empêcher une réconciliation entre les princes. « Lors fut fait ung traité pour faire la paix, et devoit estre faite à Pontoise ; et y alla le duc de Berry le vingtième jour dudit mois (de juillet), jour de Sainte-Marguerite, et le duc de Bourgogne le lendemain vigille de la Magdeleine. »⁷³ Ceci nous permet de situer le séjour du duc de Berry à Notre-Dame entre le 10 juillet au plus tôt et le 20 juillet au plus tard, c'est-à-dire, entre le rétablissement momentané de la santé du roi et le départ du duc pour Pontoise. À en juger par ses largesses à Simon Allegret, il faut conclure que le duc de Berry, en se réfugiant chez son médecin, était

70. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 141.

71. JOUVENEL DES URSINS, 257.

72. Les lettres de l'Université de Paris, en date du 1^{er} décembre 1413, font mention de ceux qui, pendant la guerre civile, étaient obligés de se cacher et de chercher un asile dans les temples : « alii semet occludere et templis se tueri » (RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 201).

73. *Journal d'un bourgeois de Paris*, 34 ; *Geste des nobles*, 148. D'après le RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 95, une députation était en route le 21 juillet et le roi fit dire aux princes d'attendre l'arrivée des ducs de Berry et de Bourgogne qu'il enverrait à Pontoise.

sérieusement effrayé et même menacé en sa personne par les Cabochiens. Le 13 novembre il alloua à Simon Allegret 1,000 écus d'or « pour ses très grans, bons et agréables services » ; et un mois après il lui donna 60 écus d'or pour s'acheter une mule, du velours noir pour se faire un grand chapeau et 300 martres, du prix de 168 fr. 15 s., pour fourrer une houpelande.⁷⁴

Après les accords de Pontoise (26-28 juillet) qui devaient servir de base à un traité acceptable de part et d'autre, les ducs de Berry et de Bourgogne regagnèrent Paris. Le 4 août, le dauphin, duc de Guyenne, maître de la situation dans la capitale, parcourait la ville accompagné des ducs de Berry et de Bourgogne et des Jean Jouvenel, père et fils. Le lendemain le duc de Berry fut de nouveau capitaine de Paris. Le 8 août, la paix fut criée par les carrefours et le 23 août le duc de Bourgogne, après avoir vainement tenté d'enlever le roi, partit précipitamment pour son pays de Flandre, d'où il reprit sa lutte contre les Armagnacs installés à Paris depuis la fin du mois.⁷⁶

* * *

Nous avons laissé Gerson sous les hautes voûtes de la cathédrale de Paris. Aux registres du chapitre de Notre-Dame il est porté comme étant « in ecclesia » le 28 avril, les 10, 12, 15, 17 et 19 mai ; et le 27 juin le chapitre l'autorisa à établir sa demeure provisoire « in ecclesia parisiensi ». ⁷⁷ Nous ignorons quand il quitta

74. Archives nationales, KK 250, fol. 28v, 29v et 56v. Voir Jules GUIFFREY, *Les inventaires de Jean duc de Berry*, Paris, t. I (1894), p. 269, note 4. Simon Allegret recevait du duc de Berry 100 liv. de gages annuels. Aussi, dès 1405, lors de la fondation de la Sainte-Chapelle à Bourges, le duc le nomma un des chanoines (Louis RAYNAL, *Histoire du Berry*, II, 445). Le 1^{er} janvier 1413 (n. s.) il donna au duc un « *Livre de medecine* qui traite de la vertu des herbes et des bestes, escript en latin » (*ibid.*, p. 269, n° 1003 ; cf. Léopold DELISLE, *Cabinet des manuscrits*, t. III, p. 185, n° 185). En 1393, Allegret était médecin de Charles VI qui, le 19 juillet 1393, lui alloua « de grace especiale la somme de deux mille cinq cens francs pour une fois » (GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, Additions, p. 785). Il mourut le 22 octobre 1415, précédant ainsi le seigneur qu'il hébergea. Pour une notice sur Allegret, voir Ernest WICKERSHEIMER, *Dictionnaire biographique des médecins en France au moyen âge*, Paris, 1934, t. II, p. 737a.

75. JOUVENEL DES URSINS, 259-263. D'après le *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 43, Berry ne redevint capitaine de Paris que le 11 août.

76. JOUVENEL DES URSINS, 263 ; RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 137, 149 ; *Chronique normande*, 420-421.

77. P. GLORIEUX, *La vie et les œuvres de Gerson*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, XVIII (1951), p. 176.

cet asile ; mais nous croyons le retrouver le 2 août, dans une assemblée de l'Université où l'on rédigea une lettre approuvant les articles de la paix de Pontoise. Cette lettre, où l'on pourra reconnaître la plume de Gerson, si nous ne nous trompons, est adressée « à touz loyaulz subgiez et bien veuillans de la prospérité de très crestien roy et royaume de Franche », et se termine par un souhait exprimé dans des termes typiquement gersoniens :

(Que) cessent dores en avant toutes paroles sédicieuses, murmures et désordonnez affections, craintes et aveugles convoitises qui pourroient estre contraires à si hault bien comme est paix, qui est le commencement et consommation de toutes vertus, mais recognoisse chascun la grâce, laquelle aussi comme par miracle Dieu a faite à ce royaume et à tous les habitans d'icellui, en requérant l'acteur et le Dieu qui seul le puet donner, que icelle vueille continuer en l'augmentation de la foy et louenge de son saint nom. Donné à Paris, en nostre congrégation générale sur ce solennellement célébrée à Saint-Bernard, le second jour d'aoust, l'an mil IIIIc et XIII.⁷⁸

Notons particulièrement cette tournure : la paix a été rétablie par « la grâce, laquelle, aussi *comme par miracle*, Dieu a faite à ce royaume ».

Quatre jours plus tard, dimanche 6 août, après la fuite des Cabochiens, l'office divin fut célébré à Notre-Dame avec une splendeur extraordinaire. Le même jour, l'Université se rassembla en congrégation générale à Saint-Bernard et, ce qui était un honneur exceptionnel, le duc de Guyenne assista en personne à la réunion, accompagné des ducs de Berry, de Bourgogne, de Bar et de Bavière, « una cum maxima multitudine baronum, militum et burgensium ». ⁷⁹ Par la bouche de son chancelier, Jean de Nielles, il remercia l'Université de sa contribution à la paix et l'invita à continuer ses prières afin que Dieu rendît la paix durable.

Alors le chancelier de Notre-Dame de Paris se leva, et, après avoir repris succinctement ce qui avait été dit, il promit, au nom de tous, que le désir du duc de Guyenne serait fidèlement rempli ; il le remercia d'un

78. A. COVILLE, *Les Cabochiens*, pièce justificative IV, p. 439-441. Cf. *Chartularium univ. paris.*, IV, n° 1985, p. 259-261.

79. H. DENIFLE, E. CHATELAIN et E. VAN MOË, *Auctarium chartularii Universitatis parisiensis*, Paris, II (1897), col. 155, qui corrige les récits et la chronologie du RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 133-135, de JOUVENEL DES URSINS, 264, et d'A. COVILLE, *Les Cabochiens*, 362.

honneur que jamais prince si haut placé n'avait accordé à l'Université, toute fille du roi qu'elle fût ; puis il le supplia d'accepter les propositions de paix qui lui étaient faites au nom des seigneurs de la maison de France, afin que, toutes voies de fait cessant dans le royaume, tout fût réglé à l'avenir d'après les lois de la justice. Après cela, la séance fut levée.⁸⁰

Le 8 août, mardi, la paix fut proclamée et publiée à son de trompe. Le même jour il y eut de nouvelles réjouissances religieuses.

Les curés de toutes les paroisses de la ville firent une procession générale au milieu d'un immense concours d'hommes et de femmes, et se rendirent à Saint-Martin-des-Champs, où l'office divin fut célébré en grande cérémonie. Le chancelier de Notre-Dame prononça un sermon, dans lequel il engagea tous les assistants et chacun d'eux en particulier à se féliciter du rétablissement de la bonne harmonie entre les ducs et à travailler de tout leur pouvoir à la maintenir. L'illustre docteur déduisit fort éloquemment sur ce sujet une foule de considérations, que je ne reproduirai pas ici au long, de peur de fatiguer le lecteur et pour ne pas m'écarter de la brièveté dont je me suis fait une loi. Rappelant tout ce qui s'était passé dans la capitale depuis le mercredi précédent (2 août, quand les Cabochiens entrèrent par force dans l'Hôtel de ville pour interrompre une conférence sur la paix), il dit qu'on devait rendre de solennelles actions de grâces au Seigneur pour l'espèce de miracle qu'il avait opéré en faisant conclure si promptement la paix sans effusion de sang, et malgré les intrigues des méchants qui avaient tout fait pour l'empêcher. (...) L'orateur avait pris pour texte ce passage du divin Psalmiste : *In pace in idipsum requiescam* (IV, 9).⁸¹

La seule autre mention de ce discours dont, malheureusement, le texte ne nous est pas parvenu, se lit dans la *Chronique* de Jouvenel des Ursins, p. 264 :

Et firent ceux de ladite Université une bien notable procession à Saint Martin des Champs, et y eut du peuple beaucoup. Et fit un notable sermon Maistre Iean Iarson, qui estoit bien notable Docteur en Theologie, lequel prit son theme, *In pace in idipsum*, lequel il desduisit bien grandement et notablement, tellement que tous en furent très contens.

Il est à regretter que nous ne puissions lire le discours ainsi vanté. Mais, dans le résumé qu'en fait le *Religieux de Saint-Denys*, on sent qu'il en avait devant lui le texte même, ou du moins des notes prises

80. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 137, seul à nous avoir conservé cette intervention de Gerson.

81. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 137-139.

au pied de la chaire. S'il ne nous a pas transmis « la foule de considérations » que Gerson a développées, sans doute à la manière allégorique chère aux orateurs de l'époque, il nous a conservé tout de même un bout de phrase gersonienne : « on devait rendre de solennelles actions de grâces au Seigneur *pour l'espèce de miracle* qu'il avait opéré en faisant conclure si promptement la paix *sans effusion de sang* » (nous soulignons). Un mois plus tard Gerson devait dire au roi :

Et tout cecy est fait *plus par miracle* que par voie humaine. Disoit naguères vostre prevost de Paris aus deputés de vostre fille l'Université : « Nous estions, dit-il, nous et vous tous, perdus, mors et destruis, se le remede n'y eut esté ainsy brief mis. » On parle (*ms.* parles) de roles merveilleux et aultres malefices sans nombre ; en tant que cent mil hommes d'armes, comme je tiens, n'y eussent pas autant fait pour remedier à ces besoignes et à vostre royale vie, sans bruit, *sans effusion de sanc* et sans meschief, comme ha fait Dieu. C'est le bon maîtres qui euvre sans demeure.⁸²

Dans le prompt rétablissement de la paix Gerson voit la marque de la clémence divine, ce qui est tout à fait naturel. Mais pourquoi insiste-t-il tellement sur le caractère quasi-miraculeux de ce retour à l'ordre ? Pourquoi comparer à un miracle la délivrance du royaume des terreurs des Cabochiens ? Gerson avait-il demandé un nouveau miracle dans ses prières ? Pourtant, il lui est arrivé de critiquer sévèrement les gens « qui par curiosité et vanité demandoyent encore autres miracles », ceux à qui « ne souffissent mie les miracles que Dieu et ses Sains ont fais ou temps passé, mais en demandent toujours des nouveaux ». ⁸³

Nous croyons pouvoir répondre à la question, bien qu'ici notre hypothèse ne repose plus sur des documents. Gerson ne nous a pas laissé ses mémoires pour nous permettre de retracer l'évolution de sa pensée. Pourtant, à l'aide de ce que l'on sait sur lui, son caractère et ses écrits, on peut se permettre de le suivre en pensée quand, menacé par la fureur des Cabochiens, il alla chercher asile dans la

82. Discours *Rex in sempiternum vive*, 4 septembre 1413 ; nous soulignons. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 152v-153 ; Du PIN, IV, 659C ; Du BOULAY, *Historia Univ. Paris.*, V, 238.

83. Sermon *Omne regnum*, ms. B. N. fr. 13318, fol. 111v. Cf. Louis MOURIN, *Jean Gerson*, p. 256-257.

cathédrale de Notre-Dame. Il part précipitamment de chez lui, laissant tout. Dans son refuge il n'a plus ses livres à portée de la main. Qui sait même si un jour il les retrouvera ? ⁸⁴ L'office divin occupe une partie de sa journée ; mais il lui reste beaucoup de temps pour réfléchir aux événements qui viennent de se passer. Plus recueilli encore qu'à l'ordinaire, dans cette ambiance où sa méditation l'embrase comme un feu et fait parler sa langue, il remonte à ce qu'il considère comme le point de départ de tous les malheurs de la France : l'assassinat de Louis d'Orléans survenu le 23 novembre 1407 et la justification de l'assassin prononcée par Jean Petit le 8 mars 1408. « O Ciel ! O Terre ! O glorieux Dieu de Paradis ! Comment a esté verité offusquée, confundue et celée depuis. vj. ans en ca ! » ⁸⁵. La parole de Dieu résonne dans ses oreilles : *Tu ne tueras pas !*. Qu'a-t-il fait, lui, prêcheur de vérité et interprète de la parole divine, qu'a-t-il fait pour faire punir le meurtrier et flétrir l'apologie impie de son flagorneur ? Rien. Et pendant ce temps il a vu le duc de Bourgogne grandir en pouvoir, en orgueil et en insolence, vilipender l'autorité royale et s'associer, pour ses propres fins, à des gens du plus vil état, qui n'hésitaient devant rien, pas même à porter une main sacrilège sur les ministres de Dieu. Et pourquoi Gerson a-t-il gardé le silence ? Dévouement immodéré à la maison de Bourgogne ? Intérêt personnel ? Peur de l'agresseur ? Mais qu'était devenu son devoir devant Dieu ? Dans son angoisse il va jusqu'à s'accuser d'avoir été le complice de Jean sans Peur en ne dénonçant pas son crime dès le commencement. Comment faire pénitence pour le péché qu'il se confesse à lui-même ? Il se promet de racheter sa faute aux yeux de Dieu, si jamais il lui est donné de reprendre sa place dans le monde.

Parfois les circonstances les plus disparates se réunissent dans une conjoncture pour aboutir à un résultat commun. C'est ce qui est arrivé à Gerson, croyons-nous. Plus haut nous avons vu qu'il se réfugia dans Notre-Dame vers la fin du mois d'avril 1413 et que le 27 juin le chapitre lui permit de s'établir provisoirement « in ecclesia parisiensi », c'est-à-dire, dans l'enceinte de la cathédrale ou dans le cloître même. On peut donc raisonnablement conclure qu'à

84. Voir *Romania*, LXXXI (1960), 91-92.

85. *Rex in sempiternum vive*, ms. B. N. fr. 24841, fol. 166 ; DU PIN, IV, 668D.

cette date Gerson ne prévoyait pas la proche fin de ses infortunes et comptait rester encore quelque temps dans son abri, soit qu'il lui fallût toujours un lieu sûr, soit que sa maison fût inhabitable à cause des dégâts occasionnés par les Cabochiens. Or, vers la fin de sa lettre au duc de Berry dans laquelle il lui demande son concours pour l'introduction d'une fête en l'honneur du mariage de Joseph et de Marie, Gerson lui dit qu'un de ses amis venait de mourir dernièrement, Henri Chiquot, « moult renommé » maître en théologie de la Faculté de Paris, qui, dans son testament, au lieu de fonder un service anniversaire pour son éternel repos, fit un legs à l'église de Chartres, dont il était chanoine, pour l'institution d'une commémoration du mariage de Joseph et de Marie.

Si l'on ignore la date du décès d'Henri Chiquot, on sait pourtant que depuis 1407 il habitait Chartres où il avait un canonicat à la cathédrale, et qu'il était encore en vie le 24 juin 1413, car sa présence à cette date à la réunion de la Saint-Jean du chapitre est la dernière relatée dans les procès-verbaux des chapitres généraux.⁸⁶ Mais il ne vivait plus quand Gerson écrivit au duc de Berry. Nous croyons même pouvoir affirmer qu'il était déjà mort le 17 août 1413 lorsque le chancelier adressa à toutes les églises une lettre pour faire célébrer une fête solennelle en l'honneur de saint Joseph et de son mariage avec la vierge Marie.⁸⁷ Dans ce cas, il est fort probable que Gerson apprit la mort de son ami Chiquot pendant qu'il se trouvait à Notre-Dame de Paris, ou très peu de temps après.

Revenons à notre essai de reconstitution de l'état d'âme de Gerson. Ce serait donc précisément au moment où il est en proie à des scrupules de conscience, où il se sent coupable d'un péché d'omission, où il s'accuse d'une complaisance criminelle en ayant semblé approuver par son silence le forfait du duc de Bourgogne et sa disculpation par Jean Petit, qu'il reçoit la triste nouvelle de la disparition de Chiquot, qui, en son vivant, avait souvent parlé avec Gerson des prérogatives glorieuses de saint Joseph. Il l'avait

86. Y. DELAPORTE, article *Chicot* dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, éd. Alfred BAUDRILLARD, etc., Paris, t. XII (1953), p. 674 ; Y. D., *Les fiançailles et le mariage de Notre Dame dans l'art chartrain...*, dans *La voix de Notre Dame de Chartres*, 81^e année, février 1937, p. 39.

87. DU PIN, IV, 732D-736B.

aussi entretenu d'un projet qui lui était cher : il espérait faire commémorer le mariage de Marie et de Joseph. Et un jour, sentant que la mort pourrait le surprendre avant la réalisation de son projet, il chargea Gerson de le mener à bonne fin s'il disparaissait avant lui.⁸⁸ Mais, dans sa situation actuelle, comment Gerson pouvait-il envisager la moindre démarche d'une campagne en vue d'instituer une fête en l'honneur du mariage virginal de Marie et de Joseph ? En dehors des murs de la cathédrale on ne s'intéressait qu'à des campagnes militaires et qu'à s'entretuer.

Dans le « secret parlement » de son âme — ainsi que disait souvent Gerson — il devait se rappeler les heures plus tranquilles, avant l'assassinat de Louis d'Orléans, passées auprès d'un autre ami, « feu frère Pierre Bourguignon, Célestin », c'est-à-dire, Pierre Poquet, mort à Paris, comme vicaire général des Célestins de France, en 1408,⁸⁹ qui, lui aussi, avait une dévotion spéciale pour saint Joseph et « auquel, comme il souloit dire, saint Joseph estoit especial patron et refuge ; et avoit souvent esprouvé son secours ès nécessités de soy et d'aultruy, *comme par miracle* ». ⁹⁰

« Comme par miracle ! » On prie comme on croit. Divinement inspiré, Gerson remue ses lèvres et, au fond de son cœur, jaillit une prière ardente :

Ô Joseph, fils de David, que Dieu a voulu choisir comme le saint et virginal époux de la vierge Marie, vous qui étiez privilégié entre les autres hommes et femmes dès l'heure de votre conception, vous qui avez mérité d'être réputé le père du Fils de Dieu, vous qui lui avez donné son nom, qui l'avez porté dans vos bras, nourri, gardé et servi dès son enfance et à qui il voulut être soumis, juste Joseph, daignez écouter ma prière.

Daignez écouter la prière d'un pécheur indigne dont le père était ouvrier sur bois, comme vous : et dont la mère travaillait de ses

88. *Épître à Dominique Petit*, Du PIN, IV, 731C.

89. Antoine BECQUET, *Gallicæ Cælestinorum congregationis ordinis S. Benedicti monasteriorum fundationes virorumque vita aut scriptis illustrium elogia historica*, Paris, 1719, p. 96, où il y a une référence à la lettre de Gerson au duc de Berry. — Dans un prochain article nous reviendrons sur les divers personnages dans l'entourage de Gerson qui s'intéressaient au culte de saint Joseph.

90. Vers la fin de la lettre au duc de Berry. Nous soulignons.

*maines, comme votre Épouse, l'une tissant la soie, l'autre chardonnant la laine.*⁹¹

Délivrez-nous de cette affliction effroyable, comme vous avez délivré plusieurs prisonniers de purgatoire à l'occasion de votre mariage joyeux, saint et glorieux.

Délivrez-nous, comme vous avez délivré plusieurs de notre temps qui vous ont appelé en considération de votre mariage virginal avec la vierge Marie. Secourez-nous, comme vous les avez secourus dans leurs nécessités.

Délivrez-nous par votre intercession auprès de votre glorieuse Épouse, la Sainte des Saintes, avec laquelle vous avez parlé des secrets mystères divins, avec laquelle vous avez conversé plus intimement et plus souvent que toute autre personne. Pour elle, l'honneur fait à vous est honneur fait à elle, et aussi à son Fils qui daigna vous appeler père.

Montrez-nous votre miséricorde. Donnez-nous votre assistance salutaire. Donnez-nous paix et union, car par votre mariage est signifiée l'union de sainte Église à Jésus, et l'union de l'âme à Dieu. Donnez-nous les biens et les aumônes de grâce et de pardon.

Exaucez ma prière. Accordez-moi la grâce de vous louer sans cesse ; et je promets de faire dignement honorer votre mariage dans toutes les églises de la chrétienté.

Soyez notre intercesseur, afin que, par vous, nous arrivions à la bienheureuse Marie toujours Vierge et par elle à Dieu benoît sans fin. Amen.

Pure fantaisie ! nous dira-t-on peut-être. Nous répondons, comme Gerson, que « notre assercion ou estimacion ne se met point à dire certainement que ainsi soit, ou ainsi aist esté, mais se met seulement nostre credulité ou assentement ou opinion sus les apparences ou probabilités que on treuve à dire que ainsi est ou ha esté. Et cecy se peut maintenir sans erreur et sans presumpcion ». ⁹² Notre hypothèse est appuyée sur les écrits de Gerson et confirmée par la suite des événements. Dix jours avant la fin du mois de juillet, quand

91. Les parents de Gerson portaient des surnoms de métier : Arnaut le Charlier (ouvrier en bois) et Élizabeth la Chardenière. Voir *Romania*, LXXXI (1960), p. 345 et note 2.

92. *Considérations sur saint Joseph*, ms. B. N. fr. 24841, fol. 118v ; Du PIN, III, 843C. Cf. *Quæ veritates sint credendæ de necessitate salutis*, Du PIN, I, 23B-24A.

les ducs de Berry et de Bourgogne quittèrent Paris à la tête de l'ambassade royale pour se rencontrer avec les princes armagnacs à Pontoise, les Cabochiens, toujours échauffés par Jean sans Peur, étaient en pleine effervescence. Ils continuèrent à s'opposer à toute tentative de paix et venaient d'envoyer une force vers Montereau à l'encontre des troupes commandées par les lieutenants du duc de Berry. Mais les promoteurs d'un traité de paix étaient aussi résolus. Le départ de la députation royale pour Pontoise devint l'occasion de nombreuses dévotions, de messes et de processions pour la paix. Comment refuser à Gerson le privilège d'avoir, par ses prières, pris une part active à toutes ces manifestations, même s'il ne jouissait pas de sa liberté ?

L'accord de Pontoise marqua la chute immédiate des Cabochiens. Le changement s'opéra rapidement et « sans effusion de sang », de sorte que tout se passa vraiment « comme par miracle ». Saint Joseph avait-il exaucé les prières de Gerson ? Pour le chancelier, c'était le commencement d'une ère nouvelle et il se mit aussitôt à s'acquitter de son vœu. Le 17 août, il adresse « à toutes les églises, spécialement à celles qui sont dédiées à Notre Dame », une lettre-circulaire, les priant d'arrêter un jour pour honorer la vierge Marie et son époux en commémorant leur mariage.⁹³ Il n'est pas seul, écrit Gerson, à avoir eu cette idée. Plusieurs personnes de son entourage ont voulu honorer le virginal mariage de Joseph pour diverses raisons parmi lesquelles celle-ci : c'est qu'à l'invocation de son nom, eux-mêmes et d'autres personnes qu'ils connaissent, ont bénéficié de ses miracles.⁹⁴ Pour commémorer ce mariage sans trop changer l'office de l'Église, il propose le jeudi des quatre-temps de décembre, avec l'évangile *Exurgens autem Joseph a somno*. Ainsi, avec cette légère modification, dit-il, la fête sera à sa place entre le mercredi où on lit l'évangile *Missus est* (Annonciation) et le vendredi avec l'évangile *Exurgens Maria abiit in montana* (Visitation). Ce jour-là on pourrait célébrer une messe propre pour laquelle il a déjà composé un office, fait, assure-t-il, de textes scripturaires et non pas selon

93. Du PIN, IV, 732D-736B. MSS B. N. lat. 3126, fol. 27rb-29ra (où la lettre est précédée d'une rubrique erronée : « Sermo de virginali coniugio Joseph cum Maria ») ; B. N. lat. 17,488, fol. 373-375v ; Mazarine 940, fol. 72v-76 ; Tours 384, fol. 72-75.

94. « Movit rursus operatio miraculorum, quæ ad invocationem ipsius justî Joseph deputant in seipsis, et in aliis contigisse » (Du PIN, IV, 733A).

des conjectures apocryphes. Gerson le tient à la disposition de ceux qui le désirent et les invite à le corriger et à l'améliorer.⁹⁵

Mais le chancelier avait aussi à s'acquitter d'une autre promesse : il fallait s'occuper — hélas ! avec quel retard ! — du meurtre de Louis d'Orléans et de la *Justification du duc de Bourgogne*. L'occasion se présenta le 4 septembre. Le duc de Guyenne venait de rétablir dans leurs fonctions des officiers mis à pied par les Cabochiens et de délivrer les prisonniers encore enfermés.⁹⁶ Le même jour, au Palais, dans la salle basse de la Conciergerie, sous les galeries, Gerson prononça un long discours devant le roi, le duc de Guyenne, le roi de Sicile, les ducs de Berry, d'Orléans, de Bourbon, les comtes d'Alençon et d'Eu, « et plusieurs autres », présents aussi des membres du clergé et des représentants du peuple. L'orateur, parlant au nom de l'Université, choisit pour son texte les paroles de Daniel, II, 4, *Rex in sempiternum vive !*⁹⁷ C'est l'acclamation, dit-il, qu'il apporte au roi de la part de son peuple, des nobles, du clergé, du Parlement et de l'Université de Paris. Il rappelle qu'ils étaient tous naguère « comme en servage et en très dure et vile servitude par l'outrageuse entreprise d'aucunes gens de petit ou nul estat qui vouloient dominer (*ms.* donner) et querir leur propre proffit », gens qui « faisoient prison privée, prenoient, tuoient, mutrissoient, noyoient par nuit, sans quelconque ordre et forme de procès, et par corruption d'argent ». « Mais, Dieu mercy, mercy à Dieu, et à sa glorieuse Mere, et à tous Sains et Saintes, qui gardent ce royaume très crestien, tout leur effort, toute leur fole et crueuse entreprise est mise comme au neant. (...) Et tout cecy s'est fait plus par miracle que par voie humaine. »⁹⁸

Après un long préambule et un développement allégorique encore plus long, que nous ne pouvons analyser ici,⁹⁹ Gerson pose, entre autres, une question :

• S'aucun induisoit le roy à donner congié de occire ung homme qui n'auroit point deservi à morir, cuidés vous que tel en feust excusé ? Certes,

95. Cf. DU PIN, IV, 736C-742D, *Officium Missæ*, avec des variantes en note.

96. MONSTRELET, II, 398-399.

97. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 150v-177v ; DU BOULAY, *Historia univ. Paris.*, V, 236-253 ; DU PIN, IV, 657-677A.

98. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 151v, 152, 152v ; DU PIN, IV, 658B, 659A, 659C.

99. Voir le résumé du discours *Rex in sempiternum vive* dans A. COVILLE, *Jean Petit*, p. 433-437.

non. Car la loy de Dieu est par dessus, qui deffent telle occision injuste, quant il dit : *Non occides* (Exod. XX, 13, etc.). *Iterum : Qui gladium acceperint, gladio peribunt* (Matt. XX, 52). *Glosa : auctoritate propria*, de propre auctorité. O Ciel ! O Terre ! O glorieux Dieu de Paradis ! Comment a esté verité ofusquée, confundue et celée depuis. vj. ans en ça ! On a publié principe à toute bonne police contraire et destruisant toute auctorité royale, par quoy est venue turbacion et excecucion en la chose publique et peril de dampnacion.¹⁰⁰

Puis, se conformant aux instructions reçues de l'Université, dit Gerson, il se lance dans une censure dogmatique de sept assertions extraites en grande partie de la *Justification du duc de Bourgogne*. Il attaque la doctrine de Jean Petit, la théorie du tyrannicide, et non pas celui qui l'a énoncée ; il fulmine contre la justification abominable d'un assassinat, et non pas contre l'assassin. Nulle part dans le discours, Jean sans Peur n'est-il nommé. Mais l'orateur a beau protester qu'il ne cherche la « punicion de personne quelconque, morte ou vive » et qu'il ne veut que « publier nuement la verité et la faulseté reprouver », ¹⁰¹ tout le monde sait qu'il s'agit du duc de Bourgogne et de Jean Petit.

Dans la péroration de ce même discours, le *Rex in sempiternum vive*, Gerson s'acquitte de la promesse faite à saint Joseph :

C'est maintenant, dit-il, comme une nouvelle lumiere, selonc la similitude du temps de Hester. *Nova lux oriri visa est etc.* (Esther, VIII, 16). C'est bien icy, plus que devant, exultacion, joye et jubilacion. Grace à Dieu de amour et de paix, qui est « vie, voye et verité » (Jean, XIV, 6). Grace à sa glorieuse Vierge Mere, et à sainte Geneviefve, qui oncques ne faillirent à ceste cité. Grace au virginal espoux de Nostre Dame, saint Joseph juste, du quel le mariage fut signification de la plus parfaite union et coniunction qui soit : c'est de Dieu et de son Eglise. Si devons honorer ce mariage virginal, ceste sacrée et très caste coniunction, nous qui querons paix et union. Grace à saint Denis et à saint Remy, patrons et apostres de France. Grace à tous Sains et Saintes des quelz les memoires

100. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 166 ; Du PIN, IV, 668C-D.

101. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 166v ; Du PIN, IV, 669A. — Jean Petit est mort le 15 juillet 1411. — On a dit que Gerson le tenait en haine ; voir *Chartularium Univ. Paris.*, IV, p. 261, n° 1988, note 1, qui renvoie au ms. B. N. lat. 1485¹, fol. 35b (Du PIN, V, 405B). Mais cette opinion est basée sur un seul témoignage qui ne se lit que dans ce manuscrit, dont il faut se méfier, car les mss B. N. lat. 1485¹ et 1485² étaient des exemplaires personnels de Martin Porée, évêque d'Arras et chef de l'ambassade bourguignonne au concile de Constance. Voir A. COVILLE, *Jean Petit*, p. 415 et note 40.

et les reliques sont en ceste glorieuse, royale et très chrestienne et religieuse cité et bonne ville de Paris. Graces à vous, roy très chrestien, à la royne, à monseigneur le daulphin, qui selond son aage y a très constamment labouré. Et Dieu le parface de bien en mieux ! Graces à vous tous, nos seigneurs. Si concluons en suppliant que paisiblement et concordéement et uniement (par) le droit chemin¹⁰² nous parvenions à la vie pardurable de Paradis. *Prestante eo qui est benedictus in secula. Amen.*¹⁰³

Signalons la place que Gerson assigne à saint Joseph dans ses actions de grâces : il le nomme tout de suite après ceux qui ont toujours, dit-il, protégé la ville de Paris : Dieu, la Vierge et, très naturellement pour un Parisien, sainte Geneviève. Serait-ce accidentellement qu'il le mentionne avant saint Denis et saint Rémi, les « patrons et apotres de France » ? Ou serait-ce par souci d'ordre hiérarchique qu'il met saint Joseph au-dessus des autres esprits bienheureux ? Nous croyons qu'en lui donnant cette place éminente, il lui accorde le rang privilégié qu'il occupe parmi les élus. Aussi le proclame-t-il le puissant protecteur de tous ceux qui réclament son secours avec confiance. « Plusieurs de nostre temps, écrit-il, tant Religieus comme autres, les aucuns mors, les autres vifs, ont jugié et creu religieusement que secours leur a esté fait en leurs necessités par la requeste du virginal espous Nostre Dame, saint Joseph, lequel l'Evangile appelle juste et filz de David ». ¹⁰⁴ N'a-t-il pas lui-même éprouvé sa puissance protectrice tout récemment ? Maintenant, dans le *Rex in sempiternum vive*, il demande paix et union. Et où les mieux trouver que dans la parfaite union de Marie et de Joseph ? « Si devons honnourer ce mariage virginal, ceste sacrée et très caste coniunction, nous qui quérons paix et union. »

Deux jours plus tard, le 6 septembre, dans une réunion générale à Saint-Bernard, l'Université donna son adhésion au discours de

102. « ... la devise que ilz ont darryennement prise : le droit chemin » (fol. 154). — Le duc de Guyenne fit porter aux Armagnacs des manteaux violets, ouverts des deux côtés, « où il avoit foison feuilles d'argent, et en escript d'argent *Le droit chemin* » (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 44 ; JOUVENEL DES URSINS, 264 ; RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 151 ; *Geste des nobles*, 150 ; *Chronique de Jean le Fèvre*, éd. Fr. MORAND, I, 117 ; etc. — En 1405, dans le discours *Vivat rex*, Gerson avait dit : « Discrecion tient le droict chemin roial, sans decliner à dextre de dissimulation ou à senestre de sedition » (Mss B. N. fr. 926, fol. 292a ; B. N. fr. 936, fol. 128v ; etc.)

103. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 177r-v ; Du PIN, IV, 676D-677A.

104. *Considérations sur saint Joseph*, Ms. B. N. fr. 24841, fol. 125v ; Du PIN, III, 849A.

Gerson.¹⁰⁵ Mais il comprenait que l'importance donnée à l'affaire Jean Petit risquait d'éclipser son projet de faire célébrer une fête en l'honneur du mariage de Marie et de Joseph. Donc, le 26 septembre, il adressa un nouvel appel à l'Église, une *Bonne exhortacion generale pour la feste de la Desponsacion Nostre Dame* ;¹⁰⁶ et quelques semaines plus tard il composa les *Considérations sur saint Joseph*,¹⁰⁷ où il renvoie à « une briefve epistre qui s'adresse à sainte Eglise ». ¹⁰⁸

Nous venons à l'instant de mentionner l'assemblée de l'Université à Saint-Bernard, qui, le 6 septembre, approuva ce qu'avait dit Gerson dans le *Rex in sempiternum vive*. Or, cette réunion fut présidée par l'aumônier du duc de Bourgogne, Jean de Montlyon, en sa qualité de recteur de l'Université,¹⁰⁹ qui, plus tard, disait que ses agissements n'étaient pas influencés par son office d'aumônier du duc.¹¹⁰ Mais Jean sans Peur ne manquait pas de partisans plus ou moins avoués dans l'Université, surtout dans la Faculté de Décret et dans la Nation picarde.¹¹¹ Une opposition à Gerson commença à se dessiner. Aussi, le 4 octobre, écrivit-il une cédula pour répondre à ceux qui critiquaient sa dénonciation des assertions de Jean Petit et le considéraient comme un perturbateur de la paix.¹¹² Il se fait fort d'être le défenseur de « la verité de la foy et de bonne doctrine » ; il n'admet ni contradiction ni dérogation à la loi de Dieu, dit-il. Un traité de paix ne peut pardonner un crime ni absoudre un criminel. « Mieulx vauroit juste guerre que une telle injuste paix, selonc le dit de l'Euvangille » (fol. 181). Quant à la fausse doctrine (de Jean Petit), il n'y a plus d'excuse qui tienne pour en différer la condamnation :

Combien que ceste verité de la foy et de bonne doctrine eust peu moult proffiter, qui l'eust plus tost dicte constamment, et est à croire que ne

105. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 177v ; DU PIN, IV, 677A ; V, 54-59.

106. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 234v-239, inédit.

107. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 117-150 ; DU PIN, III, 842-869A.

108. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 145 ; DU PIN, III, 864B. Notons que tout ce qui se lit après cette mention, se trouve aussi dans le même manuscrit aux fol. 239v-240, pages que Gerson a probablement écrites avant la *Bonne exhortacion* et qu'il a incorporées dans les *Considérations sur saint Joseph*.

109. DU PIN, V, 54 ; A. COVILLE, *Jean Petit*, 443.

110. A. COVILLE, *Jean Petit*, 474.

111. *Ibid.*, p. 445.

112. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 177v-182 ; DU PIN, IV, 677-680 et V, 100-103.

feussent mie venus tant de horribles maulx en ce royaume, se aucuns se feussent exposez jusques à la mort pour resister aux erreurs qui ont esté racines de nos maulx, non pour quant, selonc le proverbe commun : Vault mieulx tart que jamais. Et est bien à croire que plusieurs se sont repentis de leur dilacion ou dissimulation par paour humaine ou mondaine en ceste matiere. ¹¹³

L'auteur de la cédule était parmi ceux qui se sont repentis de leur silence, ce qui ne l'empêchait pas d'interpeller les autres qui partageaient sa culpabilité. Déjà, dans le *Rex in sempiternum vive*, il les avait accusés :

Hé Dieu ! s'écria-t-il, et où sont nos prelas de sainte Eglise ? Où sont les inquisiteurs qui sont tenus à extirper toutes erreurs du peuple, jusques à la mort, sans avoir paour ou faveur, et sur peine d'encourir pardurable dampnation ? Et ne peuvent ycy alleguer paour qui viengne en homme constant, car leur office ad ce les oblige par le dit de Jhesus Crist : *Bonus pastor dat animam suam pro ovibus* (Jean, X, 11). Ce qui n'est fait, si se face ! Car mieulx vault tart que jamais. ¹¹⁴

Maintenant Gerson revient sur la punition qui les attend s'ils persistent dans leur silence :

Et se les inquisiteurs favorisent icy ou dissimulent par paour, ilz encourent excommunications si grandes que le seul pape les puet absoldre. Et les prelatz en encourent l'ire de Dieu ; et les princes du sang royal et ceulx qui ont à garder la justice souveraine du roy, se ilz ne faisoient leur devoir, ilz seroient à reprendre comme dissimulans en matiere qui est tant lesive (nuisible) et du tout subversive de la maiesté royale et de sa court de justice haute et souveraine. ¹¹⁵

L'insistance de Gerson eut un résultat immédiat. Le 7 octobre, le roi manda à Gérard de Montagu, évêque de Paris, ¹¹⁶ et à son official, Jean Cudert, de procéder, avec le concours de l'inquisiteur de la foi, Jean Polet, et des « plus notables maistres de la Faculté de theologie », à une enquête afin d'examiner « plusieurs heresies, erreurs et autres choses malsonnantes en nostre foy », leur offrant l'aide du bras séculier en cas de besoin. ¹¹⁷ La commission d'en-

113. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 178v ; Du Pin, IV, 677D-678A.

114. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 169 ; Du Pin, IV, 670C.

115. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 180r-v ; Du Pin, IV, 678A et V, 101D-102A.

116. Et frère de Jean de Montagu, grand maître de l'hôtel du roi, à qui le duc de Bourgogne avait fait couper la tête en 1409.

117. Du Pin, V, 52C-53D.

quête, qu'on a appelée « Concile de la Foi », devait, bien entendu, juger les assertions de Jean Petit. « Pour laquelle assemblée, ajoute Monstrelet, aucuns furent moult troublez, doubtons que pour ceste cause ledit duc de Bourgogne ne les eust en son indignacion, et que ou temps avenir aucune chose n'en sourdist. » ¹¹⁸

Effectivement, l'évêque de Paris ne se montra pas très pressé d'exécuter les instructions royales et de réunir le concile de la foi. Mais Gerson, pour hâter l'examen des propositions de Jean Petit, se fit entendre encore une fois, le 15 novembre. On lui reprochait, à ce qu'il semble, le revirement subit dans sa conduite, après un si long silence. Devant une assemblée des chanoines de Notre-Dame et du clergé de Paris présidée par l'évêque, Gérard de Montagu, il essaya de justifier son mutisme pendant les années précédentes où, dit-il, il vivait dans la contrainte, privé de la liberté d'expression et réduit au silence par un gouvernement de force et de terreur et par des menaces d'excommunication. ¹¹⁹ Maintenant, déclara-t-il, la situation était tout autre ; il s'engagea à remplir son devoir de prédicateur en proclamant la vérité de la foi partout, d'abord devant l'évêque de Paris, et puis, s'il le fallait, devant le concile général et le pape. ¹²⁰ Rappelons que le 30 octobre, le chef de l'Empire, Sigismond, roi des Romains, informa toute la chrétienté de la prochaine tenue d'un concile ; ses envoyés arrivèrent en effet à Paris le 8 ou 9 novembre. ¹²¹ Gerson eut gain de cause. La première session du « Concile de la Foi » eut lieu le 30 novembre 1413. ¹²²

Sur ces entrefaites, pendant que le duc de Bourgogne restait dans ses États de Flandre, songeant à la guerre qui pourrait reprendre et la préparant en même temps, ne désirant autre chose que d'avoir l'occasion d'aller à Paris, les Armagnacs ne lui ménagèrent aucun affront, saccageant sa maison à Paris, destituant les officiers qui lui

118. MONSTRELET, II, 415-416.

119. Les Cabochiens avaient ressuscité des bulles d'excommunication lancées autrefois par Urbain V contre les grandes compagnies (RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, IV, 533, 563 ; JOUVENEL DES URSINS, 231 ; MONSTRELET, II, 239 ; *Geste des nobles*, 140-141 ; etc.) — Notons que le RELIGIEUX DE SAINT-DENYS aussi (V, 270) s'excuse de s'être tu pendant sept années sur l'affaire Jean Petit.

120. *Chartularium Univ. Paris.*, IV, n° 1999, p. 269-270. P. GLORIEUX, *La vie et les œuvres de Gerson*, p. 177, renvoie à *Archiv. nat.*, LL 110, p. 237, que nous n'avons pu consulter.

121. Noël VALOIS, *La France et le Grand Schisme*, IV, 233.

122. DU PIN, V, 51D-52.

étaient favorables et persécutant ceux de ses partisans qui se trouvaient encore dans la capitale. Gerson continuait à déclarer qu'en demandant la condamnation des assertions (de Jean Petit) il ne cherchait la punition d'aucune personne, vivante ou morte. Pourtant, dans la cédula du 4 octobre, le pardon qu'il accorde aux coupables dépend d'un repentir sincère et préalable :

*L'em, la verité de la foy qui a esté preschée ne comprend quelconque personne nonmeement, et ne tient à quelconque punicion pour le temps passé ; mais veult que faulseté contraire soit desracinée pour le temps futur, et tourner à bonne penitence ceulx qui par avant aueroient erré, sans en vouloir prendre vengeance ou punicion en tant que on ne voudroit perseverer. Car lors on ne devroit point espargnier ou dissimuler qui voudroit continuer. Non est clementia bello. Nulla perniciosior pestis quam familiaris inimicus.*¹²³

Pour comprendre qu'on le visait, le duc de Bourgogne n'avait pas besoin d'être grand clerc, car Gerson lui-même lui fit remettre une copie de la cédula par l'entremise de son aumônier, Jean de Montlyon,¹²⁴ homme de confiance du duc, sans doute, puisqu'il était un de ses représentants au concile de Constance.¹²⁵ Le 8 octobre, ceux de ses officiers qui demeureraient encore à Paris, disparaurent,¹²⁶ probablement pour le rejoindre. Mais avant cela, le 25 septembre, il avait envoyé ses ambassadeurs au roi, s'excusant d'être parti précipitamment sans prendre congé, protestant de son total dévouement au roi lui-même et à sa famille et lui confirmant en même temps sa résolution de se conformer aux termes de la convention d'Auxerre. Pour toute réponse le roi chargea le chef de l'ambassade, Martin Porée, évêque d'Arras, de porter ses salutations à son cousin et de lui faire savoir qu'il lui enverrait sous peu ses ambassadeurs.¹²⁷ Las de les attendre et finalement excédé par toutes les mesures prises contre lui et les gens que l'on considérait comme « trop bourguignons », Jean sans Peur adressa, de Gand, le 16 no-

123. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 179 ; Du PIN, IV, 678A. — « Quæ vero pestis efficacior ad nocendum quam familiaris inimicus ? » Boèce, *Consolatio Philosophiæ*, III, iv, fin, que Gerson traduit ailleurs : « L'ennemy privé et couvert nuyt plus que ung aultre ». — LEROUX DE LINCY, *Proverbes français*, Paris, 1859, t. II, p. 81 : « Guerre et pitié ne s'accordent pas ensemble ».

124. Du PIN, V, 99C et D.

125. Noël VALOIS, *o.c.*, IV, 302, note 4 ; A. COVILLE, *Jean Petit*, 512.

126. A. COVILLE, *Les Cabochiens*, 376.

127. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 165-169.

vembre, une longue lettre au roi dans laquelle il détailla ses doléances. Parmi ces griefs, « frivoles et imaginaires » dit le *Religieux de Saint-Denis*, on lit :

Item, que en plusieurs sermons, propositions ou assemblées, ont esté dictes paroles contre mon honneur et estat, et contre vérité, saulve l'honneur et révérence de vous, en usant de parolles non pas si estranges que on n'entendesist bien notoirement que on les désist pour moy, en venant directement contre la paix ordonnée et par vous faicte tant à Chartres, comme à Aussoire, et contre les termes de la cédulle derrenièrement jurées et promises. Lesquelles choses sont de très mauvaiz exemple et contre l'enseignement de Cathon, et promovans à toutes tenchons, débas et disensions qui pourroient tourner, que Dieu ne vueille ! en grant préjudice et détriment de vostre royaume. ¹²⁸

Si Jean sans Peur comprenait « bien notoirement » qu'il s'agissait de lui dans ces assemblées, nous pouvons, de notre côté, bien comprendre que c'est surtout de Gerson qu'il se plaignait. Car nulle part ailleurs, dans toute la correspondance du duc de Bourgogne, n'avons-nous rencontré un seul autre cas où il ait invoqué une autorité. Pourquoi donc, dans cette lettre, a-t-il éprouvé le besoin d'appuyer sa plainte sur « l'enseignement de Cathon » ? Parce que, tout en faisant semblant de parler sérieusement, il ricane avec une amère ironie et raille Gerson qui, par trois fois dans le *Rex in sempiternum vive* avait fait appel à l'exemple de Cathon. ¹²⁹

128. MONSTRELET, VI, 128. — Dans le RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 215, et dans la *Chronique de Monstrelet*, édition Buchon, III, 126, la lettre est datée du 16 novembre. Mais dans MONSTRELET, édition DOUËT D'ARCQ, *Additions*, VI, 133, elle porte la date du 21 novembre. Nous optons pour le 16 novembre pour des raisons que nous ne pouvons développer ici. D'ailleurs, une erreur de lecture entre XVI et XXI est facile à faire. La lettre se trouve aussi, mais sans date, dans la *Chronique de Jean le Fèvre de Saint-Remy*, édition François MORAND, I, 130-131.

129. « Pour le temps de la bataille civile entre Jule Cesar et Pompee ... sembloit à Tulle que en l'une partie et en l'autre avoit moult grant deffault. Comme aussy Chaton le jugeoit, et n'estoit d'une partie ne d'autre, selonc que recite Lucain. Et Seneque dit en sentence que Jule et Pompeye dessiroient la chose publique, et Chaton demouroit ou milieu, qui la vouloit garder. » (Ms. B. N. fr. 24841, fol. 165 ; DU PIN, IV, 668A). — « Ce que disoit Caton, que il n'avoit point meindre cure de la chose publique, quele elle seroit après sa mort, que luy vivant » (Ms. B. N. fr. 24841, fol. 156v ; DU PIN, IV, 662A). — L. MOURIN, *Jean Gerson*, p. 371, note 6, a cru voir encore une référence à Caton : « Omnia prius experiri quam armis sapienter decet, dit Quato apud Therencium » (B. N. fr. 24841, fol. 175 ; passage incomplet et estropié dans l'édition DU PIN, IV, 675A). Il faut lire : « Omnia prius experiri quam armis sapientem decet, » ait Gnato apud Therencium. Pourtant ce sont les paroles prononcées non pas par Gnaton, mais par Thrason, *Eunuchus*, Act. IV, sc. vii, ligne 19.

La longue doléance du duc de Bourgogne ne réussit pas à attirer ceux qui gouvernaient le roi, ainsi que nous le fait savoir Monstrelet :

Lesquelles lectres furent présentées au Roy par le roi-d'armes de Flandre. Lequel les receut assez agréablement, non obstant que ceulx qui gouvernoient alors n'en furent pas bien contens, et ne souffrirent point que le Roy feist response par escript, ne autrement. Mais fut dit à icellui roy-d'armes par le chancelier de France, que le Roy avoit bien veu et oy ce que son maistre le duc de Bourgogne avoit envoyé, et avoit advis sur ce de lui faire response en temps et en lieu. Et après ceste response le dessusdit roy-d'armes s'en retourna de Paris en Flandres, devers son maistre. Et non obstant les lectres que avoit envoyées le dessusdit duc de Bourgogne pour ses excusacions, ne demoura pas que ceulx qui gouvernoient le Roy, comme dit est, ne procédassent contre lui en toute rigueur.¹³⁰

Sans attendre la réponse, Jean sans Peur trouva bientôt un meilleur prétexte pour descendre sur Paris.

C'est à ce point que nous arrêtons notre récapitulation des événements qui ont précédé la lettre de Gerson au duc de Berry. Bien que nous ayons essayé de l'écourter autant que possible, le lecteur la trouvera peut-être encore trop longue. Mais il nous a fallu insister sur certains aspects de détail plus ou moins négligés par les historiens. Nous avons vu qu'au lendemain de la *Justification du duc de Bourgogne* Gerson se trouvait dans une situation peu enviable : il lui fallait ou dénoncer, ainsi que l'obligeait son ministère, la doctrine pernicieuse de Jean Petit, ce qui risquait de relancer la guerre civile, ou bien se taire avec l'espoir que les princes se contenteraient de vivre en tranquillité, malgré l'usurpation du pouvoir par le duc de Bourgogne qui semblait capable d'imposer et de maintenir la paix. De deux maux Gerson choisit celui qui lui paraissait le moindre. D'autres raisons aussi lui conseillaient la prudence : ses attaches à la maison de Bourgogne, ses intérêts personnels et sa désapprobation générale de la conduite et des mœurs de Louis d'Orléans qu'il ne regrettait pas trop, peut-être.

Pourquoi alors, à partir de 1413, Gerson s'est-il écarté du duc de Bourgogne pour embrasser la cause des Orléanais ? On s'est déjà penché sur la question et l'on a offert des explications qui nous pa-

130. MONSTRELET, II, 415 ; *Chronique de Jean le Fèvre*, I, 136.

raissent peu satisfaisantes.¹³¹ Dans sa déclaration du 15 novembre 1413, Gerson explique, à sa façon, pourquoi il avait attendu si longtemps avant d'attaquer la doctrine de Jean Petit : contrainte, dit-il, menaces, intimidation et impossibilité de s'exprimer librement. Il n'osait ajouter que jusqu'alors le sentiment général dans l'Université était pro-bourguignon. Aussi croyons-nous avoir fait ressortir d'autres mobiles qu'il ne mentionne pas, expliquant le revirement qui s'est opéré dans sa ligne de conduite : sa perte du doyenné de Saint-Donatien à Bruges, son séjour surveillé dans l'enceinte de Notre-Dame et sa conviction récemment acquise que le meurtre de Louis d'Orléans et la scandaleuse apologie de Jean Petit étaient à la base de tous les maux soufferts par la France pendant les dernières années. De plus, nous maintenons fermement que le moment critique qui changea le cours de son attitude fut le décès d'Henri Chiquot qui l'avait chargé, si lui-même n'arrivait pas de son vivant à faire célébrer la fête du mariage de Joseph et de Marie, de continuer ses efforts jusqu'à ce que cette fête fût célébrée universellement. C'est alors que Gerson, comme par inspiration divine, pensant au rôle protecteur du Père nourricier du Christ auprès de sa famille, invoqua son aide et sa protection pour lui et pour la France. C'est alors, à ce qu'il semble, qu'il fit un double vœu : il promit de réparer dorénavant son silence à l'égard de la doctrine de Jean Petit, et s'engagea aussi à faire instituer partout une fête solennelle pour honorer le mariage de Marie et de Joseph. Puis, nous avons vu qu'aux yeux de Gerson la chute des Cabochiens se fit « plus par miracle que par voie humaine ». Et depuis, à chaque occasion qui se présentait, il accomplit un de ces deux vœux, même les deux à la fois, comme dans le *Rex in sempiternum vive*.

* * *

Pourtant, si ce ne fut qu'à partir de 1413 que Gerson se fit fort de rétablir la vérité de la foi en attaquant les assertions de Jean Petit, on aurait tort d'en conclure que l'origine de sa dévotion à saint Joseph datait de la même époque ; car lui-même nous dit qu'il en avait souvent parlé avec Pierre Pocquet. Et le Célestin est mort en 1408. Néanmoins, tous ses efforts en vue de l'institution d'un

131. Voir A. COVILLE, *Jean Petit*, 415.

culte proprement dit n'ont commencé qu'après sa libération et après la rentrée des Armagnacs : le 17 août, sa lettre en latin à l'Église universelle ; 4 septembre, le discours *Rex in sempiternum vive* ; 26 septembre, la *Bonne exhortacion generale pour la feste de la Desponsacion Nostre Dame* ; puis, les *Considérations sur saint Joseph* ; et maintenant, le 23 novembre, la lettre au duc de Berry.

Gerson avait déjà envisagé la possibilité d'intéresser la noblesse à son projet :

Considerons encores, écrit-il dans les *Considérations sur saint Joseph*, que les royauls et de haute noblesse doivent avoir especial devocion, tant à saint Joseph, comme à Nostre Dame, à cause de leur royal et digne noblesse. Si doivent promouvoir que memoire solennelle soit faicte d'eulz deux, et de leur sacrée desponsacion plus souvent ou service de l'Eglise, soit par confrarie, soit autrement.¹³²

Mais un tel appel, lancé à la volée, à tous les princes, surtout en ce moment où ils avaient tant d'autres préoccupations, était sûr de rester sans résultat. Il lui fallait trouver un prince, un seul, capable de donner le branle à son entreprise. Quel noble pouvait le mieux favoriser son dessein de faire instituer une fête de la Desponsation ? Sûrement pas le roi qui ne jouissait que de rares moments de lucidité. Pas plus le dauphin, duc de Guyenne, qui n'avait pas encore dix-sept ans et ne pensait qu'à passer sa vie dans les plaisirs. Qui pouvait le mieux donner l'exemple aux autres princes ? Nul autre que le duc de Berry, un Valois, oncle du roi auprès de qui il occupait alors la première place, l'homme le plus influent par ses alliances, par ses relations internationales et, pour le moment, par la force des événements.

Jean de France, duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitou, d'Étampes, de Boulogne et d'Auvergne, allait avoir soixante-treize ans dans quelques jours.¹³³ Dernier survivant des frères de Charles V, il restait le symbole d'un âge révolu de prestige et de prospérité. Mais il symbolisait aussi le type du grand feudataire rapace et avare, car les questions pécuniaires occupèrent une place prépondérante pendant toute sa vie. Il pressurait ses sujets à l'excès sans tenir

132. Ms. B. N. fr. 24841, fol. 124-124v ; Du Pin, III, 848A.

133. Il naquit au château de Vincennes le 30 novembre 1340 et mourut dans son hôtel de Nesle le 15 juin 1416.

compte du fait qu'ils étaient déjà écrasés par des subsides et des tailles nombreuses. Collectionneur effréné et amateur ardent d'œuvres d'art, de bijoux, de livres et de tapisseries, il lui fallait beaucoup d'argent et il ne se faisait pas de scrupule d'en extorquer autant que possible de ses nombreux fiefs.

Si, d'un côté, on le taxait d'une insatiable cupidité, dans d'autres cercles on prônait sa prodigalité. Passant pour un modèle de piété et de dévotion, il était connu pour ses largesses à l'endroit de ceux qui lui étaient dévoués, pour ses fondations de chapelles, ses dotations pour y assurer le service divin, pour ses dons de vêtements somptueusement tissés et de reliques richement enchâssées, ainsi que le confirme le témoignage d'un contemporain, l'auteur anonyme de la *Chronique du règne de Charles VI*.¹³⁴

Jouvenel des Ursins lui aussi nous donne un exemple de ses largesses. Après le décès de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (27 avril 1404), le duc de Berry tomba très sérieusement malade, non seulement à cause de la mort de son frère, mais « d'autres accidents qu'il avoit ; et tellement qu'on n'y sçavoit remède, sinon prieres à Dieu, lesquelles il fit faire diligemment, et par toutes les églises de Paris fit des aumosnes. Et fit remettre de la taille vingt mille écus. Et si donna à Nostre-Dame de Paris une belle croix ; si recouvra santé. »¹³⁵ Il était donc tout naturel que Gerson commençât sa lettre par un éloge des largesses du duc, sans doute pour capter sa bienveillance.

Autrement, les deux hommes avaient très peu d'intérêts communs, à en juger par les écrits du chancelier. Nous ne nous rappelons qu'une seule mention explicite du duc de Berry avant 1413, et ceci dans le sermon français *Adorabunt*, où, le jour de l'Épiphanie 1391, Gerson prononça ces paroles prophétiques :

O très nobles princes et fils de roy, messeigneurs d'Orléans, de Berri, de Bourgogne, et de Touraine, daignez entendre à ceste besoingne (de paix) par la quelle vous pouez faire non pas seulement souverain service à Dieu, à la foy, à la chrestienté et au roy, mais avec ce, mettez vostre

134. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, VI, 32. Voir aussi Jules GUIFFREY, *o.c.*, p. cxci, et Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC, *Louis et Charles d'Orléans*, Paris, 1844, p. 53-54 ; 99 ; 113 ; 155 ; 185, note 1 ; 215-216 ; 283, note 1 ; 3^e partie, p. 17, n° 16.

135. Ed. GODEFROY, p. 159. Cf. RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, III, 148, et Louis RAYNAL, *Histoire du Berry*, II, 442-443.

peuple en plus grant union et plus grant obeissance que ne pourroit vraisemblablement estre se ce descort ne fine.¹³⁶

D'ailleurs, le penchant naturel de Gerson devait le tenir à l'écart de la compagnie du duc de Berry. Sorti du peuple et témoin oculaire de ses souffrances et de sa détresse, il se fit fort d'être son protecteur et ne perdit jamais une occasion de prendre sa défense, ce qui devait le rendre peu sympathique au duc. Par contre, Gerson ne pouvait que considérer les immenses richesses du duc comme des biens mal acquis, même s'il en faisait profiter les institutions ecclésiastiques.

Pourtant, connaissant sa réputation d'homme pieux et sa dévotion au service de Dieu, Gerson trouva dans ses largesses aux églises la matière d'un commencement de la lettre qu'il lui écrivait. Aussi, avant de lui exposer son projet d'établir la fête de la Desponsation, il s'assure l'attention du duc en lui parlant de ses dons faits à « maintes et diverses eglises » et de ses fondations à Bourges et ailleurs, s'étendant un peu trop, peut-être, sur les présents faits à Notre-Dame de Paris ; car le duc ne les avait certainement pas oubliés. Mais le chancelier voulait se montrer très au courant de tous ses bienfaits à l'église cathédrale dont il était chanoine.

« Vous avez donné, écrit-il, le chief saint Philippe envaisselé si richement que je ne sçay où le pareil seroit trouvé », paroles qui ne permettent guère à un lecteur à plus de cinq siècles de distance d'apprécier la beauté et la valeur de ce reliquaire. Cependant, grâce à une description minutieuse que nous en avons rencontrée dans un

136. Ms. Troyes 2292, fol. 64v ; traduction latine, DU PIN, III, 991D. Dans notre citation, il faut, conformément aux autres copies de l'*Adorabunt*, supprimer la mention « d'Orléans », évidemment ici une erreur de copiste ; car ce ne fut que le 4 juin 1392 que Louis duc de Touraine se fit donner le duché d'Orléans pour le tenir en pairie, en échange du duché de Touraine qu'il rendit à Charles VI le 6 juillet de la même année. On a cru voir une autre référence au duc de Berry dans le sermon français *Accipietis virtutem* (2 juin 1392) : « N'a guerre que je oy dire à ung notable chevallier de la court, mon très redoubté sire et maistre, monseigneur de Bourges, que de la guerre qui fut entre Gant et Brugez il en mourut. V.C. mille hommes par compte fayt. » (Ms. B. N. fr. 974, fol. 19rb ; 1029, fol. 9rb-9va ; DU PIN, III, 1257B, qui traduit « mon très redoubté sire et maistre monseigneur de Bourges » par « domini et præceptoris mei Domini Bituricensis »). Il faut lire *Bourgogne* au lieu de *Bourges*, l'erreur provenant probablement d'une mauvaise résolution d'une abréviation telle que Bourg. D'ailleurs Gerson ne pouvait guère appliquer le terme *maître* au duc de Berry, tandis que le duc de Bourgogne était celui à qui, selon lui, il devait tout. Une référence au duc de Berry se lit dans le sermon *Ecce rex* que nous datons du 4 décembre 1414. Voir *Romania*, LXXVIII (1957), p. 34-35.

inventaire du trésor de Notre-Dame fait en 1416, nous aussi pouvons admirer ce magnifique cadeau.

Item, un reliquaïre d'or ouquel est le chef monseigneur saint Phipe avec les espaules d'or, et le collier d'entour les espaules a ij escussons des armes du duc de Berry aux deux bous ; et a iiij saphirs, iij balays, xviii grosses perles. *Item*, au bout des armes dessusdites, a ij plus grosses perles des aultres et ou milieu d'icelle ij grosses perles. En la fin de la barbe a j fermeillet garni d'un gros saphir, iij balays et iij grosses perles. *Item*, le pié, qui est d'argent, est soustenu de v ours et v enfans dessus, tenans chaînetes dont les ours sont liez. Et entour ledit pié a trois ymages, est assavoir Notre Dame tenant son enfant à senestre, et l'enfant tient un moulinet à j petite perle dessus, et Notre Dame tient à dextre j fretelet d'une grosse perle et iiij menues. Et dessus ledit pié a ij angels qui soustiennent ledit chief, et dessoubz leurs mains a ij pillers qui descendent jusques au pié. Et tout entour dudit pié sont les armes dudit seigneur. Et sur le pié du milieu, par derrière, a j cigne qui tient j petit rondeau à j chaînete aux armes dudit seigneur.¹³⁷

Gerson connaissait très bien ce reliquaïre qui, en 1406, avait figuré dans une contestation entre les chanoines de Notre-Dame et les moines de l'abbaye royale de Saint-Denis, querelle dans laquelle le chancelier avait été un des protagonistes.¹³⁸

Les autres dons étaient presque aussi magnifiques. « Depuis na-gueres, continue Gerson, vous y avez donné ung aultre reliquaïre très digne et precieulx où sont maintes reliques. » Ce fut sans doute le grand reliquaïre appelé le tableau de saint Sébastien, bien qu'il renfermât aussi les ossements d'un grand nombre d'autres saints. C'était un don récent ; car, le 4 mai 1413, le duc de Berry l'avait

137. H.-François DELABORDE, *Le procès du chef de saint Denis en 1410*, dans *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, t. XI (1884), p. 300 ; Gustave FAGNIEZ, *Inventaires du trésor de Notre-Dame de Paris*, dans *Revue archéologique*, t. XXVII (1874), p. 394-395. Voir aussi J. GUIFFREY, *o.c.*, t. I, p. xcvi-xcvii. — Le *balai* est un rubis d'un rouge un peu moins vif que les rubis proprement dits. Le *fretelet* était un ornement en forme de bouton, de fleuron ou de fruit (voir GUIFFREY, *o.c.*, t. I, p. 105, note 1 et p. 20, note 1). — Une explication plausible de la présence des ours et des cygnes dans l'ornementation des joyaux et des manuscrits exécutés pour le duc de Berry, reste encore à fournir. Voir. D. GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, p. 234, en marge ; FAGNIEZ, *o.c.*, p. 283, note 1 ; GUIFFREY, *o.c.*, t. I, p. cxxviii-cxxxi.

138. Voir H.-F. DELABORDE, *o.c.* — Après avoir subi des dégradations successives dont le but était de convertir en or monnayé les sommes provenant de la fonte du métal et de la vente des pierres, ce joyau exceptionnel disparut complètement peu après 1785. Voir DELABORDE, *o.c.*, p. 300, note ; C. P. GUEFFIER, *Description des curiosités de l'église de Paris*, Paris, 1763, p. 267.

repris à la Sainte-Chapelle de Bourges pour l'offrir à Notre-Dame de Paris.¹³⁹ Nous n'avons rien trouvé au sujet des orgues données par le duc ; mais les vêtements ecclésiastiques sont ainsi portés dans l'inventaire du trésor :

Une chasuble, tunique et dalmatique de cramoyssi vermeil, II estoles et III fanons, III aubes et amis parez tout d'un mesme drap et sont les orfrois aux armes du duc de Berry et ymages de brodure, les dyademes et les bors de perles. Donnez par ledit seigneur.¹⁴⁰

À cause de son importance, la « grant porcion de la vraye croix très richement envaisselée » occupe deux articles dans l'inventaire de 1401 du duc de Berry :

Item, une croix d'or où il a du fust de la vraie croix, appelée la *Croix aus esmeraudes*, en laquelle a un crucifix qui a un ruby ou cousté en maniere de plaie, trois dyamens pointuz es mains et es piez (...).

Item, un pié d'argent doré sur quoy siet ladicte croix, séant sur deux ours et deux lions, où il a plusieurs esmaulx entour aus armes de Monseigneur (...).

Une note marginale nous apprend que « iste due partes accolate fuerunt per Dominum date ecclesie Parisiensi », et un des registres capitulaires nous fait savoir que la donation eut lieu le 17 janvier 1407 (n. st.).¹⁴¹ Le dernier cadeau dans l'énumération de Gerson, « une paix d'or », doit être l'offrande que le duc fit à Notre-Dame en 1404, à l'occasion de sa maladie, et doit correspondre à ce porte-paix décrit dans l'inventaire du trésor :

Une paix d'or à ymages entaillées de la passion de Nostre Seigneur entour de la quelle a X balays, IIII saphirs et XIII chatons, et en chascun a IIII perles. Donnée par le duc de Berry.¹⁴²

139. GUIFFREY, *o.c.*, I, xcvi et p. 110, note K ; GUEFFIER, *o.c.*, p. 292. — Le 18 juin 1434, le chapitre de Notre-Dame décida que ce tableau, à cause de sa valeur, ne devait être placé sur l'autel de saint Sébastien qu'un lundi par mois et les lundis où tombaient les fêtes solennelles, et que le reste du temps il devait être remplacé par une relique moins précieuse (FAGNIEZ, *o.c.*, p. 396, note 3).

140. FAGNIEZ, *o.c.*, t. XXVIII (1874), p. 94-95, n° 204.

141. GUIFFREY, *o.c.*, t. II, nos 8 et 9, p. 5-6.

142. FAGNIEZ, *o.c.*, t. XXVII, p. 397, n° 48. — Voir ci-dessus page 000. Ce joyau ne se trouve pas parmi les porte-paix décrits dans les inventaires du duc de Berry ; il a dû être spécialement exécuté pour Notre-Dame.

Ces nombreux appels aux divers inventaires pour identifier les dons faits par le duc à l'église de Paris, démontrent sa prodigieuse munificence et prouvent qu'il méritait amplement la pieuse libéralité que lui décerna le *Religieux de Saint-Denis*.

Pour récompenser sa « religieuse magnificence », le chapitre de Notre-Dame lui accorda, à perpétuité, quatre messes par an, célébrées chacune le jeudi qui tombait entre les trois jours de chaque quatre-temps. Or, continue Gerson, c'est précisément le jeudi des quatre-temps avant Noël que l'on pourrait « moult convenablement » commémorer le mariage de Marie et de Joseph, « selon ce que ailleurs j'ay declairé », et « selon la maniere d'un service qui est ja composé, et qui se pourra faire sans empeschement ou service principal de l'Église, et sans vaine supersticion ou fole présompcion ». ¹⁴³ Puis, se croyant divinement inspiré — « comme l'a voulu Dieu, ce croy je religieusement, » dit-il — Gerson signale au duc le sublime mystère enclos dans le mariage virginal de Marie et de Joseph et le prie de faire substituer à la messe qui se devait dire pour lui le jeudi des quatre-temps de l'Avent, un service en l'honneur de la Desponsation.

Selon son « petit sens » il explique au duc pourquoi il devait favoriser l'introduction de cette fête à Notre-Dame de Paris où se trouvaient « les anneaulx du mariage Nostre Dame et sa çain-ture ». ¹⁴⁴ D'abord, dit-il, à cause des grâces innombrables, tant spirituelles que matérielles, que le duc a reçues dès sa régénération par le saint sacrement de baptême. Puis, à cause de la particulière bienveillance de Notre Dame envers lui. Quand Gerson le pria d'instituer la fête de la Desponsation, le duc, ainsi que nous l'avons vu, venait de sortir indemne, du moins quant à sa personne, d'une

143. Voir aussi sa lettre, *Ecclesiis universis*, du 17 août 1413, Du Pin, IV, 733B.

144. On conserve son anneau nuptial à Semur-en-Auxois (Côte-d'Or) et à Pérouse (Italie). À l'époque de sa mort le duc possédait encore une alliance dont le garde de ses bijoux mettait l'authenticité en doute (GUIFFREY, *o.c.*, I, 161, n° 600). Notons aussi qu'en 1406, le duc de Berry donna à la cathédrale de Chartres un reliquaire contenant la ceinture de la Vierge et « en considération de quoy, et pour reconnaissance des autres présents qu'il fist à l'église, le chapitre ordonna une messe chantée tous les ans à son intention ». (F. DE MÉLY, *Le trésor de Chartres*, Paris, 1886, p. 52, cité par GUIFFREY, *o.c.*, II, 15, note 1). Un reliquaire en forme de chemise (?) de la Vierge, envoyé par le chapitre de Chartres aux Hurons, serait encore conservé à la cathédrale de Québec (GUIFFREY, *o.c.*, I, 77, note 1 ; Doublet de Boisthibault, *Sur un reliquaire donné, en 1680, aux Hurons de Lorette*, dans *La voix de Notre-Dame de Chartres*, novembre 1858, p. 147-153).

période très harcelante. À notre avis, ce qui a encouragé Gerson à présenter son projet au duc de Berry avec qui il ne semble pas avoir entretenu des relations étroites, c'est qu'ils venaient, tous deux, d'échapper à un danger où peut-être leur vie même avait été en jeu. Tous deux avaient cherché un asile à Notre-Dame, l'un dans le logis de son médecin, l'autre sous les voûtes de la cathédrale. La situation aurait pu se prolonger, même empirer ; mais un miracle se produisit. Pour Gerson le miracle s'était opéré grâce à l'intermédiaire de saint Joseph, et c'est ce qu'il essayait de faire comprendre au duc Jean. Dans sa lettre il le prie de se rappeler combien de fois il a été secouru par la vierge Marie, celle qui n'abandonne jamais, et de qui il avait si souvent invoqué l'aide, « et non mie pour neant » ; aussi par l'enfant Jésus, fruit du virginal mariage de Marie et de Joseph, et par ce même Joseph qui a élevé, nourri et, plus souvent que tout autre mortel, embrassé et porté dans ses bras le divin Enfant. Gerson supplie le duc encore une fois de faire honorer ce mariage sacré. « Plus beau sepulcre presquez, ce me samble, ou obit plus plaisant à Dieu ne poués faire ou fonder. » Ce sera, lui dit-il, une « besoingne moult legiere à vous ». Que la Reine de miséricorde et de grâce, continue-t-il, et son époux Joseph vous soient en aide dans toutes vos affaires et dans vos derniers moments, et qu'ils intercèdent pour vous auprès de Celui qui a daigné être appelé leur Fils. « Prenés, Sire, doncques, et acquerés en ce faisant à la parfin vostre especial protecteur, bon amy, puissant intercesseur, saint Joseph, envers Nostre Dame et son filz Jhesus pour parvenir de ce mortel et brief pelerinage en la cité de pardurable gloire. *Amen.* »

La lettre n'est pas encore finie ; Gerson ajoute un post-scriptum. On dirait qu'il n'est pas du tout certain d'avoir convaincu le duc d'échanger une des quatre messes à lui accordées en une messe pour honorer le mariage de Marie et de Joseph. Il semble douter aussi de lui avoir fait comprendre qu'après la dévotion à la Vierge, celle dont Joseph est l'objet, est la plus belle. Peut-être même croyait-il insuffisant son crédit personnel auprès du duc. Aussi, comme argument final, il lui propose l'exemple de personnages qui ont, ou qui ont eu une dévotion particulière à saint Joseph. D'abord il mentionne le « grant et bon amy » du duc, le pape Clément VII (Robert de Genève). En effet, il y a eu plus d'un lien d'amitié entre le duc et ce pape d'Avignon, qui, en faveur de la Sainte-Chapelle de Bourges,

y institua un chapitre qui ne relevait que du Saint-Siège. Clément lui avait aussi fait plusieurs cadeaux parmi lesquels des cheveux de la Vierge, une *Bible* en dix volumes et un collier d'or avec un rubis.¹⁴⁵ Puis Gerson nomme son ancien professeur, Pierre d'Ailly, alors cardinal de Cambrai ; ensuite « feu frere Bourguignon Celestin » (Pierre Poquet) et son témoignage formel du pouvoir protecteur de saint Joseph, et finalement Henri Chiquot qui, par disposition testamentaire, avait institué à Chartres une commémoration en l'honneur du mariage de Marie et de Joseph. « Et tous ceulx icy, écrit Gerson, en ont fait escriptures plainnes de science et de devocion », sur lesquelles écritures nous reviendrons dans une prochaine étude.

Un mot à propos de la souscription : « Vostre humble chapelain et orateur, Jehan Gerson, chancelier de Paris indigne ». On a cru que Gerson se dit ici chapelain du duc de Berry ;¹⁴⁶ ailleurs on a fait de lui le confesseur de Charles VI.¹⁴⁷ Mais il n'a été ni l'un ni l'autre. Gerson ne jugeait pas nécessaire de compléter la souscription où il faut comprendre : Vostre humble chapelain et orateur du chapitre de Notre-Dame, Jehan Gerson, etc.

* * *

Il reste un autre problème qui n'a pas encore été résolu : Quelle influence la lettre de Gerson a-t-elle exercée sur le duc de Berry et quel résultat a-t-elle eu en ce qui concerne le culte de saint Joseph ? Dans la mesure où les documents le permettent, nous tâcherons d'y répondre.

D'après l'historien Sauval, c'est en 1416 que le duc de Berry aurait donné au chapitre de Notre-Dame de Paris ce qui restait de son château de Bicêtre, « avec les terres qui en dépendaient, à la charge de chanter quatre obits et de faire deux processions tous

145. Cf. *La voix de Notre-Dame de Chartres*, octobre 1860, p. 147, où Urbain VI est indiqué, à tort, comme donateur ; GUIFFREY, *o.c.*, t. II, p. 36, n° 222 ; p. 81, note 1 ; p. 119, n° 945 ; p. 121, n° 949 ; p. 140, n° 1102.

146. Paul LUCOT, *Saint Joseph*, Paris, 1875, p. 32 ; Félix BOISSER, dans *Le patronage de saint Joseph*, Montréal et Paris, 1956, p. 139. Dans A.-L. MASSON, *Jean Gerson*, Lyon, 1894, p. 292, et L. GARRIGUET, *Mois de saint Joseph*, Paris, 1917, p. 40-41, on lit « confesseur » du duc de Berry.

147. Ernest BOURRET, *Essai historique sur les sermons français de Gerson*, Paris, 1858, p. 114 (Cf. Johann-Baptist SCHWAB, *Johannes Gerson*, Würzburg, 1858, p. 97, et Louis MOURIN, *Jean Gerson*, p. 175, note 3).

les ans ». ¹⁴⁸ Pourtant nous avons vu que le 23 novembre 1413, date de sa lettre, Gerson savait déjà que les doyens et chapitre de Notre-Dame avaient octroyé au duc « à perpetuité, quatre services solempnelles chascun an ». La contradiction apparente entre ces dates s'explique si l'on suppose que la constatation de Sauval remontait à un document qui ne faisait que confirmer un accord antérieur entre le duc et le chapitre.

Quand on consulte le testament du duc, ¹⁴⁹ on y trouve en effet une clause dans laquelle il légua, le lundi, 8 juin 1416, vers 10 heures du matin, sa maison de Bicêtre, près de Gentilly, avec ses appartenances jusqu'à la valeur de 120 livres, dans des conditions stipulées dans un autre document. Le légataire n'y est pas nommé. ¹⁵⁰ Mais une note marginale dans une des copies du testament nous fait savoir qu'il y avait eu, en effet, une autre pièce qui se rapportait à cette donation et aux stipulations auxquelles fait allusion le testament, laquelle pièce désignait le doyen et le chapitre de Notre-Dame de Paris comme légataires du château de Bicêtre et de ses dépendances ; mais qu'on avait décidé de ne pas inclure ce document parmi les autres pièces qui accompagnaient le testament, le legs étant nul, puisque le duc n'avait pas le droit de disposer de Bicêtre qui était retombé dans le domaine royal. ¹⁵¹ Effectivement,

148. Henry SAUVAL, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, Paris, 1733, t. II, p. 118.

149. Le testament a été publié par Jean CHENU, *Recueil des antiquitez et privileges de la ville de Bourges*, Paris, 1621, p. 48 ; Louis RAYNAL, *Histoire du Berry*, II, 498-501 ; Denys GODEFROY, *Histoire de Charles VI*, 674-679 ; Jules GUIFFREY, *Les inventaires...*, II, 187-196.

150. « Die vero lune octava dicti mensis, circa horam ante meridiem decima, idem Dominus, sub certis modis et condicionibus lacius in ipsius patentibus contentis litteris, dedit, cessit et legavit domum suam de Vincestre, sitam prope Gentiliacum, una cum pertinenciis, usque ad valorem sex viginti librarum parisiensium inclusive. » (GUIFFREY, *o.c.*, II, 190).

151. La note en marge du registre : « Loquitur quod in hoc presenti articulo mencionem facienti sub his verbis : 'Idem Dominus sub certis modis et conditionibus in patentibus litteris contentis', dictus dominus dux Bituricensis donavit et legavit domum suam de Vincestre cum juribus et pertinentiis, usque ad valorem VI^{xx} librarum parisiensium, neminem nominando, tamen per quasdam litteras hic redditas non infra copiatas, signatas per quemdam secretarium nuncupatum Errart, non sigillatas, constat dictam domum dedisse decano et capitulo ecclesie Parisiensis usque ad dictam valorem VI^{xx} librarum parisiensium. Quod videbitur per dominos et ab eis sciatur an in hoc volumine incorporantur. — Hoc presens legatum, ordinacione dominorum facta ad burellum, nullam vim, effectum seu executionem obtineat, potissime cum dicta domus de Vincestria pertineat Regi et sit de antiquo domanio Regis ; quapropter dictus

le duc de Berry dut, en 1402, résigner ses fiefs en faveur des enfants de Charles VI, n'en gardant que l'usufruit.¹⁵²

L'ultime disposition du château de Bicêtre n'est pas dans la ligne de notre intérêt. L'important pour nous c'est que le testament du duc de Berry confirmait le legs du château dans des conditions énoncées dans un autre document ; que cet autre document, rejeté par les exécuteurs testamentaires, précisait les légataires : le doyen et le chapitre de Notre-Dame ; et que, d'après Sauval qui semble avoir connu ce document, les stipulations accordaient au duc quatre obits et deux processions par an, en échange du don de Bicêtre et de ses dépendances. Or, le duc rédigea son testament pendant sa dernière maladie qui, à ce qu'il semble, n'avait en rien diminué la lucidité de son esprit. Le 25 mai 1416, il dicta son testament ; le 7 juin, il confirma les volontés y exprimées et ajouta quelques dispositions supplémentaires ; le lendemain, 8 juin, il dicta un codicille ajoutant de nouvelles libéralités et en confirmant d'anciennes, parmi lesquelles le don de Bicêtre à Notre-Dame.

Notons que le codicille se référait à l'acte de donation original, sans mentionner aucune modification ultérieure. L'acte original stipulait quatre obits. On peut donc raisonnablement conclure que le duc n'a tenu aucun compte des propositions de Gerson et qu'il n'a pas fait remplacer l'obit des quatre-temps de l'Avent par une messe en l'honneur du mariage de Marie et de Joseph. Ce qui paraît confirmer cette conclusion, c'est que dans le préambule du testament le duc recommande son âme « à nostre doulz Créateur et Sauveur, à sa glorieuse et benoïste mère Vierge sainte Marie, à Monseigneur saint Michel l'ange, à saint Jehan Baptiste, à saint Andrieu, à saint Denis, à saint Martin, à saint Loys de France, à sainte Marie Magdelaine, à tous les sains et saintes de la celeste court de paradis », sans nommer saint Joseph.¹⁵³

Le duc de Berry a donc opposé une fin de non recevoir à la lettre de Gerson.

dominus Dux facere non potuit nec debuit predictum legatum, quare nullius valoris sit. » (GUIFFREY, *o.c.*, II, 190, note 1). — Le secrétaire « Errart » doit être le « Erart » qui a instruit et signé le testament (*ibid.*, II, 196).

152. Pourtant GUIFFREY, *o.c.*, t. I, p. lxxxiii, note 1, signale un registre de cens dus au chapitre de Paris à cause du château de Bicêtre, avec un dessein du château datant de 1474 (Arch. nat., S 543).

153. Jules GUIFFREY, *o.c.*, II, 191.

* * *

Il ne suffit pas de constater simplement que le duc de Berry n'a donné aucune suite aux exhortations de Gerson, si l'on n'essaye pas de dégager les raisons qui auraient pu le détourner d'une entreprise si méritoire, d'une action si louable, qui, plus que tous ses dons magnifiques et ses collections incomparables, aurait éternisé la mémoire de son nom. Pourquoi ce prince, célèbre pour sa générosité envers la Sainte-Chapelle de Bourges, envers Notre-Dame de Paris, l'abbaye royale de Saint-Denis, l'église de Saint-Hilaire à Poitiers et tant d'autres, pourquoi ce seigneur, réputé pour son zèle pour le service divin, ne s'est-il pas empressé de faire établir une commémoraison du mariage de Marie et de Joseph ? Pourquoi n'a-t-il pas suivi l'humble suggestion de Gerson ?

Serait-ce peut-être parce que le duc se sentait trop accablé, ainsi qu'on l'a dit, par « les amertumes d'une vieillesse impuissante et humiliée » ? ¹⁵⁴ Non. Ce n'était certainement pas à cause de son âge. En général, ceux qui descendent les pentes de la vie pensent, plus que les jeunes, à se préparer à entrer dans le monde éternel. Le duc aurait donc dû alors saisir avec empressement l'occasion que lui offrait Gerson de sauver son âme ; car dans saint Joseph il pouvait trouver un intercesseur puissant pour lui ouvrir le Ciel. D'ailleurs, sa vieillesse n'était pas du tout « impuissante et humiliée ». Au contraire, c'était précisément à cause de son âge et de son expérience qu'il occupait, en 1413, la première place parmi les princes du sang. Et nous savons que pendant les deux années et demie de vie qui lui restaient, il prit une part directe à toutes les négociations politiques, même aux opérations militaires. ¹⁵⁵

Quant à sa situation financière, naturellement les frais occasionnés par les guerres civiles et la destruction des demeures où il logeait ses précieuses collections, avaient fait périlcliter sa fortune. Mais, une fois à la tête du gouvernement, il recommença à pressurer le peuple.

154. Jules GUIFFREY, *o.c.*, I, p. xxxiv ; Louis RAYNAL, *o.c.*, II, 492 : « Il ne lui restait plus que des jours pénibles et empoisonnés par les privations » ; A. COVILLE, *Les Cabochiens*, p. 347 : « Le vieux prince trop âgé pour intervenir » dans les affaires du gouvernement (anno 1413).

155. JOUVENEL DES URSINS, 281, 313, 320, 325, 329 ; RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 377, 745 ; MONSTRELET, III, 55 ; etc.

Tailles grandes et excessives se faisoient, écrit Jouvenel des Ursins, *anno* 1414, et levoit-on argent excessivement sur le peuple, lequel n'estoit point employé au bien de la chose publique, mais en bourses particulieres de serviteurs, especialement de Monseigneur de Guyenne et de Monseigneur de Berry.¹⁵⁶

Il disposait d'assez d'argent pour racheter pas mal de bijoux qu'il avait été obligé, pendant les années précédentes, de « bailler en gage », expression qui revient souvent dans les derniers inventaires (1413-1416) de sa collection.¹⁵⁷ Il se permettait aussi de continuer à faire des dons considérables à des particuliers et à la Sainte-Chapelle qu'il avait fait construire à Bourges.

Un acte de largesse qui nous intéresse particulièrement, c'est que peu de temps après avoir reçu la lettre de Gerson, le 2 février 1414, le duc Jean fit encore un cadeau somptueux à Notre-Dame de Paris :

Le grant tableau d'or, garni de plusieurs ossemens et reliquaires, et en especial des dens Nostre Dame ou milieu. Et est garni de IIII^{xx} XII balays de plusieurs sortes et diverses façons, IIII^{xx} et XII saphirs de plusieurs sortes et façons et VII^{xx} perles de plusieurs sortes. Donné par le duc de Berry.

Par décision du chapitre prise le 31 octobre 1414, ce reliquaire, donné en l'honneur de tous les saints, « *ob reverenciam sanctorum omnium* », devait être promené annuellement dans la procession de la Toussaint.¹⁵⁸

Alors, si ce n'est ni l'affliction de ses infortunes, ni le poids de son âge, ni ses multiples devoirs administratifs, ni un refroidissement de son zèle religieux, qui l'a empêché de suivre les conseils de Gerson, pourquoi le duc n'a-t-il pas acquiescé à ses pieuses exhortations, quand ce ne serait que pour se préparer un bon accueil dans l'au-delà ?

D'abord, le duc de Berry était traditionaliste. Gerson avait beau lui dire que le jeudi des quatre-temps de l'Avent conviendrait parfaitement à une messe pour fêter la Desponsation et que cela ne nécessiterait que quelques légères modifications sans en aucune façon

156. JOUVENEL DES URSINS, p. 284.

157. GUIFFREY, *o.c.*, I, nos 1100-1103 ; 1113-1115, 1124, 1156, 1159, etc.

158. Gustave FAGNIEZ, *Inventaires...*, p. 396, n° 43 et note 3.

perturber l'office de l'Église ; pour le duc, le projet de Gerson ne restait pas moins une innovation et il n'était pas homme à s'embarquer dans une nouveauté. En fin de compte, pour l'église de Paris, c'était bien une nouveauté.

Mais il y a d'autres raisons qui expliquent le refus du duc. On eût dit qu'avec l'amélioration de sa situation après la chute des Cabochiens, le caractère du duc de Berry, qui déjà n'était pas très facile, avait subi une sorte de durcissement. Prédisposé par son avarice et son égoïsme, il se laissait griser par son pouvoir momentané et se livrait à des transactions indignes non seulement d'un prince, mais de tout homme qui se respecte. Ainsi, en 1414, le bon Jean Jouvenel père, seigneur de Traignel et chancelier du duc de Guyenne, s'opposait aux folles largesses de son maître. Mais, comme le duc de Berry profitait de ces libéralités, il « traita de faire desappointer ledit Seigneur de Traignel », et fit nommer à sa place l'évêque de Chartres, Martin Gouge de Charpaignes, homme « bien habile sur le fait des finances » et qui, ayant servi le duc de Berry jusqu'en 1408 comme son trésorier général, était complètement dévoué à ses intérêts. Quand Martin Gouge se présenta devant son nouveau maître, il lui apporta de la part du duc de Berry deux grosses perles évaluées 6,000 livres tournois dans son inventaire après son décès, évaluation très modique sans doute. « Et ainsi ledit Seigneur de Traignel, pour avoir loyaument servi son Maistre, fut desapointé. »¹⁵⁹

Cet incident nous dévoile un des côtés fâcheux du caractère du duc de Berry. L'intervalle d'une seule année suffisait pour lui faire oublier complètement tous les grands services que le fidèle seigneur de Traignel avait rendus non seulement au trône, mais à lui personnellement quand, pendant les journées d'extrême détresse passées chez son médecin Simon Allegret, Jean Jouvenel père venait chaque jour, à la requête du duc, relever son moral et le reconforter. Ne rien faire pour empêcher la destitution du seigneur de Traignel aurait déjà été une faute d'omission ; la provoquer était la preuve d'une méprisable ingratitude.

Gerson se faisait illusion en s'imaginant trouver dans le premier prince du sang un soutien pour son projet de faire honorer le ma-

159. JOUVENEL DES URSINS, 284-285 ; RELIGIEUX DE SAINT-DENYS, V, 399 ; GUIFFREY, *o.c.*, I, p. xliii et xciv, II, 300-301.

riage de Marie et de Joseph. Il aurait dû le connaître suffisamment pour savoir qu'il ne pouvait compter sur lui pour plusieurs raisons. D'abord, à cause de son manque de reconnaissance ; car, non seulement il oubliait vite les services rendus par les hommes quand cela l'arrangeait, mais, une fois le danger passé, il ne pensait guère aux miséricordes de Dieu. Gerson se trompait aussi en croyant l'émouvoir en lui rappelant ses malheurs récents quand lui aussi, cherchant un asile pour se soustraire aux violences populaires, se trouvait être son voisin. Peut-être aurait-il réussi à lui faire remplacer un de ses obits par une messe pour célébrer la Desponsation, s'il le lui avait proposé pendant son triste séjour chez le médecin Allegret. Le 23 novembre, c'était trop tard. Si le duc continuait à faire des dons somptueux aux églises, c'était plutôt par vanité que par un profond sentiment religieux.

Nous arrivons enfin à ce que nous considérons comme la raison qui a le plus contribué au fait que le duc se désintéressa de ce projet de Gerson. Pendant les trois mois qui ont précédé la lettre au duc de Berry, Gerson, ainsi que nous l'avons vu, s'attaqua avec acharnement à la doctrine de Jean Petit, base de la justification du meurtre de Louis d'Orléans. Comme chef des Armagnacs, le duc Jean de Berry devait lui aussi désirer la condamnation de cette doctrine pernicieuse. Mais on ne pouvait s'attendre à le voir condamner l'apologiste de son neveu et filleul, Jean sans Peur. S'associer aux efforts de Gerson pour obtenir la condamnation des propositions de Jean Petit, c'était pour le duc de Berry attaquer le duc de Bourgogne avec qui il conservait de bonnes relations malgré la guerre civile. À chaque accalmie ils se faisaient des cadeaux : le 4 mai 1412 — un mois avant le siège de Bourges — le duc de Berry lui fit présent d'un « ruby cabochon en un anel que pieça donna monseigneur de Bourgoigne (Philippe le Hardi) à Monseigneur » (de Berry), et le 9 février 1413, il lui donna « le *Miroir historial* de Vincent (de Beauvais), en trois volumes, escripts en françoys », tandis que Jean sans Peur donna au duc de Berry « aux estrainnes », 1^{er} janvier 1413, « un gobelet d'or », et au mois de juillet 1413, « un gros ruby lequel Monseigneur (de Berry) appelle le *Roy des rubiz*, assis en ung anel d'or ». ¹⁶⁰ Berry était présent à la réunion du Conseil du roi quand,

160. GUIFFREY, *o.c.*, I, nos 340, 972, 831 et 1148.

le 7 octobre 1413, on décida de constituer une commission d'enquête présidée par l'évêque de Paris pour examiner les propositions de Jean Petit.¹⁶¹ Mais nous ignorons comment il a voté. Sans doute ne voulait-il pas perdre un neveu de plus.

Comme homme politique le duc de Berry était très astucieux, en ce sens qu'il tâchait de garder toujours un pied dans chaque camp. Après la paix de Bicêtre, il est supposé avoir dit qu'il « ne se vouloit entremectre de la guerre de costé ne d'autre entre les deux ducs d'Orléans et de Bourgogne ». ¹⁶² Préférant la paix et son confort à des aventures guerrières, il essayait de parer à toutes les éventualités, afin de toujours retrouver son avantage. Trop faible pour diriger les Armagnacs, il se laissait entraîner dans une politique qui n'était pas la sienne, tout en se réservant, le cas échéant, une porte de sortie pour rejoindre le parti opposé. D'ailleurs c'est précisément au moment de recevoir la lettre de Gerson que dut arriver à Paris la longue doléance du duc de Bourgogne, datée de Gand, 16 novembre, dans laquelle il se plaignait, entre autres choses, des discours prononcés (par Gerson) pour son déshonneur. Le duc de Berry comprenait qu'en faisant condamner les assertions de Jean Petit, Gerson risquait de déclencher une nouvelle crise politique. Pour se rendre compte des conséquences, il ne fallait pas être grand prophète ; car déjà, de son pays de Flandre, le duc de Bourgogne menaçait de descendre sur Paris avec une armée. Et comme le promoteur de la fête de la Desponsation était aussi la partie plaignante contre Jean Petit, donc contre Jean sans Peur, le duc de Berry refusa de se compromettre. C'est donc principalement, croyons-nous, à cause du rôle de Gerson dans l'affaire Jean Petit que le duc de Berry ne donna aucune suite aux exhortations du chancelier.

Notre conclusion est confirmée par la date de la lettre au duc de Berry : « le jour de saint Clement pape », donc le 23 novembre 1413. Aujourd'hui, en lisant la lettre, on n'attache pas plus d'importance au 23 novembre qu'à n'importe quelle autre date. Mais pour Gerson, elle évoquait un événement funeste. Ce 23 novembre était le sixième anniversaire du massacre de Louis d'Orléans. Ce jour-là le chancelier a dû assister à une messe pour le repos de l'âme du défunt. Dans une semaine le « Concile de la Foi » allait

161. DU PIN, V, 530.

162. MONSTRELET, II, 168-169.

commencer à examiner les hérésies de Jean Petit, se disait-il. Voilà donc une de mes promesses accomplie. Restait l'autre, l'établissement d'une fête pour honorer le mariage de Marie et de Joseph. À ce propos il écrivit au duc de Berry qui, lui aussi, dut assister à la messe pour Louis d'Orléans. Quand le duc termina la lecture de la lettre, il se contenta sans doute de la replier. Et comme une idée en réveille une autre, pour lui l'association avec Jean Petit était fatale au projet de Gerson.¹⁶³

* * *

Le « Concile de la Foi » termina ses délibérations le 18 février 1414 et, le 17 mars, le recteur de l'Université publia la sentence de l'évêque condamnant les assertions de Jean Petit.¹⁶⁴ Sur-le-champ, le duc de Bourgogne interjeta appel de cette sentence au Saint-Siège, et le 9 octobre, devant une assemblée de ses principaux seigneurs et officiers réunis dans l'église de Cambrai, il offrit de se défendre devant le concile de Constance, autorisant en même temps Pierre Cauchon, alors vidame de l'église de Reims, à flétrir, en son nom, Jean Gerson qui avait publié, disait-il, « plusieurs parolles sonans en dénigration de ma personne et de ma bonne fame et renommée ». ¹⁶⁵

Le 21 février 1415, Gerson arriva à Constance et le 11 avril il relança l'affaire des assertions de Jean Petit. Ce fut le commencement de discussions interminables, de sessions tumultueuses, de mémoires et de cédulas innombrables. Mais, de temps en temps, le polémiste Gerson eut quelques heures de répit qu'il consacra à saint Joseph. Le 7 septembre 1416, il écrivit à Dominique Petit, chantre

163. Une autre circonstance a peut-être contribué à diriger l'attention de Gerson vers l'institution de cette fête. Le 21 novembre, on venait de célébrer la Présentation de la Vierge Marie, fête introduite en Occident par Philippe de Mézières, en 1372, avec l'approbation de Grégoire XI, et célébrée pour la première fois à Paris en 1373, devant Charles V. Gerson avait très bien connu Philippe de Mézières à qui il adressa une épître et un opuscule. Voir *Jean Gerson et Philippe de Mézières*, dans *Romania*, LXXXI (1960), p. 350 et note 2.

164. *Chartularium Univ. Paris.*, IV, n° 2107, p. 284 ; A. COVILLE, *Jean Petit*, p. 409.

165. Noël VALOIS, *o.c.*, IV, 315-316 ; A. COVILLE, *Jean Petit*, 505-506 ; Jacques d'AVOUT, *La querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, p. 220 et note 33.

de l'église de Chartres, lui répétant en grande partie ce qu'il avait signalé dans sa lettre circulaire à toutes les églises à propos d'une fête de saint Joseph, et le priant de faire exécuter le legs du chanoine Henri Chiquot, leur ami commun.¹⁶⁶ Le lendemain, fête de la Nativité de la sainte Vierge, il prononça un sermon éloquent et émouvant sur le texte *Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ*, dans lequel il fit l'éloge de Marie et de son époux, réclama une fois de plus la déclaration officielle du dogme de l'Immaculée Conception, et proposa à nouveau l'institution d'une fête pour honorer leur mariage ou, pour le moins, commémorer la bienheureuse mort de Joseph.¹⁶⁷

Nous aurons à revenir ailleurs sur ce sermon, car il a eu une histoire assez étrange. Le 8 décembre 1870, le pape Pie IX proclama saint Joseph *Patron de l'Église catholique* ; et en promulguant le décret apostolique, l'évêque de Poitiers, Mgr Pie, dit dans son *Instruction pastorale* du 4 mars suivant :

Ce qui est certain, c'est que le discours prononcé par Gerson devant les Pères de Constance restera, sinon comme un monument d'éloquence et de goût, du moins comme un traité de théologie profonde sur cette matière ; et ce discours, au sentiment de Benoît XIV, emprunte une autorité considérable à cause de cette particularité attestée par un contemporain, à savoir, qu'il fut entendu avec une extrême faveur par toute l'Eglise assemblée conciliairement. »

Et une note au bas de la page nous renseigne sur les paroles de Benoît XIV : « De quo sermone archiepiscopus Christophorus a Capitefontium testatur fuisse pergratum toti Ecclesiæ in concilio congregatæ. *De servorum Dei beatificatione*, L. IV, pars II, c. XX, 37 ». ¹⁶⁸

L'appréciation de Mgr Pie et le témoignage de ce « contemporain » ont eu maint écho. « Nous savons d'un Père du concile de Constance, écrit Lucot, que les paroles du chancelier furent très agréables à toute l'assemblée : *Sermo fuit pergratus toti Ecclesiæ in*

166. DU PIN, IV, 731A-732C ; LUCOT, *o.c.*, 33-34.

167. DU PIN, III, 1345-1359 ; édition princeps dans *Opuscula diversa Johannis Gerson*, Bruxellis, Fratres vitæ communis, 1475, in-fol. ; voir LUCOT, *o.c.*, 34-35 ; Joseph DUSSERRE, *Origines de la dévotion à saint Joseph*, dans *Cahiers de Joséphologie*, II (1954), 7-12 ; etc.

168. Mgr PIE, *Oeuvres*, t. VII, p. 120-121.

concilio congregatæ. » Et beaucoup d'autres écrivains ont répété les mêmes mots, presque textuellement.¹⁶⁹ Pourtant, ce prétendu Père, contemporain du concile de Constance (1414-1418), l'archevêque Christophe de Cheffontaines, naquit vers 1532 et mourut en 1595 !

En réalité, ce sermon remarquable de Gerson, le *Jacob autem genuit*, qui contient déjà en essence tout ce qu'on a écrit sur saint Joseph depuis Isidore de Isolani jusqu'à nos jours, passa inaperçu au milieu des dissensions qui tiraillaient le concile.

Quatre mois plus tard, le 17 janvier 1417, à l'occasion de la fête de saint Antoine, patriarche des cénobites, Gerson prononça encore un sermon dans lequel il rappela aux Pères de Constance sa lettre adressée à l'Église universelle et son projet d'établir un culte liturgique en l'honneur du mariage de Marie et de Joseph.¹⁷⁰ Puis, pour élucider, dit-il, quelques points qu'il n'avait pu développer dans le sermon, il ajouta en complément un long traité où il revient, entre autres choses, sur le refus du concile de se prononcer sur la doctrine de Jean Petit.¹⁷¹ Finalement, le 2 février 1418, dans un autre sermon, il demanda pourquoi le concile refusait de s'occuper de l'institution d'une fête de saint Joseph.¹⁷²

Son espoir de voir établir une fête en l'honneur de Marie et de Joseph resta noyé sous les flots de verbiage et les remous politiques qui tourbillonnaient autour de l'affaire Jean Petit. Aussi se consolait-il en continuant, à Constance même, son grand poème épique déjà commencé et intitulé *Josephina*.¹⁷³

On peut donc dire que Gerson échoua doublement. Il ne parvint jamais à obtenir une condamnation définitive des assertions de Jean Petit et il ne réussit pas davantage à établir alors la fête de la Desponsation. Ce qui, toutefois, n'a pas du tout, croyons-nous, amoind-

169. Voir Jean DARCHE, *Les gloires de saint Joseph par le cardinal d'Ailly*, Paris, 1878, p. 23-24 ; D. C. A., *Le développement historique du culte de saint Joseph*, dans la *Revue bénédictine*, t. XIV (1897), p. 147 ; A.-L. MASSON, *Jean Gerson*, Lyon, 1894, p. 292 ; Félix BOISSET, *Le patronage de saint Joseph en France*, dans *Le patronage de saint Joseph*, Montréal et Paris, 1956, p. 141 ; etc.

170. *Nuptiæ factæ sunt*, DU PIN, II, 349B-365B.

171. DU PIN, II, 377B-386.

172. Voir *Romania*, LXXVI (1955), p. 328 (19).

173. Voir notre *Gerson poète*, dans *Romania*, LXXVI (1955), 289-326.

dri auprès de saint Joseph lui-même les mérites du grand chancelier.¹⁷⁴

Max LIEBERMAN

*Jeudi des Quatre-temps après la Sainte-Luce,
Calvisson, Gard.*

174. Nous avons retrouvé le texte français de la lettre de Gerson au duc de Berry dans la nouvelle édition de Mgr P. Glorieux (*Jean Gerson, Oeuvres complètes*, Paris, etc., Desclée et Cie, t. II, 1960, p. 155-157), qui le lit avec quelques variantes. — Nous ajoutons aussi que le domicile de Gerson se trouvait dans le cloître même de Notre-Dame, ainsi que le dit Jean de Launoy, *Regii Navarrae gymnasii Parisiensis historia*, Paris, 1677, p. 84 : « Joannes Gerso cum institutus est Parisiensis Cancellarius, in Collegio (Navarrico) remansit, et ibi anno 1397 domum quæ horto magni Magistri proxima erat, ad vitam locavit. Triennio post Gerso in claustrum beatæ Mariæ se recepit, et quam incolebat Domum, Petrus Alliacus Cameracensis Episcopus pari ratione conduxit. » Voir aussi, *ibid.*, p. 234 et 483. Mgr Glorieux précise que le 6 juin 1404, Gerson acheta « pour 80 francs, sans mobilier, la maison claustrale de Jean Juvenis » (*La vie et les œuvres de Gerson*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. XVIII, 1951, p. 168). Sur Jean Juvenis, nommé entre les « grammairiens » au collège de Navarre en 1389 (LAUNOY, *o.c.*, p. 99), voir DENIFLE, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. IV, table des noms.

MORALÈS ET DE BARRY

POUR faire suite au travail déjà publié ici même sur *La Dévotion à saint Joseph selon le P. de Barry*¹, nous voudrions situer la théologie du P. de Barry dans l'histoire de la dévotion à saint Joseph. Plus précisément, comparer d'abord sa conception de la paternité de saint Joseph avec celle que présentait en 1614 le P. Pedro Moralès, jésuite espagnol, dans un *Commentaire sur le chapitre premier de saint Matthieu*, qui résume toute la tradition antérieure. Cette comparaison ouvrira la voie à des rapprochements suggestifs avec d'autres Joséphologues jésuites de la France du 17^e siècle ; en particulier avec Binet (1633) et Jacquinot (1645). Ainsi seront fournis quelques fils conducteurs qui permettront de mieux comprendre l'effervescence étonnante de la dévotion à saint Joseph au 17^e siècle et les sources de sa dogmatique.

PIERRE MORALÈS (1538-1614)

On a peu de détails sur la vie et les œuvres du P. Moralès. Sommervogel lui consacre les quelques lignes suivantes : « Pierre Moralès est né en 1538 à Valdepenas, diocèse de Tolède. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1570. Envoyé au Mexique, il enseigna la théologie et devint recteur de quelques collèges. Il mourut à Mexico le 6 septembre 1614 »². On possède de lui une *Relation* (1579), et le *In Caput primum Matthaei*³, qui englobe, en

1. Cf. *Cahiers de Joséphologie*, vol. 8 no 2 (juillet-décembre 1960) 193-217.

2. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, (nouv. éd.) par le P. Carlos SOMMERVOGEL, s.j. 1^{re} partie Bibliographie, t. 5. Paris — Bruxelles, 1894, col. 1283-1284.

3. Pedro MORALÈS, s.j. *In caput primum Matthaei — De Christo Domino. Sanctissima Deipara Maria, Veroque ejus dulcissimo et virginali sponso Josepho, libri quinque*. Lugduni, Cardon, 1614, 1000 col. in folio ; réédition en 2 vol. à Paris, chez Vivès, en 1869. C'est à cette dernière édition que nous renvoyons quand nous citons l'édition latine (ed. lat.)

guise de commentaire au chapitre premier de l'Évangile de saint Matthieu, des traités développés sur l'Incarnation, la Mariologie et la Joséphologie.

Une traduction française a paru en 1878 : *La Sainte Famille*, par les soins de l'abbé Bénac, premier aumônier du collège Chaptal⁴.

Mais cette œuvre de Moralès était connue en France avant sa traduction. Dès le 17^e siècle, de Barry la signale⁵ et Jacquinot, nous le verrons, semble s'inspirer de cette « théologie de saint Joseph » dans son livre paru en 1645, *Gloire de saint Joseph*. Patrignani, un peu plus tard, la citera avec éloge⁶. En 1895, le P. V. Mercier, s.j., publiant un livre sur saint Joseph écrira :

Nul ouvrage ne nous a paru plus complet que le traité du P. Pierre Moralès sur le premier chapitre de saint Matthieu. Il reproduit la doctrine la plus communément enseignée parmi les docteurs. C'est de cette mine inépuisable que nous extrayons la matière de nos considérations : ce qui ne nous dispensera pas de consulter les auteurs anciens et modernes...⁷

4. *La Sainte Famille, Jésus-Christ Notre-Seigneur, la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et son très-doux et virginal Époux saint Joseph* par le Père Pierre Moralès de la Compagnie de Jésus, traduit en français par l'abbé Bénac, premier aumônier du Collège de Chaptal. Paris, Louis Vivès, 1878, 3 vol. — Cette traduction, à laquelle nous référons quand nous citons l'édition française (ed. fr.), apparaît généralement fidèle, heureuse par endroits, mais doit être contrôlée, car elle supprime certains passages ou les résume, minimise certaines affirmations, ou saute des liens logiques. Voilà pourquoi nous devons retoucher cette traduction en certains endroits.

5. Le P. de Barry a laissé dans son livre une indication de ses sources. Au Lecteur, il annonçait au début qu'il ne trouvait vraiment plus rien à dire après « tant de braves plumes » ! En venant, par la suite, à parler des « amants » de saint Joseph, il précise sa pensée. Parmi les « amants », il mentionne sainte Thérèse à laquelle il dédie son œuvre. Puis François de Sales, Gerson et sa *Josefina*, Henry, chanoine de Chartres dont Gerson acheva le livre sur le mariage de saint Joseph. À ces « amants », il ajoute les « écrivains qui ont parlé avec tant d'honneur de ses perfections ». D'abord saint Bernard, saint Bernardin de Sienne, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Pierre Chrysologue, saint Thomas d'Aquin. « Et depuis peu, Diego de Araña, Charles Stangel, Pierre Moralès, Étienne Binet, Charles de saint Paul, et plusieurs autres ». Dans ces références, il est au moins curieux de ne pas trouver Suarez et l'on n'y voit pas non plus Isidore de Isolani. Cependant, la présence de Moralès et de Binet indique clairement une ligne de solution. En eux se retrouvent toutes ses sources (et d'autres !).

6. N. LOUIS, s.j. *La Dévotion à saint Joseph* du P. Patrignani, Angers 1861⁴, p. 75-76.

7. V. MERCIER, s.j. *Saint Joseph, Époux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Église, d'après l'Écriture Sainte et la Tradition*. Paris, Lethielleux, 1895, 2e édit., p. VI-VII.

Le grand commentaire sur le chapitre premier de saint Matthieu représente bien, en fait, une « somme inépuisable » à qui s'intéresse à la théologie de saint Joseph. Il rassemble, suivant le dessein même de l'auteur, tout ce qui s'est publié antérieurement, sous forme de citations multipliées et longues, avec références précises. Mine très riche où ont certainement puisé abondamment les auteurs jésuites, et en particulier le P. de Barry.

Le commentaire s'ouvre, par la considération de l'*Église militante* et de la *Trinité créée* : cet aspect, qui, suivant l'auteur, doit demeurer présent à l'esprit⁸ se retrouve chez le jésuite français. Moralès, comme le fera le P. de Barry, tient à conserver à saint Joseph sa place « après Jésus et Marie » : il traite à chaque fois de Jésus, de Marie, puis de Joseph et discute leurs dignités réciproques⁹. Enfin, se retrouve chez lui la même hésitation que chez de Barry entre le titre d'époux et celui de père ; contrairement à de Barry pourtant, il opte finalement, de façon claire, pour la présence à donner au titre de père se fondant sur l'*ordo altior* de Suarez¹⁰.

La plupart des éléments de la théologie de saint Joseph du P. de Barry se retrouvent chez le P. Moralès, et jusqu'en des points de détails¹¹. Les sources sont les mêmes. De Barry note au début des méditations sur la « Vie de saint Joseph » :

On y trouvera tout ce que l'Écriture Sainte, les Pères de l'Église et les braves écrivains des louanges de saint Joseph nous ont enseigné touchant la vie, le trépas et la gloire de ce grand Saint.¹²

Ce qui évoque le dessein de Moralès :

Je ne me suis pas contenté de citer les passages de l'Écriture Sainte, les décrets des conciles, les sentiments des Pères de l'Église et les opinions de nos savants docteurs ; j'ai eu recours aussi aux écrits des philosophes païens.¹³

8. *Éd. lat.* I, 21A.

9. *Éd. lat.* I, 204.

10. *Éd. lat.* I, 299.

11. *Éd. lat.* I, 202, cf. aussi *Cahiers de Joséphologie* 8 (1960) 2, p. 202, note 30 ; p. 203, n. 39 ; p. 204, n. 40 ; p. 205, n. 46 ; etc.

12. Paul DE BARRY, *La dévotion à saint Joseph le plus aimé et le plus aimable de tous les saints après Jésus et Marie*. Lyon, Rigaud et Borde, 1640, p. 128-129.

13. *Éd. lat.* I, 11 ; *Éd. fr.* I, 12.

L'assurance du P. de Barry s'explique mieux s'il utilise l'œuvre de Moralès, qu'il connaît ; cette œuvre se prête d'ailleurs admirablement au genre de « méditations » écrites par le jésuite français sur saint Joseph.

1) *Place de la paternité chez Moralès.*

Choisir la paternité comme point de comparaison, c'est s'arrêter à un point d'extrême importance chez Moralès.

Il ne le semblerait pas à première vue. Depuis Gerson, il est devenu courant de relier les grâces reçues par saint Joseph à la nécessité d'une certaine proportion entre les époux ¹⁴. De Barry a lui-même adopté cette position : les grâces vont à Joseph à cause de Marie et, *par suite*, à cause de Jésus ¹⁵. Le P. Moralès, citant nombre d'auteurs, semble aussi s'y rallier. Après avoir cité Osorius, il conclut :

... Si la grâce a été plus abondante dans Marie, parce qu'en tant que mère elle était supérieure à son fils Jésus, et que par suite il devait y avoir une très grande ressemblance entre le fils et la mère, bien que, absolument parlant, il y ait une grâce supérieure dans le Christ ; de même la grâce a dû être très grande en Joseph, pour qu'il soit le chef de Marie, et parce qu'il devait y avoir entre eux une très grande proportion et ressemblance. ¹⁶

Il citera, à l'appui de cette position, Isidore de Isolani qui, s'appuyant sur Chrysostome et Damascène, conclut l'étude de la généalogie du Christ par ces mots : « C'est pour arriver à Joseph qu'est exposée toute la série des ancêtres ; *Joseph n'intervient qu'à cause de Marie* et Marie elle-même qu'à cause de Jésus le Sauveur du monde » ¹⁷. Il ajoutera : la préservation du péché en Joseph s'explique d'abord parce que « Marie et Joseph ont été choisis de toute éternité et comme proportionnés l'un à l'autre pour l'œuvre divine » ¹⁸. Et il enchaînera, comme fait de Barry : « où est le père qui, ayant à choisir un époux pour sa fille, ne lui donne celui qui

14. *Éd. lat.* I, 211B.

15. DE BARRY, *op. cit.*, p. 14-15, 25-26, 29, 31.

16. *Éd. lat.* I, 36A ; *Éd. fr.* I, 49.

17. *Éd. lat.* I, 47A ; *Éd. fr.* I, 71.

18. « Ex eo quod B. Virgo et B. Joseph ab æterno fuerunt electi et proportionabiliter æquiparati ». *Éd. lat.* I, 213B ; *Éd. fr.* I, 400.

est le plus accompli »¹⁹. Comme de Barry, il trouve dans la royauté de Marie la source de celle de Joseph²⁰. Bien des indices, donc, nous porteraient à croire que dans la joséphologie de Moralès, le caractère d'époux est plus important que celui de père, comme ce sera le cas pour celle du P. de Barry.

Cette conclusion a besoin de se nuancer. Voici, en effet, ce qu'écrit Moralès :

... Il est nécessaire d'examiner quelle est celle des dignités de saint Joseph qui occupe le premier rang : celle de véritable époux de la mère de Dieu, ou bien celle de père putatif, et même de père véritable du Christ sous tous rapports, exception faite de la génération charnelle. Nous l'avons fait plus haut ; répondons quand même rapidement. D'abord, ce sont là deux choses d'ordre différent et entre lesquelles on ne peut légitimement établir de comparaison. Car être véritable époux est une qualité essentielle et absolue ; être père putatif est, au contraire, une qualité relative et pour ainsi dire accidentelle. Or ce qui est essentiel (*per se*) l'emporte sur ce qui est accidentel (*per accidens*).

Par ailleurs, la qualité de père, même seulement putatif, de Jésus-Christ est d'un ordre plus élevé, par rapport au mystère de l'Incarnation, de même que, absolument parlant, le Christ est au-dessus de Marie sa mère. [...] Et donc, d'après cela, ce sera une plus grande chose d'être le père, à un titre quelconque, du Christ Fils du Père très-haut, que d'être le véritable époux de la Vierge. On le comprendra surtout si l'on considère que la prédestination de saint Joseph, les grands dons de la grâce que Dieu lui a communiqués, son union même avec Marie, ont été par-dessus tout des moyens ménagés par la divine Providence en vue du sublime mystère de l'Incarnation, pour introduire d'une manière plus convenable dans le monde le Christ Seigneur, pour lui donner un tel tuteur et un nourricier qui soit de sa chair, et pour d'autres fins que nous avons indiquées au long dans le chapitre premier du livre II.

Donc, ayant considéré toute la question dans l'ordre des faits (*in concreto*) il faut reconnaître que la dignité suprême de saint Joseph réside dans sa paternité sur le Christ Seigneur plutôt que dans sa qualité d'époux de Marie, comme nous l'avons reconnu [déjà] ... étudiant, en Marie, la maternité spirituelle et la maternité charnelle.²¹

19. DE BARRY, p. 25-26 ; *Éd. lat.* I, 213B.

20. *Éd. lat.* I, 165B-166A.

21. « ... Investigare oportet quæ major dignitas sit in beatissimo Josepho an quod fuerit verus Virginis Deiparæ sponsus, an vero quod fuerit pater Christi putativus, et in omnibus, excepta generatione naturali, verus pater, ut modo probatum relinquimus. Breviter tamen respondetur primo, duo hæc esse res diversorum or-

Cette préférence donnée à la paternité est une option d'importance que préparait le développement antérieur. Cherchant les sources de la dignité de Joseph, il avait mentionné les grands et incompréhensibles biens naissant de son mariage vraiment divin avec Marie qui le rend nourricier de Celui qui nourrit l'univers²². Il avait dit aussi, comme le fera de Barry après Grégoire de Nazianze et Jean Damascène : « Voulez-vous que je vous dépeigne cet homme d'un mot ? Il fut l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. Je ne sais pas, en effet, ce qu'il faudrait dire de plus »²³. Il écrit ensuite : « Ce fut pour Joseph une dignité très grande et incomparable du seul fait que, dans l'opinion publique, il était considéré comme le père de Jésus »²⁴, (n'ayant) « pas seulement le nom mais aussi la chose » et devenu par suite supérieur et gouverneur de Marie et Jésus²⁵.

En pratique, néanmoins, quand Moralès cherche les raisons de convenance de tel privilège, caractère d'époux et paternité se trouvent mêlés comme ils le seront chez de Barry²⁶. La raison en est le but même du mariage :

... le mariage entre la Vierge et Joseph fut principalement voulu par Dieu

dinum inter quas nequit recta fieri comparatio [...] diversis enim respectibus et formalibus rationibus se habent tanquam excedens et excessum : quia esse verum sponsum est quid per se, et absolutum : esse vero putativum patrem, est quid respectivum et quasi accidentale. Id autem quod est per se, præteritur ei quod est per accidens. Ex alia vero parte esse Christi patrem etiam putativum est altioris ordinis, respectu mysteriî Incarnationis, sicut absolute loquendo, major est Christus quam Virgo Deipara [...] Sic ergo majus erit esse Christi altissimi Patris Filii (Lc 1, 32) patrem utcumque, quam verum esse Virginis sponsum. Maxime quod Josephi divina electio, et ingentia dona gratiæ a Deo ei communicata, desponsatio etiam ipsa cum B. Virgine divinitus facta præcipue tanquam media ordinata fuerunt ad altissimum Incarnationis mysterium, et ut Christus Dominus honestius in mundum introduceretur, et talem tutorem et suæ carnis haberet nutritium, et ad alia quæ fusius in lib II tract. I adduximus. In concreto igitur re tota considerata, supremam Josephi dignitatem in Christi Domini paternitate magis quam in Virginis desponsatione constituendam esse concedendum est, sicut in maternitate spirituali et carnali in B. Virgine [...] concessimus. » *Éd. lat.* I, 299 ; *Éd. fr.* II, 46-47.

22. *Éd. lat.* I, 280A.

23. DE BARRY, p. 14 ; *Éd. lat.* I, 281A ; *Éd. fr.* II, 4.

24. *Éd. lat.* I, 281A ; *Éd. fr.* II, 4.

25. *Éd. lat.* I, 282B ; *Éd. fr.* II, 4 ; *Éd. lat.* I, 283B.

26. PATERNITÉ ET PRIVILÈGES DE SAINT JOSEPH. Voici groupés les endroits

A. à cause du Christ Seigneur

- 1) pour qu'il ait un tuteur, un nourricier et un aide très fidèle,
- 2) et aussi pour que, sous le voile du mariage, il soit réputé légitime ;

B. et à cause de la Vierge elle-même

afin qu'elle ait un compagnon et un appui.

Bien qu'on puisse ajouter d'autres motifs et des convenances, ces raisons furent cependant les plus importantes et déterminantes (*finalizantes*).²⁷

Si l'on ne devait qualifier toujours la paternité de Joseph de quelque adjectif, il ne se poserait aucun problème. Parce que le lien au Christ, pour Joseph, est seulement *médiat*²⁸, parce que, comme le dit curieusement Cornelius a Lapide, Joseph est strictement *pater matrimonialis*²⁹, il devient impossible et faux d'exclure un des deux termes. Ainsi les privilèges de saint Joseph possèdent des liens inséparables à la paternité et au mariage : l'explication doit mentionner les deux.

Les préférences du P. Morales vont, malgré tout au titre de père. Il le répète encore au livre II :

principaux où Morales joint un privilège de Joseph à la paternité (renvois à l'édition latine).

- 1) putativus pater et consanguinité (I, 47B) ; et beauté physique (I, 181B et 183B où est mentionné aussi le mariage).
- 2) paternité et sanctification prénatale (I, 217A) Isid. de Isolani.
- 3) paternité et chasteté de saint Joseph. Son opinion à lui (I, 215B).
Reliée à sa tâche d'éducateur (I, 238A).
Associée à l'aspect « père de famille qui prend dans ses bras, baise... » (I, 240AB, 254B ; même idée chez Tolet *Commentaria... in Evangelium secundum Lucam*, Venetii 1601, an. LVIII, p. 51) qui apparaît ici en dépendance de Gerson.
- 4) paternité, virginité et mariage. Virginité de Joseph à cause de Jésus et Marie : un bon résumé (II, 186B-187). Voir aussi : I, 404 et s. ; I, 233 (ange gardien de Marie, comme chez de Barry).
- 5) paternité et privilège de Sauveur du monde. Joseph donnant le « pain de vie » qui est en quelque façon « sa chair » (II, 64B-65). « Ange gardien » du Christ (I, 99B), comme chez de Barry. Cependant Joseph « père des hommes » par Marie mère des hommes (I, 311B et 312A).
- 6) Joseph et la Trinité, voir I, livre III, traités 12 à 14.

27. *Éd. lat.* II, 167A ; *Éd. fr.* III, 305.

28. *Éd. lat.* I, 215B ; 282A : « si est vir Mariæ, est pater Domini » Rupert.

29. CORNELIUS A LAPIDE, *In Matthæum*, cap. I, vers. 16, tertio (*Commentaria in Scripturam sacram*, Éd. Vivès, Paris, 1862, t. 15, p. 57B). — Cette expression a l'avantage d'insister sur la source de la paternité qu'on attribue à Joseph. De plus,

Du fait que Joseph a été en tout, exception faite seulement de la génération naturelle, le vrai père du Christ, il a possédé une dignité incomparable, plus grande, plus excellente que celle que Dieu a jamais accordée à aucun homme, et même au plus grand Ange, même par délégation, et même pour un bref laps de temps.³⁰

Ce texte magnifique est absolument formel concernant la paternité de saint Joseph. De plus, chose importante à notre propos, la conception du P. Moralès est exactement celle du P. de Barry comme nous le montrerons en détail : « ... rien ne lui manquait de la vraie paternité... tout ce que peut porter un père sauf la génération »³¹. Cette conception prolonge la pensée de Gerson et son insistance sur la paternité ; elle l'enrichit par l'apport de Suarez explicitant la notion d'ordre hypostatique. Cependant, elle ne tire pas la conclusion que nous trouvons chez Cornelius a Lapide : à Joseph est dû un culte de suprême *dulie* (*summæ duliæ*)³². Mais elle met en évidence fortement, à cause de la relation à l'ordre hypostatique, la dignité qui place Joseph troisième au ciel et sur la terre, « après Jésus et Marie »³³.

NATURE ET PATERNITÉ

Il est devenu nécessaire d'explicitier maintenant la conception de la paternité présentée par le P. Moralès. Elle répond à celle du P. de Barry³⁴ et en manifestera les sources.

elle évoque ce consentement qui a fait le mariage et constitué la Trinité créée (*Gerson*), formant un seul cœur (*Suarez*) ; et cette Trinité a une grande importance pour Moralès (1614) et de Barry (1639) comme aussi pour Binet (1633), Cornelius a Lapide (1639), Jacquinet (1645). Dans son étrangeté, l'expression *pater matrimonialis* englobe et évoque ainsi tous les privilèges.

30. « In hoc quod Joseph fuerit in omnibus, excepta tantum generatione naturali, verus Christi pater, habuit majorem, excellentiorem et incomparabilem dignitatem, quam alicui homini, etiam supremo Angelo, fuerit unquam, nec ex commissione, ad breve etiam tempus, a Deo concessa ». *Éd. lat.* II, 125B ; cf. livre III, traité VIII ; *Éd. fr.* III, 227. — Sur ce sujet, cf. aussi P. Enrique del Sagrado CORAZÓN, o.c.d., *La Paternidad josefina en los escritores españoles de los siglos XVI y XVII* dans *Estudios Josefinos*, Valladolid, vol. VI no 12 (Juillet-décembre 1952) 157-178 ; *Pedro Moralès*, 158-163.

31. DE BARRY, p. 12.

32. *In Matthæum*, p. 58.

33. *Dignité de troisième* : voir encore *Éd. lat.* I, 46a, 163-164A, 216A, 289B, 294B-295 ; II, 183B-184 (où se rencontrent Gerson, Suarez et Isidore de Isolani), 187B.

34. DE BARRY, spécialement p. 12.

I — *L'affirmation*

Constatant que la Vierge, les Évangélistes, les gens, nommaient Joseph père de Jésus ³⁵, Moralès justifie ce nom en remontant d'emblée au Dieu qui le lui donne, et l'introduit par là dans l'ordre de l'union hypostatique :

Le Dieu tout-puissant donnant à saint Joseph le nom de père de son Fils, lui a communiqué en même temps toute la dignité, toute l'autorité et toute la sollicitude du père, *l'établissant*, comme dit le Psalmiste, *maître de sa maison et chef de tous ses biens* (Ps 104, 21).³⁶

L'auteur se fonde sur deux textes de saint Bernard qu'il vaut de citer et qu'on retrouvera chez le P. de Barry :

Jugez [de sa grandeur] par l'appellation [de père du Christ] dont il a mérité d'être honoré, quoique par délégation (*dispensatorie*), et qui fait qu'on l'a appelé et cru père de Dieu [...] quand le Père éternel, dans sa souveraine sagesse et sa providence, a communiqué à cet homme ce nom qui lui appartient en propre, lui accordant avec le nom, pour une grande part, la charge et la sollicitude paternelles (homélie *Super « Missus est »*). [...] Dieu, en effet, ne donne pas des titres creux et vides de sens, mais il accorde à chacun la grâce nécessaire pour l'office qui lui est destiné.³⁷

Moralès confirme sa position par une analogie, déjà établie par Suarez, avec le nom donné à Jean ³⁸ ; d'où il conclut :

Il suit de là que non seulement saint Joseph partagea avec Dieu le nom de père du Christ, mais que même il participa à tout ce que ce nom désigne, autant que, abstraction faite de la génération charnelle, il est possible à un homme d'y participer ; il eut, en effet, l'affection, le dévouement, et, s'il est permis de le dire, l'autorité du père, comme saint Jean Chrysostome l'exprime en ces termes : « Quoique vous ne soyez pour rien dans cette génération, ô Joseph, je reconnais toutefois bien volontiers en vous les droits du père (*proprium patris*) et tout ce qui ne blesse en rien la dignité de la Sainte Vierge.³⁹

35. *Éd. lat.* 1, 218.

36. *Éd. lat.* I, 281B ; *Éd. fr.* II, 5.

37. *Éd. lat.* I, 281B ; *Éd. fr.* II, 4-5 ; DE BARRY, p. 12, sans référence.

38. *Éd. lat.* I, 281B-282A.

39. *Éd. lat.* I, 282A ; *Éd. fr.* II, 5-6.

De Barry était donc justifié d'écrire après Moralès :

Dieu ne peut pas aimer un homme davantage. Après cela je veux me taire car il n'y a pas de chose plus rare et plus nouvelle qu'un père appelle Dieu son fils... et qu'il l'est en effet. ⁴⁰

II — *Fondements du nom de « père »*

Pour faire mieux comprendre la paternité de Joseph, Moralès soulève l'objection : comment appeler « père » celui qui n'a pas engendré ? Il répond d'abord avec saint Augustin que l'adoption suffirait ⁴¹.

Citant Suarez, il présente ensuite un développement très voisin de celui du P. de Barry. Jésus est plus sien qu'un enfant adopté, parce qu'il vient d'une chair, d'une « terre » qui est sienne ⁴². Bien plus, le consentement qui fait le mariage n'est pas indifférent à notre intelligence de la paternité :

Quoique ce soit le commerce charnel qui fasse d'eux une même chair, cependant par le lien matrimonial ils deviennent un *seul cœur et une seule volonté*, ce qui fait que tous les biens leur sont en quelque façon communs ; de sorte que ce qui est sous l'appartenance (*dominio*) et l'autorité de l'un appartient également à l'autre. Donc la Sainte Vierge étant la vraie mère du Christ, saint Joseph son véritable époux a dû nécessairement participer à cette qualité de parent (*rationem parentis*) du Christ, toujours abstraction faite de la génération charnelle. ⁴³

Ainsi saint Joseph serait le père parce que Marie est mère et que les deux ne font qu'un cœur. Le P. de Barry n'a pas retenu cet aspect même s'il insiste sur l'importance du mariage ⁴⁴.

40. DE BARRY, p. 12. Remarquer comment Isidore de Isolani qualifie Joseph : « Fuit denique divina, officio, habitatione ac conjugio : gessit enim personam Dei Patris, dum ejusdem Verbi putabatur pater » (*Éd. lat.* I, 109A). Il est évident que de Barry et Moralès disent beaucoup plus dans la même expression. Pour Isidore de Isolani, ceci semble très extérieur (putabatur) comme le montre le reste de l'œuvre. Pour les autres, au contraire, il s'agit d'une transformation, d'une relation nouvelle en quoi consiste l'entrée dans l'ordre de l'union hypostatique. Binet, lui, comparera Moïse et Joseph : si Moïse est la bouche de Dieu, le Père s'est caché dans le cœur de Joseph (*Le Tableau des Divines Faveurs*, Paris 1864, p. 60-62).

41. *Éd. lat.* I, 282A.

42. *Éd. lat.* I, 283A. Développement déjà dans Gerson : cf. I, 284B.

43. *Éd. lat.* I, 283A ; *Éd. fr.* II, 8.

44. Voir encore : *Éd. lat.* I, 163-164A, 168B-169A, 285A.

Moralès ajoute à cela et manifeste l'importance qu'il accorde à la « seigneurie » de Joseph :

Bien plus, je dis qu'au point de vue de la justice naturelle, saint Joseph avait dans une certaine mesure les droits d'un maître et d'un père sur Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il est certain en effet, que celui qui trouve un *trésor* caché dans sa propre maison, ou dans un lieu qui lui appartient, devient le *maître* de ce trésor [...] Or, le seul vrai trésor c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ [...] et ce trésor, saint Joseph le premier l'a découvert. ⁴⁵

En fait, ceci n'ajoute pour ainsi dire rien. Une insistance seulement y est marquée ⁴⁶, et un lien plus direct avec l'autorité de Joseph sur le Christ. Pour Moralès, la paternité et la gloire de Joseph se résument vraiment dans le *dominus domus suæ* ; il exerce ce droit sur le Christ même, spécialement en imposant à Jésus son nom.

III — Le « vrai fondement » de la paternité

Ces approches, l'auteur les sent bien incomplètes. De Barry répéterait : voilà un « titre suffisant pour justifier le nom de père donné [à Joseph] par Marie en particulier » ⁴⁷ ; mais il faut y ajouter la « *vera fundamentalis ratio hujus relationis* ». Si ces approches suffisent, dit encore la traduction, pour en faire un « *pater legalis... jure matrimonii* » ⁴⁸, il faut y ajouter : *nihil defuit ad fundandam hanc relationem (paternitatis)* ».

C'est bien en effet, dans la recherche de ce fondement que se situe le problème de base. Car la paternité de saint Joseph, si elle se fondait essentiellement sur le consentement qui fait le mariage, ne différerait en rien de celle des autres maris. Si, au contraire, on urge le fondement ordinaire de la paternité, la génération physique, saint Joseph pourra-t-il simplement être « nommé » père ou

45. *Éd. lat.* I, 283A ; *Éd. fr.* II, 8.

46. Voir encore *Éd. lat.* I, 283B-284A.

47. DE BARRY, p. 12.

48. Remarquer que de Barry minimise la notion de père légal. S'inspirant de Gerson, Moralès parle de la « mort de Joseph » auquel le Saint-Esprit suscite une postérité ; cette mort est celle « per virginitatis et castitatis perpetuæ votum » (*Éd. lat.* I, 284B).

bien le sera-t-il de fait ? Le problème consiste, comme l'indique bien Gerson ⁴⁹, à savoir *comment le Christ peut naître de Joseph* ⁵⁰.

Une solution, disons minimale, est adoptée par de Barry, Moralès et d'autres : la naissance « spirituelle ».

Il ne faut pas s'étonner assurément que saint Joseph soit appelé père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque les princes, les maîtres, les nourriciers, les vieillards, et bien d'autres graves personnages sont honorés de ce titre [...] comme il est confirmé par saint Paul ... *c'est moi, en effet, qui par l'Évangile vous ai engendrés dans le Christ* (1 Cor 4, 15). ⁵¹

De Barry proposera également cette solution. Il parlera d'« une créature qui a soin de son Créateur » ⁵² : saint Joseph, « père nourricier » ⁵³.

Cependant, Moralès, après Gerson, va beaucoup plus loin ; si loin que de Barry ne les suivra pas toujours. Parlant de la naissance temporelle du Christ, Gerson écrit :

Parce que, en vertu du droit conjugal, le corps de Marie appartenait à Joseph [...] voyons si, avec intelligence et sobriété, il nous est permis de dire que *du corps et de la chair* de saint Joseph est né le Christ Jésus. On pourrait le dire, si l'on ne craignait de blesser des oreilles pieuses. ⁵⁴

De Barry suggérera ce point ⁵⁵ ; il n'aurait pourtant jamais écrit le texte qui suit, étrange et riche à la fois, qui pousse à la limite la comparaison avec le premier Joseph :

Le très saint Joseph, lui aussi, nous invite disant : *Mangez, mes amis, et buvez ; enivrez-vous, mes bien-aimés* (Ct 5, 1). *Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage* (Jn 6, 55). La chair du Christ est ma chair ; le sang du Christ est mon sang.

49. *Éd. lat.* I, 284A.

50. « Sed quia maximi momenti res est, præcipue pro scopo hujus tractatus assequendo, elucidare fundamentum paternitatis Joseph, ut inde resultet superioritatis dignitas in eo, et obedientia a Christo Domino ei præstita : libuit distinctionem a doctissimo Gersone, circa hoc assignatam referre. *Éd. lat.* I, 284A.

51. *Éd. lat.* I, 287A ; *Éd. fr.* II, 17.

52. *Éd. lat.* I, 294 ; DE BARRY, p. 66.

53. DE BARRY, p. 66 ; *Éd. lat.* I, 31B ; II, 89A. Tolet dira de même (sup. II Lucam, n. 53) ; « Dicamus ergo Josephum dictum patrem Christi, tum quia nutritius erat, tum quia communi opinione pater reputabatur, tum quia vir et maritus Beatæ Virginis, Matris Christi » (I, 287A).

54. *Éd. lat.* I, 284A ; *Éd. fr.* II, 11.

55. DE BARRY, p. 12.

Car tous deux nous sommes de la même race et sommes consanguins au quatrième degré. Voilà pourquoi sa chair est mienne, et son sang peut être dit mien. Et aussi parce que sa chair a été nourrie et soutenue par le travail de mes mains et que son sang a crû à la sueur de mon visage. Enfin il est la chair et le sang de mon épouse, qui est mienne par droit de mariage.

C'est donc ma chair, parce qu'il est le fils issu de ma race, parce que fils légal, parce que fils charnel de mon épouse, qu'il est né durant le mariage, dans mon jardin et, ainsi, à mon avantage. Qui mange cette chair qui est mienne, et boit ce sang qui est mien, demeure en moi, dans mon amour (*devotione mea*), me remerciant de mes travaux, des devoirs et fonctions que j'ai remplis joyeusement pour le Christ. Et moi, [je demeure] en lui, comme aide, protecteur, intercesseur fidèle.

Et comme m'a envoyé le Père qui est vivant, me choisissant éternellement pour servir, dans la justice et la sainteté, son fils et la Vierge mère, et que moi j'ai toujours vécu pour (*propter*) le Père, remplissant parfaitement mon ministère, conservant la pureté de cœur à la suite de la Vierge, surpassant (*præstans*) ainsi les ministères des anges, et surpassant tout autre en toute vertu de justice ; ainsi celui qui mange comme il se doit ce pain est mien, vivra pour (*propter*) moi, parce que c'est pour le Christ, à sa louange, qu'il s'attachera aussi à m'aimer (*et devotionem meam*), et il obtiendra ainsi la vie éternelle : *qui manducat hunc panem vivet in æternum...* (Jn 6, 58) [...]

De tout cela on tirera facilement que Marie et Joseph peuvent en quelque façon être appelés rédempteurs du monde par le fait de leur coopération précisément, de leur piété et de leur intercession. Bien plus [on ajoutera] que le très saint Joseph a été le sauveur du Christ Sauveur lui-même. Car si le Pharaon donna à Joseph devant tout son royaume un nom qui signifie sauveur du monde, parce qu'il avait sauvé l'Égypte de la famine, combien plus valable est notre motif d'appeler notre Joseph sauveur du monde, lui qui a sauvé non pas un froment corruptible et périssable [conservé] pour l'Égypte, mais le froment céleste, le pain vivant qui doit donner la vie au monde entier jusqu'à la consommation des siècles ? sans lequel nous serions sans doute tous morts de faim [... étant donné que maintenant] dit saint Bonaventure, par ce sacrement subsiste (*stat*) l'Église, la foi est affermie, la religion chrétienne et le culte possèdent une efficacité (*viret*).⁵⁶

Ces fondements donnés à la paternité ne suffisent pas encore au P. Moralès. Le fondement ultime de la paternité de saint

56. « Sanctissimus etiam Joseph invitat nos dicens : *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi* (Ct 5, 1). *Caro enim mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus* (Jn 6, 55). *Caro enim Christi caro mea est ; et sanguis Christi sanguis meus est, quia ex eadem regia tribu ambo procedimus, et intra quantum consanguinitatis gradum sumus conjuncti, et hac ratione caro ejus mea est, et sanguis ejus*

Joseph lui apparaît sa *virginité* ! Sans doute de Barry mentionnera-t-il combien est inouïe la merveille d'un père vierge, « fa-veur qui n'a été accordée à personne qu'à lui »⁵⁷ ; il ira jusqu'à esquisser l'idée d'une fécondité de la virginité⁵⁸. Mais il envisagera la virginité comme attachée au mariage, et non pas, avec Gerson et Moralès, comme la *source de la paternité* dans son caractère le plus profond parce qu'elle est vraiment une gé-né-ration :

[troisièmement] il fut père enfin par la *génération*, non la sienne assurément mais celle de Marie son épouse, tandis que coopérait le Saint-Esprit qui tenait en quelque façon la place de Joseph, non par une semence virile mais par spiration mystique (*mystice spiramine*). C'est pourquoi Joseph peut être appelé le père de l'enfant Jésus ; [père] non naturel mais *légal*, puisque le Saint-Esprit lui a suscité une postérité char-nelle (*semen carnale*).⁵⁹

meus dici potest. Tum etiam caro ejus manuum mearum labore nutrita et sustenta fuit, et vultus mei sudore sanguis ejus auctus. Et tandem quia caro et sanguis sponsæ meæ est, quæ ratione matrimonii ad me pertinet.

Caro ergo mea, quia filius meus ex genere meo, quia filius meus legalis, quia filius naturalis sponsæ meæ, natus durante matrimonio, in fundo meo, et sic in lucrum meum. Qui manducat hanc carnem meam, et bibit hunc meum sanguinem, in me manet, in devotione mea, mihi regratians labores, officia et ministeria, quæ pro Christo libenter pertuli. Et ego in eo tanquam adjutor, protector et fidelis intercessor.

Et sicut misit me vivens Pater, me ab æterno eligens, ut in justitia et sanctitate filio ejus et Virgini matri ministrarem, et ego semper vixi propter Patrem, ministerium meum perfecte implens, puritatem mentis post Virginem servans, et eis ministeria Angelorum præstans, et in omni justitiæ virtute omnes superans ; sic etiam qui debite hunc panem meum manducat, vivet propter me, quia propter Christum ad ejus obsequium et devotionem meam et vitam sic consequetur æternam : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum* (Jn 6, 58). [...]

E quibus facile colligi potest B. Virginem et B. Josephum posse quodammodo mundi redemptores appellari, cooperatione scilicet, intercessionem et devotionem ; quin sanctissimus Josephus ipsiusmet Christi Salvatoris salvator [cf. I, II, tract. IX et I. III, XV, « Joseph qui nourrit est appelé par Pharaon Sauveur du monde »]... quanta, rogo, ratione præstantiori nostrum Josephum poterimus nos mundi nuncupare Salvatorem, qui non Ægypto solum triticum corruptibile, et temporaneum [...] sed cœleste triticum et panem vivum et vivificativum universo orbi usque ad consummationem sæculi servavit ? sine quo omnes fame consumpti proculdubio periissemus [cf. Jn 6, 53]... et Bonaventura [...] per hoc sacramentum stat Ecclesia, roboratur fides, viret christiana religio, et divinus cultus. » *Éd. lat.* II, 64B-65AB ; *Éd. fr.* III, 113-14.

57. DE BARRY, p. 16.

58. DE BARRY, p. 145-46.

59. « Tertio pater generatione, non quidem sua, sed Mariæ uxoris suæ, co-operante Spiritu sancto, et quodammodo vices Joseph gerente, non virili semine, sed mystico spiramine ; et propterea pater quidem Joseph non naturalis sed legalis pueri Jesu dici potest, cum Spiritus sanctus suscitavit semen carnale ». *Éd. lat.* I, 284B ; *Éd. fr.* II, 12.

Gerson ajoute que ce fils n'est pas adultérin — ce qui enlèverait le *jus paternitatis* — car il est venu « d'un consentement prononcé ou [légitimement] présumé de ton mari Joseph »⁶⁰.

Moralès fait sienne cette affirmation, en y ajoutant le lien explicite à la virginité :

Pour cette raison, donc, Jésus est devenu, de par la foi, fils de Joseph, car Joseph était mort dans sa chair par le vœu de virginité et de chasteté perpétuelle [...]. L'Esprit-Saint, comme s'il eût été son frère, s'est uni à son épouse (selon qu'il le déclare à Sg 8, 2) ; [...] par son opération a été conçu le Christ qui n'est pas dit Fils de l'Esprit-Saint, mais [Fils] de Joseph.⁶¹

CONCLUSION :

Le fondement de la relation de paternité, Moralès le place donc finalement dans la virginité. Le mystère se situe pour Moralès exactement dans ce passage du titre d'époux à celui de père légal ; et ce passage lui apparaît permis par la virginité comprenant une mort et une résurrection.

Il faudrait, en fait, creuser davantage le mystère de la virginité. D'une part comme un mystère de foi du type de celle d'Abraham : par la foi en la promesse, Joseph a été constitué père de la postérité, « divin conducteur et économe de la maison de Dieu »⁶². Et cette foi a pris la figure d'une mort volontaire, comme l'évoque Moralès. Sur cette mort, Dieu peut bâtir : le Père le choisit et l'appelle par son nom en lui donnant son Fils par l'Esprit, le Fils le nomme « père » et se porte vers lui dans l'Esprit d'amour⁶³. La « relation de paternité » dont parlent le P. de Barry, Moralès et les autres, elle vient de Dieu, gratuitement mais à la suite de la mort volontaire choisie sous l'invitation de Dieu.

60. *Éd. lat.* I, 285A : « de consensu vero vel interpretativo viri tui Joseph ».

61. « Hac ergo ratione Jesus factus est a lege filius Joseph : defunctus enim erat ille carne per virginitatis et castitatis perpetuæ votum [...] Spiritus sanctus, quasi frater ejus, sponsam illius sibi desponsavit [d'après Sg 8, 2]... cujus opere conceptus est Christus qui Spiritus sancti filius non dicitur, sed Joseph ». *Éd. lat.* I, 284B-285A ; *Éd. fr.* II, 12.

62. DE BARRY, p. 66 ; *Éd. lat.* I, 283B, 288A, 290A, 291B ; II, 33A, 35B, 448B. Pour la perspective ecclésiale, *Éd. lat.* I, 103B, 294B-295AB ; II, 64B-65A.

63. *Éd. lat.* I, livre III, tr. 12-14.

Ainsi la virginité évoque-t-elle la figure du Serviteur de Yahvé et se trouve-t-elle englobée dans son mystère. Par participation à la mort et à la résurrection du Christ, Joseph a trouvé la glorification au sein d'un anéantissement (*defunctus erat carne*). Finalement donc, parce qu'il n'a voulu être, dans la foi, que le *servus fidelis et prudens*, Dieu l'a constitué *dominus domus suæ* ⁶⁴. Marie dira de même : *ecce ancilla Domini*. Cherchant le fondement de la Seigneurie de Joseph (en quoi il voit l'essentiel de sa paternité), Moralès ne pouvait en trouver un meilleur que la virginité du serviteur ⁶⁵.

André BÉDARD, S.J.
L'Immaculée Conception,
Montréal.

64. Ps. 104, 21. Cf. *Éd. lat.* I, 281B.

65. Ce travail a manifesté brièvement les ressemblances et les divergences entre les PP. Moralès et de Barry, comme la source de leurs affirmations. Il doit être complété par une comparaison avec Binet et Jacquinot. Alors, paraîtront davantage les relations entre les auteurs et la conception de la paternité de saint Joseph chez les Jésuites du 17^e siècle.

CHRONIQUES SUR LE CULTE DE SAINT JOSEPH

C A N A D A

Centre de Recherche et de Documentation de l'Oratoire Saint-Joseph
La journée d'étude du 10 juin 1961

Notre dernière journée d'études portait, comme on le sait, sur certains aspects du culte et de la théologie de saint Joseph dans l'Ordre franciscain. Il était évidemment impossible de broser en une seule journée un tableau un peu compréhensif de l'immense apport de cet Ordre. Le bref aperçu bibliographique donné par le R.P. Roland Gauthier, c.s.c., au début de cette journée a montré que depuis les débuts de l'Ordre jusqu'aujourd'hui la contribution des Franciscains à ce domaine de la piété et de la doctrine catholique est d'une ampleur remarquable. Le R.P. Dominique Bonin, o.f.m., nous a aussi fourni une abondante bibliographie que nous espérons pouvoir publier bientôt.

Les autres conférences de la journée ont porté sur les sujets suivants :

R.P. Georges Ponton, c.s.c., du Centre de Recherche et de Documentation de l'Oratoire : *La messe des épousailles de Marie et Joseph dans l'Ordre franciscain et à l'extérieur.*

R.P. M.-Cantius Matura, o.f.m., professeur au Studium de Théologie de Rosemont : *La messe des épousailles en face de la réforme liturgique actuelle.*

R.P. Adrien Malo, o.f.m., président de la Société canadienne d'études mariales : *Saint Joseph dans les Lieux Saints de Palestine.*

L'étude du P. Ponton a montré que la liturgie latine contient plusieurs messes dites des Épousailles de Marie et de Joseph, d'origine diverse, mais souvent reliées à la liturgie franciscaine. Il reste bien des recherches à faire pour compléter les textes et les attributions, mais nous espérons quand même publier avant peu dans les *Cahiers* un certain nombre de ces messes, qui ont été en usage dans certains diocèses ou dans certains Ordres ; et notre collaborateur, M. Max Lieberman nous annonce aussi des recherches parallèles en ce qui regarde les textes attribués à Gerson.

La communication du P. Cantius Matura s'imposait à un moment où un récent décret de la Congrégation des Rites supprimait la fête des Épousailles, peut-être à cause de ses liens d'origine (peu sensibles cependant) avec la littérature apocryphe. Le P. Matura a montré que l'idée qui sert de base à cet office peut être renouvelée, suivant les besoins actuels, pour alimenter la spiritualité conjugale. Il a aussi proposé, pour le propre, des textes nouveaux qui répondent beaucoup mieux à cet objet et à la théologie de saint Joseph.

Quant au P. Adrien Malo, professeur d'Écriture Sainte et guide de Terre-Sainte, il était tout désigné pour traiter ce sujet important : *Saint Joseph dans les Lieux Saints de Palestine*. Les récentes fouilles de Nazareth, en particulier, ont jeté une nouvelle lumière sur les lieux et les conditions où vécurent Marie et Joseph au moment de leurs fiançailles et de la vie cachée de Jésus, et nous attendons avec impatience le bilan complet de ces recherches archéologiques menées par les Franciscains de Terre-Sainte.

Nous comptons publier sans tarder tous ces travaux dans les *Cahiers de Joséphologie*.

La journée a été encore une fois l'occasion d'une rencontre fraternelle entre les membres de deux scolasticats : celui des Pères Franciscains et celui des Pères de Sainte-Croix. La messe a été chantée en commun à midi, et nous tenons à remercier vivement les fils de saint François pour leur sympathique et bienveillante collaboration, malgré les difficultés spéciales de cette fin d'année scolaire. Nous avons regretté l'absence du Père Éphrem Longpré, o.f.m., qui avait généreusement accepté de présenter un travail sur *La dévotion à saint Joseph des premiers missionnaires franciscains au Mexique*. Retenu à Paris, le P. Longpré n'a pu se rendre en Amérique pour ce moment comme cela avait d'abord été projeté, mais nous espérons qu'il pourra parachever la rédaction de son texte, car il est sûr que la floraison de la dévotion à saint Joseph au Mexique doit beaucoup aux premiers missionnaires franciscains.

La prochaine journée d'étude doit se tenir à la fin d'avril 1962. Elle sera dédiée aux auteurs capucins et comprendra des études sur saint Laurent de Brindes, o.f.m.cap., nouveau docteur de l'Église, sur le Cardinal Vivès, o.f.m.cap., qui publia une importante *Summa Josephina* à Rome en 1907, et sur d'autres auteurs capucins.

Le Mémoire pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe

Une bonne part des activités du Centre a été consacrée l'an dernier à la rédaction et à la diffusion d'un Mémoire pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe. Écrit en collaboration par les RR.PP. Roland Gauthier, et Guy Bertrand, c.s.c., ce Mémoire de 75 pages était destiné d'abord aux membres du futur Concile œcuménique (qui pourront avoir à se prononcer sur ce sujet), et ensuite, à toutes les personnes, laïcs ou prêtres, intéressées à cette question.

La première partie du Mémoire résume l'histoire des pétitions adressées au Saint Siège depuis 150 ans. La première pétition connue date de 1815, mais la plus importante est sans contredit celle que les Pères du premier Concile du Vatican adressèrent à S.S. Pie IX pour la proclamation du Patronage de saint Joseph sur l'Église universelle, et pour l'octroi d'honneurs liturgiques proportionnés à son rôle dans la Sainte Famille et dans l'Église.

Sans mentionner explicitement l'opportunité d'introduire le nom de saint Joseph aux prières de la messe, la pétition des Pères du premier Concile du Vatican aurait dû y conduire logiquement. En fait, elle a été en grande partie exaucée par S.S. Pie IX, qui le 8 décembre 1870, proclamait saint Joseph patron de l'Église universelle. Son culte liturgique s'est développé depuis ce temps, mais il n'est pas encore mentionné aux prières de la messe avec les autres saints qui jouissent depuis les origines d'un grand rôle dans l'Église comme saint Pierre et saint Paul, saint Jean Baptiste, et surtout la B.V. Marie, son Épouse.

La seconde partie étudie les différentes parties de la messe du rite latin où l'on propose d'introduire le nom de saint Joseph (au début des listes qui contiennent déjà les noms des principaux saints) : le *Confiteor*, le *Suscipe Sancta Trinitas*, le *Communicantes*, et le *Libera nos*. Seul le *Communicantes* fait strictement partie du Canon, mais c'est quand même une prière où il serait tout indiqué d'introduire le nom de saint Joseph puisqu'elle contient déjà une liste de 25 noms distribuée en deux séries parallèles de 12 noms (les apôtres et les martyrs) avec en tête le nom de la Vierge. Le nom de saint Joseph irait tout naturellement après celui de Marie, son Épouse.

La troisième partie du Mémoire cite et commente les principaux enseignements pontificaux, et montre que sans favoriser explicitement l'introduction du nom de saint Joseph aux prières de la messe, les paroles des Papes peuvent y conduire logiquement, puisque depuis un siècle, de Pie IX à Jean XXIII, ils ont continuellement affirmé la sainteté éminente de saint Joseph, explicitement donnée comme seconde à celle de Marie seulement, et l'importance de son rôle dans le Corps mystique, en faisant de lui le Patron de l'Église universelle. Il nous semble que ces raisons suffisent pour joindre le nom de saint Joseph à celui des autres saints déjà compris dans les prières du culte officiel de l'Église.

On connaît les réticences qui s'opposent, de la part des liturgistes surtout, à cette inclusion : répugnance à modifier si peu que ce soit les prières de la messe et surtout celles du Canon ; méconnaissance du lien pourtant logique qui existe entre la mission et les privilèges surnaturels de saint Joseph d'une part (comme chef de la Sainte Famille et Patron de l'Église universelle) et les honneurs liturgiques qui lui sont dus d'autre part. À ces répugnances s'ajoutent comme on l'a mentionné à différentes reprises ces derniers temps, le désir de simplifier les rubriques et le culte, et la crainte de froisser les orthodoxes en un temps d'œcuménisme où l'on veut éviter toute mesure non nécessaire qui pourrait leur porter ombrage.

Toutes ces raisons apparaissent de plus en plus fragiles. Tout d'abord les importantes modifications apportées dans la liturgie ces derniers temps rendent moins catégoriques les affirmations de ceux qui disent les formules de l'ordinaire de la messe « intouchables », même pour l'addition d'un seul nom. En fait, il est même question de reviser les listes de ces prières en supprimant quelques noms de saints dont la vie est mal connue, et en y ajoutant d'autres noms qui ont acquis une grande importance au cours des derniers

siècles. S'il en est ainsi, il est clair que la première addition devrait être celle du nom de Joseph. Nous ne voyons même pas en quoi cela peut contrarier le mouvement actuel de « simplification » des rubriques et des cérémonies ; si les listes sont refaites, elles doivent l'être en fonction de l'importance dogmatique et historique des motifs en cause, et il est clair alors que le nom de saint Joseph doit être mentionné.

Par ailleurs, la crainte de froisser les orthodoxes, qui utilisent souvent les mêmes prières que celles de notre liturgie orientale, ne peut être restreinte au seul cas de saint Joseph. Il est clair que le Concile apportera, même dans la liturgie, bien des modifications d'une importance autrement large, qui pourraient aussi créer des malentendus. Nous ne voyons pas pourquoi on se laisserait arrêter au nom de l'œcuménisme en face d'une modification si simple, et si indiquée par la nature des choses : s'il est un personnage qui appartient à l'Eglise orientale aussi bien qu'à l'Eglise occidentale, c'est bien saint Joseph lui-même. Un théologien américain a qualifié cette résistance de « false irenics ».

Édité en collaboration avec les Centres joséphologiques de Valladolid et de Viterbe, le Mémoire a été signé par les directeurs de ces Centres :

Roland Gauthier, c.s.c., Directeur du *Centre de Recherche et de Documentation sur saint Joseph* et des *Cahiers de Joséphologie*, Supérieur de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal ;

José Antonio del Niño Jesús, o.c.d., Président de la *Société ibéro-américaine de Joséphologie*, Supérieur provincial de la province carmélitaine de Castille ;

Francis L. Filas, s.j., Vice-président du *Centre de Recherche et de Documentation sur saint Joseph*, Doyen du Département de théologie à l'Université Loyola de Chicago ;

Angelo Battiston, c.s.j., Chargé du *Centre joséphologique* de Viterbe, Membre de la *Société ibéro-américaine de Joséphologie* ;

Isidoro de San José, o.c.d., Directeur du *Centre espagnol de Recherches joséphologiques* et de la revue *Estudios Josefinos*.

Le Mémoire a été publié en cinq langues : français, anglais, espagnol, portugais, et italien ; on en a aussi imprimé un résumé de quatre pages dans chacune de ces langues, et en allemand. On peut se procurer ces différentes éditions en s'adressant à l'un ou l'autre des trois Centres joséphologiques déjà mentionnés.

Cours de joséphologie à la Faculté de théologie de Montréal

Sur l'initiative de Monsieur Gérard Yelle, p.s.s., secrétaire de la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal, des cours de joséphologie ont été inscrits au programme de la 5e année, en préparation pour le doctorat. Ces cours se donnent régulièrement tous les deux ans et ils ont été jusqu'ici

assumés par les RR.PP. Gauthier et Bertrand, c.s.c., du *Centre de Recherche et de Documentation de l'Oratoire Saint-Joseph*.

Le thème général de ces cours porte sur *le rôle et les fonctions de saint Joseph dans le Corps mystique*; ils ont compris un exposé des principaux textes scripturaires et des meilleurs passages de quelques Pères de l'Église (Origène, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Pierre Chrysologue), par le P. G.-M. Bertrand, c.s.c., et une synthèse dogmatique faite par le P. R. Gauthier, c.s.c., et portant surtout sur la paternité de saint Joseph.

Introduction de la Cause du Frère André

Dans un autre domaine, non moins important pour saint Joseph, un événement capital vient d'avoir lieu : l'introduction de la cause de béatification du Frère André en cour de Rome. On retrouvera, dans la dernière partie de ces chroniques le texte du décret et sa traduction.

É T A T S - U N I S

Le R.P. James J. Davis, o.p.

Le R.P. James J. Davis, o.p., d'abord professeur à Dover, Mass., terminait l'an dernier son année de scolarité pour un doctorat en théologie à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal et achevait la rédaction de sa thèse intitulée *A Thomistic Josephology*. La soutenance a eu lieu au Grand Séminaire de Montréal le 20 novembre 1961, devant un jury composé de trois membres du Grand Séminaire et de deux membres du Centre de Recherche, ainsi que devant un auditoire assez nombreux d'étudiants intéressés à cette partie de la science sacrée. Notre ami le P. Davis a obtenu son titre de docteur *magna cum laude* après une brillante soutenance, et nous avons le plaisir de commencer dans le présent numéro des *Cahiers* la publication de cette thèse qui montre assez clairement l'importance de l'apport trop souvent méconnu de saint Thomas en joséphologie. Nos félicitations au Père Davis, dont le séjour parmi nous laisse d'agréables souvenirs, et qui a bienveillamment accepté, malgré la surcharge de son travail personnel, de faire la traduction anglaise du Mémoire pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe.

Le P. Davis a été nommé, en septembre dernier, professeur de théologie au scolasticat des PP. Dominicains à Washington; en plus des cours réguliers, il y donne un cours spécial de joséphologie suivant le vœu du chapitre général de 1955. Le P. Davis continue son activité joséphologique sur d'autres plans en publiant des articles sur saint Joseph en différents périodiques. Nous sommes heureux de compter en lui un collaborateur aussi éclairé que dévoué.

Le R.P. Francis L. Filas, s.j.

Un autre vieil ami et collaborateur du Centre, le R.P. Francis L. Filas, s.j., doyen du département de théologie de l'Université de Loyola de Chicago, poursuit aux États-Unis un fructueux apostolat « joséphologique » en particulier pour l'accroissement du culte de notre Saint.

À cause de cette large activité, qui s'exerce par la parole et par la plume, et de son rôle important au Centre, où il est vice-président pour la section anglaise, le P. Filas est l'un des six signataires du Mémoire envoyé aux Évêques du monde entier pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe. Dès le mois de novembre dernier, la coopération du P. Filas à cette vaste campagne était rendue publique par la grande revue américaine *Time* (Nov. 17, 1961, p. 68-69), ce qui lui amena des commentaires enthousiastes de toutes les parties du monde. Nous aurons à revenir sur cet article et sur ses conséquences dans la chronique que nous comptons faire plus tard dans les *Cahiers* au sujet du mouvement pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe.

Entre temps, le P. Filas poursuit son activité doctrinale en préparant une refonte en un seul volume de ses différentes œuvres joséphologiques, bien connues mais actuellement hors de commerce : (*Joseph Most Just, Joseph and Jesus, The Man Nearest to Christ, St. Joseph and Daily Christian Living*). Nous trouvons excellente l'idée de refondre ces œuvres en une espèce de *compendium* qui comprendra, nous l'espérons, un exposé assez complet de toute la joséphologie en langue anglaise par ce maître en la matière. Le P. Filas a aussi écrit récemment des articles sur Joseph pour quelques encyclopédies catholiques de langue anglaise, en particulier pour la nouvelle édition de la *Catholic Encyclopedia*.

FRANCE

Centenaire du Sanctuaire de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir et couronnement de la statue de saint Joseph

De la France, nous ne retiendrons pour cette fois qu'un seul événement, mais très important : les fêtes du 100^e anniversaire du Sanctuaire de Saint-Joseph d'Espaly, près du Puy.

Nous reproduisons ici presque *in extenso* les documents et chroniques publiés dans la *Semaine Religieuse* du Puy-en-Velay (vendredi, 19 mai 1961), et le journal régional *L'Éveil* du 14 août 1961. Tant par leur organisation que par leur succès, ces fêtes comportent pour nous et pour tous les amis de saint Joseph bien des enseignements. Nous sommes heureux de cette belle réussite et nous en félicitons notre ami M. le Chanoine P. Pourcher, directeur des pèlerinages au Sanctuaire de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir à Espaly.

*Le Saint-Père accorde à la statue de saint Joseph
l'honneur du Couronnement*

SUPPLIQUE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DU PUY À S. S. JEAN XXIII

Très Saint-Père,

L'Évêque du Puy et ses diocésains ont appris avec une grande joie, mêlée de fierté, la décision qu'a prise Votre Sainteté de choisir saint Joseph comme protecteur du Concile.

Votre Sainteté me permettra-t-Elle de Lui faire remarquer qu'au Puy nous avons devancé ses désirs ? En effet, à la veille de la fête de saint Joseph, la « Semaine Religieuse » rappelait au clergé, aux communautés religieuses et aux pieux fidèles les raisons pour lesquelles ils devaient prier saint Joseph avec une confiance renouvelée :

Il est le « Patron de l'Église universelle » et l'Église prépare cette année l'événement capital du Concile œcuménique.

N'est-ce pas Jean XXIII qui nous invite à honorer saint Joseph et à le prier pour le succès du Concile ? Il y a quelques mois, le Pape recevait des pèlerins canadiens et les félicitait de leur dévotion à saint Joseph : « Comme je m'appelle Joseph, je vous demande d'aller le prier pour moi. »

Ce sera répondre aux vœux du Saint-Père que de prier à ses intentions en ce 19 mars.

Le jour même de la fête du 19 mars, en présence de milliers de pèlerins réunis dans le sanctuaire de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir qui se glorifie d'être le plus ancien et le plus fréquenté des sanctuaires qui sont dédiés en France à saint Joseph — j'ai invité mes diocésains à prier aux intentions de Votre Sainteté et pour le succès du Concile.

Ces prières seront renouvelées fréquemment dans ce sanctuaire au cours de cette année 1961 qui est, dans le diocèse, une année spécialement consacrée à saint Joseph.

En effet, comme l'a annoncé déjà Radio-Vatican, nous fêtons cette année le centenaire du culte de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir et le cinquantième de l'érection de la statue monumentale dont la maquette a été approuvée et bénite par l'un de vos plus illustres prédécesseurs, saint Pie X.

Des fêtes solennelles ont été prévues pour le mois d'août, coïncidant avec la grande procession de l'Assomption que Votre Sainteté nous a fait le grand honneur de présider en 1945. Ces fêtes seront présidées par notre vénéré métropolitain, Son Éminence le Cardinal Joseph Lefebvre, archevêque de Bourges, qui est lui-même un protégé de saint Joseph.

Votre Sainteté me permettra-t-Elle de Lui exprimer un désir ? Le diocèse du Puy et son Évêque seraient au comble de leurs vœux si Votre Sainteté voulait bien confier à Son Éminence le Cardinal Lefebvre la mission de cou-

ronner la statue de Saint-Joseph qui n'a pas reçu cet honneur, alors que les autres sanctuaires de Saint-Joseph en France ont déjà bénéficié de cette faveur.

Dans l'espoir que ma demande sera exaucée, j'implore humblement pour moi-même et pour mes chers diocésains la faveur de la bénédiction apostolique.

Jean DOZOLME, Évêque du Puy.

RÉPONSE DU SOUVERAIN PONTIFE

Monseigneur,

Le Saint-Père a pris connaissance avec un bienveillant intérêt des indications que lui donnait la récente lettre de Votre Excellence sur le pèlerinage du 19 mars dernier au sanctuaire de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir, et il m'a chargé de vous exprimer sa bien vive gratitude pour les prières faites à ses intentions, et tout particulièrement pour le prochain Concile œcuménique.

Sa Sainteté forme les meilleurs vœux pour l'heureux déroulement des grandes fêtes qui marqueront en août prochain le centenaire du culte de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir et le cinquantenaire de l'érection de la statue du saint. Et c'est très volontiers qu'accédant à votre désir, le Souverain Pontife confiera à Son Éminence le cardinal Joseph Lefebvre la mission de couronner la statue de saint Joseph...

Heureux de vous transmettre ce précieux message, je vous prie d'agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments entièrement dévoués en Notre-Seigneur.

D. Card. TARDINI

LETTRE À S. E. LE CARDINAL J. LEFEBVRE

Éminentissime Seigneur,

Comme le sait Votre Éminence, de grandes fêtes marqueront en août prochain au Puy-en-Velay le centenaire du culte de Saint-Joseph-de-Bon-Espoir et le cinquantenaire de l'érection de la statue du saint.

À la prière de Son Excellence Monseigneur Jean Dozolme, évêque du lieu, Sa Sainteté a daigné vous confier la mission de couronner la statue de saint Joseph, et Elle m'a confié l'agréable devoir de vous communiquer cette auguste disposition.

Daignez agréer, Éminentissime Seigneur, l'expression des sentiments de vénération avec lesquels, en baisant vos mains, je suis heureux de me redire

de Votre Éminence Révérendissime
le très humble, très dévoué et très obéissant
Serviteur en Notre-Seigneur

D. Card. TARDINI

(La Semaine Religieuse du Puy-en-Velay, 81^e année, no 33. Vendredi 19 mai 1961, p. 512-513.)

Chroniques et reportages publiés par L'ÉVEIL (lundi 14 août 1961)

Les fêtes du couronnement de la statue Saint-Joseph à Espaly présidées par Son Em. le cardinal Lefebvre, archevêque de Bourges se sont déroulées, dimanche 13 août, en présence de plusieurs milliers de pèlerins.

Bénéficiant d'un temps magnifique, les fêtes du couronnement de la statue de saint Joseph et du 15 août ont débuté dimanche, à Espaly et au Puy. Vendredi et samedi, il est vrai, des cérémonies préparatoires avaient eu lieu en l'église du Collège et en l'église des Carmes, les premières présidées par Mgr Dozolme, les secondes par Son Em. le Cardinal Lefebvre, archevêque de Bourges, en présence de NN. SS. Dozolme, Kervédaou, évêque de Saint-Brieuc, et Boudon, évêque de Mende, assistés de leurs vicaires généraux.

L'assistance était très nombreuse aux Carmes. MM. Pébellier, maire et Morison, adjoint, étaient aux premiers rangs, et après le sermon de Mgr Boudon, M. le vicaire général de Bourges donnait le Salut du Saint Sacrement.

Faut-il dire une fois encore la magnifique décoration d'Espaly réalisée par toute la population, le comité des fêtes et la municipalité ? La très belle perspective que constitue l'avenue du Puy produit un effet des plus heureux sur le pèlerin qui arrive par l'avenue Gambetta. Des guirlandes de festons jaune et grenat courent parallèlement de mat en mat ou barrent la voie de platane en platane. On s'affairait encore, dimanche, au dernier embellissement des maisons. Pas une rue qui n'ait été pavoisée, pas une fontaine qui n'ait reçu ses atours fleuris. Pas une avenue qui n'ait vêtu ses habits d'apparat. Là même où se ferait sentir l'injure des ans — Espaly n'est-il pas au berceau de notre Velay — on a dressé des genevriers — symbole de l'éternelle jeunesse — des claies en branches vertes de sapins. Des guirlandes, des oriflammes, des fleurs partout. Et l'on s'est ingénié à trouver des motifs de décoration originaux et appropriés, symboliques. Telle cette immense couronne : allusion à la cérémonie du soir présidée par le cardinal-archevêque de Bourges.

Sur la façade de la basilique flottent les couleurs vaticanes et c'est un spectacle émouvant que celui aimé entre tous par Maurice Barrès : les quatre rochers dressés comme des flèches dans ce que les géographes appellent « le creux du Puy » : tout d'abord le château de Charles VII, un des pèlerins du Puy et dont l'histoire est tellement associée à celle de Jeanne d'Arc, qui envoya sa mère au « grand pardon » de Notre-Dame ; le rocher d'Espaly avec sa statue, le dyke d'Aiguilhe, prolongé par son admirable chapelle, enfin le rocher Corneille et la statue de Notre-Dame de France. Velay chargé d'histoire ! Espaly médiéval et moderne, qui accueillait au XV^e siècle le roi paru à une croisée des destins. Car si la France eût été annexée à l'Angleterre, comme le stipulait le traité de Troyes, aurait-elle échappé au schisme d'Henri VIII, un siècle plus tard. Espaly médiéval et moderne dont le Patron est saint Joseph, invoqué tout spécialement par l'Église en cette veille de Concile, réuni sous la promesse d'une plus grande unité des Chrétiens.

MESSE SOLENNELLE À LA CATHÉDRALE DU PUY

À 10 heures, une messe solennelle était célébrée à la Cathédrale par M. le chanoine Brun, vicaire général, sous la présidence de Son Em. le cardinal Lefebvre, archevêque de Bourges qui présidait, au trône, assisté de Mgr Faurie, vicaire général, et de M. le vicaire général de Bourges.

Mgr Dozolme, évêque du Puy, Mgr Kervédaou, évêque de Saint-Brieuc, Mgr Rupp, évêque auxiliaire de Paris, et le Révérendissime Père Abbé de Notre-Dame des Neiges avaient pris place dans le chœur ainsi que M. le chanoine Chalendard, vicaire général, et des chanoines du Chapitre de Notre-Dame du Puy.

La Schola des religieuses, sous la direction de M. l'abbé Couturier, maître de chapelle, assurait les chants liturgiques accompagnée, à l'orgue, par M. l'abbé Massebœuf.

Au grand orgue, M. l'abbé Chabrot, a interprété « Grand Chœur en Sol majeur » de Ch. Dekoster, « Pastorale » de D. Zippoli, « Adoration », « Berceuse » de Vienne et « Grand Jeu » d'Abdey.

L'ALLOCUTION DE MONSIEUR KERVÉDAOU

À l'évangile, Mgr Kervédaou, monta en chaire pour prononcer le sermon à la gloire de saint Joseph. L'enseignement du prélat rappelait que saint Joseph fut toujours symbole d'obéissance, de volonté de Dieu et surtout de paix.

À contempler saint Joseph, dit-il, il nous semble que déjà la paix nous est donnée et que nous avons mission, nous chrétiens, de la transmettre au monde. L'époux de la Mère de Dieu nous apparaît en effet, comme rempli de paix, abrité par la paix.

Évoquant le grand Saint, l'évêque de Saint-Brieuc s'exprima ainsi :

Saint Joseph fut un homme calme, silencieux, sans histoire avec ses voisins, respectueux de l'autorité... Mais il n'a pas été un frêle, un passif devant le pouvoir, il n'a pas été non plus un homme sans passion... Ses gestes sont plus éloquents que les paroles qu'il aurait pu nous laisser... et le combat de sa vie a consisté à renoncer constamment à sa volonté propre pour s'employer le plus parfaitement possible à la volonté de Dieu... Oui le secret de la vraie paix nous apparaît à contempler saint Joseph.

Puis Mgr Kervédaou invita ceux qui entendent sa parole

...à faire confiance à saint Joseph comme Jésus et Marie lui ont fait confiance.

C'est saint Joseph de Bon-Espoir que vous honorez, ici, dit-il, c'est en lui que vous devez mettre votre confiance. Je vous invite à prier ce grand patron de l'Eglise universelle, pour qu'il nous aide à garder notre paix, la paix dans nos foyers, la paix dans notre patrie, la paix du monde. Oui, en ce jour de la fête du couronnement de la statue de saint Joseph confions-lui la cause si grande de la paix dans le monde.

L'évêque de Saint-Brieuc devait conclure son enseignement par le rappel des paroles de S. S. Jean XXIII dans sa lettre apostolique du 19 mars invitant les fidèles à se placer sous la protection du grand Saint.

LA GRAND'MESSE À LA BASILIQUE

Depuis vendredi, depuis la journée des malades, le sanctuaire d'Espaly est un haut lieu de ferveur. Samedi soir, une procession aux flambeaux s'était déroulée.

Et en ce dimanche, 13 août, qui marque l'apothéose des fêtes du couronnement, Mgr Boudon, évêque de Mende, est venu présider à la grand'messe paroissiale, assisté du chanoine Laporte, curé-archiprêtre de Saugues, et de son vicaire général.

La basilique toute blanche est sobrement décorée aux couleurs papales ; Mgr Boudon a pris place dans le chœur au fond duquel est peinte une très belle fresque. Deux palmiers encadrent la statue de saint Joseph, rappel peut-être du « repos de la Sainte-Famille » qu'a chanté Berlioz.

M. le Supérieur du Grand Séminaire célèbre la messe. La Schola du Séminaire des Missions de Vals interprète le « Propre » de la Solennité de saint Joseph. Ce verset de la communion n'est-il pas un résumé saisissant du mystère qui a présidé à la naissance de l'Eglise.

Jacob autem genuit... Jacob (de la race royale de David) engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ.

L'ALLOCUTION DE MGR BOUDON

C'est à cette royauté spirituelle de Joseph, associée à celle de Marie, que Mgr l'évêque de Mende devait faire allusion au cours d'une allocution de style si simple

et pourtant si émouvante, si chargée de doctrine, de piété et si attentive aux difficultés de notre époque. Culte, royauté de Joseph, alors que « le protecteur et éducateur du Christ » a vécu si humble et si caché. L'Évangile, dit Mgr Boudon, ne le fait jamais parler, mais toutes les fois qu'il prononce son nom, c'est pour témoigner de sa mission providentielle à l'aube de l'Église.

Son action insère saint Joseph de très près dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Il lui revient d'accueillir l'Homme-Dieu et avec la Vierge, il est le seul à être dans le secret de la proche venue du Messie. Il lui revient de conduire l'Enfant-Dieu jusqu'à sa destinée d'homme. Qui s'étonnera dès lors, si les Souverains Pontifes de ces dernières années ont proclamé saint Joseph gardien de l'Église, au travers des obstacles dressés sur sa route, des persécutions, des difficultés rencontrées pour pénétrer dans notre monde de la technique ou les civilisations autres que la nôtre. Présidant à la croissance de l'Église, saint Joseph accomplira la même tâche en chacun de nous, si nous voulons.

Et en terminant, Mgr Boudon insiste sur trois points :

- Léon XIII a établi saint Joseph modèle des chefs de famille dont la plus rude tâche est celle d'éducateur.
- Pie XI, Pie XII et Jean XXIII ont mis en évidence le lien existant entre saint Joseph — l'artisan de Nazareth — et le monde du travail.
- Enfin, à l'heure du Concile qui doit prouver l'immortelle jeunesse de l'Église, n'oublions pas que nous avons, chacun, une charge très personnelle, puisque chacun de nous contribue à faire « le visage de l'Église ».

Que cette fête, conclut l'évêque de Mende, donne aux fidèles d'Espaly, du diocèse et à l'Église, l'occasion de prendre conscience de ce que le Christ attend d'eux pour le bonheur de tous les hommes et la plus grande gloire de l'Église.

Et le cardinal-archevêque de Bourges termine par la prière qu'élevait à saint Joseph un évêque du Puy au XIV^e siècle, le cardinal d'Ailly qui a tant fait pour le culte de saint Joseph. [...]

Le cardinal Lefebvre s'avance alors vers l'autel où l'on a placé la statue du Saint. Il est assisté de Mgr Dozolme. Après les prières rituelles éclate l'hymne *Te Joseph celebrent*, puis après l'acte de couronnement, le chant de triomphe de l'Église, le *Te Deum*, que l'on chante à chaque canonisation à Saint-Pierre de Rome.

Merveilleuse journée que celle préparée avec amour et vécue par Espaly à la gloire de son patron, qui est celui des chefs de famille, des travailleurs et de toute l'Église.

LA RÉCEPTION DU CARDINAL

Venant du Puy où il avait présidé à la Cathédrale, la grand'messe chantée, Son Em. le Cardinal Lefebvre a été accueilli vers 11 h. 30, devant la mairie d'Espaly par M. Ollier, premier magistrat de la commune, entouré de ses adjoints, des conseillers municipaux, ainsi que des présidents et responsables des associations locales. Étaient également présents, M. Eugène Pébellier, conseiller général et maire du Puy et M. François Morison, adjoint.

Le cardinal Lefebvre était accompagné de Son Exc. Mgr Dozolme et des prélats invités aux fêtes du couronnement.

La réception eut lieu dans la salle du Conseil municipal, bien trop exigüe pour contenir tous les invités.

En une allocution, empreinte de délicatesse, d'émotion et aussi d'humour, M. le maire souhaita la bienvenue à l'hôte illustre de la cité espaviote, témoignant de sa joie et de sa fierté ainsi que de celle du conseil municipal et de toute la population.

Bien que de renommée plus modeste que celui de sa grande voisine du Puy, le pèlerinage à Saint-Joseph-de-Bon-Espoir a, en hommage au modèle des époux et des ouvriers, contribué à faire connaître Espaly, bien au-delà des limites du département.

En ce jour mémorable, la population, sous l'impulsion de M. le curé, de la municipalité, a décoré la cité avec beaucoup d'ingéniosité et beaucoup d'amour et M. le maire forme le souhait que les fêtes seront marquées par beaucoup d'éclat et de foi.

Son Em. le cardinal Lefebvre, après avoir remercié M. le maire des termes délicats de son allocution, exprima sa joie de présider les cérémonies du couronnement de saint Joseph, son saint patron.

Il souligna ensuite combien il était touchant que la Sainte Vierge et saint Joseph soient honorés, dans des pèlerinages, situés à proximité l'un de l'autre.

Le cardinal termina en formant des vœux pour la cité d'Espaly qui l'avait si bien accueilli.

LE DÉJEUNER

C'est à la salle Saint-Norbert que devait être servi un déjeuner réunissant toutes les personnalités.

À l'heure des toasts, M. l'abbé Pourcher remercia toutes les personnalités présentes qui avaient bien voulu répondre à son invitation.

Son Exc. Mgr Dozolme se plut à souligner le mérite des artisans de cette journée. Ses compliments allèrent en particulier à M. l'abbé Pourcher et c'est au milieu des applaudissements unanimes que l'évêque du Puy annonça la nomination du Chapelain, comme chanoine de Notre-Dame du Puy.

Son Em. le cardinal Lefebvre ajouta ses propres compliments à ceux de Mgr Dozolme, avant de rappeler certains détails concernant la dévotion à saint Joseph. Et de lancer, en terminant, un appel pour que s'amplifie la ferveur en l'honneur du patron de l'Église.

LA PROCESSION

C'est donc à travers des rues décorées à profusion et avec beaucoup de goût que s'est déroulée après 15 heures, la Procession en l'honneur de saint Joseph. 3,000 personnes au moins y ont effectivement participé et très nombreuses étaient celles qui stationnaient en silence et avec respect tout le long du parcours, fort bien sonorisé.

Procession priante et chantante, parfaitement ordonnée — qu'en soient remerciés tous ceux à qui on le doit.

Descendu du rocher et de la basilique, noyés de soleil, le cortège s'avance par les rues A-Fontanille et du Sourdet. Voici les enfants, les dames et jeunes filles et la cohorte innombrable des religieuses. Puis, la croix, le clergé et la statue de saint Joseph près de laquelle se tient M. le curé Pourcher qui vient d'être nommé chanoine d'honneur de Notre-Dame du Puy, la statue que portent quatre Frères du Sacré-Cœur et dont les cordons sont tenus par MM. Vigouroux, Maurand, Félix, Arnaud Marius et Peyroche. Devant, un enfant de chœur porte la couronne posée sur un coussin. Son Em. le cardinal-archevêque de Bourges, avec son manteau rouge, et qui est assisté de Mgr Faurie et de Mgr le vicaire général de Bourges ; derrière Mgr Dozolme, avec les chanoines Brun et Chalendard, vicaires généraux ; Mgr Kervédaou, évêque de Saint-Brieuc, avec les chanoines Eymard et Anglade ; Mgr Boudon, évêque de Mende ; Mgr Rupp, auxiliaire de Paris et le R. P. Valour, abbé de Notre-Dame des Neiges.

Suit la grande masse des hommes aux premiers rangs desquels se trouvent MM. Pébellier, maire du Puy ; Ollier, maire d'Espaly ; MM. Quincieu et Morison ; adjoints au maire du Puy ; MM. Vey et Verneau, puis tous les fidèles.

La procession bifurque maintenant par la rue E.-Rogues, descend la rue Auguste-Souchon, longe la berge de la Borne, avant de franchir le pont dont les parapets sont ornés de petits vases de fleurs. Elle s'engage maintenant dans la cour du Pensionnat des Frères de Paradis.

Cette fois, le rocher basaltique de St-Joseph présente sa haute face à pic, au pied de laquelle coule la rivière, tandis que des pèlerins sont restés sur les créneaux pour admirer le déploiement du cortège faisant escorte au Saint. L'humble A.-M. Buffet, l'intrépide chanoine Fontanille et le bon chanoine Michel rêverent-ils jamais quelque chose de comparable à ce triomphe en l'honneur de Celui qu'ils servirent si bien ?

LA CÉRÉMONIE DU COURONNEMENT

Dans la cour de Paradis qui abrita de longues années la Chartreuse, la foule s'est massée autour de l'autel ou sous les arbres centenaires. Les fenêtres de la vaste façade sont garnies de guirlandes et fleuries de géraniums, tandis que deux longs oriflammes, l'un blanc, l'autre jaune, se déroulent de part et d'autre d'une grande croix suspendue au-dessus de l'estrade dressée pour l'autel et NN. SS. les évêques.

Une tenture bleue, coupée d'une large bande rouge, masque l'entrée de l'escalier d'honneur du collège. On a placé la statue à gauche de l'autel. Devant des bouquets d'hortensias et tout autour des plantes vertes, des dahlias.

Un orgue va soutenir les chants et les prières de l'assistance, fervente, durant la messe que célèbre M. l'abbé Brun, aumônier de Paradis. Avant le couronnement l'archevêque de Bourges prend la parole.

L'ALLOCUTION DU CARDINAL LEFEBVRE

Le 19 mars dernier, dans une lettre aux évêques du monde entier, le Pape proclamait saint Joseph Protecteur du prochain Concile du Vatican. Il faisait ériger un autel en Son honneur à la basilique Saint-Pierre et faisait exécuter une mosaïque représentant la Sainte Famille voulant ainsi témoigner sa piété personnelle envers son Patron et manifester la confiance qu'il met en lui pour le succès de son audacieuse entreprise.

Et voici qu'en cette même année, grâce à Mgr l'évêque du Puy, le Souverain Pontife veut bien me donner le pouvoir de couronner la statue de saint Joseph. Saint Joseph très vénéré depuis 100 ans en ce lieu d'Espaly. Quel honneur, quelle grâce, quelle satisfaction pour moi. Je ne saurais trop vous en remercier.

Mais quel magnifique triomphe vous avez déjà fait à saint Joseph, en cette ville d'Espaly, si près du sanctuaire si ancien de Notre-Dame. Vous êtes venus en grand nombre à la messe. Tout le long de la procession, j'ai pu être témoin du pavoisement réalisé par toute la population d'Espaly où personne n'est resté à l'écart des préparatifs, où tout le monde a travaillé pour que le parcours soit digne de la fête.

Je vais donc couronner la statue de saint Joseph, mais je voudrais auparavant que vous méditiez un instant sur la signification de ce geste.

Cette couronne que je vais poser, pensez-vous, c'est le symbole de la gloire actuelle de saint Joseph dans le ciel. C'est vrai, mais tentons de réfléchir davantage.

Une couronne, c'est un symbole, c'est un signe. Elle est le signe de l'excellence, de la valeur, de la noblesse de quelqu'un. Et je parle non des titres, ni de la fortune, ni même de l'intelligence, mais de la valeur profonde du

cœur et de l'âme, celle que nous trouvons en saint Joseph, plus qu'en toute autre créature humaine, la Sainte Vierge exceptée.

En lisant l'Évangile, nous sommes frappés de voir saint Joseph si effacé. Il veut n'être qu'une ombre auprès du Christ. Mais quel amour dans son cœur, immense et tranquille comme une mer très calme. Il est auprès de la Vierge et la Vierge n'a personne plus aimé au monde, sauf Jésus, que celui qui était son époux.

Son Éminence montre alors saint Joseph au sein de la Sainte Famille de Nazareth, protégeant la Vierge, guidant le Christ, tandis qu'il grandit.

Humble, charitable, guidé par sa foi, Joseph ne discute jamais l'ordre qui lui vient d'En-Haut. Vide de lui-même, il est plein de Dieu et c'est ce qui fait toute sa gloire.

La Couronne, c'est aussi le signe de l'autorité et on la place au front des rois. Joseph a exercé, en effet, l'autorité. Il a été « roi dans sa maison » régnant sur la Vierge et le Fils de Dieu. Il protégeait, commandait d'aller là où il fallait aller. « Prends l'enfant et sa mère et va-t'en en Égypte », lit-on dans l'Évangile. Mais son autorité est une autorité d'amour, car toute autorité qui mérite ce nom doit être un service. C'est parce qu'il a été l'autorité dans ce foyer de Nazareth — qui était le berceau de l'Église que celle-ci l'a proclamé son Patron.

Saint-Joseph-de-Bon-Espoir comme nous pouvons avoir confiance en lui ! Il doit être puissant sur le Christ, puisqu'il a commandé au Christ-Enfant. Prions-le donc pour l'Église qui connaît tant de peines et de souffrances, de périls et de drames, pour « l'Église du silence » persécutée. Prions-le pour le Concile, pour que l'Église soit plus vivante et plus forte pour son œuvre de salut. Prions-le enfin pour le monde et chacun de nous, afin que notre âme ressemble à la sienne, en humilité, en vertu de foi, d'espérance et de charité.

R O M E

INTRODUCTION DE LA CAUSE DU FRÈRE ANDRÉ

Le 9 novembre 1960, S.S. le Pape Jean XXIII a apposé sa signature au bas du décret d'introduction de la cause du Serviteur de Dieu, Alfred Bessette, en religion le *Frère André*, de la Congrégation de Sainte-Croix, fondateur du Sanctuaire de saint Joseph du Mont-Royal, à Montréal, Canada. Pour la circonstance le Pape inscrivit au bas du décret : *Placet Josepho*, choisissant ainsi celui de ses deux noms qui le lie particulièrement au Patron de l'Église universelle dont le Frère André a travaillé à propager la dévotion en terre canadienne et américaine.

Ce décret marque évidemment une étape importante vers la voie de la canonisation ; et, sans préjuger de la décision finale de l'Église, les meilleurs espoirs sont permis.

Nous donnons ici le texte latin du document, avec sa traduction française. Ce beau résumé de la vie du Frère André nous montre un homme extrêmement simple et surnaturel, ami des pauvres, dont la vie intérieure et les activités apostoliques ont été marquées au coin des lois de la plus saine spiritualité catholique.

Que la prière du Frère André, ce Serviteur de Dieu, aide le Centre à progresser dans sa voie, pour que nous travaillions, un peu comme l'« Apôtre de saint Joseph », à faire connaître et aimer saint Joseph dans le monde.

MARIANOPOLITANA

Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Fratris Andreæ (in sæculo Alfredi Bessette), Congregationis a S. Cruce.

Super Dubio

*An signanda sit commissio introductionis Causæ in casu
et ad effectum de quo agitur.*

Divus Paulus, ecclesiæ Corinthiacæ, imo omnium ecclesiarum, ortum et condicionem describens, ostendit Deum humanam sapientiam ab Evangelii prædicatione eliminasse ne inanis reddatur crux Christi, docetque assuetam Dei agendi rationem esse imperfectis inanibusque uti instrumentis ad magna opera perficienda, eo fine ut nullus homo in conspectu eius gloriatur : « *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret : ut non gloriatur omnis caro in conspectu eius* » (I Cor. 1, 27-29).

Ita haud raro in Ecclesia Christi admiramur qua excelsa suavique œconomia infirma mundi seligat Deus, ut fortia quæque confundat, in animarum populorumque salutem et utilitatem operandam : *sufficiencia enim nostra ex Deo est* (II Cor. 3, 5). Id contigisse in Fratre Andrea, eius vita et opera testantur.

In humili oppido « *Saint-Grégoire d'Iberville* » prope Marianopolim, in Canadia, natus est Dei Famulus die 9 mensis Augusti anno 1845, parentibus Isaac Bessette et Clotilde Foisy, non tam fortunæ bonis quam christiana pietate præstantibus. Coniuges Bessette infanti, in vitæ discrimine constituto, statim post nativitatem Baptismi sacramentum administrandum curarunt, quod sequenti die a Parocho Sancti Gregorii Magni, imposito Alfredi nomine, sub conditione est iteratum.

Sextus e decem liberis, Servus Dei una cum materno lacte a piissima genitrice, Domini hausit timorem, qui non solum initium, verum et plenitudo et corona sapientiæ est. Bona præditus indole, Alfredus pietate, obedientia et modestia præ ceteris fratribus eminebat. Vix primum attigerat ætatis lustrum, cum patre est orbatus.

Patris obitu familia Bessette in miseriam incidit. Alfredus itaque, infirma semper valetudine, paupertatis morsus experitur, dum vidua mater, laboribus

DIOCÈSE DE MONTRÉAL

**Re : de la Béatification et de la Canonisation du Serviteur de Dieu
le Frère André (dans le siècle Alfred Bessette),
de la Congrégation de Sainte-Croix.**

Sur la question :

De l'opportunité de signer le décret d'introduction de la Cause dans le cas dont il s'agit.

Saint Paul, décrivant l'origine et la condition de l'église de Corinthe, et en fait de toutes les églises, a montré que Dieu a éliminé la sagesse humaine de la prédication de l'Évangile pour que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine, et il enseigne que c'est une façon d'agir habituelle pour Dieu que d'utiliser des instruments imparfaits et faibles pour accomplir de grandes œuvres, afin qu'aucun homme ne se glorifie en sa présence : *Les choses qui sont folles selon le monde, c'est celles-là que Dieu a choisies pour confondre les sages ; et les choses qui sont très faibles, c'est celles-là que Dieu utilise pour confondre les fortes ; il prend les choses ignobles de ce monde et celles qui sont méprisables, et celles qui sont comme n'existant pas pour détruire celles qui semblent exister : afin qu'aucune chair ne se glorifie devant lui* (1 Cor 1, 27-29).

Voilà pourquoi il n'est pas rare que nous puissions admirer dans l'Eglise du Christ avec quelle sagesse très haute et suave Dieu choisit les choses faibles selon le monde pour confondre les fortes, afin d'opérer le salut et le bien des âmes et des peuples : *car notre puissance vient de Dieu* (2 Cor 3, 5). Que cela soit arrivé pour le Frère André, sa vie et ses œuvres en témoignent.

Le serviteur de Dieu est né le 9 août 1845 dans l'humble village de *Saint-Grégoire d'Iberville*, près de Montréal, en Canada ; ses parents, Isaac Bessette et Clothilde Foisy, étaient plus remarquables par leurs vertus chrétiennes que par les biens de la fortune. Les époux Bessette prirent soin d'administrer le sacrement de baptême à leur enfant immédiatement après sa naissance, à cause de son mauvais état ; et le curé de Saint-Grégoire-le-Grand renouvela le sacrement sous condition le lendemain en lui imposant le nom d'Alfred.

Né le sixième de dix enfants, le Serviteur de Dieu reçut de sa très vertueuse mère, avec le lait maternel, la crainte de Dieu, qui représente non seulement le commencement de la sagesse, mais en vérité sa plénitude et sa couronne. Doué d'un bon caractère, Alfred se distingua de ses autres frères par sa piété, son obéissance et sa modestie. À peine avait-il atteint l'âge de dix ans qu'il perdit son père.

La famille Bessette tomba dans la misère à cause du décès de son chef. Alfred, toujours faible de santé, éprouva davantage la morsure de la pau-

consumpta ad filios alendos exantlatis, phtisi corripitur, dieque 10 Novembris anni 1857 liberorum rapitur amor. Alfredus, fratribus apud consanguineos dispersis, materteræ commissus est. Ut erat sibi unice cavens, solitudinis amans, suetos puerorum ludos fugiebat. Sub ductu pii Parochi, ad sacram Synaxim anno 1857 primo accessit; die vero 7 Iunii sequentis anni in ecclesia Sancti Cæsarii sacro chrismate est linitus. Exinde frequenter ad Sacramenta accedebat, meditationi et precibus intentus erat et Sanctum Ioseph peculiari religione prosequabatur. Cælestibus hisce subsidiis voluntariisque corporis afflictationibus, pergracilis adolescens Calvarium pauperum ascendere cœpit: paucam instructionem recepit et laborare debuit ad vitam sustentandam. Primo Alfredus sutrinam fecit, deinde furnariam exercuit. Circa annum 1860 agrestibus se dedit laboribus in prædio quodam prope oppidum S. Cæsarii. Ad pagum postea se contulit *Farnham* et, dimissa, ob nimis infirmam valetudinem, fabri ferrarii arte, in famulatu fuit Parochi loci. Vicesimum ætatis annum agens, summa compulsus inopia, e patria in Foederatas Americæ Septentrionalis Civitates migravit, ubi tres vixit annos, nulla fixa sede habita, manualibus asperisque laboribus incumbens. In patriam demum reversus, apud propinquos commoratus est in oppido *Sutton*, assiduam tamen consuetudinem fovens cum Parocho Sancti Cæsarii, a quo consilium accepit Congregationem a S. Cruce ingrediendi. Mundo itaque valedicens, acceptum consilium brevi perfecit, dictam Congregationem, inter fratres quos conversos vocant, ingrediens, ubi die 27 Decembris a. 1870 religiosum habitum una cum nomine Fratris Andreae, accepit.

Ast, Novitii valetudo tam erat infirma, ut Superiores vel temporaneam professionem differendam duxerint ad diem usque 22 Augusti anni 1872. Die tandem 2 Februarii a. 1874 ad solemnem et perpetuam professionem est admissus. Interdum munus ianitoris Collegii Nostræ Dominæ, Marianopolitana in urbe, ei concreditum est, quod quadraginta fere annos tenuit. Una cum ianitoris, tonsoris quoque et hortulani obivit officia, assumptum laborem non intermittens nisi ut fundendis precibus vacaret. Humillimis hisce muneribus devote fungens, legum observantiæ, animi demissionis, patientiæ in ærumnis proximorumque amoris præclara dedit specimina.

Fratris Andreae vero fama extra Canadensis quoque Ditionis fines diffundi cœpit ea præsertim ratione, quod peculiariter vocatus visus sit ad devotionem in Sanctum Ioseph propagandam. Humilis enim Fratris precibus, exhortationibus eleemosynisque ex nummulis ab ipso collectis, auctor fuit, ut Sancto Patriarchæ, universæ Ecclesiæ Patrono, in summo iugo Montis Regalis, prope Marianopolim, excelsum erigeretur templum, paucis abhinc annis Basilicæ Minoris titulo ab Apostolica Sede condecoratum, quod nunc non modo Canadensium, sed e dissitis quoque Civitatum Fœderatarum Americæ Septentrionalis regionibus peregrinorum meta est. Cui Sanctuario inde ab humilibus eiusdem primordiis addictus, Famulus Dei haud pauca

vreté lorsque sa mère, réduite au veuvage, usée par les labeurs assumés pour nourrir ses enfants, fut terrassée par la phtisie, et enlevée à l'amour des siens le 10 novembre 1857. Alfred fut confié à l'une de ses tantes, tandis que ses autres frères étaient dispersés parmi les parents. Amant de la solitude, et très soigneux de sa propre conduite, il fuyait plutôt les jeux accoutumés des enfants. Préparé par son vertueux curé, il fit sa première communion durant l'année 1857, et le 7 juin de l'année suivante, dans l'église Saint-Césaire, il reçut la confirmation. Depuis lors, il s'approcha fréquemment des sacrements, il s'adonna à la méditation et à la prière, professant une dévotion particulière à saint Joseph. Avec l'aide de ces moyens surnaturels, et par les mortifications corporelles volontaires, ce frère adolescent commença à gravir le Calvaire des pauvres ; il reçut une faible instruction et dut travailler de ses mains pour gagner sa vie. Il s'exerça d'abord au métier de cordonnier, ensuite à celui de boulanger. Vers l'année 1860, il s'adonnait aux travaux des champs sur une ferme près du village de Saint-Césaire. Il se rendit ensuite à la petite ville de *Farnham* et abandonnant à cause de sa faible santé le métier de forgeron, il s'employa au service du curé du lieu. À l'âge de 20 ans, poussé par la disette, il émigra de sa patrie vers les États-Unis d'Amérique, où il vécut trois ans sans demeure fixe, s'adonnant à des travaux manuels parfois assez rudes. Il revint ensuite dans sa patrie, et demeura chez des parents dans le village de *Sutton*, entretenant toutefois des relations suivies avec le curé de Saint-Césaire, qui l'encouragea à entrer dans la Congrégation de Sainte-Croix. Disant alors adieu au monde, il mit sans tarder ce conseil à exécution, entra dans cette Congrégation comme frère convers pour y recevoir l'habit religieux en même temps que le nom de *Frère André*, le 27 décembre 1870.

Mais la santé du novice était si précaire que ses supérieurs jugèrent bon de différer même sa profession temporaire jusqu'au 22 août de l'année 1872. Enfin, le 2 février 1874, il était admis à la profession solennelle et perpétuelle. On lui avait alors confié la fonction de portier au Collège Notre-Dame, dans la ville de Montréal, fonction qu'il exerça près de 40 ans.

Avec cette tâche de portier, il s'acquittait aussi des besognes de coiffeur et de jardinier, besognes qu'il n'interrompait que pour vaquer à la prière. Dans l'accomplissement dévoué de ces devoirs très humbles, il donna d'éclatants exemples de l'obéissance aux règles, de l'humilité d'âme, de la patience dans les épreuves et de l'amour du prochain.

La renommée du Frère André commençait cependant à s'étendre à l'extérieur du Canada surtout pour cette raison qu'il semblait spécialement appelé à répandre la dévotion à saint Joseph. En effet par les prières, les exhortations, et les aumônes recueillies par l'humble frère, s'érigea peu à peu sur le sommet du Mont-Royal, à Montréal, un grand temple dédié au saint Patriarche, Patron de l'Église universelle, élevé depuis quelques années au

eaque singularia a S. Ioseph prodigia obtinuisse fertur, quibus mira succrevit Christifidelium devotio tum in Sanctum Patriarcham tum in humilem eius apostolum.

Frater Andreas continua infirmæ valetudinis incommoda invicto animo pertulit, modico utens cibo, dormiens sæpe super nudam terram, orationi iugiter intentus. Caritatis ardore motus, ægrotis et infirmis maternam curam præstabat eosque, vel in cotidianis ad eorum domos visitationibus, piis colloquiis solabatur.

Tot denique laboribus fractus, consuetis morbis in dies ingravescentibus, die 6 Ianuarii anni 1937, vitæ suæ nonagesimo secundo anno, plenus merito-rum et sanctitatis fama ornatus, obdormivit in Domino.

Evulgato Famuli Dei obitu, viduari quodammodo illico visa est tota Marianopolitana civitas, imo universa ferme Canadia. Fratrem Andream omnes sanctum Deoque carum conclamabant.

Deus autem, qui superbis resistit, humilibus vero dat gratiam (cfr. *I Pt.* 5, 5), humilis Famuli sui sanctitatem testatam volens, ex eo tempore gratiis, nisi forte miraculis, eam comprobavit. Quapropter, quatuor annis ab eius obitu vix elapsis, in archiepiscopali Curia Marianopolitana processus informativus, qui dicitur, die 8 Octobris a. 1941 instrui cœptus est. Rogatoriales quoque processus adornati sunt in Curiis S. Hyacinthi, Providentiensi et Ottaviensi. Qui feliciter absoluti Romam delati sunt. Interim quamplurimæ Litteræ S.R.E. Cardinalium, Archiepiscoporum, Episcoporum, multorumque aliorum virorum tam ecclesiastica quam civili dignitate insignium ad Summum Pontificem pervenerunt Causæ beatificationis introductionem efflagitantes.

Servatis itaque omnibus de iure servandis, Sacra Rituum Congregatio, scriptis eidem Servo Dei tributis rite perpensis, Decreto diei 12 Maii a. 1955, approbante Pio Papa XII fel. rec., ad ulteriora procedi posse edixit.

Propterea, instante Revmo P. Eduardo Heston, Congregationis a S. Cruce sollertissimo Postulatore Generali, Emus ac Revmus Dominus Clemens Cardinalis Micara, Causæ Ponens seu Relator, in Ordinariis S. Rituum Congregationis Cœtibus die 15 mensis Aprilis a. 1958 et, condita interim suppletiva ex officio inquisitione, die 8 Novembris a. 1960 ad Vaticanum habitis, dubium disceptandum proposuit : *An signanda sit commissio introductionis Causæ in casu et ad effectum de quo agitur.* Et Emi ac Revmi Patres, sacris ritibus tuendis præpositi, post relationem ipsius Cardinalis Ponentis, auditis quoque suffragiis Officialium Prælatorum, præsertim R.P. Ferdinandi Antonelli,

titre de Basilique Mineure par le Saint-Siège, haut-lieu fréquenté par la foule des pèlerins, venant non seulement du Canada mais aussi d'autres régions plus éloignées comme les États-Unis d'Amérique.

Attaché à ce Sanctuaire depuis ses très humbles origines, le Serviteur de Dieu y a obtenu, dit-on, de nombreuses et prodigieuses faveurs de saint Joseph, ce qui a fait croître admirablement la dévotion des fidèles tant envers le Saint Patriarche qu'envers son humble apôtre.

Le Frère André, toujours affligé d'une minable santé, supporta tous les malaises d'une âme très courageuse, usant de peu de nourriture, dormant souvent par terre, s'adonnant continuellement à la prière. Dans l'ardeur de sa charité, il accordait un soin maternel aux malades et aux infirmes, et les assistait de pieux encouragements et même de visites fréquentes. Consumé par tant de travaux, et terrassé par le progrès des maladies qui l'affligeaient depuis longtemps, il s'endormit enfin dans le Seigneur le 6 janvier 1937, 92^e année de sa vie, plein de mérites et en réputation de sainteté.

À l'annonce du décès du Serviteur de Dieu, toute la ville de Montréal, voire même toute la région du Canada semblèrent privées d'un être cher : tous proclamaient le Frère André saint et bien-aimé de Dieu.

Dieu, par ailleurs, qui résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (Cf. 1 Pierre 5, 5), voulant montrer la sainteté de son humble serviteur, l'a signalé depuis ce temps par plusieurs grâces, si ce n'est par des miracles. C'est pourquoi, à peine quatre ans après sa mort, le 8 octobre 1941, le procès informatif de sa cause fut commencé à la curie archiépiscopale de Montréal. Des procès rogatoires furent aussi tenus aux curies diocésaines de St-Hyacinthe, de Providence, et d'Ottawa. Lorsqu'ils furent terminés avec succès on en porta les documents à Rome. Durant ce temps, de nombreuses lettres de Cardinaux, d'Archevêques et d'Évêques, et d'autres personnages insignes, tant parmi les laïcs que parmi les clercs, parvenaient au Souverain Pontife pour demander l'introduction de sa cause de béatification.

Après avoir observé toutes les prescriptions du Droit, la S. Congrégation des Rites, ayant examiné les écrits attribués au Serviteur de Dieu, édicta que l'on pouvait procéder plus avant par un décret en date du 12 mai 1955 approuvé par S.S. le Pape Pie XII alors glorieusement régnant.

C'est pourquoi, sur la demande du R.P. Édouard Heston de la Congrégation de Sainte-Croix, le très actif postulateur général, l'Éminentissime Cardinal Clément Micara, ponent de la cause, après les réunions ordinaires de la S. Congrégation des Rites tenues au Vatican le 15 avril 1958 et le 8 novembre 1960 (après une enquête supplétive), proposa la question habituelle : *Faut-il signer la commission d'introduction de la cause [pour la béatification du Frère André] ?* Et les Éminentissimes et Révérendissimes Pères préposés

O.F.M., Fidei Promotoris Generalis, omnibus diligenter perpensis, rescribere censuerunt : *Affirmative*, seu *signandam esse commissionem, si Sanctissimo placuerit*.

Facta postridie de præmissis omnibus Sanctissimo D.N. Ioanni Papæ XXIII per subscriptum Cardinalem fideli relatione, Sanctitas Sua rescriptum Sacræ Rituum Congregationis ratum habuit et probavit atque *commissionem introductionis Causæ Servi Dei Fratris Andreæ manu propria signare benigne dignata est*.

Datum Romæ, die 9 Novembris, anno Domini 1960.

† C. Card. CICOGNANI, Ep. Tusculanus, *Præfectus*

Henricus DANTE, *a Secretis*.

Acta Apostolicæ Sedis, Vol. LIII, n. 9 (12 Augusti 1961), p. 517-520.

à la S. Congrégation des Rites, après avoir entendu le rapport du Cardinal ponent et l'avis des prélats officiels, en particulier celui du R.P. Ferdinand Antonelli, o.f.m., promoteur général de la foi, et après avoir tout pesé avec soin, furent d'avis d'inscrire : *Affirmativement*, ou : *Il faut signer la commission d'introduction de la cause, s'il plaît au Très Saint-Père.*

Rapport ayant été fait le jour suivant au Très Saint-Père S.S. le Pape Jean XXIII par le Cardinal précité, Sa Sainteté daigna approuver et ratifier le rescrit de la S. Congrégation des Rites, et signer de sa propre main la commission d'introduction de la cause du Frère André, Serviteur de Dieu.

Donné à Rome, le 9 novembre de l'an du Seigneur 1960,

† C. Cardinal CICOGNANI,
Evêque de Tusculum, et Préfet

Henri DANTE, *Secrétaire.*

Traduction française des *Cahiers de Joséphologie.*

Comptes rendus bibliographiques

SAINT JOSEPH DANS L'ART

Louis RÉAU, *Iconographie de l'Art chrétien*, 3 tomes en 6 volumes, Presses Universitaires de France, Paris, 1955-1959.

M. Louis Réau a terminé rapidement la publication de sa monumentale et précieuse *Iconographie de l'Art chrétien*. Comme il ne s'agit pas strictement d'une histoire de l'art, l'auteur a pu classer sa documentation extrêmement abondante suivant un plan logique et non chronologique, divisé en deux sections principales, l'une biblique et l'autre hagiographique, précédées d'une introduction générale. L'ouvrage comprend trois tomes en six volumes :

Tome premier : *Introduction générale* (les sources et l'évolution de l'iconographie biblique, la symbolique, problèmes généraux de l'hagiographie, du culte et de l'iconographie de saints)

Tome second : *Iconographie de la Bible* :

vol. I : Ancien Testament,

vol. II : Nouveau Testament.

Tome troisième : *Iconographie des Saints* :

vol. I : Lettres A à F,

vol. II : Lettres G à O,

vol. III : Lettres P à Z, répertoires et index.

Ce plan très simple a l'avantage de présenter d'abord les œuvres d'art à portée doctrinale *suivant le développement chronologique de la Révélation* : pour l'Ancien Testament, iconographie de Dieu et des Anges, création et chute de l'homme, cycle des Patriarches, de Moïse, des Rois et des Prophètes (y compris Jean Baptiste comme précurseur) ; pour le Nouveau Testament, les épisodes habituels de la vie du Christ, avec les représentations dogmatiques que cela comporte (Eucharistie, etc.) ; l'Apocalypse, et les fins dernières. Les divisions et subdivisions, claires et logiques, permettent de se retrouver facilement.

Pour l'iconographie des saints, tout le monde appréciera la classification alphabétique, qui facilite grandement aussi l'utilisation et la consultation rapide.

Enfin les répertoires seront aussi jugés très précieux. Ils contiennent des index pour les noms, patronages et attributs des saints, avec les principaux lieux de culte.

Bien préparé par ses travaux antérieurs à dresser cette vaste synthèse, M. Louis Réau y apporte une érudition et un don d'exposition exceptionnels. Sa documentation est immense et la plupart du temps elle reste sûre. Il bénéficie assurément des importants travaux de ses devanciers (Dom Henri Leclercq, Émile Mâle, Louis Bréhier, Karl Künstle, etc.). Mais les progrès réalisés dans le domaine de l'histoire de l'art (monographies, revues spécialisées), ou simplement dans le domaine de la reproduction photographique des œuvres, permettent d'ajouter une foule d'informations et de perspectives nouvelles.

Il existe cependant une ombre au tableau : il y a quelques inconvénients à écrire une iconographie de l'art sacré lorsqu'on ne partage pas les convictions des artistes qui ont produit ces œuvres, des écrivains qui les ont inspirées, et du peuple fidèle à qui elles sont destinées : cela expose à bien des confusions, à des erreurs de perspectives, et même à des jugements injustes. Certains historiens ou critiques non croyants ont pu éviter ces écueils à force d'impartialité et de fidélité à l'objet strict de leur discipline. Mais lorsque l'historien de l'art sacré tient à justifier ou à exposer largement ses « opinions rationalistes », c'est-à-dire en somme ses oppositions aux croyances exprimées par les œuvres qu'il décrit, cela crée des interférences inutiles et regrettables.

C'est précisément le cas pour ce grand ouvrage de Louis Réau : la compétence artistique de cet auteur cède trop souvent le pas à des considérations dogmatiques — ou plutôt anti-dogmatiques — dont on a déjà dit qu'elles sont désuètes, et dont on peut dire aussi qu'elles sont déplacées dans un ouvrage dont l'objet matériel et formel se situe nettement sur un autre plan. Il est vrai, comme l'écrit l'auteur « qu'il n'est pas indifférent pour l'art religieux de concevoir le Christ sur le plan divin, humain, mythique ». (t. II, vol. 2, p. 7). Et s'il en était besoin, ce principe serait encore plus amplement démontré après la lecture d'un ouvrage comme le sien ¹.

1. On ne voit pas pourquoi l'auteur se pense obligé de faire précéder ses études iconographiques comme celles de la multiplication des pains (t. II, vol. 2, p. 368), de la résurrection de Lazare (p. 387), de l'institution de la Sainte Eucharistie (p. 417) ou de la Résurrection (p. 538-539) par des « explications rationalistes » en bonne et due forme, avec paragraphe spécial précédé d'un titre explicite. Il aurait suffi à l'auteur, semble-t-il, d'indiquer sa position une bonne fois au début de son ouvrage, sans s'ingénier à faire en face des principaux faits dogmatiques une contre-apologétique ou une profession de septicisme qui vident les œuvres d'art qu'il décrit d'une bonne partie de leur contenu idéologique.

En bien d'autres endroits, sans faire de ces déclarations explicites, les jugements de l'auteur sur l'inspiration ou sur le sens des œuvres religieuses, sont nettement colorés par ses positions rationalistes. Sur des questions comme celles de l'origine du dogme de l'Immaculée Conception, le sens de l'institution de la Sainte Eucharistie, etc., ses renseignements historiques sont la plupart du temps exacts, mais ses interprétations nettement déficientes. On devine ce qu'il pense de la plupart des légendes hagiographiques et des reliques des saints, quoique sur ce point il ait malheureusement souvent raison.

Les mêmes qualités et les mêmes inconvénients se retrouvent lorsqu'on en vient à saint Joseph, dont la figure est abordée en deux volumes différents, d'abord dans le cycle des mystères de l'Enfance du Christ (t. II, vol. 2 : *Nouveau Testament*) et ensuite dans l'*Iconographie des Saints*, (t. III, vol. 2, lettres G à O, au nom de *Joseph*).

Iconographie du Nouveau Testament

Les épisodes évangéliques où Joseph apparaît, soit seul, soit en compagnie de la Vierge et de Jésus, sont décrits avec ordre et clarté, et les œuvres d'art qui s'y rapportent sont recensées avec précision et pénétration : bien des détails obscurs de certains vieux tableaux s'éclairent ainsi pour nous. Comme pour les autres sujets, les titres habituels dans les différentes langues européennes sont indiquées au début et une liste des principales œuvres d'art s'y rapportant est donnée à la fin.

Pour le mariage de la Vierge (t. 2, vol. 2, p. 170-173) les divisions sont les suivantes :

- a) l'épreuve des prétendants et le miracle de la baguette fleurie,
- b) le mariage,
- c) le cortège nuptial.

C'est évidemment l'inspiration des récits apocryphes qui domine ici, puisque l'art du Moyen-Âge, et même de la Renaissance en sont si largement imprégnés². L'art chrétien devient alors pour une bonne part le témoin et l'expression d'une tradition « historique » inacceptable.

Le simple résumé que trace l'auteur au sujet de « l'épreuve des prétendants », tout en nous rappelant (à bon droit, il faut l'admettre), des souvenirs désagréables, aide à la compréhension de bien des tableaux où se retrouvent plusieurs détails saugrenus et bizarres pour nous du XX^e siècle :

Le rassemblement des célibataires et des veufs a lieu à son de trompe. Surpris en pleine besogne, Joseph, qui travaillait à la charpente d'un toit, laisse tomber sa hache et descend précipitamment par une échelle (*Homélies du moine Jacques*). Les prétendants portent chacun leur baguette au Temple, la déposent sur l'autel et se mettent à genoux dans l'attente du signe divin qui désignera l'élu.

2. Il entre dans nos projets d'éditer dans notre Section documentaire, comme nous le faisons actuellement pour les textes patristiques, tous les passages des Apocryphes qui se rapportent à saint Joseph. Sur ce sujet, on pourra aussi consulter, dans les *Cahiers de Joséphologie*, les articles suivants :

Gustave COHEN, *Saint Joseph dans quelques Nativités et Mystères du Moyen-Âge*, 1954-1958, 46p.

Mother Alice DOUCET, R.E.C., *Saint Joseph in Medieval Lyrics and Carols*, 1956-1957, 49p.

Mme S. KRAVITCHENKO-DOBELMANN et Gilles LEFEBVRE, *Les Épousailles de Notre Dame*, Drame provençal du XIII^e siècle, 1957-58, 67p.

Martinien RONCAGLIA, o.f.m., *Saint Joseph dans la littérature manuscrite arabe chrétienne*, 1957, 4p.

C'est la branche d'amandier du vieux Joseph qui fleurit. Le grand-prêtre la lui tend, à moins qu'il ne soit désigné par une colombe qui se pose sur sa baguette ou sur sa tête.

Le dépit des jeuneaux évincés par ce barbon se manifeste d'une façon plus ou moins violente : l'un d'eux brise sa verge sur son genou ; un autre s'avance, le poing levé, pour frapper son rival, plus confus que triomphant.

La Contre-Réforme rejette le miracle de la verge fleurie, emprunté au répertoire de l'Ancien Testament, qui en faisait honneur au grand-prêtre Aaron. Cependant ce thème légendaire ne disparaît pas totalement de l'art chrétien et on peut en noter une survivance au XVIII^e siècle dans les bas-reliefs des stalles de Notre-Dame de Paris. (p. 170-171)

On ne peut avoir aucune objection à ce que l'auteur rapporte ici cette histoire tragi-comique, à condition qu'il lui donne sa juste place dans l'ensemble des représentations artistiques du mariage de notre Saint.

Les scènes qui suivent la Visitation sont classées comme suit (p. 205-210) :

- a) La Vierge prend congé d'Élisabeth (et revient à Nazareth),
- b) Les reproches de Joseph à Marie,
- c) Première apparition d'un ange à Joseph pour le rassurer et disculper la Vierge,
- d) L'ordalie de l'eau amère ou l'épreuve de la virginité de Marie,
- e) Le repentir de Joseph.

On devine à quels excès ont pu aller les représentations artistiques de ces scènes suggestives, où la fiction des apocryphes se mêle aux détails évangéliques, dans les « mystères » et drames paraliturgiques du Moyen-Âge, dans les enluminures, tableaux et sculptures de cette époque et de l'époque qui suivit. Notre auteur résume sans pitié, ce chapitre grotesque de l'art chrétien mal inspiré :

Après la Visitation, qui lui aurait ouvert les yeux s'il y avait assisté, Joseph, rentrant de Capharnaüm où il était allé besogner de son métier, découvre avec stupeur la grossesse de Marie. Il « s'ébahissait » de la voir enceinte.

Certain de n'y être pour rien, il lui adresse d'amers reproches sur son inconduite. Il l'interroge en présence de ses quatre fils : « Toi qui as été nourrie par un ange, pourquoi as-tu fait cela ? » Il l'avertit qu'on lapide une femme qui est grosse « hors baron », c'est-à-dire sans avoir connu son mari. Elle répond sans s'émouvoir que, bien qu'elle soit effectivement enceinte, elle est restée vierge et n'a connu aucun homme en son absence.

Joseph reste incrédule et, pour éviter un scandale, décide de la répudier discrètement. Mais un ange du Seigneur lui apparaît et le détourne de son projet, en lui affirmant que l'Enfant que Marie porte dans son sein a été conçu par le Saint-Esprit et qu'elle est « aussi vierge comme elle fut née ».

Cette scène de reproche est en germe dans un passage de l'Évangile selon Matthieu 1, 19-21, où il est dit que Joseph songea à renvoyer la Vierge en cachette (*Voluit occulte dimittere eam*). Mais elle a été introduite dans l'art chrétien par les Apocryphes et popularisée par le théâtre des Mystères qui développent avec complaisance la comédie des doléances du mari trompé.

Joseph regarde d'un air irrité la Vierge enceinte qui essaie de se disculper. Il a déjà fait un paquet de ses hardes et il est prêt à la quitter lorsqu'un ange apparaît au moment critique pour apaiser sa colère.

Ce thème est aussi familier à l'art byzantin qu'à l'art d'Occident.

Dans tout l'Orient byzantinisé, grec ou slave, il a été popularisé par le célèbre *Hymne Akathiste*, composé au VII^e siècle, dont la sixième strophe commence par ces mots : *Un orage dans le cœur*. [...]

C'est seulement au XVI^e siècle que ce sujet scabreux fut éliminé du répertoire de l'art catholique par le Concile de Trente. (p. 206-207)

Car d'après notre auteur, qui en parle assez souvent, les réformes du Concile de Trente dans l'art religieux semblent avoir eu une efficacité presque universelle.

Voyons maintenant le bref exposé d'un autre thème populaire au Moyen-Âge, « l'épreuve de l'eau amère » :

D'après une loi mosaïque [livre des *Nombres*, 5, 11-18], qui est sans doute une survivance du culte de l'eau (hydrolatrie) en usage chez de nombreuses peuplades, la femme soupçonnée d'infidélité était amenée au Temple et devait non seulement jurer qu'elle était innocente, mais boire « l'eau de l'épreuve » ou « de conviction du Seigneur » qu'Henri Estienne appelle au XVI^e siècle, dans son *Apologie pour Hérodote*, « l'eau de rédargution ». Innocente, elle la buvait sans être incommodée ; si au contraire elle était coupable, cette eau purgative et détectrice, chargée de malédictions par le grand-prêtre, la rendait gravement malade. C'était, en somme, comme l'ordalie du feu, beaucoup plus répandue au Moyen-Âge, une forme de *Jugement de Dieu*. [...]

Les Évangélistes canoniques ne parlent pas de cette épreuve humiliante infligée à la Vierge. Mais le *Protévangile de Jacques* (16, 1) suppose qu'on lui appliqua la loi de Moïse. Il ajoute même que le pauvre Joseph, le mari inquiet, doit également se soumettre à ce jugement de Dieu, pour prouver qu'il avait respecté la virginité de sa femme. Dans le *Liber de ortu Beatæ Mariæ*, il jure « quod nunquam penitus tetigisset eam », qu'il s'était permis tout au plus de la caresser sans la posséder. [...]

L'art chrétien d'Occident a rejeté avec raison cette anecdote peu édifiante de purge accusatrice. Mais l'art oriental ou byzantin n'a pas eu les mêmes scrupules de décence et il offre de nombreux exemples de ce thème qu'on voit illustré tout au long dans les *Homélies du moine Jacques*. Les deux accusés sont appréhendés et conduits brutalement devant le grand-prêtre ; les quatre fils de Joseph sont chassés à coups de bâton. (p. 208-209)

On peut différer d'opinion sur l'origine de l'épreuve des eaux amères, et surtout sur la traduction et l'interprétation de la phrase latine citée du *Liber de Ortu Mariæ* (et *Protévangile de Jacques*, 15, 4) : Joseph y nie absolument tout commerce charnel avec la Vierge.

La scène du « repentir de Joseph » a été agrémentée elle aussi par l'imagination peu relevée de certains artistes du Moyen-Âge :

Convaincu par l'Apparition de l'Ange et le Jugement de Dieu que sa femme, malgré les apparences, est restée pure, Joseph fait amende honorable : il s'agenouille devant la Vierge et lui demande pardon de ses soupçons mal fondés.

Plus réservé que l'art byzantin, l'art d'Occident s'est abstenu d'insister sur un sujet qui risquait en ridiculisant Joseph, mari trop crédule, de compromettre le respect dû à la Mère du Sauveur.

À ce point de vue, il est caractéristique qu'à l'Arena de Padoue, Giotto passe directement de la *Visitation* à la *Nativité*. (p. 210)

Pour les scènes de la Nativité, où Joseph apparaît presque constamment avec la Vierge et l'Enfant, retenons les indications suivantes :

Joseph, qui n'est pour rien dans la naissance de l'Enfant divin, ne joue que le rôle d'un simple figurant. Assis dans un coin, l'air renfrogné ou endormi, il se repose sur le bât de l'âne dessellé qui lui sert de siège.

Cependant il essaie parfois de se rendre utile. Il porte l'Enfant dans ses bras et le tend à la Vierge, à moins qu'il ne tienne une chandelle allumée dont il protège la flamme de la main afin d'éclairer les ténèbres de la grotte : c'est un moyen d'indiquer qu'il fait nuit.

Les peintres allemands du XVe siècle lui font accomplir d'humbles besognes un tantinet ridicules : il enlève ses hauts-de-chaussures pour réchauffer le nouveau-né ou fait chauffer la bouillie en attisant le feu avec un soufflet³. Ces détails familiers sont empruntés au théâtre des Mystères. (p. 219)

Les autres événements arrivés durant le séjour de la Sainte Famille à Bethléem comportent souvent aussi la figure de saint Joseph. Notre auteur décrit les représentations de l'*Adoration des bergers* et l'*Adoration des Mages* et il consacre quatre paragraphes à l'épisode de la *Fuite en Égypte* :

- 1 — l'avertissement de l'ange à Joseph,
- 2 — la fuite avec ses nombreux incidents,
- 3 — la vie de la Sainte Famille en exil,
- 4 — Le retour d'Égypte à Nazareth.

Les représentations de la fuite en Égypte sont fréquentes :

Joseph conduit habituellement l'âne par la bride. Il porte sur son épaule au bout d'un bâton un petit baril de vin dont il se verse de copieuses rasades pour reprendre des forces. Ce détail réaliste devint surtout fréquent dans la peinture de la fin du Moyen-Âge, inspirée par la mise en scène des Mystères. Dans l'art plus respectueux du XIIIe siècle, on le voit se retourner et jeter un regard plein de sollicitude sur la mère et l'Enfant. (p. 275)

3. C'est à des scènes de ce genre que se rattache le curieux tableau du Musée Mayer van der Bergh, à Anvers, étudié par M. J. de Coo dans la revue *Oud-Holland* 1958, IV, p. 186-198 : *De unieke voorstelling van de « Jozefs-kousen » in veelluik Antwerpen-Baltimore van ca. 1400*. Dans ce tableau des environs de 1400 qui représente la Nativité, Marie qui vient d'enfanter, est couchée sur un lit tandis qu'une sage-femme (peut-être sainte Anastasie) dépose l'Enfant-Jésus encore nu dans la crèche. Joseph est représenté comme un vieillard dont le pied droit est découvert : il a enlevé l'une de ses chausses qu'il est à tailler sans doute pour faire des langes pour couvrir l'Enfant-Jésus. Ceci se rapporte à la relique (?) des *chausses* ou *chaussettes* de saint Joseph conservée à Aachen en Allemagne, à laquelle un Mystère allemand et plusieurs chants de Noël allemands ou hollandais font allusion comme aussi le chroniqueur Philippe de Vigneulles, de Metz, qui assista à une ostension de la « relique » en 1510.

Au sujet du contenu de la cruche portée par Joseph, l'auteur ajoute ce renseignement en note :

Erwin Panofsky, commentant le volet de retable de Melchior Broederlam au Musée de Dijon, opine cependant pour une rasade d'eau claire. Le tonnelet contiendrait la provision d'eau puisée à la source miraculeuse qui jaillit à l'ombre du palmier, pendant la halte de la Sainte Famille. Cf. E. Panofsky, *Early Netherlandish Painting*, Cambridge (Mass.), 1953. (p. 275, note 2)

Autant de détails qui subissent une transformation « après le Concile de Trente » :

La Fuite en Égypte prend dans l'art de la Contre-Réforme un caractère tout nouveau. La plupart des détails pittoresques empruntés aux Évangiles apocryphes disparaissent, sauf toutefois l'idylle du palmier. On s'applique, comme pour la Nativité, à transposer le sujet dans un style plus noble. (p. 281)

Un trait assez particulier du voyage en Égypte chez certains artistes, est la représentation de la Sainte Famille traversant un cours d'eau en barque. L'épisode, sur lequel nous ne pouvons avoir aucune certitude n'est cependant pas invraisemblable :

Souvent on voit la Sainte Famille traverser un fleuve *en barque* sous la conduite d'un ange qui tient le gouvernail. Les exemples abondent dans l'art italien, chez Annibal et Ludovico, Luca Giordano, Filippo Lauri (Mus. Vienne), Tiepolo (Égl. San Zaccaria, Venise). Quel fleuve ? Ce ne peut être que le Jourdain ou le Nil. Ce motif, introduit dans l'art français par Nicolas Poussin, a été repris au XVIII^e siècle par François Boucher. (En Italie ce motif pittoresque de l'Ange passeur chargeant la Sainte Famille dans sa barque a séduit Giovanni-Domenico Tiepolo). (p. 283)

De cet épisode ainsi représenté par quelques artistes, peut évidemment se dégager un très beau symbole du rôle de la Vierge et de saint Joseph dans le Corps mystique ⁴.

Viennent ensuite les tableaux qui ont pour sujet l'épisode de la *Perte de Jésus au Temple* (*Jésus au milieu des Docteurs* et *Retour à Nazareth*) et la vie de la Sainte Famille à Nazareth avant la mort de Joseph.

Iconographie des Saints

Les autres renseignements sur saint Joseph sont groupés par l'auteur, comme de juste, au mot *Joseph* dans le tome sur l'*Iconographie des Saints* (tome II, vol. 2, p. 752-760). L'article est divisé comme d'habitude en trois parties : légende, culte, iconographie, auxquelles s'ajoute une bibliographie.

Après avoir résumé l'apport des apocryphes sur les détails pseudo-historiques de la vie de Joseph, et leur influence sur l'art jusqu'au XVI^e siècle,

4. Cf. notre travail sur le *Patronage de saint Joseph dans l'art* dans *Le Patronage de saint Joseph*, actes du Congrès d'études tenu à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal du 1^{er} au 9 août 1955, Section historique. Montréal, Fides, 1956, p. 629-642, surtout p. 636-637.

l'auteur mentionne les « discussions sans fin des théologiens du Moyen-Âge sur la nature du mariage de Joseph ». À la question de savoir si ce mariage était véritable malgré l'absence de relations charnelles, il conclut que « les docteurs de l'Église opinent pour l'affirmative » et il cite quelques-unes des raisons apportées par les Pères (p. 752) ; notre auteur ajoute ensuite :

La virginité de Marie ne suffit pas aux théologiens du Moyen-Âge : ils prétendent établir par surcroît la *virginité de Joseph* avant et après son mariage. La tradition lui attribuait plusieurs enfants de sa première femme ; mais saint Thomas d'Aquin répugne à l'admettre. Selon lui, il faut croire que, de même que la mère de Jésus resta vierge, il en fut ainsi de Joseph. « *Credimus quod, sicut Mater Jesu fuit virgo, sic Joseph* ». Un hagiographe contemporain le qualifie de *père vierge de Jésus*. (p. 752-753)

Il n'est pas étonnant que l'information de notre auteur soit ici quelque peu en défaut. N'étant pas un spécialiste, il n'est pas obligé de savoir que c'est à partir de saint Jérôme et même avant que les Pères de l'Église occidentale affirment nettement, en se fondant sur l'Évangile lui-même, la virginité de Joseph et se séparent ainsi des *quelques* Pères de l'Église orientale qui suivent les apocryphes.

On ne peut accepter entièrement non plus le jugement trop sommaire et peu bienveillant qu'il porte sur « la courbe » du culte de saint Joseph à travers les siècles :

Rien de plus singulier que la courbe ou le diagramme du culte de Joseph qui, après avoir été bafoué pendant tout le Moyen-Âge comme un figurant subalterne et même comique, est devenu à partir du XVII^e siècle un des saints les plus vénérés de l'Église catholique, associé avec la Vierge et Jésus dans une nouvelle Trinité qu'on appelle la *Trinité jésuitique* (Jésus-Marie-Joseph) et promu en 1870 au rang de patron de l'Église universelle. Il y a peu d'exemples d'une pareille ascension, d'un retournement aussi complet dans les annales de la dévotion. (p. 753)

Il fallait bien que le « rationalisme » de notre auteur se montre un peu les oreilles. Il exagère ici le discrédit jeté sur saint Joseph par la piété du Moyen-Âge parce qu'il s'en rapporte trop exclusivement aux déformations d'une *certaine partie* de l'art religieux de cette époque. Lorsque l'on prend la peine d'approfondir davantage l'histoire du culte et de la dévotion à saint Joseph, on s'aperçoit que malgré certaines déviations périphériques, la montée de ce culte est sensible et homogène depuis les tout premiers siècles chrétiens, et que la proclamation de son Patronage universel sur l'Église est un aboutissement normal.

Recueillons encore les détails accumulés dans le long paragraphe suivant, puisqu'ils correspondent après tout à une partie de la réalité historique, au moins dans le domaine artistique :

La dérision de Joseph

Au Moyen-Âge on peut dire que saint Joseph a été aussi systématiquement rabaissé que la Vierge était exaltée : il s'agissait en effet de prouver la divi-

nité du Christ né d'une Vierge et du Saint-Esprit et de ne pas laisser croire que Joseph pût être son véritable père. D'où la tendance, favorisée par l'Église, à le réduire au rang d'un simple comparse.

Le théâtre des Mystères lui fait jouer un rôle ridicule de vieux benêt : il tient l'emploi du « clown » des drames shakespeareiens. Au moment de son accouchement, la Vierge l'envoie chercher une lanterne ; comme il s'est enrhumé dans la grotte, il éternue et éteint le lumignon. Marie lui demande de tremper la soupe : il renverse maladroitement la bouillie. Faute de langes pour emmailloter le nouveau-né, il offre une paire de vieilles culottes trouées.

Sa maladresse n'a d'égale que son avarice de grippe-sou. Il s'empresse d'encaisser dans son coffre les offrandes des Rois-Mages, et quand il s'agit de verser une obole pour la Présentation de Jésus au Temple, il met en rechi-gnant la main à son escarcelle.

Pendant la Fuite en Égypte, son comportement manque encore plus de dignité. Un ange lui annonce les mauvais desseins d'Hérode et lui ordonne d'évacuer en Égypte la Vierge et l'Enfant. Il s'exécute de mauvaise grâce après avoir mis le voile de la Vierge et son propre couvre-chef en gage pour avoir de quoi acheter du vin (ou de la bière d'après un Mystère allemand).

Il se plaint de porter tout seul tous les bagages et recommande à Marie de bien remplir sa gourde : car il est vieux et faible et a besoin de se réconforter par de fréquentes rasades. Il invite même la Vierge à boire un coup avec lui : elle lui reproche d'avoir déjà vidé la bouteille qui aurait dû suffire pour trois jours. [...]

Véritable « tête de Turc », c'est une cible pour les rimailleurs de Mystères qui le lardent de quolibets irrévérencieux, ainsi qu'un autre personnage de l'Évangile : Nicodème, le « dépendeur » du Christ, dont le nom abrégé a donné *nigaud*. ... (p. 753-754)

Par mode de contraste, le paragraphe suivant, dont nous extrayons quelques lignes, décrit le renversement des choses :

La Glorification de Joseph

Comment ce personnage de comédie a-t-il pu devenir l'un des saints favoris de la dévotion populaire ? Le mérite en revient aux campagnes de ses zéloteurs français dont le plus ardent et influent fut le chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson, aux Ordres spécialement dédiés à la Vierge (Carmes, Servites), aux prédicateurs populaires. (p. 754)

Notre auteur, bien renseigné, cite ensuite les principaux propagateurs de la dévotion à saint Joseph comme Sixte IV, Isidore de Isolani, Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola (?), saint François de Sales, et les Jésuites. Quelques renseignements, bien incomplets, sont ajoutés sur les différents patronages de saint Joseph. Et l'auteur conclut par un rappel des restrictions du Saint-Siège, et ... un « hommage » au Canada français et au Centre de Recherche et de Documentation :

Son culte devint si envahissant que le Saint-Siège se vit obligé de calmer la ferveur des dévots. La Congrégation des Rites condamne en 1873 le culte du *cœur de saint Joseph* calqué sur celui du Sacré-Cœur de Jésus, ainsi que la prière d'*Ave Joseph*, calquée sur l'*Ave Maria*.

Malgré ces avertissements et ces coups de frein, la dévotion à saint Joseph a pris au Canada un prodigieux essor. Déjà en 1624, les premiers habitants de Québec l'avaient choisi comme patron. En 1904, F. André construisit, près de Montréal, un modeste oratoire en bois qui est devenu en 1941 une majestueuse basilique en pierre blanche dont la coupole rivalise d'ampleur avec celle de Saint-Pierre de Rome. C'est le plus grand sanctuaire du monde dédié à saint Joseph. Montréal est devenu un foyer de *Joséphologie* (en note : « C'est là que paraissent les *Cahiers de Joséphologie* »). (p. 756)

Il faut avouer que d'autres n'en auraient pas su autant !

L'article est complété par une liste de tableaux où saint Joseph apparaît plutôt seul (les autres tableaux de groupes étant déjà mentionnés dans le tome II, vol. 2, aux Épisodes de l'Enfance de Jésus), sauf pour la mort de saint Joseph.

La bibliographie groupe un bon nombre de titres et d'auteurs de premier ordre, non seulement sur l'iconographie de saint Joseph (Barbier de Montault, Rothés, Knipping, etc.) mais encore pour la joséphologie doctrinale : Isidore de Isolani, Lucot, Seitz, Lépicier, Müller, Wehrlé, etc. Relevons quelques inadvertences dont on ne peut faire trop grief à l'auteur puisqu'elles peuvent aussi bien être des coquilles d'imprimerie : GRATIAN (*Les grandeurs et excellences du glorieux saint Joseph*, original en espagnol, 1597, trad. franc., 1627) doit être le carme JÉRÔME GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU, contemporain et ami de sainte Thérèse d'Avila ; P. DU BARRY (*La dévotion à saint Joseph*, 1639) doit être le jésuite de Barry ; « *Holzmeister, Saint Joseph père vierge de Jésus*, Montréal, 1944 » est une « crase » pour Urbanus HOLZMEISTER, s.j., *De Sancto Joseph quæstiones biblicæ*, Rome, 1945, et Mgr Gabriel BREYNAT, o.m.i., *Saint Joseph, père vierge de Jésus*, Montréal 1944.

Quelques observations pour terminer.

Il existe évidemment dans les analyses et synthèses de notre auteur un grand nombre de renseignements utiles et de vues justes. Si nous avons relevé les quelques passages que l'on peut lire plus haut, ce n'est pas pour lui en faire grief, puisqu'encore une fois il s'agit la plupart du temps du relevé d'un état de fait à certaines époques. Nous croyons cependant que ce relevé n'apporte pas une image complète et juste de l'iconographie de saint Joseph, et selon nous les déformations dues à l'influence des apocryphes n'ont pas autant d'importance dans cet ensemble que pourraient le laisser croire les lignes de notre auteur⁵. D'autres historiens de l'art sacré, dont la compétence ne peut être mise en doute, ont accordé à la figure de saint Joseph un exposé plus sympathique et plus équitable⁶.

5. Voir à ce sujet l'article cité plus haut, note 4.

6. Parmi les plus récents, citons :

W. ROTHES, *Jesu Nârwater Joseph in der bildenden Kunst*, Fribourg en Brisgau 1925 ;

Dom Henri LECLERCQ, o.s.b., article *Joseph* dans le *Dictionnaire d'Archéologie*

Lorsque nous compulsions les quelques milliers de photos d'art conservées dans les filières du Centre de Documentation, collection qui s'enrichit d'ailleurs d'année en année, nous en arrivons à croire qu'une étude d'ensemble, fondée sur une documentation encore plus vaste et plus précise que celle déjà très remarquable apportée ici par M. Louis Réau, donnerait une autre impression, où la figure réelle de saint Joseph serait mieux respectée. En particulier, toute une partie de la tradition iconographique, qui représente Joseph dans sa jeunesse et sa dignité (même dans les tout premiers documents et aussi à travers le Moyen-Âge), pourrait être dégagée et mise en valeur.

Nous souhaitons vivement qu'un jour un historien de l'art s'attaque à ce travail, et nous serions heureux alors de mettre notre documentation à sa disposition.

Guy-M. BERTRAND, c.s.c.

chrétienne et de Liturgie, tome VII, Letouzey et Ané, Paris 1927, col. 2656-2666 (utile pour les plus anciennes œuvres d'art sur saint Joseph) ;

Cécile JÉGLOT, *Saint Joseph*, coll. L'Art et les Saints, Paris 1933 ;

Idem, article *Joseph* dans *Dict. pratique des connaissances religieuses*, tome IV, Letouzey et Ané, Paris 1926, col. 74-77 : *Saint Joseph dans l'iconographie*.

Émile MALE, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris, 1947, chapitres II, et IV ;

Idem, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris 1948, livre IV, ch. II et III ;

Idem, *L'Art religieux de la fin du Moyen-Âge en France*, Paris 1949, ch. II et IV.

Idem, *L'Art religieux du ... XVII^e siècle*, Paris 1951, ch. VI et VII.

RECENSION DES REVUES *

(Articles parus de janvier à décembre 1960)

par M. BÉDARD

Bulletin des Amis de Saint-Joseph du Chêne (Nantes).

FÉVRIER : Abbé Louis Guichoux *Pèlerinage régional des enfants et des élèves du Petit Séminaire de Beaupréau* [sous la protection de S. J.] 3 ; *** *Notre-Dame et S.-J. de Cotignac* 5-6 ; *** *On prie S.-J. du Chêne dans les missions* 6 ; Marcel Delaunay *smm Villedieu, Cité de S.J.* [poème] 7 ; *** *Sainte Marie-Euphrasie Pelletier et S.-J. du Chêne* 8.

AOÛT : *** *Dimanche 28 août, 104^e Grand Pèlerinage annuel à S.-J. du Chêne* 1-2 ; A.B. *La dévotion à S.J. est une grâce* 2-5 ; *** *S.-J. du Chêne il y a cent ans* 5-6 ; *** *S.-J. du Chêne aujourd'hui* 6-7.

The Colored Harvest (Baltimore) vol. 72.

JANVIER : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6 ; William J. Phillipps *ssj Compliments of St. J.* 9 ; Celestine Strub *ofm Forty Days of Christmas Joy* 14.

FÉVRIER : Cardinal Vaughan *St. J. is your friend* 5 ; Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6 ; John O'Connell *ssj Kingdom of delight (St. J's Industrial School)* 12-14.

MARS : *** *St. J. Chapel* (in the new Baltimore Cathedral) 2-3 ; Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6.

AVRIL : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6.

MAI : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6.

JUIN : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6.

JUILLET-AOÛT : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 6 ; *** *Daily prayer to St. J.* 6.

SEPTEMBRE : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 1.

OCTOBRE : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 1.

NOVEMBRE : *** *Saluting St. J.* [poésie] 1.

DÉCEMBRE : Francis X. Allen *Saluting St. J.* 1 ; James Albert *ssj Caribbean Christmas* 2-3, 13 ; Vincent D. Warren *ssj Silent Night, Lonely Night* [la nuit de Noël] 12.

* Dans cette recension, le nom de saint Joseph est abrégé de la façon suivante : S. G. pour l'italien ; St. J. pour l'anglais ; Hl. J. pour l'allemand ; et S. J. pour le français, l'espagnol et les autres langues.

Culte perpétuel de saint Joseph (Louvain) 62^e année.

JANVIER : *** *La Sainte Famille* 258 ; *** *Avant la transformation du sanctuaire de S.-J.-Louvain* 267-269 ; *** *Cinquante années de dévouement à l'œuvre de S. J. (1910)-1960* 277.

FÉVRIER : Émile Male S. J. 290-91 ; *** *Cinquante années de dévouement à l'œuvre de S. J.* 297 ; *** *Transformation et agrandissement du sanctuaire de S.-J.-Louvain* 298-99 ; *** *Nos grands pèlerinages au sanctuaire de S.-J.-Louvain* 305.

MARS : *** *Puissance de S. J.* 2.

AVRIL-MAI : *** S. J. artisan. *Le travail dans la vie du chrétien* 34 ; M.-A. Grégoire-Coupal *L'hyène de Matarieh* [conte sur la vie de Marie et Jésus en Égypte] 45-46, 50-51.

JUIN : *** S. J. patron des âmes éprouvées 66 ; *** *Transformation et agrandissement du sanctuaire de S.-J.-Louvain* 67.

JUILLET : *** S. J. patron de la famille 98 ; Angelo Battiston csj *7 Douleurs et 7 Allégresses de S. J.* 99-100.

AOÛT : P.L. csc *L'atelier de S. J.* 130-131.

SEPTEMBRE-OCTOBRE : *** S. J. et la vie intérieure 162-163.

NOVEMBRE : *** S. J. patron des mourants 194-95.

DÉCEMBRE : *** *Bethléem le pays du Premier Noël* 226-29.

Le Dimanche Paroissial (Paris) 65^e année.

JANVIER : *** *Fête de la Sainte Famille* [plan de sermon] 17-19.

MARS : Dom Guéranger S. J. et l'Eucharistie. — *Grandeur de S. J.* [plans de sermons] 161-162.

MAI : A. Montagné S. J. *Patron des ouvriers (1^{er} mai)* [plan de sermon] 279-282.

DÉCEMBRE : Chanoine Brien *Fête de Noël, leçons de la crèche* [plan de sermon] 711-714.

La Documentation Catholique 42^e année.

JUIN : Radiomessage de S.S. Jean XXIII aux travailleurs (1^{er} mai 1960) 645-48 ; *Prière à S. J. artisan* 647.

Ecclesia (France) no 130.

JANVIER : J. de Madre *Le Frère Portier était peut-être un saint* [Frère André csc] 93-99.

Estudios Josefinos (Valladolid) 14^e année.

JANVIER-JUIN : Isidoro de San José ocd *Los principios secundarios de la Josefología* 3-28 ; Julio Félix del Niño Jesús ocd *Consideraciones acerca del Evangelio de la Infancia según San Mateo* 29-39 ; Gregorio de Jesús Crucificado ocd *El sentido de la Fiesta de S. J. Obrero a través de su Liturgia* 40-54 ; José Antonio del Niño Jesús ocd *Notas Josefinas : « La Paternité de S. J. »* [thèse de doctorat du R.P. Roland Gauthier]

csc] 55-86 ; *** *Crónica* 87-102 ; José de Jesús María ocd *Índice Josefino de Revistas* (Hasta diciembre de 1959) 103-112 ; *** *Bibliografía, obras josefinas y marianas* 113-119.

JUILLET-DÉCEMBRE : Guíón *Espiritualidad Josefina* 113-133 ; Angel Luis Iglesias cssr *Cómo se preparó a través de los siglos la proclamación de S. J. como patrono Universal de la Iglesia* 134-167 ; Francisco de P. Solá sj *Doctrina de los Teólogos Jesuitas sobre la Paternidad espiritual de S. J.* 168-183 ; Jesús Solano sj *La doctrina de la « Paternidad espiritual » de S. J. en los documentos Pontificios* 184-189 ; Urbano Barrientos del Niño Jesús ocd *Paternidad espiritual de S. J. sobre la Iglesia* 190-204 ; *** *Crónica* 205-208 ; José de Jesús María ocd *Índice Josefino de Revistas* [Janvier-juin 1960] 209-225 ; *** *Bibliografía, obras josefinas y marianas* 226-247.

L'Évangile dans la Vie (France) 41^e année.

FÉVRIER : J. Lepinay csc *Présentation de Jésus au temple* 80-82.

MARS : J. Lepinay csc *À l'école de S. J.* 155-158.

Ite ad Joseph (Deserto di Varazze) 48^e année.

JANVIER : A. Battiston *Lo spozalizio della Madonna nel teatro moderno* [1-4] ; *** *Ai devoti de S. G.* [4] ; Angelo B. S. G. *di Castello* [9-11].

FÉVRIER : Mons. Francesco Olgiati *Ho letto un libro su S. G.* [sur la traduction italienne du livre *Présence de S. J.* du P. A. Bessières] [1-7] ; P. Natale *Curiosità sulla morte di S. G.* [7] ; G. Raffo sj *S. G. in cerca di ospitalità* [8-9] ; Il Fraticello di Maria *Fuga in Egitto* [13-14].

MARS : Il Fraticello di Maria *Morte e gloria di S. G.* [1-3] ; *** *Vi presentiamo il « Canzoniere »* [9] ; Raffo sj *La morte di S. G.* [poésie] [10-12] ; Angelo Battiston *S. G. Vesubiano* [13-14].

AVRIL : Fr. Guido dell'Immacolata *S. G. nella Scrittura* [1-4] ; P. A. Battiston *Itinerario giuseppino. Milano* [7-9].

MAI : P. Raffo *A G. si rivolga chi vuol grazie da Maria* [1] ; *Patrocinio di S. G.* [extrait de la *Teologia de S. J.* du P. Bonifacio Llamera op] [5] ; P. Battiston *Il Kahlenberg. Iosefkirche* [11-12].

SEPTEMBRE : Angelo Battiston csj *A proposito di un Congresso* [5^e semaine d'Études à Valladolid, Espagne] [5-6] ; Giacinto Giovine *Una vocazione... di S. G.* [7].

OCTOBRE : Card. P. Émile Léger *Dignità di S. G.* [1] ; P. Battiston *S. G. in Bosco* [2-4].

NOVEMBRE : Il Fraticello di Maria *Perchè speriamo in S. G. ?* [1-2].

DÉCEMBRE : P.A.C. *Natale in convento, in società, in famiglia, nel mondo* [1-4] ; Vladimir Solov'ev *Dio-con-noi* [poésie] 7.

Joseph (Asti) 39^e année.

JANVIER : Tarcisio Stramare osj *S. G. e l'infanzia di Gesù* 3-5.

FÉVRIER : Lucio Segura osj *S. G. nella liturgia romana* 23-24.

MARS : Angelo Rainero S. G. *nell'ora presente* 44 ; Giacinto Giovine osj *Il potere di S. G.* 45 ; Lucio Segura *La Messa della Festa di S. G.* 46-47 ; Ermanno Capettini osj *Al servizio di Dio nell'imitazione di S.G., 19 marzo 1879* 48-50 ; *** Asti — Casa Madre. *Il Mese di Marzo nel Santuario di S. G.* 57.

AVRIL : Angelo Rainero S. G. *patrono della Chiesa* 63-64.

MAI : F. Cicogna *Primo Maggio* 63-64 ; Giacinto Giovine *Il potere di S. G.* 83.

JUIN : Angelo Trezza *Primo Maggio... al Borgo S. G. Teggiano (Salerno)* 101.

JUILLET : *** *Potere di S. G. Un camioncino per 900 lire* 107-108.

AOÛT : Ermanno Capettini osj *Paternità spirituale di S. G.* 127-128.

SEPTEMBRE : Carlo Bressan *Lo stornello di S. G.* 163.

OCTOBRE : Giacinto Giovine osj *Il potere di S. G.* 167-168.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE : Francis L. Filas sj *La Natività nel racconto degli Apocrifi* 188-189.

Le Lys de saint Joseph (Allex) 71^e année.

JANVIER-MARS : Stéphane Piat ofm *De retour d'Égypte, J. vint se fixer à Nazareth* 1-3 ; Joseph Aubry sdb *Nazareth, rédemption de la vie quotidienne* 5-8 ; *** *Prières proposées pour la grande neuvaine préparatoire à la fête de S. J. du 10 au 18 mars* [prières de sainte Thérèse d'Avila et de saint Alphonse de Liguori] 9.

AVRIL-MAI : Michel Gasnier op J. *Père virginal de Jésus* 1-5 ; *** *Chronique, 19 mars, fête de S. J.* 13-17 ; *** *Prière des petits Clercs à S. J.* 18.

JUIN-JUILLET : Albert Bessières *La grande épreuve de J.* 1-3 ; Émile Laurent cssp *Brazzaville 1960, une fondation sous le Patronage de S. J.* 7-10 ; *** *Chronique, Fête de S. J. artisan* 14-15.

AOÛT-SEPTEMBRE : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus J. *protecteur tout-puissant* 1 ; Stéphane Piat ofm *Au soir de sa précieuse vie* [mort de S. J.] 2-3.

OCTOBRE-NOVEMBRE : J. Wehrle S. J. *est véritablement père de Jésus par Marie* [extrait du livre J., *époux de Marie*, 3^e méditation] 1-2.

Marianum (Milan) 22^e année.

Fasc. 1 : Basilio de San Pablo op *Chronica* [La 19^e assemblée espagnole de Mariologie sur la virginité de Marie. Entre autres : P. Francisco de P. Solá sj *Relations entre la virginité et la maternité divine à la lumière de la Tradition* ; P. Alejandro de Villalmonste ofmcap *Origine du dogme de la virginité de Marie* ; P. Olegario Domínguez omi *La virginité avant l'enfantement*, contenu du dogme ; P. Domiciano Fernández cmf *Maternité parfaite et virginité intégrale*. (Réflexions criti-

ques sur la théorie du Prof. A. Mitterer) ; P. Pedro Franquesa cmf *Exégèse de « quoniam virum non cognosco »* (Lc 1, 34), valeur que la Tradition lui a concédée ; P. Mauricio Gordillo sj *Le concept de la virginité de Marie dans la Tradition ancienne, de saint Justin à saint Grégoire de Nice* ; P. Alfonso Rivera cmf *La virginité de Marie chez les Saints Pères* ; Dr Antonio Briva *Analyse de l'expression traditionnelle : « Nec alius partus Virginis nisi Deus, nec alia Mater Dei nisi Virgo »* ; P. Esteban San Martin de la Inmaculada orsa *La virginité de Marie et son mariage* 197-203.

Le Messager de saint Joseph (Melle) 31^e année.

FÉVRIER : Card. P.-E. Léger *Protecteur de l'Église* [conclusion d'un sermon donné à l'Oratoire S.-J.] 2.

AVRIL : C. Melloy *La page de S. J.* 26-28.

JUIN : S.S. Jean XXIII *Ô Glorieux S. J.* [extrait du discours aux travailleurs italiens du 1^{er} mai 1959] 70.

AOÛT : Abbé William Faber J. *et la divine enfance* 74.

OCTOBRE : Saint Alphonse de Liguori *La mort de S. J.* 98.

DÉCEMBRE : Red S. J. *patron des mourants* 122-123.

Le Messager de Saint Joseph et le Propagateur Réunis (Beauvais)

JANVIER-FÉVRIER : Chan. A.-M. Demalotte *Le Mot du Directeur* 1-3 ; Dr M. de F. *À la gloire de S. J.* 4 ; *** S. J. *de Beauvais vu de S. J.* d'Espaly 4-6 ; *** *En France : Un Sanctuaire National de S. J.* 6-7 ; *** *Creil : l'église de S.-J.-Ouvrier* 7-8.

MARS-AVRIL : Chan. A.-M. Delamotte *Le Mois de S. J.* 1-3 ; Dr M. de F. *À la gloire de S. J.* 4-5 ; *** *Ave J. en anglais* 5 ; *** *Quelques mots sur l'Archiconfrérie de S. J. de Beauvais* 17.

MAI-JUIN : *** *Au Sanctuaire beauvaisien, le 19 mars 1960, Fête de S. J.* 1-5 ; *** *À la gloire de S. J.* (Lettres spirituelles du Vén. Libermann à un futur missionnaire sur la dévotion à S. J. — Comment il est honoré dans la Congrégation) 6-7.

JUILLET-AOÛT : *** S. J. à Montréal [fête du 19 mars à l'Oratoire S.-J.] 5-6.

SEPTEMBRE-OCTOBRE : Dr R.M. *La dévotion à S. J.* Le P. Allemand, le bienheureux Champagnat et saint François de Sales 4-5.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE : Artaud *La mort de S. J. ... et la nôtre* 2-4 ; *** *Le centenaire de l'Archiconfrérie de S. J.* 4.

Le Messager de la Sainte Famille (Habay-la-Neuve) 30^e année.

JANVIER-FÉVRIER : Gérard Lalonde *Fuite en Égypte* 5-8.

MARS-AVRIL : M.H. Lelong op *Comment était S. J.* 5-8 ; Richard Madden ocd *Les mains rugueuses* [19 mars, fête de S. J., grande fête des frères convers] 8-10.

Le Messager de la Sainte Famille (Saint-Antoine, Isère) 57^e année.

JANVIER-FÉVRIER : Franz Weyergans *La Sainte Famille, modèle du foyer chrétien ?* 5-7 ; R.P. Didon *À Bethléem* 14-17 ; Gabriel Vicaire *Les pauvres à la crèche* [poème] 31 ; Édouard Auth *La Sainte Famille au Brésil* [comment est célébrée la fête de la Sainte Famille] 40-43.

MARS-AVRIL : Joseph-Marie Dayer smm *L'humble J.* 52-54 ; Édouard Auth *La Sainte Famille au Brésil* 88-89.

MAI-JUIN : Édouard Auth *La Sainte Famille au Brésil* 131-133.

JUILLET-SEPTEMBRE : Édouard Auth *La Sainte Famille au Brésil* 186-188.

OCTOBRE : Édouard Auth *La Sainte Famille au Brésil* 234-236.

NOVEMBRE : Édouard Auth *La Sainte Famille au Brésil* 280-282 ; E. Balez *Le Noël de Simon le lépreux* 286-288.

Le Missionnaire de Saint-Joseph de Bon-Espoir (Espaly) 71^e année.

JANVIER : Guy-M. Bertrand csc *À quel âge S. J. s'est-il marié ?* 2-4 ; André Chanal S. J... *Patron de la bonne mort* 5-7 ; E.C. Toulouse *La fuite en Égypte* [poème] 12.

FÉVRIER-MARS : Abbé Pourcher *Voici Mars...* 1 ; Franc-Parleur S. J. *n'employait que du bon bois !* 10-11.

AVRIL-MAI : *L'idéaliste S.-J. d'Espaly a 50 ans* 1-3 ; André Chanal *Le Charpentier de Nazareth* 4-6 ; Franc-Parleur S. J. *n'écoutait pas aux portes* 10-11.

JUIN-JUILLET-AOÛT : J.S. S.-J. *de Bon-Espoir* 2-3 ; Franc-Parleur S. J. *était un brave homme* 5-6 ; Le Solitaire du chalet de S. J. *Gestes de protection de S. J.* 6-7.

SEPTEMBRE-OCTOBRE : Georges d'Aurac *Quand S. J. défend Notre-Dame* 8-9 ; André Chanal *La Compagnie de Jésus et le culte de S. J.* 10-11.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE : N... S. J. *le premier des justes glorifiés* 2-3 ; Mgr J. Dozolme *Prière pour obtenir une bonne mort* 3 ; Jacqueline du Buala *La mort de S. J.* [poème] 10 ; André Chanal S. J. *et la Grotte de la Nativité* 12-14.

L'Oratoire (Montréal) 49^e année.

JANVIER : Albert Bessières sj *S. J. dont le nom seul fait sourire les hommes supérieurs...* 8-10 ; Antoinette Brouillette *Le Frère André et son œuvre* 24 ; *** *Prière à S. J. pour obtenir une faveur spéciale* 29.

FÉVRIER : Denis Busy J. *un vrai père* 20-21 ; Mgr Albert-Fr. Cousineau csc *La mission du Frère André* 25-29.

MARS : Georges Saint-Aubin csc *Si le patron ne s'en mêle* 3 ; Ernest Pallascio-Morin *L'homme le plus heureux du monde* 4-6 ; *** *Un des amis intimes du Frère André déclare : Je ne l'ai jamais vu que priant* 13 ; Guy Mauffette *Le symbole de la distance* 16-17 ; *** *Prière à S. J. dans les causes difficiles* 19 ; Émile Legault csc *Notes et contrepoint :*

Rajeunissement de l'amour conjugal [cérémonie à L'Oratoire S.-J. en la fête des épousailles de S. J.] 21-24.

AVRIL : René Gauvin csc *Dieu a choisi le peuple canadien* [pour répandre la dévotion à S. J.] 4-5 ; François Boulliau *Sa prière devait être d'une extrême ferveur* 6-7 ; Jean Durand csc *Le Frère André dans les pas du Christ* 16-20.

MAI : Maurice Crête *Pendant dix jours des milliers de pèlerins sont montés à l'Oratoire* [reportage sur la neuvaine de mars] 3-5 ; Card. Paul-Émile Léger S. J. *c'est Dieu le Père rendu visible aux yeux des hommes* 8-9 ; Mgr Sebastiano Baggio *Le geste que je viens d'accomplir au nom du Saint Père* [don d'un cierge de la Chandelieur par S.S. Jean XXIII] 10 ; Maurice Crête *Ce cadeau [cierge] du Saint-Père sera « une présence »* 11 ; Émile Deguire csc *Une prière qui en dit long* 16-19 ; *** *Prière en l'honneur de S. J. artisan* 19 ; Abbé Jacques Vauthrin *En prélude à la fête de S. J. artisan* [livres récents sur S. J.] 20 ; Chan. Étienne Catta *Le prêtre dans la formation du Frère André* 24-27 ; René Gauvin csc *Les jeunes rendent hommage à S. J.* 28 ; Abbé Paul Gay *Le dernier livre sur le Frère André* [Alden Hatch, *Le Miracle de la Montagne*] 30.

JUIN : Lettre du R.P. Roland Gauthier csc au Saint-Père à l'occasion de la neuvaine de mars et réponse du Vatican 2-3 ; Mgr Ange-M. Hiral *Jésus et Marie célébraient à Nazareth la fête de S. J.* 4-5 ; Jean de Madre *Le Frère Portier était peut-être un saint* [le Frère André csc] 12-15 ; René Gauvin csc *Venez avec votre famille* [à l'Oratoire S.-J.] 16-17 ; M.J. Mossand *Un gars du bâtiment* 24-25 ; *Prières à S. J. de sainte Thérèse d'Avila et de saint Alphonse de Liguori* 27 ; Paul Deslieries sj *Priez un peu pour nous de l'autre côté de la boule* [fête de S. J. au Vietnam] 28-29.

JUILLET-AOÛT : Chan. Étienne Catta *Lorsque le Frère André...* 20-23 ; Benjamin Lejonne *Ceux qui oublient toujours leur brosse à dent* [S. J. et la fuite en Égypte] 24-25 ; Guy-M. Gertrand csc *Rencontre de théologiens en la fête de S. J. artisan* 26-27 ; Sainte Thérèse d'Avila *Je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier* 27.

SEPTEMBRE : Germain Bergeron csc *Je suis père, S. J. au même titre que toi* 14-15 ; Joseph Aubry sj *J. apprit à Jésus son métier de charpentier* 20-22.

OCTOBRE : Chan. Étienne Catta *Pourquoi le nom du Frère André* 9-10 ; Gilbert ofmcap *Plus qu'un ami — un parent* 22-23 ; G. Lameire *À Cotignac, J. le silencieux a parlé* 24-25 ; Maurice Crête *Cinquante ans après* [le premier pèlerinage paroissial de l'extérieur de Montréal à l'Oratoire S.-J.] 26-27.

NOVEMBRE : Raymond Daveluy *Le grand orgue un sommet dans l'art sacré* 4-5 ; Chan. Gaye *Tiré de l'ombre* 12-14 ; Francis A. Cornish *Requiescat in Pace* [article posthume de l'Abbé Cornish sur le Frère André et l'Oratoire] 18-19 ; Émile Legault csc *Notes et contrepoint : Vous*

verrez qu'il n'est pas un étranger 22 ; Chan. Étienne Catta *Sa Vocation* [Frère André csc] 27-28.

DÉCEMBRE : Roland Gauthier csc *Un mot du Supérieur* [le placet de S.S. Jean XXIII pour l'introduction de la cause du Frère André csc] 2 ; Jean Durand csc *Le Frère André sera-t-il béatifié* 3 ; Joseph Spich *Attente qui n'était pas une sinécure* [attente de la naissance du Christ] 4-6 ; Chan. Étienne Catta *Un portier dans sa loge* [le Frère André csc] 6-7 ; René Rabault *Le conte fait au sacristain* [conte de Noël] 8-11 ; *** Noël de l'étonnement de J. 14-15 ; Christian Verdon 13 octobre : *La réponse de Montréal à Fatima* [cérémonie à l'Oratoire S.-J.] 18-19.

The Oratory (Montréal) vol. 33.

JANVIER : *** *Brother André's Devotion to The Holy Eucharist* 2 ; René D'Ouince sj *The Baptismal Font of a Civilization* [impressions sur l'Oratoire S.-J.] 4-7 ; Florence Wedge *Where Does Father come in ?* [S. J. et nous] 10-11.

FÉVRIER : *** *Para-Liturgical Play in the Basilica* [pour la fête de Noël] 5 ; René Gauvin csc *A revealing parallel in God's Scheme* [dévotion à S. J.] 6-7 ; *** *Brother André and the St. Lawrence Seaway* 10 ; Elmer Ferguson *A Sportsman, a Gentleman, a Christian* [Frère André csc] 14-15 ; Florence Wedge *Protector of the Christ-Life* 16-17 ; Francis Patrick fsc *J's Shop* 28.

MARS : Henry Bernard csc *In defense of a Jew — St. J.* 2-3 ; Florence Wedge *Keyman in God's kingdom* 4-6 ; René Gauvin csc *A Superlative Blessing for Canada* [Oratoire S.-J.] 8-10 ; Ernest Pallascio-Morin *The Happiest Man in the World* 14-16 ; E.J. Keegan *The Privilege of St. J.* 18-20 ; Florence Wedge *Profile in Fortitude* 24-25 ; Mother Marie Sainte-Cécile de Rome rjm *In the footsteps of St. J.* 26-27.

AVRIL : *** *St. J's Table* [coutume sicilienne de célébrer la S. J.] 4-6 ; Michael Malus *Evening Mass at St. J's Oratory* [poème] 7 ; Florence Wedge *Shortcut to Heaven* 8-9 ; Jean Durand csc *Brother André in Christ's footsteps* 14-17.

MAI : Étienne Catta *Priests in Brother André's early Life* 4-8 ; E.J. Keegan *St. J. Opifex* 10-12 ; Sister M. Albertina cdp *Carpenter* [poème] 12 ; Florence Wedge *Mirror of Patience* 20-21 ; E.M. Brassard csc *Questions I've been asked about the Shrine* 24-26.

JUIN : Francis L. Filas sj *Devotion or Drivel* 4-5 ; *** *Cardinals Congratulate Pope on Name Day: Feast of St. J.* 5 ; Can. Etienne Catta *Priests in the Early Stages of Brother André's Religious Life* 6-9 ; Ronald Cox cm *Don't blame St. J. !* 9 ; Florence Wedge *The Prudent Servant* 12-13 ; John B. Royer *Values. A short meditation* 19 ; Ted A. King *There was a Man* [poème] 24-25.

JUILLET-AOÛT : *** *Brother André's Host in Holyoke* 4-6 ; *** *Study Session on St. J.* 7 ; Florence Wedge *The Summer Test of True Devotion*

8-9 ; Mary Lanigan Healy *Saint Teresa, an Outstanding Friend of St. J.* 11-12 ; *** *Youthful Crusaders rally at Oratory in observance of 10th anniversary of Cardinal Léger's consecration* 14-17 ; Anne Tansey *The Carpenter's Shop* 19.

SEPTEMBRE : Can. Etienne Catta *Brother André's Vocation* 4-6 ; Msgr Matthew Smith *St. J. libeled by Encyclopedia !* 7 ; Prayer of Saint Pius the Xth for the sanctification of our labor [prière à S. J.] 8 ; Florence Wedge *St. J's Blueprint* 8-10 ; Mary M. Varick *My Yoke is easy, My Burden light* [un livre sur les expériences d'une directrice de Pèlerinages] 11 ; Francis A. Cornish *Requiescat in Pace* [article posthume de l'Abbé Cornish sur le Frère André et l'Oratoire] 12-13 ; James J. Davis op *St. J. was Mary's Teenage Spouse* 22 ; Hilda Laflamme *Thoughts for Labor Day* 23 ; E.J. Keegan *The Man of Charity* 24-26.

OCTOBRE : Henry Bernard csc *Publicity Media and the Shrines of Christendom* 2-3 ; Card. Paul-Emile Léger *Cardinal Léger extends an Invitation to our Readers* [lettre aux lecteurs de la revue à participer au triduum de prières et de pénitence à l'Oratoire] 7 ; Florence Wedge *Our Search for Solace* 8-9 ; Maurice Crête *Looking back Fifty Years Ago* [premier pèlerinage de l'extérieur de Montréal à l'Oratoire] 10-11 ; J.J. Gilbert *City of St. J.* 12-13 ; *** *The solemn August Novena in Thanksgiving, A brilliant Tribute to St. J.* [reportage photographique] 14-19 ; Marie Layne *St. J. in Mary's Rosary* 20-21.

NOVEMBRE : Raymond Daveluy *A Summit in religious Art. An appraisal of the Shrine's new organ* 14-15 ; Florence Wedge *St. J. and a Happy Death* 16-17 ; *** *Labor Day Celebration* [à l'Oratoire S.-J.] 18-19 ; Catherine De Hueck *St. J. the Unknown* [poème] 20 ; *** *Montrealers grateful to St. J.* [monuments funéraires représentant S. J.] 21-23 ; William J. Smith sj *Cathedral dedicated to St. J. the Workman* 25 ; Hilda Laflamme *An Eyewitness account of a Cure* [par le Frère André csc] 26.

DÉCEMBRE : Henry Bernard csc *Pilgrimage Promoters are a Commendable Lot* 2-3 ; Walter J. Sutton *St. J's first Christmas* 4-6 ; Arthur L. Conrad *A letter and a picture for the records* [une lettre sur le Frère André csc] 13 ; Christian Verdon *The Message of Fatima Heeded* [cérémonie à l'Oratoire S.-J.] 16-17, 26 ; Can. Etienne Catta *The Porter on Duty* [le Frère André csc] 20-21 ; Florence Wedge *Lover of Poverty* 22-23 ; Jean Durand csc *A Memorable Day* [introduction de la cause de béatification du Frère André à Rome] 25.

El Propagador de la devocion a Sr. San José (Mexico) t. 90.

JANVIER : Angel Ma. Garibay *El Padre Vilaseca* 17-19 ; Raf. mj *Misterio de blancura* 23-26.

FÉVRIER : Mariano Macías *Vayamos al Sr. S. J.* 1-4 ; *** *Vida oculta de Sr. S. J.* 15-17 ; *** *El Misionero de Egipto* 18-19 ; Enrique Galindo mj *Cincuentenario del Padre Vilaseca* 20-21.

MARS : Mariano Macías mj *Muerte del Sr. S. J.* 1-4 ; Enrique Galindo mj *S. J. y el Padre Vilaseca* 5-9.

AVRIL : Redacción *Al P. José María Vilaseca, Fundador de los Institutos Josefinos de Mexico, en las bodas de oro de su piadosa muerte* 1-2 ; Mariano Macías mj *Bodas de oro de la muerte del siervo de Dios José María Vilaseca* 3-6 ; Jesús García Gutiérrez *El P. Vilaseca y la Biblioteca Religiosa* 7-10 ; Enrique Galindo mj *Vivencia josefina del P. Vilaseca* 15-19 ; Enrique Galindo mj *Campanario sin Dobles* [poésie] 42-43.

MAI : Mariano Macías mj *El Sr. S. J. Obrero y modelo de obreros* 1-5 ; Enrique Galindo mj *El Sacerdote, Hombre de Dios* 24-30.

JUIN : Mariano Macías mj *El Sr. S. J. y la Eucaristía* 1-4 ; José de Jesús García mj *La Familia, surco de la semilla sacerdotal* 5-11 ; Senén Mejía mj *El Padre Vilaseca, abijado de S. J.* 12-15 ; *** *La Asociación Universal de Sr. S. J. en el Colegio de S. J. de Matagalpa, Nic. C.A.* 22-23 ; *** *La devoción al Sr. S. J. en mi colegio* 23-24 ; Antonio Ledesma *19 de marzo en Ojinaga* 29-30.

JUILLET : Mariano Macías mj *El Sr. S. J. mas puro que los Angeles* 1-4 ; Enrique Galindo mj *A la Pureza de S. J.* [poésie] 22-23.

SEPTEMBRE : Mariano Macías mj *El Santo nombre de J.* 1-4 ; Maria Teresa Y *no se ha oido decir jamas, que ninguno lo haya invocado sin Consuelo* 5-7 ; Manuel Robledo *Devocion del Sacerdote a Sr. S. J.* 8-12.

OCTOBRE : Mariano Macías mj *El Sr. S. J. perfecto glorificador de la Santisima Trinidad* 1-5 ; Vidal Rojo mj *S. J. protector de las misiones de alta California* 6-9 ; Manuel Robledo mj *Devocion del Sacerdote a Sr. S. J.* 18-22 ; Raf. mj *Padre virginal de Jesús* 23-25 ; *** *Predestinación del Sr. S. J.* 27-30.

NOVEMBRE : Mariano Macías mj *La humildad en la grandeza* 1-5 ; Vidal Rojo mj *S. J. Patron de la conquista, colonizacion y evangelizacion de la alta California* 9-13.

DÉCEMBRE : Mariano Macías mj *El mas grande de los Patriarcas* 1-5 ; Enrique Galindo mj *Perenne Navidad* 6-9 ; A Guerrero Torres *Zamora con S. J. obrero* 15-16.

La Sainte Croisade (Québec) t. 13.

JANVIER : Mgr Ricard S. J. 121-124 ; Yv. Estienne *Notre-Dame de la Crèche* 126-128 ; Joseph Biehler sm *La vraie famille chrétienne prendra son modèle à Nazareth* 133-134 ; Marie-Thérèse *Le Charpentier bien-aimé* 138-139.

MARS : Mgr Ricard S. J. 145-148 ; R. Plus sj S. J. *et le don de sagesse* 154-155 ; *** *La fête de S. J., fête du Pape* 157.

MAI : Mgr Ricard S. J. 169-172 ; *** *Bel hommage à S. J.* 182-183.

JUILLET : Mgr Ricard S. J. 193-196.

SEPTEMBRE : Mgr Ricard S. J. 217-220 ; Arioso J. *et le Rosaire* [poésie] 226-227 ; Argile *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et S. J.* 234-236.

NOVEMBRE : Mgr Ricard S. J. 241-244 ; Mgr E. Grouard *Te Joseph celebrent* 250.

La Santa Crociata (Rome) 47^e année.

JANVIER : *** *Le sette Domeniche in onore di S. G.* 2 ; P.S. Salet sj *Il Mistero della Casa di Nazareth* 4-5 ; J. Rainero *I due Santi Sposi* 6-7 ; Silvestro da Valsanzibio *I grandi devoti di S. G., San Lorenzo da Brindisi (1559-1619)* 9-12 ; Luigi Buglia sj *A Betsaida* 13-16.

FÉVRIER : D.V. Canossa S. G. *Patrono degli educatori* 1-2 ; Pietro Pasquali *Le Litanie di S. G., Sostegno delle famiglie, prega per noi* 3-5 ; *** *Chiesa Sacro Cuore del suffragio in Roma. L'altare dedicato a S. G.* 6 ; Luigi Buglia sj *A Betsaida* 7-9.

MARS : D.V. Canossa S. G. *patrono dei padri di famiglia* 1-3 ; *** *Memorare di S. G.* 3 ; D.M. Bianchi *Scelto da Dio* 8 ; *** *Per la Capella di S. G.* 12 ; *** *Il culto di S. G. nel mondo* 13-14 ; Luigi Buglia sj *A Betsaida* 15-16.

AVRIL : D.V. Canossa S. G. *patrono degli Ordini Religiosi* 1-3 ; D.M. Bianchi *Il Legnaiolo* 5-6 ; *** *Nella festività di S. G.* 7-8 ; A. Battiston *Betlemme-Casa del pane* 12-13 ; *** *Pregbiera a S. G.* 13.

MAI : D.V. Canossa S. G. *patrono degli lavoratori* 1-3 ; *** *Lo Spirito della nostra Pia Unione* 3 ; Pietro Pasquali *Le Litanie di S. G. Conforto dei tribolati* 5-7 ; Fulgencio d'Alessandria *Nazaret, ieri ed oggi. I motivi della grandezza di S. G.* 8-9 ; D.M. Bianchi *Fuggiasco* 10-11 ; Card. Dubois *Il modello dei Cristiani di tutte le condizioni* 11 ; Luigi Buglia sj *A Betsaida* 12-14.

JUIN : *** *Il Patrono dei lavoratori cristiani nella parola di S.S. Giovanni XXIII* 1-3 ; Angelo Rainero S. G., *signore del Cuore di Gesù* 4-5 ; Giuseppe Monticone *I grandi devoti di S. G. Il Servo di Dio Francesco Fad' di Bruno (1825-1888)* 6-8 ; Giovanni XXIII *Pregbiere a S. G. patrono degli artigiani* 8 ; Maurizio Bianchi *Ite ad Joseph* 9-10 ; José Petrone *Presenza di S. G. in Portogallo* 11-12.

JUILLET : D.V. Canossa S. G. *patrono della vita interiore* 1-3 ; D.M. Bianchi *Una Spada nel cuore* 4-5 ; A. Battiston csj *Il Potere di S. G. è immenso* 6 ; F. José Peirone jmc S. G. *e l'Islam* 7-8 ; L. Buglia sj *Ain Karim* 9-12.

SEPTEMBRE : Angelo Battiston csj *Il culto di S. G. nei secoli XII e XIII nella predicazione dei Servi di Maria* 6-8 ; L. Buglia sj *Joseph fili David...* 9-11 ; *** *I Grandi Devoti di S. G., il servo di Dio Giuseppe Maria Vilaseca (1831-1910)* 12-15.

OCTOBRE : D. Severino Cattaneo S. G. *nei misteri del S. Rosario* 1-5 ; Maurizio Bianchi *Il Figlio del Carpentiere* 6-7 ; *** *Paternità Spirituale di S. G.* 13.

NOVEMBRE : *** *Ave, o S. G.* 4 ; D. Maurizio Bianchi *Contemplazione* 8-9 ; F.J. Peyrone imc *I grandi devoti di S. G. Il servo di Dio Giuseppe Allamano (1851-1926)* 10-11 ; Luigi Buglia sj *L'Editto* 12-14.

San José de la Montaña (Barcelone) 57^e année.

JANVIER : J. Sabater March *Las Teofanías a S. J.* 1-3 ; P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* 4-5 ; *** *Inauguración de los « Talleres de Nazareth » en el recinto de S. J. de la Montaña* 9.

FÉVRIER : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* 3-4 ; *** *Breve historial de la imagen de S. J. de la Montaña y principales gracias y privilegios concedidos* 7-9.

MARS : J. Sabater March *Obligación de S. J.* 1-3 ; P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* 4-5 ; *** *Breve historial de la Imagen de S. J. de la Montaña y principales gracias y privilegios concedidos* 10-13 ; *** *Patrone morientium* 17.

AVRIL : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* S. J. protegió la obra de Jesús y de María 1-3 ; José María Agustí Sánchez *Valencia honra a S. J. de la Montaña* 7-8 ; *** *La Festividad de S. J. en nuestro Real Santuario* 12-14, 16.

MAI : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* 5-6 ; *El Papa recomienda la devoción a S. J. Palabras del Sumo Pontífice en la audiencia general del 4 de febrero* 7.

JUIN : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* *Elevación de S. J. al lado de Jesús y de María* 1-2 ; *** *Crónica del Santuario. 1 de Mayo. Festividad de S. J. Obrero* 4-5 ; José María Agustí Sánchez *La festividad de S. J. Obrero en Valencia* 8, 16 ; *** *Las Imágenes de S. J. de la Montaña y de Nuestra Señora de los Desamparados* 10.

JUILLET : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* S. J. fue elegido protector de Jesús y de María 3-4.

AOÛT-SEPTEMBRE : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* 3-4 ; Vicente Monroy Alaguero *En la plaza de S. J. de la Montaña* 18.

OCTOBRE : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* S. J. y la Virgen María en la cueva de Belén 4-5 ; *** *Breve crónica de la V Semana de Estudios Josefinos, Valladolid del 20 al 23 de abril de 1960* 7-8.

DÉCEMBRE : P. Redelga ofmcap *Grandezas de S. J.* S. J. y la Virgen conocieron previamente quién era el Niño Jesús 2-4 ; Vicente Monroy Alaguero *Llegan los Patriarcas* [poésie] 11.

St. Joseph's Missionary Advocate (Irlande) vol. IX.

No 3 : *** *The late Pope Pius XII on St. J.* 54-55.

Sint Jozef (Leuven) 62^e année.

JANVIER-FÉVRIER : P.H. Ryckewaert *Vertrouwen Zonder vertrouwen is het leven een hel, Omdat S.-J. vertrouwde uas Nazareth een hemel* 2-5.

MARS : Mgr Cruysberghs *S.-J. en de Priester* 38-39.

JUILLET-AOÛT : P. Wigbert ssc *S. J. las de Heilige Boeken* 161-163.

SEPTEMBRE : P. Wigbert ssc *Het Huis van Nazareth, Fantasie en Werkelijkheid* 193-195.

OCTOBRE : P. Wigbert ssc *Een Familie uit Nazareth* 225-227.

NOVEMBRE : P. Wigbert ssc *S.-J. hoop van de Zieken* 257-258.

DÉCEMBRE : P. Wigbert ssc *De Lange tocht naar Egypte* 289-291 ;

*** *De Geschiedenis van het Kerstfeest* 300-301.

Templo (Barcelone) 95^e année.

JANVIER-FÉVRIER-MARS : Pie XII *Consagración de los hogares cristianos a la Sagrada Familia* 8 ; *** *La festividad de la Sagrada Familia* 11, 27 ; Ramón Rucabado *Nuevos textos josefinos* 12-13 ; Félix Castellá *El Evangelio, la tradición y los apócrifos presentes en la fachada del nacimiento del Templo expiatorio de la Sagrada Familia* 14-17 ; Jean XXIII *La familia cristiana, salvaguardia de la dignidad del hombre* [discours du Pape en la fête de la Sainte-Famille] 18 ; Octavio Saltor *Un pintor abstracto admira al Gaudí concreto* 19-20 ; Enrique Casanellas *Testimonios sobre Gaudí* 21-25 ; Francisco de P. Quintana *Informe de las obras* 26-27.

AVRIL : *** *Festividad de S. J.* 3 ; Octavio Saltor *S. J. y las virtudes cardinales* 7.

MAI : Figueruelo-Amestoy *Las obras de la Sagrada Familia* 6-7 ; Octavio Saltor *J. y los suyos* 10.

JUIN : *** *La Iglesia cuenta con el mundo del trabajo. Mensaje del Papa a los trabajadores* 2-3 ; Jaime Sarri S. J., *Obrero*, 4 ; Jaume García *Oració a S. J., obrer* 9.

JUILLET-AOÛT : Paulino Díaz de Quijano *La muerte de un varón justo* 2-3 ; F. Ratera *Con la idea del Templo a Cuestas* 6-7.

Vita Giuseppina (Rome) 66^e année.

JANVIER : P.G.D. *Le fonti storiche su S. G.* 3-5.

FÉVRIER : P.G.D. *La testimonianza di S. G.* 35-36 ; P.L.C. *Le Suore Muraldine di S. G.* 45-46.

MARS : P.G.D. *Joseph, fili David* 68-70.

AVRIL : P.G.D. *La Patria di S. G.* 101-103.

MAI : P.G.D. *La giornata a Nazareth* 133-135 ; Jean XXIII *Pregbiera a S. G. Artigiano* 134.

JUIN : P.G.D. *Il matrimonio di S. G.* 163-166.

JUILLET-AOÛT : P.G.D. *L'andata di G. e Maria a Betlemme* 196-198.

SEPTEMBRE : P.G.D. *Fu S. G. assunto con il corpo in Cielo ?* 243-245.

OCTOBRE : P.G.D. *Le prime settimane della vita con Gesù* 275-276.

NOVEMBRE : P.G.D. *La casa di S. G.* 307-309.

DÉCEMBRE : P.G.D. *Una stella sul cammino di Betlemme* 339-342.

TEXTES PATRISTIQUES SUR SAINT JOSEPH

(suite)

S. PIERRE CHRYSOLOGUE c. 406-450

Sermo 48: De Christo fabri filio

352 Jésus, fils du charpentier Joseph, assume toute la condition humaine pour sauver tous les hommes.

48. Evangelista hodie Judæorum circa Christum proditurus invidiam, sic cœpit : *Venit*, inquit, *Jesus in patriam suam, et docebat eos in synagogis eorum, ita ut mirarentur et dicerent : Unde huic sapientia et virtus ? Nonne hic est fabri filius ? Nonne mater ejus dicitur Maria, et fratres ejus Jacobus, et Joseph, et Simon, et Judas ; et sorores ejus nonne omnes apud nos sunt ? Unde ergo huic omnia ista* (Mt 13, 54-56) ? Non sic nubes cœlum, nox diem, solem caligo, quomodo mentem cæcat, et tenebrat invidia. Livor hoc Judaicus probat, qui Christi sapientiam miratur, virtutes stupet, attollit opera, dicta suscipit, et tamen ne in ipso videatur divinitas, deitas sentiatur, carnalium parentum nomina commonet et divulgat. *Venit*, inquit, *Jesus in patriam suam*. Nemo miretur, si conditor rerum, cœlorum Dominus, Deus omnium, patriam locumque sortitur, quando se claudit utero, metitur cunis, uberibus occupat, arctat gremio, dat in ulnas ; et ut angustias tollat humanas, humanis se dedit atque aptavit angustiis. Homo, ad te Deus se per ista deponit, te per ista sequitur, per istas te perquirat angustias ; ut quem formavit opere, reformet exemplo ; quem judicio repulit, educat affectu, et in se servet quem præter se conspiciat deperiisse.

353 Les Juifs croient Jésus fils de Partisan Joseph ; son vrai père est l'Artisan du monde.

48. At Judæi sciebant Christi opera divinæ virtutis esse, non esse possibilitatis humanæ ; sed livoris nubilum, malitiæ fumus, visum spectantium caligabant, ne lumen Christi, ne tempus Evangelii perviderent

352 — ML 52, 333-4.

353 — ML 52, 334-5.

dicendo : *Nonne hic est fabri filius ?* Dicebant, *Hic est fabri filius ;* sed cujus fabri filius non dicebant ; dicebant fabri filius, ut arte vili ars lateret auctoris, et deitatis nomen fabrile nomen absconderet. Christus erat fabri filius, sed illius qui mundi fabricam fecit non malleo, sed præcepto ; qui elementorum membra non ingenio, sed jussione compegit ; qui massam sæculi auctoritate, non carbone conflavit ; qui solem non terreno igne, sed superno calore succendit ; qui lunam, tenebras, noctem formavit, et tempora ; qui stellas variata luce distinxit ; qui cuncta fecit ex nihilo, et fecit, o homo, tibi, ut opificem operis æstimatione pensares. Sed tu, Judæe, hujus fabri filium notas, cui pro tantis beneficiis repensare vicem deberes in filium : hinc est, quod non accipis futura, quia de præsentibus existis ingratus. *Nonne hic est fabri filius ? Nonne mater ejus dicitur Maria ?* Iterum, Judæe, matris nomen clamas, occultas Patris ; patrem dicis, nomen non dicis : fabrum dicis, opus non dicis. Judæe, decipiunt te ista, non decipiunt credituros.

Les Juifs savaient que les œuvres du Christ procédaient d'une puissance divine, et dépassaient la puissance humaine ; mais le nuage de l'envie, la fumée de la malice obstruaient leur regard, les empêchant de percevoir la lumière du Christ, le temps propice de l'Évangile ; et ils disaient : *Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier ?* — Ils le disaient fils d'un artisan, mais ils ne disaient pas de quel artisan ; ils le disaient fils d'artisan, pour cacher sous un vil métier l'art du Créateur, pour cacher sous un nom d'ouvrier le nom de Dieu lui-même. Le Christ était en vérité fils d'un artisan, mais c'était l'Artisan qui a fabriqué le monde non avec le marteau mais par sa parole, qui a rassemblé les éléments non par un travail de l'esprit, mais par un ordre ; qui a fondu la masse de la création par son autorité, non pas avec du charbon ; qui a allumé le soleil non par un feu terrestre, mais par une chaleur céleste ; qui a formé la lune, les ténèbres, la nuit, et les temps ; qui a diversifié les étoiles par des lumières variées ; qui a tout fait de rien, et qui a voulu que toi, ô homme, tu puisses découvrir la grandeur de l'Artisan par l'évaluation de son œuvre. Mais toi, ô Juif, tu flétris le fils de cet Artisan, alors que c'est par ce fils pourtant que tu devrais lui adresser ton action de grâce pour tant de bienfaits reçus ; et voilà pourquoi les bienfaits futurs t'échappent, parce que tu restes ingrat au sujet des bienfaits présents. — *Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier ? Est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie ?* Te voilà encore, ô Juif, à clamer le nom de sa mère, pour cacher le nom de son Père. Tu parles d'un père, mais tu ne dis pas son vrai nom ; tu parles d'un artisan, tu ne parles pas de l'œuvre produite. C'est cela qui te trompe, ô Juif, mais cela ne trompe pas ceux qui doivent croire.

354 *Les « frères » et « sœurs » de Jésus ne sont pas enfants de Marie et Joseph, mais d'une parente de Marie.*

48. *Nonne mater ejus dicitur Maria, et fratres ejus Jacobus et Joseph, et Simon, et Judas ; et sorores ejus nonne omnes apud nos sunt ? Si mater, si fratres, si sorores apud vos sunt, pater ubi est ? vobiscum non est, quia Deus odit fictos, invidos deserit, declinat ingratos, sibi non sinit crudeles et impios commorari. Et fratres ejus et sorores ejus, nonne omnes apud nos sunt ? Callide fratres ingeris, ostendas sorores, ut numeroso partu sanctæ matris virginitas lateat, obscuretur integritas, et sentiatur de filio totum quod humanum est, nihil divinum. Judæe, quos dicis fratres et sorores Christi, Cleophae sororis Mariæ filii sunt, non Mariæ ; et fratrum et sororum filios fratres nuncupat et divina lex et humana cognatio. Ergo Christi fratres fecit non matris virginitas quæ permansit virgo post partum, sed materteræ ejus fecit propinquitatis assertio. Beata Maria, si alios filios habuisset, a Christo mater in ipso crucis tempore, in articulo ipso mortis non discipulo traderetur, non commendaretur extraneo.*

Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères, Jacques, Joseph Simon et Jude ; et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous (Mt 13, 55-56) ? Si sa mère, si ses frères, si ses sœurs demeurent parmi vous, son père, où est-il ? — Il n'est pas avec vous parce que Dieu hait les hypocrites, il abandonne les envieux, il s'éloigne des ingrats, il ne demeure pas avec les cruels et les impies. — Et ses frères et ses sœurs ne sont-ils pas tous parmi nous ? Tu introduis habilement ses frères [ô Juif], tu montres ses sœurs, pour dissimuler derrière cette progéniture nombreuse la virginité de sa sainte Mère, pour voiler son intégrité, et pour faire sentir tout ce qu'il peut y avoir d'humain dans le fils et rien de divin. Mais, ô Juif, ceux que tu appelles les frères et les sœurs du Christ, sont fils de Cléophas [époux de la] sœur de Marie, et non de [la Vierge] Marie elle-même ; c'est une coutume dans l'Écriture Sainte et dans l'usage humain d'appeler frères les enfants des frères ou des sœurs. Si donc on parle de frères du Christ, ils ne viennent pas de la virginité de sa Mère qui demeura vierge après l'enfantement de Jésus, mais c'est à cause de la parenté de leur mère que l'on parle ainsi. Car si la Vierge Marie avait eu d'autres fils que le Christ, celui-ci, au moment de sa mort sur la croix, ne l'aurait pas confiée à l'un de ses disciples, il ne l'aurait pas remis aux mains d'un étranger.

354 — ML 52, 335-6 — Notre auteur semble donner par erreur à cette parente de Marie le nom de Cléophas. En réalité Cléophas est un homme, mais c'est lui que la tradition considère comme l'époux de cette sœur de Marie qu'on croit être la mère des « frères » et « sœurs » de Jésus, — cousins et cousines du Christ, qui peuvent avoir été recueillis par Joseph dans sa maison après la mort prématurée de leur père Cléophas. — Voir la note de Migne à ce sujet.

*Sermo 49 : De eisdem, secundum Marcum***355** *Le Juifs disent Jésus « fils de l'Artisan » ; ils ne savent pas qu'il s'agit de l'Artisan céleste.*

49. Vere, sicut dixit Apostolus, *Magnum pietatis est sacramentum, quod Christi nostri manifestatur in carne* (1 Tim 3, 16). Extendit tamen adhuc curiositatem suam carnalis ista æmulatio, cui semper est inimica veritatis cogitatio : nec patitur Christum virtutibus et sapientia Deum credi, sed proximorum, parentum, fratrum, affinium documento, hominem tantum asserit, gestit, optat, intelligit, dicendo : *Nonne iste est fabri filius et Mariæ, frater Jacobi et Joseph, et Simonis et Judæ ? nonne et sorores ejus hic nobiscum sunt ?* Caiphas profano prophetat ore (Jn 11, 49-52) ; et cum sacerdos esset, falsitatis suæ sensum vicit officio veritatis ; sententiam non suo, sed addicti probat imperio Balaam maledico benedicit ore, et conductus ad nequitiam, tota loquitur mysteria veritatis (Nm 23 et 24) ; et sicut in spinis rosa, hoc est, in frutice horrenti miri odoris flosculi germinantur ; ita sensus aliquoties pessimorum ad bona divinitatis impulsu aguntur inviti, ut non sit meriti, sed mysterii, quod loquuntur. Quod tunc malitiæ Judaicæ videmus evenisse, quæ in contumeliam Dominicæ generationis, cum per artem Joseph prosapiæ Christi exaggerat veritatem veri genitoris confitetur et loquitur qualitatem, dicendo : *Iste est fabri filius*. Bene personam tacuit, ut proderet ex arte genitorem, dicendo, non Joseph, sed fabri filius. Et quis talis faber, qualis est iste, qui ex nihilo tantum talem fabricatus est mundum ? et quis faber talis, qui totius bonæ artis solus auctor, solus largitor existit ? Dic ergo Judæe, fabri filium, ut Dei filium fatearis invitus ; dic Mariæ, ut verum hominem, sed Virginis filium confitearis impulsus ; dic fratres, ut tantam dignationem tui prædices et proferas creatoris.

356 *Marie n'eut pas d'autres enfants que le Christ ; c'est pourquoi Jésus mourant la confie à saint Jean.*

49. Et licet ipse genitricis sanctæ per hoc virtutes moliaris abscondere ; tamen evangelistæ veritas non Joseph et Mariæ, sed Cleophæ sororis ejus filios, quos tu fratres appellas, probat et asserit exstitisse ; usus enim temporis etiam præsentis germanorum et germanarum filios fratres noscitur nuncupasse. Numquam enim contra pietatis ordinem matrem Dominus extero, hoc est Johanni, commendasset ex cruce si alios ipsa præter illum filios suscepisset : sed virgini virginem tradit, ut inter tales cura sola sacramenti, sola societas religionis haberetur ; nec mundanæ sollicitudini discipulus tantus iste serviret, sed prædicaturus virginitatis partum, domi haberet unde hoc dubitantibus approbaret.

355 — ML 52, 338-9.

356 — ML 52, 339.

Sermo 140 : De Annuntiatione B. Mariæ Virginis

357 *En s'incarnant, le Christ prend Marie pour épouse, sans Penlever à Joseph.*

140. Satis modo sit oculorum nostrorum pura acies, ut possit in divini ortus intendere claritatem : nam si nascentis jubar solis oculorum nostrorum vix suffert sanitas tota, vel puritas, quanta interni visus est præparanda sinceritas, ut splendorem sui ferre possit orientis et radiantis auctoris ? *In sexto autem mense missus est, inquit, angelus Gabriel in civitatem Galilææ cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph* (Lc 1, 26-27). Locum, tempus, personam, sanctus evangelista designat, ut relationis veritas manifestis ipsarum rerum comprobetur indiciis. *Missus est, inquit, angelus ad virginem desponsatam.* Ad virginem Deus aligerum portitorem mittit : nam dat arrham, dotem suscipit, qui fert gratiam ; fidem refert, et tradit munera virtutis, qui mox virginei consensus resolvit sponsionem. Per-volat ad sponsam festinus interpret, ut a Dei sponsa humanæ despon-sationis arceat et suspendat affectum, neque auferat a Joseph virginem, sed reddat Christo, cui est in utero pignorata cum fieret. Christus ergo suam sponsam recipit, non præripit alienam ; nec separationem facit, quando suam sibi totam jungit in uno corpore creaturam.

Que le regard des yeux [de notre âme] se fasse plus pur et plus péné-trant afin qu'ils puissent contempler la clarté de l'avènement de Dieu, car, si la pureté et la force de notre vue naturelle suffit à peine à soutenir les rayons du soleil levant, combien plus devons-nous veiller à la sincérité de notre regard intérieur pour supporter la splendeur de notre Créateur qui

357 — ML 52, 575-6. — La belle et importante phrase « Ad virginem Deus aligerum portitorem mittit... resolvit sponsionem », est difficile à traduire ; car sa terminologie juridique, en apparence assez claire, peut s'appliquer en divers sens dans le cas concret. À cause des autres phrases qui la suivent, l'idée de l'auteur nous semble être que l'ange encourage Marie à ratifier son propos de virginité dans le mariage, qui la dispense de l'acte conjugal avec Joseph et permet les épousailles avec le Christ. La pensée audacieuse mais très belle exprimée par la fin de ce para-graphe semble appartenir déjà à la tradition chrétienne, on trouve en note, dans l'édition de Migne, une citation de saint Grégoire de Nazianze qui reproduit la même idée. Dom A. Olivar a eu la bienveillance de nous communiquer quelques références sur ce texte, et quelques variantes d'après le manuscrit le plus ancien (Vat. lat. 4952). Nous transcrivons ces variantes en italique : « Ad virginem Deus aligerum *petitorem* mittit... qui mox virginei consensus *resolvat* sponsionem... ut a Dei sponsa humanæ *dispositionis* arceat et suspendat affectum. » Cf. A. RIVERA, *Maria « sponsa Verbi » en la tradicion biblico-patristica*, dans *Ephemerides Mariologicæ* 9, 1959, 472ss, et G. VISMARA, dans *Cristianesimo e Diritto Romano* (Publ. della Univ. Catt. del Sacro Cuore, serie seconda, vol. 43, Milan 1935, p. 359).

se lève et qui rayonne ? — *Au sixième mois*, écrit l'Évangéliste, *l'ange Gabriel fut envoyé dans une cité de Galilée du nom de Nazareth à une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph* (Lc 1, 26-27). Le temps, le lieu, les personnes sont mentionnés par l'Évangéliste pour que la vérité des faits soit rendue manifeste par le détail des circonstances elles-mêmes. — *L'ange fut envoyé*, écrit-on, *à une vierge fiancée*. Ainsi Dieu envoie à la Vierge un messenger ailé : celui qui porte ainsi la grâce divine donne aussi un gage, et transmet une dot ; il rapporte un engagement, avec la récompense de la vertu, en sanctionnant les épousailles déjà faites par le consentement de la Vierge. Le rapide messenger vole vers la fiancée pour que cette épouse de Dieu détourne sa pensée d'un mariage humain ; mais il n'enlève pas ainsi la Vierge à Joseph ; il la rend au Christ auquel elle appartient à cause de son Incarnation dans son sein. Le Christ reçoit donc sa propre épouse, il ne s'empare pas de celle d'un autre ; il n'accomplit aucune séparation en s'unissant ainsi totalement sa propre créature en un seul corps.

Sermo 142 : De Annuntiatione B. Mariæ Virginis

358 **Marie doit concevoir le Christ sans intervention de Joseph.**

142. *Quomodo fiet istud ? Quare ? Quia virum non cognosco.* Mulier, quem virum quæris ? quem tu in Paradiso perdidisti ? Redde virum, mulier, redde depositum Dei, redde ex te quem perdidisti per te : prætermittite naturæ ordinem, recognosce ordinem Creatoris. Ille ex te assumet et faciet virum, qui in principio te fecit et assumpsit ex viro ; ne quæras virum, cesset opus hominis, quia ad reparationem hominis sufficit ars divina. Hinc est quod Deus ipse ad te venit, quia te poenituit ad hominem pervenisse. Nec jam caro ad carnem ; sed *Spiritus sanctus superveniet in te.*

Comment cela se fera-t-il ? — Pourquoi cette question ? — Parce que je ne connais point d'homme. Femme, quel homme cherches-tu ? Celui que tu as perdu dans le paradis ? Rends cet homme, ô femme, rends le dépôt de Dieu, rends par toi-même celui que tu as perdu par toi ; sors de l'ordre

358 — ML 52, 581-2. — Dans la phrase « hinc est quod Deus ipse ad te venit, quia te poenituit ad hominem pervenisse » Paoli, dans l'édition reproduite par Migne indique en note qu'il s'agit d'Ève. Mais cela pourrait aussi s'appliquer à Marie qui, par son propos de virginité, s'est « écartée » de son époux Joseph. Quoi qu'il en soit ce passage est important, car Joseph est certainement impliqué dans la typologie complexe, mais juste et féconde, exposée ici par saint Pierre Chrysologue. Ce parallélisme antithétique revient au sermon suivant dans un passage qui pourra éclairer celui que nous citons ci-haut : « Quid mirum modo, si virginis habitavit in utero, qui mulierem hominis sumpsit ex latere ? Ipse hominem mulieris resumpsit ex utero, qui virginem viri formavit ex corpore ; ac perinde, homo, quæ tibi viduntur nova, Deo habentur antiqua ». (Sermo 143, *De eadem*, col. 585).

de la nature, reconnais l'ordre du Créateur. Il prendra de toi, et fera par toi un homme, celui qui dès le commencement t'a créée et t'a tirée de l'homme ; ne cherche pas d'homme, que cesse l'œuvre de l'homme, parce qu'à la réparation de l'homme l'art divin suffit. Voilà pourquoi Dieu lui-même vient à toi, parce que tu t'es repentie d'aller toi-même à l'homme. Et qu'il ne soit pas question de relations charnelles, mais *l'Esprit Saint surviendra en toi.*

Sermo 145: De generatione Christi

359 *Joseph pense à renvoyer Marie en secret : c'est ce que lui dicte sa vertu avant d'être averti en songe.*

145. Audituri estis hodie, fratres, quemadmodum nobis beatus evangelista generationis Christi retulit sacramentum. *Christi, inquit, generatio sic erat : Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto ; Joseph autem vir ejus cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam* (Mt 1, 18-19). Et quomodo justus, qui conceptum sponsæ duxit non discuter ? Suspecti non inquit causam pudoris, conjugii famam non vindicat, sed requirit ? *Voluit occulte dimittere eam.* Hoc pio magis videtur convenire quam justo ; sed humano judicio, non divino. Penes Deum neque pietas sine justitia est, neque sine pietate justitia ; cœlesti sensu sine bonitate æquitas, sine æquitate bonitas non habetur. Virtutes si separatæ fuerint, dilabuntur ; æquitas sine bonitate sævitia est, et justitia sine pietate crudelitas. Joseph ergo merito justus, quia pius ; et pius, quia justus. Denique dum pietatem cogitat, crudelitate caruit : dum causam temperat, judicium custodivit ; dum vindictam differt, crimen evasit ; dum refugit accusatorem, fugit sententiam.

Vous entendrez aujourd'hui, mes frères, de quelle façon le saint Évangéliste nous a rapporté le sacrement de la génération du Christ. *La génération du Christ, écrit-il, s'accomplit ainsi : Comme sa mère Marie était fiancée à Joseph, avant qu'ils ne s'approchent l'un de l'autre, elle fut trouvée enceinte par la vertu du Saint-Esprit ; mais Joseph son époux, étant un homme juste, et ne voulant pas la livrer, résolut de la renvoyer en secret* (Mt 1, 18-19). Et comment est-il juste, celui qui décide de ne pas tirer au clair la grossesse de son épouse ? Il ne fait pas enquête sur cette chasteté douteuse,

359 — ML 52, 588. — En lisant ce texte, où l'auteur explique si bien la connexion des vertus, en elles-mêmes et dans l'âme de saint Joseph, on pense à cette petite phrase par laquelle sainte Thérèse de Lisieux a vaincu le jansénisme de son époque : « Mon Dieu, je crois en votre miséricorde, à cause de votre justice ». Les saints se rejoignent.

il ne venge pas la réputation de son mariage, mais il la couvre ? — *Il voulut la renvoyer en secret.* Ceci semble convenir à l'homme bon et miséricordieux plutôt qu'à l'homme juste, mais selon un jugement humain, non divin. Car en Dieu, il n'y a pas de miséricorde sans justice, mais il n'y a pas non plus de justice sans miséricorde ; ainsi pour l'homme de Dieu, il n'y a pas d'équité sans bonté, ni de bonté sans équité. Si on sépare les vertus, elles sont détruites ; l'équité sans la bonté devient la dureté ; et la justice sans la miséricorde devient la cruauté. Joseph est donc considéré juste à bon droit, parce qu'il est miséricordieux et bon ; et il est miséricordieux et bon *parce qu'il est juste.* En pensant à la miséricorde, il échappe à la cruauté ; en traitant cette cause avec modération, il a gardé [l'équité de] son jugement ; en différant la punition, il évite le crime ; en refusant de chercher un accusateur, il s'évite à lui-même une sentence.

360 *Devant le mystère de cette vierge-mère, Joseph s'en remet à Dieu, qui lui répond par le message de l'ange.*

145. Æstuiabat animus sanctus negotii novitate percussus, stabat sponsa prægnans sed virgo ; stabat plena pignore, sed non vacua pudore ; stabat de conceptu sollicita, sed de integritate segura : stabat vestita materno munere, sed non honore virginitatis exclusa. Sponsus quid faceret ad ista ? Accusaret de crimine ? Sed erat ipse innocentiae testis. Culpam diceret ? Sed erat ipse custos pudoris. Urgeret adulterium ? Sed erat ipse virginitatis assertor. Quid faceret ad ista ? Cogitat dimittere, quia non poterat vel foris prodere, vel intus quod evenerat continere. Cogitat dimittere, et dicit Deo totum, quia quod homini diceret non habebat. Et nos, fratres, quoties res turbat, fallit species, facit color negotii interna nescire, declinemus iudicium, subtrahamus vindictam, sententiam fugiamus, dicamus Deo totum, ne dum facile innocentum forte gestimus in poenam, ipsi nobis noxiam sententiam proferamus, dicente Domino : *In quo iudicio judicaveritis, iudicabitur de vobis* (Mt 7, 2). Certè si nos tacuerimus, clamabit Deum, respondebit angelus, qui Joseph, ne innocentiam desereret, sic prævenit : *Joseph, inquit, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam ; quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. Pariet autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Mt 1, 20-21).

360 — ML 52, 588-9. — Pour entendre le raisonnement de l'auteur, il semble ici nécessaire d'admettre que saint Joseph avait pu établir en même temps que la grossesse de Marie, la permanence de sa virginité intacte. La mère de la Vierge a pu s'en porter garante.

L'âme de ce saint homme s'agitait, frappée de cet accident insolite ; son épouse, enceinte, demeurait vierge. Elle était grosse de son enfant, mais non pas dénuée de pureté ; elle était inquiète au sujet de cette conception, mais sûre de son intégrité ; elle revêtait la dignité maternelle, mais sans perdre l'honneur de la virginité. Que devait faire l'époux en face de cela ? — L'accuser de crime ? Mais il était lui-même témoin de son innocence. — Il parlerait de faute ? Mais il était lui-même le gardien de sa pureté. — Il mentionnerait l'adultère ? Mais il pouvait lui-même constater la virginité. — Que ferait-il en face de cela ? Il pense à la renvoyer {en secret}, parce qu'il ne pouvait pas la livrer publiquement, ni garder pour lui-même ce qui était arrivé. Il pense à la renvoyer, mais il s'en remet entièrement à Dieu, parce qu'il ne pouvait porter cette cause devant les hommes.

Et nous, mes frères, chaque fois qu'une chose pareille nous trouble, qu'une apparence nous déçoit, que le caractère d'une affaire ne nous livre pas ses causes secrètes, retenons notre jugement, suspendons notre vengeance, abstenons-nous de condamner, remettons-nous-en à Dieu totalement, pour éviter de conduire légèrement des innocents à la peine {ou : de nous réjouir pour punition d'innocents} et de nous préparer à nous-même une condamnation, selon ces paroles du Seigneur : *On portera sur vous le même jugement que vous avez porté sur les autres* (Mt 7, 2). Sûrement, si nous nous sommes abstenus de parler, Dieu, lui, clamera ; son ange répondra, cet ange qui a empêché Joseph d'abandonner l'innocence en le prévenant ainsi : *Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse ; parce que ce qui est né en elle vient de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés* (Mt 1, 20-21).

361 **En donnant à Joseph le titre de fils de David, l'ange annonce la réalisation des prophéties messianiques.**

145. *Joseph fili David*. Videtis, fratres, in persona genus vocari, videtis in uno totam prosapiam nuncupari, videtis in Joseph seriem Davidici stemmatis jam citari. *Joseph fili David*. Vicesima octava generatione natus, quomodo David filius dicitur, nisi quia generis aperitur arcanum, fides promissionis impletur, superna conceptio cœlestis partus virginea jam signatur in carne ? *Joseph fili David*. Tali voce ad David prolata fuerat promissio Dei Patris : *Juravit Dominus David veritatem, et non frustrabitur eum : de fructu ventris tui ponam super sedem tuam* (Ps 131, 11). Quod factum quidem tali gloriatur in cantico : *Dixit Dominus Domino meo, Sede a dextris meis* (Ps 109, 1). *De fructu ventris tui*, bene fructus ventris tui, bene de utero, quia cœlestis hospes, supernus habitator sic in utero descendit hospitium. ut

corporis claustra nesciret ; sic de habitaculo ventris exiit, ut virginalis janua non pateret, et impleretur illud quod cantatur in Cantico Canticorum : *Hortus clausus, soror mea sponsa ; hortus clausus, fons signatus* (Ct 4, 12).

Joseph fils de David. Vous voyez, mes frères, toute une race est désignée par un nom de personne ; en un seul homme, toute une descendance est signifiée ; toute la série de la généalogie davidique est citée comme aboutissant à Joseph. — *Joseph, fils de David.* Celui qui naît à la 28^e génération, comment peut-il être dit fils de David, si ce n'est parce qu'on révèle alors le secret de la descendance, parce que s'accomplit l'objet de la promesse, et parce que cette conception surnaturelle dans le sein de la Vierge indique un dessein divin ? — *Joseph fils de David.* C'est en effet ainsi que la promesse de Dieu le Père avait été formulée à David : *Le Seigneur l'a juré en vérité à David, et il ne le trompera pas : C'est vraiment du fruit de ton sein que je prendrai {celui} que je mettrai sur ton trône* (Ps 131, 11). Et cet événement est chanté dans le psaume : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur asseyez-vous à ma droite* (Ps 109, 1). « Du fruit de ton sein... » En vérité, c'est bien du fruit de ton sein, c'est bien de tes entrailles qu'il vient, mais l'hôte céleste, le visiteur d'en haut est descendu de telle sorte dans l'habitable du sein virginal, qu'il n'a pas touché son sceau ; et il est sorti de telle sorte de cet habitacle que la porte virginale ne s'est pas ouverte, pour que s'accomplisse ce qui est chanté dans le Cantique des cantiques : *C'est un jardin fermé que ma sœur, mon épouse, c'est un jardin fermé, une fontaine scellée* (Ct 4, 12).

362 **Sur l'invitation de Fange, Joseph doit déposer ses craintes et recevoir Marie pour son épouse.**

145. *Joseph fili David, noli timere.* Sponsæ causas sponsus ne timeat admonetur ; et vere pius animus dum compatitur, plus pavescit. *Joseph fili David, noli timere.* Ne cum de conscientia securus sis, de sacramenti cognitione succumbas. *Joseph fili David, noli timere.* Quam vides virtus est ista, non crimen ; hic non humanus lapsus est, sed est divinus illapsus ; hic præmium est non reatus ; hic incrementum cœli est, non corporis detrimentum ; hic non est prodicio personæ, judicis est secretum ; hic palma cognitoris est, non supplicii pœna ; hic hominis furtum non est, thesaurus est Dei ; hic non est mortis causa, sed vitæ. Et ideo noli timere quia quæ vitam parturit, non meretur occidi. *Joseph fili David, noli timere Mariam conjugem tuam accipere.* Sponsam vocari conjugem legis est hoc divinæ : sicut ergo manente virginitate mater est, ita conjux dicitur pudore permanente. [...]

Joseph, fils de David, ne craignez pas. — L'époux est averti de ne pas craindre à cause de ce qui arrive à son épouse ; car c'est le propre de la bonté d'âme de craindre davantage quand il y a lieu de compatir. — *Joseph, fils de David ne craignez point.* De peur que, connaissant l'innocence [de Marie], vous ne succombiez sous la révélation du mystère. — *Joseph, fils de David, ne craignez point.* Ce que vous voyez ici est le résultat de la vertu, non du crime ; il ne s'agit pas d'une chute humaine, mais d'une intervention divine ; il s'agit de mérite non de démérite ; c'est ici un don du ciel, non un dommage corporel ; il n'y a pas lieu de livrer cette femme, on est en face du secret du Juge. C'est une couronne accordée par celui qui sait tout, et non pas la peine d'un supplice mérité ; ce n'est pas une rapine due à l'homme, mais un trésor donné par Dieu ; ce qui se passe n'est pas cause de mort, mais de vie. Et ainsi, ne craignez pas parce que celle qui apporte la vie ne saurait mériter la mort. — *Joseph fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse.* C'est donc en vertu d'un commandement divin que la fiancée devient ici épouse ; car de même qu'elle est mère en gardant sa virginité, ainsi est-elle épouse en gardant la chasteté.

Sermo 146 : De Joseph sponso, ac sponsa matre

363 *Marie est à la fois vierge et mère parce qu'elle conçoit et enfante sans commerce charnel.*

146. *Cum desponsata esset mater ejus Maria* (Mt 1, 18). Suffecerat dixisse, cum desponsata esset Maria. Quid sibi vult sponsa mater ? si mater, non sponsa ; si sponsa, non adhuc mater. *Cum desponsata esset Maria mater ejus.* Virginitate sponsa, fecunditate mater ; mater viri nescia, partus conscia. Aut quomodo non ante conceptum mater quæ post partum virgo mater ? Aut genitrix quando non, quæ sæculorum generavit auctorem, principum dedit rebus ? Natura virgo mater semper, sic semper noverca corruptio. Est ergo muneris virginis ut regeneret per Deum virgo quod per Deum virgo generavit : Deus et integritas est cœleste consortium, virginitas juncta Christo copula est perfecta virtutis. Quod Virgo concipit, est honor Spiritus, non onus est carnis ; quod parturit Virgo, secretum est Dei, non est ministerium conjugale ; quod nascitur Christus, divinæ majestatis est, non est imbecillitatis humanæ : est gloria deitatis tota, ubi nulla carnis sentitur injuria.

Alors que Marie sa mère était fiancée... Il aurait suffi de dire : « Alors que Marie était fiancée ». Pourquoi parler d'une « mère fiancée » ? — Si

elle est mère, elle n'est plus fiancée, si elle est fiancée, elle n'est pas encore mère... *Alors que Marie sa mère était déjà fiancée.* Par sa virginité, elle peut être dite fiancée, et mère par sa fécondité ; une mère qui ignore le contact d'un époux, mais qui connaît la joie de l'enfantement. Mais pourquoi ne parlerait-on pas même de maternité avant la conception, pour cette mère qui demeure vierge après l'enfantement ? Et quand donc ne fut-elle pas mère, celle qui a mis au monde l'Auteur des siècles, le Principe de toutes choses ? La nature aussi est toujours mère dans sa virginité, c'est la corruption qui stérilise. C'est donc un privilège de la virginité qu'une vierge puisse régénérer par Dieu ce que par Dieu une vierge a enfanté : Dieu et la pureté forment un céleste mariage, la virginité jointe au Christ réalise l'union parfaite de la vertu. Mais si la Vierge conçoit ainsi, c'est un honneur pour l'Esprit, non une charge de la chair ; si une Vierge enfante, cela est dû à la secrète intervention de Dieu, non pas au commerce conjugal ; et que le Christ soit mis au monde, cela est le fait de la Majesté divine, non de la faiblesse humaine ; c'est à la seule gloire de la divinité qu'il faut attribuer cet enfantement sans blessure à la chair.

364 *Dans l'enfantement virginal du Christ, Marie est figure de l'Église et Joseph, époux par procuration, est figure du Christ.*

146. *Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam conciperent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto. Quid est quod ad sponsam, et non ad liberam coelestis innocentiae destinatur arcanum ? Quid est quod sic zelo sponsi, sponsae periculum comparatur ? Quid est quod virtus tanta putatur crimen, salus certa discrimen ? Quid est, quod inter innocentes taliter laborat pudor, vere-*

364 — ML 52, 592-593. — Au sujet de ce passage difficile, mais très important, voir plus bas notre commentaire. Nous ajoutons ici, pour comparaison une traduction de la dernière partie de ce passage, due à la plume d'Étienne Beaufils, et publiée par l'abbé J. Pailler dans son recueil de textes intitulé *Saint Joseph* (Collection *Prêchons l'Évangile*, tome 77, (Fêtes mariales vol. X), Arras, Brunet, 1924, 407 p.), p. 85-86 : « De fait, Marie est vraiment épouse, puisque, par son virginal enfantement, elle donne au Christ une nouvelle enfance. Et Joseph, son gardien, est vraiment époux, puisque comme l'ancien patriarche, il figure par avance, dans ses angoisses d'époux, la Passion du Sauveur. Les deux Joseph en effet, dans des songes de prophètes, subissent tous les tourments que suscite l'amour déçu ; le Christ, à son tour, dans une vision anticipée, subit déjà tous les assauts de la haine. Les deux Joseph, submergés dans une citerne de mortelle amertume, sortent de cette épreuve de mort plus vibrants de vie et de vertu ; le Christ, plongé, un moment, dans les ténèbres de la mort, en sort éclatant d'une vie qui ne s'éteindra plus. L'ancien Joseph est vendu comme esclave ; le Christ est livré pour quelques pièces de monnaie. Joseph est emmené en Égypte ; c'est en Égypte aussi que le Christ est obligé de fuir. Joseph distribue en abondance du pain aux peuples désolés par la famine ; le Christ nourrit à satiété, d'un pain céleste, toutes les nations répandues sur la terre. Et c'est ainsi que brille, aux yeux de tous, la raison divine pour laquelle Dieu voulut que l'ancien Joseph produisît par avance tous les traits du céleste époux de Marie,

cundia succumbit, fatigatur castitas, sauciatur fides, exstat accusatio, urget causa, facultas tota excusationis aufertur ? Quis excusat sponsam quam conceptus accusat ? Aut quid proficiet defensor externus, quando facti testis internus assistit ?

Quid tenemus, fratres ? Non apices, non litteræ, non syllabæ, non verbum, non nomina, non personæ in Evangelio divinis vacua sunt figuris. Sponsa quæritur, ut jam tunc Ecclesia Christi sponsa signetur, juxta illud Oseæ prophetæ : *Sponsabo te mihi in justitia et judicio, et in misericordia et miserationibus et desponsabo te mihi in fide* (Os 2, 19-20). Hinc Joannes ait : *Qui habet sponsam, sponsus est* (Jn 3, 29). Et B. Paulus : *Sponsavi vos uni viro virginem castam exhibere Christo* (2 Cor 11, 2). Vere sponsa, quæ virginali partu novam Christi regnitet infantiam. Procurator Joseph sponsus, ut iste in illo Joseph Christi figuram impleat passionis ; Joseph prophetalibus somniis incurrit zelum, Christus propheticis visionibus suscepit invidiam ; Joseph missus in lacum mortis, vivus emergit a lacu, Christus mortis sepulcro datus, vivus remeat a sepulcro. Joseph venumdatus est, pretio taxatus est Christus ; Joseph transducitur in Ægyptum, ad Ægyptum fugatur Christus ; Joseph esurientibus populis panem copiose ministrat, Christus cœli pane manentes orbe toto exsaturat nationes. Sic lucet cur Joseph iste cœlestis sponsi typum prætulerit, portaverit imaginem, ambulaverit in figuram.

Alors que Marie, sa mère, était fiancée à Joseph, avant qu'ils ne s'unissent, on la trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit (Mt 1, 18). Pourquoi le secret dessein de la pureté céleste s'accomplit-il dans une fiancée et non dans une femme libre ? Pourquoi la fiancée est-elle exposée ainsi à la colère du fiancé ? Pourquoi tant de vertu va-t-elle passer pour une faute, l'arrivée du salut pour une perte ? Pourquoi faut-il qu'entre des personnes innocentes la pudeur soit ainsi mise en cause, le respect attaqué, la chasteté diminuée, la fidélité blessée ; comment arrive-t-il qu'une accusation soit ainsi portée, un procès préparé, alors que toute possibilité d'excuse semble enlevée ? Qui peut excuser l'épouse que sa grossesse accuse ? Et à quoi sert la défense d'un témoin extérieur, quand le délit est attesté par un témoin intérieur ?

la raison pour laquelle il en a esquissé l'image, et en a, par symbolisme, parcouru, le premier, les divers sentiers ».

Quelques-unes des solutions adoptées par ce traducteur seraient commodes mais elles peuvent difficilement se justifier...

Dom A. Olivar suggère, ici encore, quelques variantes : « Vere sponsa quæ virginali partu novam Christi gignit infantiam. Procuratur Joseph sponsus, ut iste in illo Joseph Christi passionem (ou *passiones*) impleat et figuram ; ... Joseph esurientibus populis panis copiam subministrat, Christus cœlesti pane manentes orbe toto exsaturat nationes. Sic liquet cur Joseph... »

De quoi s'agit-il, mes frères ? Nous savons que dans l'Évangile, ni les accents ni les lettres, ni les syllabes ni les mots, ni les noms ni les personnes, ne sont vides de signification [et de figure]. — Il faut ici une épouse pour symboliser l'Église, épouse du Christ. C'est le prophète Osée qui a écrit : *Je te fiancerai dans la justice et le jugement, dans la miséricorde et la compassion ; je t'épouserai dans la fidélité* (Os 2, 19-20). Dans saint Jean nous avons aussi : *Celui qui a l'épouse, c'est l'époux* (Jn 3, 29) ; et saint Paul écrit : *Je vous ai présentés au Christ comme une vierge chaste est donnée à son mari* (2 Cor 11, 2).

Elle est vraiment épouse, celle qui redonne une nouvelle enfance au Christ par un enfantement virginal. Joseph est lui-même époux par procuration [époux par remplacement, de figure], pour compléter la figure de la passion du Christ [déjà amorcée] dans l'ancien Joseph. En effet, le premier Joseph encourut la jalousie [de ses frères] par ses songes prophétiques ; et le Christ fut aussi objet d'envie à cause de visions prophétiques. Ce Joseph, jeté dans le puits de la mort, sortit vivant de son tombeau ; le Christ enseveli après sa mort dans le sépulcre, en ressuscite vivant lui aussi. Joseph est vendu ; le Christ est aussi évalué à prix d'argent. Joseph est emmené en Égypte ; le Christ doit aussi fuir en Égypte. Joseph donne du pain en abondance aux peuples affamés ; le Christ rassasie toutes les nations du pain céleste. Ainsi apparaît-il pourquoi ce Joseph a réalisé en lui le type de l'époux céleste, en a porté l'image, a vécu [a marché] en sa figure.

365 **Marie est la « Mère des vivants » comme l'Église, comme la Mer Rouge et la fontaine baptismale.**

146. Maria mater vocatur, et quando non Maria mater ? *Congregationes*, inquit, *aquarum apellavit Maria* (Gn 1, 10). Nonne hæc exeuntem populum de Ægypto concepit uno utero ut emergeret cœlestis in novam creaturam renata progenies juxta illud apostoli : *Patres nostri omnes sub nube fuerunt, et omnes mare transierunt, et omnes in Moyse baptizati sunt in nube et in mari* (1 Cor 10, 1-3). Et ut semper Maria humanæ prævia sit salutis, populum quem unda generatrix emisit in lucem, ipsa jure præcessit in cantico. *Maria*, inquit, *soror Aaron sumens tympanum in manu sua, dixit : Cantemus Domino, gloriose enim honorificatus est* (Ex 15, 20-21). Nomen hoc prophetiæ germanum est, hoc nascentibus salutare, hoc virginitati insigne, hoc pudicitiae decus, hoc indicium castitatis, hoc Dei sacrificium, hoc hospitalitatis virtus, hoc collegium sanctitatis ; merito ergo matris Christi nomen est hoc maternum.

365 — ML 52, 593. — Nous avons reproduit ce passage (où l'auteur utilise avec subtilité l'exégèse « éthymologique », sans mettre Joseph en cause), pour éviter une solution de continuité dans ce sermon, et fournir un contexte important pour l'interprétation de la typologie en cause ici. Cette symbolique pourrait d'ailleurs avoir un grand intérêt pour les historiens des religions, car elle rapproche des signes poétiques souvent utilisés.

366 *Le rôle de Joseph a été de favoriser le déroulement du mystère du Christ malgré les obstacles humains et diaboliques.*

146. Diximus quare mater sponsa, quare Joseph sponsus, quare Mariæ maternum nomen, ut totum circa ortum Christi fuisse mysticum panderemus : nunc quare sponsa quæsitâ sit ad partum Christi, aliis prodamus ex causis. Prædixerat Isaïas et virginem parere Deum cœli (Is 7, 14), regem terræ, orbis Dominum, reparatorem mundi, mortificatorem mortis, redditorem vitæ, perpetuitatis auctorem : hoc quam esset mundanis triste, terribile regibus, pavendum Judæis, ipse Dominicæ nativitatæ probavit eventus. Namque ubi natum Christum nuntiantibus magis audivit Judæa, Herodes didicit, mox perdere Judæi, Herodes occidere molitus est Christum (Mt 2, 3-18) ; et dum successorem sibi timent, omnium perdere conati sunt salvatorem. Denique quia ipsum invenire nequierunt, delent patriam, lac miscent sanguini, cœvos ejus parricidali furore collidunt ; laniant innocentie socios, quia culpæ participes invenire non poterant quos punirent. Et jam nato Christo hæc faciunt, concepto Christo tanta feritas quid fecisset ? Hinc est quod providetur sponsus, providetur maritalis species, ut celet miraculum, ut tegat signum, ut velet Virginis partum, ut crimini non det locum, ut furentis insidias sic eludat. Christus quamvis morti deditus, in utero si fuisset exstinctus, mors præceps quod nostræ saluti venerat, abstulisset.

Nous avons dit pourquoi cette fiancée est mère, pourquoi Joseph est époux, et pourquoi Marie porte un nom maternel, de façon à montrer que tout ce qui entoure la naissance du Christ porte une signification mystique ; nous exposerons maintenant à partir d'autres raisons pourquoi il fallut une femme mariée pour la naissance du Christ. — Isaïe avait prédit qu'une vierge enfanterait le Dieu du ciel (Is 7, 14), le Roi de la terre, le Seigneur de l'univers, le Réparateur du monde, le Destructeur de la mort, le Rédempteur de la vie, le Maître de l'éternité. Mais jusqu'à quel point cet événement devait être une contradiction pour les hommes attachés au monde, un sujet de crainte terrible pour les rois de la terre, une cause d'effroi pour les Juifs endurcis, les circonstances qui entourèrent la naissance du Sauveur elles-mêmes le montrèrent. En effet, dès que l'arrivée des Mages fit connaître la naissance du Christ aux Juifs et à Hérode, les premiers voulurent le perdre, et le second voulut le faire mourir (Mt 2, 3-18) : parce que ceux qui détiennent le pouvoir craignent d'avoir un successeur et un remplaçant, ils vont jusqu'à essayer de faire disparaître le Sauveur de tous. Et comme ils ne peuvent le trouver, ils s'attaquent à son village ;

ils mêlent le sang au lait maternel, ils détruisent ses proches dans une fureur patricide ; ils mettent en pièce les compagnons de son innocence, parce qu'ils ne peuvent trouver les auteurs d'une faute qu'ils pourraient punir. Mais, s'ils font tous ces crimes contre le Christ déjà né, qu'aurait inventé leur cruauté contre le Christ à peine conçu ? Voilà pourquoi la Providence a pourvu [Marie] d'un époux, a organisé l'apparence d'un mariage : c'est pour cacher le miracle, pour couvrir le signe, pour voiler l'enfantement virginal ; afin d'é luder le crime et d'éviter ainsi les embûches du déprédateur. Le Christ était voué à la mort, mais s'il avait été tué au sein de sa Mère, cette mort prématurée nous aurait enlevé celui qui venait pour notre salut.

Sermo 151 : De fuga Christi in Ægyptum

367 *Sur la parole de l'Ange, Joseph doit fuir en Égypte avec la Vierge et l'Enfant.*

151. Hodierna lectio movit corda, concussit viscera, stupefecit auditum. *Ecce, inquit, angelus Domini apparuit Joseph in somnis, dicens : Surge, accipe puerum, et matrem ejus, et fuge in Ægyptum* (Mt 2, 13). Cui nascenti virginitas non resistit, non obviat ratio, non contradicit natura, quæ potestas, quæ vis, quod discrimen prævalet, ut compellatur ad fugam ? *Accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum.* Reverentius diceret, *Vade in Ægyptum*, ut esset profectio, non fuga ; voluntas, non necessitas ; judicium, non metus ; humanum saltem, si non divinum : at nunc mandatur fuga, mandatur coelitus, mandatur per angelum, ut videatur coelum timor ante tenuisse quam terram. *Accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum.* In Ægyptum fuge a tuis ad extraneos, ad sacrilegos a sanctis ; a templo tuo ad dæmonum fana, ad idolorum patriam a regione sanctorum. Sic Judææ non sufficit latitudo, sic angustatur sæculi diffusa possessio. Non capit secretum templi Sacerdotum turba, non suscipit, non abscondit numerositas investigabilis cognatorum, ut ad deitatis latebras profana Ægyptus conducatur.

La lecture d'aujourd'hui a touché nos cœurs, elle a ému nos entrailles, elle a stupéfié nos oreilles : L'évangéliste écrit en effet : *Voici qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph en songe et lui dit : lève-toi, prends l'enfant et sa Mère et fuis en Égypte* (Mt 2, 13). Celui que la virginité n'a pas arrêté dans sa naissance, auquel la raison ne s'est pas opposée, auquel la nature ne peut résister, quelle puissance, quelle force, quel péril le dépasse

donc, pour le contraindre à la fuite ? — *Prends l'enfant et sa Mère et fuis en Égypte*. On aurait mieux dit : « Va en Égypte », pour décrire un départ, non une fuite ; une volonté, non une nécessité ; une décision, non une crainte ; au moins quelque chose d'humain, si non de divin. Mais maintenant, ce qui est commandé, c'est la fuite ; et c'est du ciel que vient l'ordre, par un ange, de telle sorte que la crainte semble avoir atteint le ciel avant la terre. — *Prends l'enfant et sa Mère et fuis en Égypte*. Fuis en Égypte, loin des tiens vers les étrangers ; loin des saints, vers les peuples sacrilèges. Fuis loin de ton temple, vers le repaire des démons ; loin de la région des croyants, vers la patrie des idoles. Ainsi, l'étendue de la Judée ne suffit pas, ainsi se trouve restreinte la libre possession du monde. La troupe des prêtres ne retient pas le secret du temple, le grand nombre des parents ne peut garder ni cacher cet enfant : c'est ainsi que la profane Égypte pourra voir les secrets de la divinité.

368 *Périls, angoisses et tribulations de la Sainte Famille dans sa fuite en Égypte.*

151. Sic res urget ; non vacat intueri verecundiam virginis, laborem matris, sexus pudorem, periculum in Joseph, longinquitatis fatigationem, exitium totius domus, et quod his durius, Judæos peregrinatos in gentibus, quibus nec ipsa est, communio, immo est profundum legis transgressione naufragium. O quam durum est peregrinatio etiam inter cives fratresque ! sapit quid sit sua domus, qui sentit alienam : et ubi est illud : *Domine, refugium factus es nobis* (Ps 89, 1) ? Et *Deus noster refugium et virtus* (Ps 45, 2) ? Si refugium fugit, si timet virtus, si præsidium migrat, quæ vita, quæ spes, quæ securitas, quod munimen ? Eliæ contra insidias liberi regis, vidua una sufficit (3 Rg 17, 8 ss.) ; Christo contra Herodis captivi minas Judæa tota non sufficit. Elias missos ad se cœlesti igne consumit (4 Rg 1, 9 ss.), Christus sola fuga fit salvus. Hucusque fugæ Christi querimonias exaggerasse sufficiat. Fratres, quod fugit Christus, fuit mysterii, non timoris ; fuit liberatio, non periculum Creatoris ; divinæ virtutis fuit, non fuit fragilitatis humanæ ; non fugit propter auctoris mortem, sed fugit propter sæculi vitam.

Ainsi le veut l'urgence de la situation : on ne peut avoir égard à la pudeur de la Vierge, aux difficultés de la Mère, à la réserve du sexe ; on ne peut tenir compte du péril pour Joseph, de la fatigue d'un long trajet, de ce pénible exil de toute une maison. Et ce qui est plus dur, voici des Juifs forcés de voyager chez les Gentils, avec lesquels ils n'ont aucune com-

munion, et qui, au contraire, sont profondément enfoncés dans les transgressions de la loi. Ô combien il est dur de voyager même parmi ses concitoyens et ses frères ! C'est alors que l'on apprécie sa maison lorsque l'on goûte à celle d'autrui. Et que devient cette parole : *Seigneur vous êtes devenu un refuge pour nous* (Ps 89, 1) ? Et encore : *C'est Dieu qui est notre refuge et notre force* (Ps 45, 2) ? — Si le refuge lui-même fuit, si la force elle-même craint, si notre abri s'envole, quelle vie reste-t-il, quel espoir, quelle sécurité, quelle protection ? À Élie cherchant refuge contre les embûches d'un roi libre, une seule veuve a suffi (3 Rg 17, 8 ss) ; au Christ cherchant refuge contre les menaces d'Hérode le captif, toute la Judée n'a pas suffi. Élie consume par un feu céleste les messagers qui lui sont envoyés (4 Rg 1, 9 ss), le Christ ne trouve son salut que par la fuite.

Qu'il suffise d'avoir mis en relief jusqu'à ce point les épreuves de la fuite du Christ. Mes frères, si le Christ fuit, c'est un mystère significatif, non l'effet de la crainte ; ce fut pour {notre} libération, et non pas à cause d'un péril du Créateur ; ce fut un effet de la vertu divine, non de la fragilité humaine ; cette fuite ne vise pas à éviter la mort au Créateur, mais à procurer la vie au monde.

Sermo 175 : De Marcellino episcopo et Virginis partu

369 *Joseph, époux de Marie, est figure de l'évêque, époux d'une église virginale et féconde.*

175. Ipsa quoque genitrix sponsa mater et virgo, in ipso conjunctionis suæ cubiculo genuisse nova gratulatione miratur. Sed neminem turbet, nullum moveat, quod in thalamo ipso sponsa ipsa cernitur peperisse : talis non est de crimine, sed de virginitate conceptus, quando in tali germine coelestis partus est, non humanus : nec ullus hic est sinistrae suspicionis locus, ubi ipse sponsus sponsæ suæ testis habetur et custos. Quicumque sollicitus es de facto, esto de exemplo maximo persecutus, et præcedentis trepidatio ad tuam cautelam proficiat, et

369 — ML 52, 657-8. — S. Pierre Chrysologue venait de sacrer Marcellinus évêque de Vicohaventia, siège épiscopal nouvellement rattaché à l'église métropolitaine de Ravenne. Le choix de Marcellinus, directement nommé par le Pape, semble-t-il, et homme de condition modeste venu de l'entourage immédiat de l'évêque de Ravenne, pouvait provoquer les critiques de certains fidèles, qui attendaient sans doute un personnage plus illustre, et venu de l'extérieur. Notre auteur exhorte ici ces fidèles à l'esprit de foi et à la soumission en utilisant un symbolisme qui lui est cher : comme le Christ est Époux de l'Église universelle, ainsi chaque évêque est époux de son église particulière, et son rôle est symbolisé, comme celui du Christ, par la fonction que Joseph exerça auprès de Marie et de Jésus — figures et prémices de l'Église. — Cf. les notes abondantes fournies par Migne au sujet des circonstances historiques et des significations typologiques de ce sermon (col. 657-664).

munimen. Joseph ille maritus solo nomine, conscientia sponsus, prægnantem sponsam fluctuans et anxius intuetur, quia neque accusare innocentem, neque prægnantem poterat excusare ; tacere tutum non erat, erat loqui periculum. Admittit, non prodit crimina accusator insontis. Erat ipse testimonium castitatis, erat custos pudoris : aliud noverat, aliud intuebatur ; confundebat visus quem non confundebat Virginis fides : actus et vita in bivio ; mens justa et sanctus animus ancipiti cogitatione torquetur ; sentit, sed tantum non potest penetrare sacramentum, quia nec accusare poterat, et defensare penes homines non valebat. Merito mox occurrit angelus, merito responsum subvenit mox divinum, cui humano deficiente consilio justitia non defecit. Et qui dicit ? *Joseph fili David, noli timere*. Qui nihil fecerat, quid timebat ? Timebat, quia etsi nullus in facto reatus erat, erat in causa maximus pavor. Sanctus animus quidquid non assequitur, expavescit. Cave ergo, homo, de partu nostræ matris taliter disputare, cum angelum respondisse sufficiat : *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam ; quod enim in illa natum est, de Spiritu sancto est*.

L'épouse féconde que nous avons ici [l'église de Ravenne] est à la fois vierge et mère, et se félicite d'avoir enfanté dans la chambre nuptiale elle-même. Mais que personne ne s'étonne ou ne s'émeuve du fait que l'épouse paraît avoir enfanté dans cette chambre nuptiale : cette conception ne s'est pas opérée par une faute, mais dans la virginité, car ce rejeton vient du ciel, et non pas des hommes ; et il n'y a lieu à aucun soupçon sinistre lorsque l'Époux est lui-même le témoin et le gardien de l'Épouse. Que celui qui s'étonne de ce fait soit rassuré par le précédent d'un exemple plus grand ; et que [l'histoire de] cette épreuve traversée une première fois serve [à tous] de leçon de prudence et aussi de secours.

Joseph, époux seulement de nom, et plutôt fiancé dans son cœur, voit avec anxiété et hésitation la grossesse de son épouse, parce qu'il ne pouvait ni accuser une innocente ni excuser une enceinte ; il n'était pas bon de se taire, et il était périlleux de parler. Mais il accepte, sans vouloir urger le crime et se faire accusateur d'une innocente. Il était lui-même le témoin de sa chasteté, le gardien de sa pudeur ; il savait une chose, et il constatait en apparence le contraire ; la vue de ce fait le troublait, alors que la fidélité de la Vierge le rassurait. Le voici posé, pour agir, dans un dilemme qui engage sa vie. Cette âme juste et sainte est torturée par des pensées contraires ; elle pressent la vérité, mais ne peut pourtant pénétrer le secret ; elle ne pouvait ni dénoncer, ni défendre le fait devant les hommes. Comme on pouvait l'espérer, un ange alors accourt aussitôt, la réponse divine se présente sans tarder pour aider celui qui n'avait pas manqué à la justice, malgré l'absence de toute solution humaine. Et que dit l'ange ? — *Joseph, fils de David, ne crains pas*. Celui qui n'avait rien fait, qu'avait-il à crain-

dre ? Il craignait, parce que même s'il n'y avait dans le fait lui-même [la grossesse] aucune faute, il y avait quand même lieu de craindre beaucoup au sujet de sa cause. Tout ce qu'une âme sainte ne peut comprendre dans la vie, elle a lieu de le craindre. Crains donc, ô homme, de discuter ainsi au sujet de l'enfantement de notre mère, et que la réponse déjà donnée par l'ange te suffise : *Ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse, parce que ce qui est né en elle vient de l'Esprit Saint.*

Sermo 124 Pseudo-Augustini : In Natali Domini, VIII

370 Joseph n'est pas séparé de son épouse par l'Incarnation du Christ mais il devient son témoin et son soutien.

3. Non ergo dedignatur inhabitare, quod est figurare dignatus : nec indignatur in se carnem contingere, quam cœlesti manu ante contrectavit in pulvere. Venit ad faciem tuam, o homo ; quia tu ad ejus faciem pervenire non poteris : et qui erat invisibilis, factus est pro tua redemptione visibilis. Venit a tuis patribus postulatus. Audi vocem clamantis, *Ostende faciem tuam, et salvi erimus* (Ps 79, 4). Astat testis innocentiae, assertor pudoris, nec amisisse dolet sponsam, sed gloriatur se agnovisse Deum ; sequitur non ut maritus, sed ut famulus, et obsequium se ei gaudet impendere, cui conspicit omnes Angelos deservire.

Ainsi, Dieu n'a pas dédaigné d'habiter dans ce corps qu'il avait lui-même daigné former ; et il n'a pas craint de prendre sur lui cette chair qu'il avait lui-même d'abord modelée de la terre par sa main céleste. Dieu vient vers toi, ô homme, parce que tu ne pouvais toi-même aller vers lui ; et celui qui était invisible se fait visible pour ta rédemption. Il vient pour répondre à la supplication de tes Pères. Entends la voix de celui qui clame : *Montrez-nous votre face et nous serons sauvés* (Ps 79, 4). Il y a dans cet événement un témoin de l'innocence [de l'épouse], un garant de sa pudeur ; et il n'a pas à s'affliger de perdre son épouse, mais à se glorifier d'avoir connu Dieu ; il la suit non comme un mari, mais comme un serviteur ; et c'est avec joie qu'il se dépense au service de celui autour duquel il voit les anges s'exprimer.

370 — ML 39, 1992. — Ce passage est extrait d'un sermon faussement attribué à saint Augustin et qui a été édité par Migne dans les appendices à ses œuvres. Dom de Bruyne le restitue à saint Pierre Chrysologue (cf. Dekker et Gaar, *Clavis Patrum* no 228, p. 45). Nous y retrouvons en effet, dans un style assez semblable à celui de l'évêque de Ravenne, des idées qui lui sont familières.

Commentaires

Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne au début du 5^e siècle, se classe assurément parmi les Pères de l'Église qui ont le mieux parlé de saint Joseph, avec Origène, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Jean Chrysostome.

Les données traditionnelles

Nous retrouvons d'abord dans les sermons de l'évêque de Ravenne, une série de données joséphologiques qui font maintenant partie de la tradition :

le mariage de Joseph et de Marie est réel, mais il ne comporte aucun commerce charnel ; ainsi Jésus est le Fils de Dieu, et les « frères et sœurs » de Jésus ne sont pas enfants de Marie et de Joseph mais d'une parente de Marie (cf. nn. 354, 356, 358, 363, 364, 369) ;

le rôle de Joseph comme chef de la Sainte Famille est d'être l'époux de Marie aux yeux des hommes et son soutien dans ses difficultés, de même que le père de Jésus aux yeux des hommes, le témoin de la virginité de Marie, et l'écran derrière lequel est dissimulé providentiellement le mystère de l'Incarnation virginale et divine (nn. 353, 355, 357, 364, 366, 370) ;

l'artisan terrestre, père de Jésus aux yeux des hommes, est la figure de l'Artisan du Monde, le Père du Verbe (nn. 353, 355) ;

la grossesse inopinée de Marie a été pour Joseph une surprise et une épreuve, mais il n'a pas manqué à la justice dans son jugement ni à la modération dans sa conduite en toutes circonstances (nn. 359, 360, 369) ;

lorsque l'ange apparaît à Joseph en songe, il lui prouve la divinité de son message par la connaissance de son état d'âme intérieur, il lui révèle l'intention divine et la dignité du Fils de Marie, en soulignant la descendance davidique de Joseph (nn. 360-362) ;

la fuite de la Sainte Famille en Égypte, grande épreuve pour Joseph et Marie, a comme raison principale de montrer que le Christ a voulu se soumettre en tout à la condition humaine (nn. 352, 366-368).

Les idées « personnelles » et leur mode d'expression

Il y a cependant quelques points où saint Pierre Chrysologue explicite d'une façon vraiment nouvelle des idées contenues en germe chez ses prédécesseurs ; et ces points sont d'importance. Malheureusement, les passages où il s'en explique demeurent obscurs, soit à cause de l'ambiguïté des termes,

soit à cause de l'imperfection actuelle de nos textes (omissions, altérations, etc.)

Ces problèmes de critique textuelle ne peuvent évidemment être réglés avant l'établissement d'un texte assez sûr, et sans un inventaire approfondi de toute l'œuvre de saint Pierre Chrysologue et de son contexte historique et littéraire¹. L'établissement d'un glossaire apporterait assurément une aide précieuse, car la terminologie de l'évêque de Ravenne comporte plusieurs difficultés spéciales : les mots y sont employés parfois dans le sens du latin classique, parfois dans le sens du latin ecclésiastique postérieur, et parfois dans un sens transposé suggéré seulement par l'eurythmie, l'assonance ou les besoins de la synonymie².

Les deux Joseph et le Christ

On a souvent affirmé que la « tradition unanime » (c'est-à-dire, la majorité des Pères importants) affirmait que Joseph, fils de Jacob, était la figure de Joseph, époux de Marie. Saint Bernard le dit clairement, mais il est du XII^e siècle ; il est difficile de trouver des passages explicites sur ce point avant saint Pierre Chrysologue, et même ici, on pourrait contester certaines affirmations à cause de l'ambiguïté des textes. Quelle que soit la façon d'interpréter le sermon 146, il semble certain en tout cas que l'évêque de Ravenne établit une relation directe entre les deux Joseph, et que le second sert de moyen terme et de complément aux « figures » amorcées par le premier en fonction du Christ (n. 364).

Par contre, il nous semble assez clair que pour saint Pierre Chrysologue le second Joseph, c'est-à-dire l'époux de Marie, est la figure du Christ.

Le thème biblique des Épousailles

Nous tenons ici pour la première fois peut-être le complément logique de l'une des plus importantes typologies de l'Ancien et du Nouveau Testament : le thème majeur des épousailles, de l'Époux et de l'Épouse³.

Les couples conjugaux les plus étroitement associés à l'œuvre de Dieu dans l'Ancien Testament ont ainsi figuré d'une façon spéciale, plus haute

1. Nous attendons avec impatience la parution d'une nouvelle édition, plus critique, dans le *Corpus Christianorum*, et nous remercions vivement Dom Alexandre Olivar, o.s.b., de l'Abbaye du Montserrat, de nous avoir communiqué en attendant quelques précieuses notes et remarques sur les principaux passages ici analysés. Dom Olivar doit aussi publier incessamment un volume qui avancera bien des choses : *Los Sermones de san Pedro Crisólogo : estudio crítico*.

2. Nous souhaitons vivement qu'un autre chercheur reprenne un jour d'une façon plus poussée l'étude de ces textes que nous devons colliger ici de façon hâtive pour demeurer fidèle à notre propos de réunir au plus tôt une collection assez complète des textes patristiques sur saint Joseph.

3. Il nous semble inutile de résumer ici les éléments scripturaires de ce thème que l'exégèse et la spiritualité contemporaines ont maintes fois repris et développé, renouant ainsi avec toute l'époque patristique. Les principaux textes bibliques sont d'ailleurs cités par saint Pierre Chrysologue lui-même.

et plus parfaite, l'union de Dieu avec son peuple, du Christ avec l'Église, et l'union du Verbe avec chacune des âmes ferventes, Adam et Ève, Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Rachel, Booz et Ruth, etc., sont ainsi des époux qui forment une ligne continue de préfiguration et de réalisation progressive. Mais dans cette série, il faut bien admettre qu'il y a *un dernier couple*, lequel précède immédiatement la grande réalisation divine de l'anti-type (l'union du Christ avec l'humanité), et ce dernier couple ne peut être autre que celui de Joseph et de Marie.

Joseph et Marie, figures de l'union du Christ avec l'Église

Certes les Pères avaient clairement dégagé jusqu'ici la plupart des éléments de cette longue typologie, et de sa réalisation dans le Christ. Depuis longtemps, on affirmait qu'Ève, Sara, Rachel... *et Marie* avaient préfiguré l'Église, et qu'Adam, Jacob... avaient préfiguré le Christ. Mais dans ce parallélisme historique, parfois synonymique, et parfois antithétique, on sautait toujours sans trop s'en rendre compte le dernier échelon masculin et l'on arrivait au Christ sans mentionner Joseph.

Saint Pierre Chrysologue, lui, a poussé jusqu'au bout l'application de la série typologique, et il en a dégagé logiquement toutes les conséquences : dans cette série d'époux et d'épouses que l'Ancien Testament aligne pour représenter de façons diverses, incomplètes mais complémentaires, la réalité ineffable des épousailles du Christ et de l'Église, Joseph et Marie forment bien *le dernier couple humain, lui-même préfiguré par les couples précédents, et lui-même figurant, de façon plus parfaite que tous les autres*, le couple mystique de Jésus et de l'Église (cf. nn. 364, cité plus bas, et 369).

Le parallèle est si logique, et l'application, une fois les prémisses historiques posées, est si juste et naturelle qu'on se demande pourquoi elle n'a pas été faite avant saint Pierre Chrysologue. La réponse tient toujours dans le fait de l'hésitation et de la répugnance des Pères de l'Église à camper dans toute sa grandeur et de sa clarté la figure de saint Joseph à cause des difficultés créées par les nombreuses hérésies christologiques de l'époque. Mais au moment où parle l'évêque de Ravenne, il se trouve dans un tel climat chrétien (malgré une certaine persistance de l'hérésie dans son milieu), qu'il peut exposer ces vérités sublimes en termes ouverts.

Joseph, figure du Christ

Nous en arrivons ainsi à une expression complète du grand thème des épousailles, et de cette expression enfin complète la figure de Joseph sort beaucoup plus lumineuse, enfin mise à sa vraie place, qui est la place d'honneur. « Sic lucet cur Joseph iste cœlestis sponsi typum prætulêrit, portaverit imaginem, ambulaverit in figuram ». — « Ainsi apparaît clairement pourquoi notre Joseph a été le type de l'époux céleste, a porté son image, a marché en sa figure ». Même s'il était prouvé que cette phrase est dite de l'ancien Joseph, on ne pourrait nier qu'elle s'applique aussi au moins médiate-

ment, à l'époux de Marie, suivant la typologie développée par saint Pierre Chrysologue lui-même.

Malgré l'obscurité ou l'ambiguïté de certains termes, les textes de saint Pierre Chrysologue s'éclairent dès qu'on les relit dans cette perspective, et la typologie d'ensemble s'impose avec force parce qu'elle est reprise et complétée dans des contextes différents qui s'éclairent et s'appuient les uns les autres. Le texte capital du sermon 146 (n. 364) est fortement appuyé par cet autre du sermon 175 (n. 369) où saint Pierre Chrysologue, poussant à ses extrêmes conséquences la typologie en cause, *applique au plan local les notions déjà exposées*, et montre que si l'évêque est époux de son église diocésaine comme le Christ est époux de l'Église universelle, cet évêque est figuré par Joseph, époux de Marie, comme le Christ lui-même l'avait été par lui.

Le Christ époux mystique de Marie a un titre spécial

Une autre grande vérité dégagée par l'évêque de Ravenne dans ces textes, est que le Christ devient l'époux mystique de Marie au moment même de son Incarnation, *moment où s'accomplit son union avec la nature humaine dans la chair et son union avec la Vierge dans l'Esprit*. Il n'enlève pourtant pas à cause de cela la Vierge à Joseph : il se l'approprie dans une union ineffable qui transcende divinement l'union conjugale de Joseph et de Marie, mais qui ne la rompt point. Marie continuera à appartenir à Joseph, même si elle appartient plus étroitement au Christ. C'est ainsi que s'unissent au terme de la série, le type et l'antitype, la figure et la réalité (cf. nn. 357, 358, 361-364).

On pourrait soutenir que selon l'auteur, les épousailles mystiques du Christ avec la Vierge au moment de l'Incarnation apportent précisément une rupture de son lien conjugal avec Joseph (n. 357). D'autres textes semblent nier d'ailleurs la réalité du mariage de Joseph et Marie. « Joseph ille maritus solo nomine, conscientia sponsus », — « Joseph, mari seulement de nom, resté fiancé en sa conscience » (n. 369) — « ... sequitur non ut maritus, sed ut famulus » — « il la suit non comme un mari, mais comme un serviteur » (n. 370).

Mais nous avons expliqué plusieurs fois, à l'occasion de passages semblables d'autres Pères de l'Église, que ces expressions dues à une terminologie encore imparfaite visent plutôt à faire comprendre aux simples fidèles que le mariage de Joseph et de Marie reste pur de tout commerce charnel, et non pas à nier l'existence du lien conjugal réel.

Il y aurait donc comme deux plans à la pensée de saint Pierre Chrysologue. Suivant le premier plan il utilise la terminologie courante et dit : il n'y a pas eu de mariage (*consummé*) entre Marie et Joseph, car le Christ se l'est appropriée dès son Incarnation, dissolvant ainsi le lien conjugal par la suppression de tout commerce charnel ; mais il y a eu quand même un mariage (*ratum non consummatum*) où la chasteté parfaite a été gardée, et où Joseph a été le type du Christ dans son union conjugale non charnelle à Marie.

C'est bien la même idée qui est exprimée dans le sermon fait à l'occasion de la circonstance particulière de l'élection et de la consécration de l'évêque Marcellin (cf. n. 369).

Ainsi l'originalité de saint Pierre Chrysologue trouve sa place dans la plus authentique tradition, elle coïncide parfaitement avec les plus belles expressions liturgiques, puisque le mystère et le thème des épousailles spirituelles se retrouvent dans plusieurs offices et jusque dans la cérémonie du sacre des évêques (encore appliqué à l'union de l'évêque avec son église locale).

Quelques modernes pourront être étonnés ou ennuyés de ces « allégorisations » difficiles à admettre pour des rationalistes occidentaux. Mais heureusement, grâce au renouveau des études patristiques et liturgiques, nous devenons plus perméables à ces ineffables réalités ⁴.

G.-M. BERTRAND et G. PONTON, C.S.C.

4. Fait significatif, on retrouve aujourd'hui les mêmes idées chez certains théologiens spéculatifs qui traitent de ce sujet, et cela sans lien explicite avec la doctrine de saint Pierre Chrysologue. Cf. : Dom Germain LEBLOND, o.s.b., *Soleil de Justice* (Présence permanente du Christ en gloire à notre âme, par les sacrements. Présence de la Vierge Marie), Les Presses Monastiques, Abbaye Sainte-Marie de la Pierre-qui-vire, 1961 :

2e partie, *La Femme revêtue du Soleil* (place de la nouvelle Ève dans le plan divin) chapitre 2, *La nouvelle Ève*, 2e section : *l'union sponsale de Marie et de Jésus* (p. 162-168) ;

3e partie : *L'Épouse de l'Agneau ou le mystère des noces*, chapitre 1er *Le Sacrement de mariage* : 2e section : ... *Le Sacrement de mariage participation à l'union sponsale du nouvel Adam et de la nouvelle Ève* (p. 195-204) ; chapitre 2 : *Joseph, époux de Marie* (les noces virginales de Marie et de Joseph) p. 205-215 ; chapitre 3 : *Les noces de l'Agneau* (le mystère de la virginité consacrée) p. 216-222 ; chapitre 4 : *L'Évêque époux de son Église* (p. 203-238).

TABLE DU VOLUME IX (1961)



I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

I. — Articles et Notes

BÉDARD, André, s.j. — La Joséphologie des Jésuites au XVII ^e siècle : Moralès et de Barry	267-282
DAVIS, James J., o.p. — A Thomistic Josephology	167-197
LIEBERMAN, Max — Lettre de Gerson au duc de Berry	199-266
Lettre Apostolique de S. S. Jean XXIII sur saint Joseph	159-165
Pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe :	
BERTRAND, Guy-M., c.s.c. — Version française	1-74
DAVIS, James J., o.p. — Version anglaise	79-154

2. — Chroniques

CANADA — Journée d'étude sur saint Joseph	283-284
— Mémoire pour l'insertion du nom de saint Joseph aux prières de la messe	284-286
— Cours de Joséphologie à la Faculté de théologie de Montréal	286-287
ÉTATS-UNIS — R. P. James J. Davis, o.p.	287
— R. P. Francis L. Filas, s.j.	288
FRANCE — Centenaire du Sanctuaire de Saint-Joseph-du-Bon-Espoir et Couronnement de la statue de saint Joseph	288-296
ROME — Introduction de la cause du Frère André	297-305

3. — Compte rendu

RÉAU, Louis — Iconographie de l'Art chrétien (G.-M. Bertrand, c.s.c.)	307-317
---	---------

4. — *Recension des Revues*

- BÉDARD, M. — Recension des articles de revues sur saint Joseph :
Janvier-décembre 1960 319-331

5. — *Section documentaire*

- BERTRAND, G.-M. et PONTON, G., c.s.c. — Textes patristiques
sur saint Joseph (suite) 333-357

II — TABLE ANALYTIQUE

I. — *Noms de personnes*

- Adimari (Card. A.) 199
Ailly (Card. P. d') 199-201
Aldama (J. A.) s.j. 29, 109
Alisiardi (C.) s.j. 24, 30, 45,
104, 125
Ambroise (s.) 181-182, 188-89
André (Fr.) c.s.c. 287, 297-
305
Andreu (F.) c.r. 4, 84
Antonio del Nino Jesus (J.)
o.c.d. 286
Avout (J. d') 206, 208
Bacic (A.) o.p. 172
Barry (P. de) 267-282
Battiston (A.) c.s.j. 6, 14, 86,
94, 286
Baudrillard (A.) 233
Becquet (A.) 234
Bédard (A.) s.j. 267
Bédard (M.) 319
Bède (s.) 187
Bellaguet (L.) 219
Bénac (Abbé) 268
Benoît XIV 32, 112
Benoît XV 53, 55-57, 133,
135-37, 161, 263
Berry (duc de) 199
Bertetto (D.) s.d.b. 59, 139
Bertrand (G.-M.) c.s.c. 1, 81,
283-84, 287, 307, 333
Boisset (F.) 202, 254, 264
Bord (J. B.) 29, 109
Boudon (Mgr) 292
Bourguignon (C. P.) 199, 204
Bourret (E.) 254
Bover (J. M.) s.j. 4, 21, 23,
30, 84, 101, 103, 110
Cai (R.) o.p. 170
Calcaterra (P. M.) o.p. 170
Cambray (Card.) 204
Cantera (E.) o.a.r. 30, 110
Carnahan (D. H.) 202
Cauchon (P.) 262
Champollion-Figeac (A.) 248
Chatalein (E.) 218, 229
Chenu (M. D.) o.p. 172, 255
Chiquot (H.) 199-200, 204,
233, 263
Cicognani (Card. C.) 298
Cirino (F.-M.) c.r. 12-13, 92-
93
Clément VII 199, 204
Clerval (A.) 202
Cohen (G.) 309
Combes (A.) 211
Connolly (J. L.) 202
Coo (J. de) 312
Cornelius a Lapide 273
Cousinot (G.) 207, 213, 215
Coville (A.) 208, 213, 215-
216, 218, 223, 226, 229,
237-38, 240, 243, 246, 257,
262
Coyecque (E.) 225
Cyrille (s.) 188
Darche (J.) 264
Davis (J. J.) o.p. 79, 167-287
Delaborde (H. F.) 250
Delaporte (Y.) 202, 233
Delisle (L.) 228
Del Val (H.) o.s.a. 29, 109
Démaret (G.) o.s.b. 30, 110
Dengler (A.) o.s.b. 30, 110
Denifle (H.) 218, 229, 265
Doucet (A.) r.e.c. 309
Douët d'Arcq 208-209, 244
Dozolme (Mgr J.) 290
Du Boulay 231, 237
Du Pin (E.) 200, 202, 215,
231, 233, 237-38, 240-43,
261
Dusserre (J.) 202, 263
Egger (Mgr F.) 29, 109
Enrique del Sagrado Cora-
zon, o.c.d. 274
Fagniez (G.) 250-51, 258
Filas (F. L.) s.j. 4, 30, 66, 84,
110, 146, 167, 286-88
Frangipane (D.) 197
Garrigou-Lagrange (R.) o.p.
30, 110
Garriguet (L.) 202, 254
Gauthier (R.) c.s.c. 4, 19-21,
29, 84, 99-101, 109, 200,
284-87
Gerson (J.) 2, 29, 82, 109,
199, 270, 277, 281, 283
Glorieux (P.) 215, 228, 242,
265
Godefroy (D.) 206-207, 222-
223, 225-28, 248, 250, 255
Grégoire (s.) 32-33, 38, 40,
112-13, 118, 120
Grégoire de Nazianze 188-191
Guarienti (A.) o.p. 170
Gueffier (C. P.) 250-51
Gueffier (J.) 228, 248, 250-52,
254-60
Harleville (J. de) 199
Henze (C.) c.ss.r. 197
Herrmann (J.) c.ss.r. 29, 109
Hervé (J. M.) 29, 109
Holzmeister (U.) s.j. 196-97
Hormaeche (F.) s.j. 30, 110
Isaïe de Castel San Pietro
o.f.m.cap. 30, 110
Isidoro de Isolanis 29, 109,
264, 270
Isidoro de San José, o.c.d.
286
Janssens (L.) o.s.b. 29, 109
Jean XXIII 26, 67-71, 106,
147-151, 159, 285-89, 297
Jean Chrysostome (s.) 183-84,
192-95
Jérôme (s.) 179-84, 186-87
Jouvenel des Oursins (J.)
205-207, 211, 214, 217, 219,
221-23, 226-29, 239, 242,
257-59
Jungmann (J. A.) 32, 40, 43,
112, 120, 123
Kennedy (V. L.) o.s.b. 37, 117
Kervédaou (Mgr) 292
Kravtchenko-Dobelmann 309
Lahitton (J.) 29, 109
Launoy (J. de) 265
Leblond (G.) o.s.b. 357
Lefebvre (Card.) 295
Lefebvre (G.) 309
Lefant (J.) 202
Léon XIII 2, 17, 19, 26, 29,
47, 50-54, 82, 97, 99, 106,
109, 127, 130-34, 160
Lépicier (Card. A. H. M.) 29-
30, 109-11, 161
Lercher (J.) s.j. 29, 109
Leroux de Lincy 243
Lieberman (M.) 199, 283
Llamera (B.) o.p. 30, 110,
174, 196
Longpré (E.) o.f.m. 284
Louis (N.) s.j. 268
Lucot (P.) 202, 254, 263
Macabiau (C.) s.j. 4, 19-20,
84, 99-100
Maegawa (I. N.) o.f.m. 202
Malo (A.) o.f.m. 283
Mandonnet (P.) o.p. 172
Marchési (L.) s. 7, 9-12, 17-
18, 29, 54, 85, 87, 89-92,
97-98, 109, 134
Masson (A. L.) 202, 254, 264
Matura (C.) o.f.m. 283
Mély (P. de) 252
Mercier (V.) s.j. 268-69
Merkelbach (B. H.) o.p. 175
Michel (A.) 30, 110
Moé (E. van) 229
Monstrelet 217, 221-23, 226,
237, 242, 244-45, 257, 261
Morales (P.) s.j. 267-282
Morand (F.) 239, 244
Mourin (L.) 207, 211, 215,
231, 244, 254
Mueller (J.) s.j. 30, 110
Muniz (F.) o.p. 30, 110

Ocerin-Jauregui (A. de)
o.f.m. 30, 110
Palmier (S.) o.p. 30, 110
Panofsky (E.) 312
Patrignani (P.) 268
Perroy (E.) 206
Petit (D.) 199-200, 234, 262-63
Petit (J.) 211, 238, 242, 262
Phelan (Mgr J.) 28, 108
Piccirelli (G. M.) s.j. 30, 110
Pie (Mgr) 201, 263
Pie IX 6, 13, 26, 46-50, 55-56, 86, 93, 106, 126-30, 133-36, 160, 284-85
Pie X 54-55, 134-35, 160
Pie XI 23, 29, 40, 57-63, 70, 103, 109, 120, 137-43, 150, 162-64
Pie XII 26, 40-41, 63-7, 106, 120-121, 143-47, 162

Pierre Chrysologue (s.) 333
Ponton (G.) c.s.c. 283, 357
Pouchet (Chan. P.) 288, 294
Pseudo-Augustin 352
Ragusa (Mgr F.) 30, 110
Ramirez (S.) o.p. 168, 172
Raynal (L.) 206, 228, 248, 255, 257
Réau (L.) 307
Religieux de Saint-Denis 219-223, 225-27, 229-30, 239, 242-44, 248, 257, 259
Rémi 187, 195-96
Roncaglia (M.) o.f.m. 309
Rondet (H.) s.j. 202
Saccheri (J. P.) o.p. 7-9, 19, 87, 89, 99
Sauval (H.) 255
Sauvé (C.) p.s.s. 30, 110
Schwab (J. B.) 254
Seitz (J.) 1, 81

Sinibaldi (Mgr G.) 30, 110
Sommervogel (C.) s.j. 267
Spiazzi (R. M.) o.p. 170
Stano (G.) o.f.m.conv. 30, 110
Tanqueray (A.) p.s.s. 29, 109
Tardini (Card. D.) 290
Thomas d'Aquin (s.) 167, 170-197, 287
Trotter (A.) c.s.c. 29, 109
Tuetey (A.) 220, 226
Vallet de Virville 208, 213, 222
Valois (N.) 215, 242-43, 262
Vansteenberghe (E.) 210, 221
Verardo (R. A.) o.p. 170
Vivès (Card. J. C.) o.f.m. cap. 1, 50, 81, 130
Walz (A. M.) o.p. 172
Wickersheimer (E.) 228
Yelle (G.) p.s.s. 286

2. — Matières

Acta Apost. Sedis 40, 43-45, 53, 55-57, 63, 66, 68-69, 120, 123-25, 133, 135-37, 143, 146, 148-49
Acta Sanctæ Sedis 48-49, 51-53, 128-29, 131-33
Actes pontificaux (voir documents pontificaux)
Annonciation 192-97
Apocryphes 175, 309-10, 314-15
Art religieux 307-17
Artisan (s. Joseph) 162, 333, 353
Autel de s. Joseph à S. Pierre de Rome 165
Bibliographie 11, 17, 28-30, 91, 97, 108-110, 170, 202, 268, 316
Bref Neminem fugit 52-54, 132-34
CANADA 283, 315
Charpentier (s. Joseph) 333
Concile de Constance 2, 82
Concile du Vatican (1er) 1, 13, 81, 93
Concile du Vatican (2ème) 2, 67, 82, 147, 163-165
Couronnement de statue de s. Joseph 288-90, 295
Cours de josphologie 286-87
Culte de s. Joseph 30, 110, 159, 161, 314-15
Décret Quemadmodum Deus 47-48, 127-28
Difficultés à l'insertion du nom de s. Joseph aux prières de la messe 32-45, 112-125
Documents pontificaux 41-42, 46-71, 121-22, 126-151, 159-165, 298-305
Dominicains 167
Doute de s. Joseph 339-40, 349, 353
Encycliques Divini Redemptoris 62, 142
Mediator Dei 41-42, 121-22
Quamquam Pluries 50-52, 130-32
Epreuve de Joseph 353
— des prétendants 309-10
Epoux de Marie 235, 263, 337-38, 356
Epousailles (fête des) 202-205, 283, 354

Enseignements pontificaux (voir documents pontificaux)
ESPALY 291-96
ETATS-UNIS 287
Fêtes de s. Joseph 57, 63, 65, 137, 143-45, 162, 167, 200
Figures de s. Joseph 308, 344, 350, 354-55
FRANCE 288
Franciscains 283
Frères de Jésus 335-36
Fuite en Egypte 312-13, 348-49, 353
Historique des pétitions au S. Siège 1-31, 81-111
Historique du Confiteor 34, 35, 114-15
du Communicantes 36-39, 116-119
du Libera nos 39-40, 119-120
du Suscipe Sancta Trinitas 35-36, 115-16
Honneurs liturgiques accordés à s. Joseph 43-45, 123-125
Iconographie 307
Jésuites 267
Josphologie thomiste 167-197
Journée d'étude au Centre 283-84
Légendes 309
Lettres Apostoliques 48-49, 69-71, 128-29, 149-51, 159
Litanies 54-55, 134-35, 161
Liturgie 32-45, 112-25, 160, 284-85
Mariage de s. Joseph 175-197, 199-200, 234-35, 313-314, 352-53
Mémoire pour l'insertion du nom de s. Joseph aux prières de la messe 1-154, 284-86
Messes de s. Joseph 65-67, 145-47, 291
Mission de s. Joseph 1, 57-63, 81, 137-143, 164
Nativité 312
Oeuvres de s. Thomas d'Aquin 171
Office de s. Joseph 66-67, 146-47
Origine de Joseph 185

Paternité 10, 26, 47, 50-51, 90, 106, 127, 130-31, 234, 270-281, 333
Patrologie 333
Patron des mourants 55-56, 135-36, 161
des travailleurs 55-56, 135-136
Patronage universel 2, 26, 34-35, 46-71, 82, 106, 114-115, 126-151, 159-165, 263, 284-85
Pétitions pour l'insertion du nom de s. Joseph aux prières de la messe 4-31, 32-45, 84-125, 160, 284
Postulatum 6-31, 86-111, 160
Prédestination 234
Préfaces de s. Joseph 57, 137, 161
Préparation du Concile 164-165
Prières à s. Joseph 71, 151, 234-35
Prières de la messe, 4, 7-9, 31, 84, 87-89, 111
Primauté de s. Joseph 2, 4, 29, 50-54, 82, 84, 109, 130-134, 269
Procession 294
Protecteur du Concile 67-71, 147-151, 163-64
Puissance de s. Joseph 57-63, 137-143
Reproches de Joseph à Marie 310
Rôle de s. Joseph 12, 92, 347, 353
ROME 297
Sainteté éminente de s. Joseph 1, 81, 285
Sanctuaire de S.-Joseph-de-Bon-Espoir 288-96
Summa Theologiæ 173-197
Supplique au Saint-Siège 289-290
Textes pontificaux (voir documents pontificaux)
Théologie 23, 103, 167-197
Théologiens 29-31, 109-111
Thèse 167-197
Union hypostatique 59-61, 139-141
Virginité 175, 313-314, 338, 343

